

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

MALWIDA DE MEYSENBURG

(1816-1903)

SA VIE -- SES AMIS

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée par

GABY VINANT

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026



M. Meyenburg⁽¹⁾

M. Meyenburg.

M. et M.

(1) On remarquera que l'auteur a omis l's de son nom.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

MALWIDA DE MEYSENBURG

(1816-1903)

SA VIE -- SES AMIS

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée par

GABY VINANT

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1932



Aux femmes

qui ne veulent être

ni des poupées,

ni des idoles

ni des esclaves.

PRÉFACE

A l'heure où le monde se retourne douloureusement sur les débris de l'idéalisme effondré, où les exigences matérielles dépassent de beaucoup les exigences spirituelles, on est tenté de s'évader vers les ombres du passé pour en retrouver toute la signification et la beauté.

La vie de Malwida de Meysenbug nous a paru une des existences les plus qualifiées pour illustrer cette puissance du cœur jamais en défaut, lorsqu'il s'agit de lutter pour hâter l'avènement de l'idéal de justice et de bonté qu'il porte en lui.

A ceux qui nous ont permis, malgré des difficultés indicibles, cette évasion, nous tenons à exprimer notre reconnaissance. Elle va tout d'abord à notre maître Henri Lichtenberger dont les livres et les conseils n'ont cessé de nous éclairer. A la fille adoptive de Malwida de Meysenbug, M^{me} Gabriel Monod, à sa famille à sa sœur M^{lle} Natalie Herzen, à M. Max de Meysenbug et aux amis qui ont soutenu nos efforts, en particulier M^{lle} B. Schleicher, disciple fervente de Malwida de Meysenbug, et M. Roditchev, ancien président de la Douma, qui nous a aidé à mieux dégager la pensée de Herzen des écrits russes.

CHAPITRE PREMIER

Famille - Enfance - Jeunesse de Malwida de Meysenbug Orages politiques

L'Europe écrit de son sang l'épopée napoléonienne, épopée qui longtemps encore, après la chute du héros nourrira de gloire l'esprit des générations. On vit alors et on meurt entre deux champs de bataille. Partout il n'est question que d'emprunt et de recrutement. Le rythme des destinées se règle sur l'enchaînement des défaites et des victoires. Pas un pays, si petit soit-il, n'échappe au magnétisme issu des forces populaires déchaînées, les uns pour l'accueillir, les autres pour le combattre. Chaque frontière recèle un organisme aux réactions diverses. C'est pourquoi Napoléon, fils de la Révolution française, est accueilli diversement. Celui que n'effraient ni les sables du désert, ni les glaciers des Alpes, rencontre autour de petits pays des barrières infranchissables. Il tente de les emporter par les armes, elles se dressent dans les cœurs et prennent le caractère le plus redoutable, le caractère sacré.

Or, il vit et règne au pays de Hesse, un prince d'ascendance anglaise, rigoureusement hostile d'esprit et de cœur aux idées libérales : Guillaume I^{er} de Hesse ; fraîchement promu grand électeur, il est aussi fier de cette dignité que de son absolutisme. Que peut-il y avoir de commun, pense-t-il, entre lui et le parvenu corse qui prend les souverains pour des fantoches ? Promesses, menaces, rien ne le rapproche. Son pays constituant un avant-poste à double face, est guetté par Frédéric-Guillaume III de Prusse et par Napoléon. Guillaume I^{er} de Hesse veut demeurer neutre. Difficile de rester agneau au milieu d'une bande de loups. Trois ans s'écoulent pendant lesquels il est contraint de se livrer à une sorte de haute voltige politique.

L'occupation française de Hanovre, sous la conduite du

général Mortier, crée dès le printemps 1803, un perpétuel état de friction. Nous voyons Guillaume I^{er} de Hesse répondre en octobre par une mobilisation générale à une tentative d'emprunt forcé. Non content d'obtenir des excuses de son turbulent voisin à cette occasion, il prétexte en septembre 1804, un accès de goutte, pour ne pas se rendre, sur l'invitation de Napoléon, aux fêtes de Mayence. Accès de goutte un peu trop opportun, comme le fait observer l'ambassadeur français Bignon, pour tromper la clairvoyance du nouvel empereur : « Craignez qu'il s'en souvienne ». L'effet ne tarde pas. Quelques mois plus tard, Napoléon accuse Taylor, ambassadeur anglais à Cassel, d'avoir soudoyé des meurtriers contre lui et exige son renvoi. Guillaume I^{er} de Hesse refuse. Napoléon menace de rompre les relations diplomatiques. Guillaume I^{er} s'obstine. Bignon quitte Cassel. La nouvelle se répand que Bernadotte arrive avec des troupes du Hanovre. Guillaume I^{er} mobilise 19 bataillons et 26 escadrons autour de Cassel et envoie une note brève pour s'informer des intentions du maréchal. La réponse arrive bientôt. « Il s'agit, non pas d'une attaque, mais du passage libre pour rejoindre vers le sud les troupes françaises lancées contre l'Autriche. Sur le conseil du ministre hessois Baumbach, Guillaume I^{er} accepte et le 17 septembre 1805 les troupes françaises circulent pour la première fois dans les rues de Cassel. Aucun pressentiment ne serre le cœur des assistants. Quelle force d'anarchie se dissimule sous ces costumes de toutes formes et de toutes couleurs ! Quel regard mélancolique doit avoir le grand électeur en suivant des yeux ce défilé ? Comme il doit souhaiter la victoire de l'Autriche, l'entrée de la Prusse dans la coalition !

L'heure sonne... des hussards sont tués à Ansbach. Berlin jette le cri de guerre et Guillaume I^{er} de Hesse se hâte de mobiliser. Après quelques lenteurs et la capitulation d'Ulm, un régiment prussien se mêle en décembre aux troupes Hessoises.

Leur souverain est invité à Berlin où on le presse d'accepter un lourd impôt de guerre. Il temporise et tergiverse encore lorsqu'arrive une nouvelle stupéfiante : le ministre prussien Haugwitz, parti pour se joindre aux Autrichiens, s'est rendu à Brunn et là, pour obtenir de Napoléon la promesse du Hanovre, a conclu une alliance franco-prussienne. Ceci à l'avant-veille d'Austerlitz ! Guillaume I^{er} en est quitte pour regagner Cassel, profondément déçu ; le corps d'armée hesso-prussien est dissous. Il apprend à ses dépens ce que signifie : Travailler pour le roi de Prusse.

L'an 1806 ne s'ouvre pas sous de meilleurs augures. Force est de laisser l'Angleterre rappeler Taylor, car le lion rugit sous les piqûres faites à son amour-propre. L'empereur appelle Malsburg, ambassadeur de Hesse à Paris, et lui dit : « Que le grand Electeur se souviene que je suis le plus fort, je commande à 40 millions d'hommes et n'oublie rien. » (1)

Pourquoi donc, en même temps, Napoléon donne-t-il des ordres de discipline sévère aux troupes situées sur le Main ? Ce n'est pas qu'il craigne le petit souverain rebelle ! Mais ce séducteur de princes est intrigué, intéressé même par la conduite de cet homme qui agit comme s'il n'attendait rien de lui qui peut tout. Invraisemblable... Cela mérite de tenter la conquête. En avril 1806, il charge Talleyrand de proposer à Malsburg une alliance grâce à laquelle la Hesse sera érigée en royaume comme la Bavière et le Wurtemberg. La seule condition imposée est que Guillaume I^{er} de Hesse renonce au titre de maréchal de l'armée prussienne.

La Prusse n'entend pas laisser échapper son fidèle allié. En juin, la reine Louise use de son influence. Guillaume I^{er} repousse l'alliance française et le titre de roi ; mais pour les mille promesses de Berlin, il n'aliène pas non plus sa liberté. L'équilibre est à grand'peine rétabli lorsque le 12 juillet 1806 la Confédération du Rhin est constituée. Comment franchir ce nouvel obstacle ? Napoléon tend à nouveau la main, il propose d'agrandir la Hesse si son souverain fait partie de la Ligue. Le 25 juillet, Malsburg signifie : « Son Excellence, le grand Electeur, est résolu de renoncer à toute annexion plutôt que de conclure une alliance exclusive avec la France. » (2)

Le sort s'acharne. Le 6 août, François II, empereur d'Autriche, dépose la couronne d'Allemagne et Napoléon propose au roi de Prusse de le nommer empereur d'Allemagne du Nord, à condition, toutefois, qu'il soit élu par les différents pays confédérés. Guillaume I^{er} refuse d'adhérer à cette confédération qui ne lui présente pas plus de garantie d'indépendance que celle du Rhin. Dernier détour d'une bête traquée... Rétablissement tragique... Ainsi retardée, la chute se prépare plus maladroitement et plus brutale.

Rompant ses engagements envers la Prusse au sujet du Hanovre, Napoléon le promet aux Anglais en négociation de

(1) Histoire de Hesse : Losch, page 26. Edition Marburg 1920.

(2) Histoire de Hesse : Losch, page 20, op. cit.

paix. La Prusse mobilise et demande à Guillaume I^{er} de Hesse le libre passage pour rappeler ses troupes du Hanovre. Le grand Electeur s'y oppose, il masse ses troupes aux frontières, décidé à traiter en ennemi celui qui les violera. Talleyrand réclame aussitôt des explications au sujet de cette mobilisation. Le roi de Prusse fait la sourde oreille et réitère sa demande. Respect de la neutralité, est-il répondu aux deux partis. Serait-il inaccessible, songe Frédéric-Guillaume III ? Si la froide raison politique a pu échouer, le regard persuasif de la reine Louise ne saurait s'avouer vaincu. Par l'entremise de Wittgenstein, ambassadeur prussien à Cassel, le roi de Prusse invite Guillaume I^{er} de Hesse à se rendre au Quartier Général de Naumburg. Le grand Electeur en revient en hochant la tête, il n'est pas convaincu. Manque de cohésion dans le commandement. La victoire est douteuse, l'enjeu trop lourd...

Il en est là de ses réflexions, lorsque sur la route, venant à sa rencontre, il croit distinguer des uniformes... Allons... c'est une obsession... des uniformes prussiens ! Aurait-on enfreint ses ordres ? La colère monte en lui. Elle fait place à la stupéfaction lorsqu'il distingue, chevauchant en tête du détachement de Blücher, son fils en officier prussien. Le coup est trop rude. Il s'emporte, il menace, il entend que Blücher rebrousse chemin.

L'insubordination de son fils le brise. Il rentre à Cassel, bouleversé. Après tout, n'est-il pas maître chez lui ?... Est-il encore maître de lui !... Ce dernier assaut, ce : « toi aussi mon fils » l'a blessé au cœur. Ne sait-il pas, ce vieux souverain, qu'à la première goutte de sang la fatalité est déchaînée comme un fauve. Désormais, il est livré au jeu de ses forces aveugles. Quelques jours passent en hésitations puis, brusquement, il envoie son adhésion à Frédéric-Guillaume III. Trop tard : le soir même, il apprend la déroute d'Iéna, l'écrasement des troupes prussiennes.

Comment se tirera-t-il de ce faux-pas aux yeux de Napoléon ? Le centre de gravité est perdu. A ce geste fou succèdent des ordres insensés : démobilisation générale, faible intervention à l'entrée des troupes françaises. La neutralité ne consiste pas à tendre successivement la main aux deux adversaires. Les deux partis se trouvent dupés.

Napoléon écrit à Louis-Bonaparte : « La neutralité de Hesse ne me laisse plus aucune illusion »... Plus d'illusion ! plus de compromis tacite grâce auquel nous prêtons à la réalité une force fictive qui nous enchaîne ? C'est la rupture.

On peut dire que, dès cet instant précis, Guillaume I^{er} de Hesse avait cessé de régner dans l'esprit du « *maître du monde*. »

Notons qu'aucune déclaration ouverte d'hostilités n'est faite lorsque, le 31 octobre, un corps d'armée de 8.000 hommes campe dans la plaine au-dessous des murs de Cassel. Une agitation inaccoutumée règne dans les rues et au palais. Celui-ci est situé sur l'esplanade de Bellevue et, des fenêtres, on voit s'allumer un à un les feux des bivouacs ennemis. A une heure très tardive de la nuit, les ministres sont réunis auprès du grand Electeur. Baumbach et Malsburg arrivent les derniers. Ils apportent la nouvelle du départ de Saint-Genest, l'ambassadeur français qui réclame ses lettres de créance.

Guillaume I^{er} comprend... C'est le vertige de la chute. Son pays... ses sujets... quarante années de règne... Et les feux, là-bas, dans la plaine, ces centaines d'yeux qui brillent du plaisir de sa perte. Ces pensées tombent comme du plomb dans son cerveau... Ses tempes battent à se rompre... Il balbutie : Baumbach, Malsburg, délégation... Il faut porter à Mortier, dernière tentative de paix, l'adhésion à la confédération du Rhin. La délégation se rend en hâte au camp de Mortier. Celui-ci refuse de la recevoir et fait comprendre qu'il a pour mission de garder à vue le grand Electeur et son fils considéré comme officier prussien. Tout en chevauchant, Baumbach prend conscience de sa lourde tâche. Comment faire comprendre au grand Electeur le danger qui le menace ?... Aura-t-il le temps de fuir ? Dans quelques heures sera-t-il prisonnier... Le sang coulera-t-il dans les rues de Cassel ? Quelle angoisse rôde autour de ces murs, derrière lesquels le sommeil a fait place aux plus sombres pressentiments.

A quelques pas du palais, dans une maison avoisinante, une jeune femme, une femme de 20 ans, s'inquiète. Elle ne s'est jamais sentie ployer si lasse aux premières rafales de l'hiver. Son mari, le secrétaire de chancellerie, Charles Rivalier, adjoint au ministre Baumbach, s'est rendu au palais.

Est-ce la solitude qui pèse si lourdement sur son cœur angoissé ? Mais non. Comme son mari, orpheline très jeune, elle est habituée au face à face avec la réalité. Le temps qui a coupé derrière eux les ponts avec le passé ne leur a laissé comme appui que leur amour et leurs espérances. Ni l'un ni l'autre ne font défaut. Comme de coutume, trois petites têtes blondes dorment paisiblement à quelques pas et la vie poursuit en elle sa mystérieuse ébauche d'une quatrième promesse d'avenir. Pourquoi ses yeux se noient-ils dans la lueur qui plane au-dessus de la

vallée de la Fulda ? Quel tragique éclat se diffuse dans son esprit autour de ces naissantes destinées ?

Les heures passent, très lourdes. Au matin, son mari est de retour, harrassé. En quelques mots, elle est mise au courant des événements de la nuit : le rappel de Saint-Genest, l'émotion du grand Electeur, la crainte de son entourage de le voir succomber à une attaque, l'échec de la délégation Baumbach, et enfin, après un va-et-vient, pour ne pas tomber sur les postes ennemis, la fuite... l'exil.

L'exil, arrachement de l'être hors de ses conditions humaines, longue route monotone des jours vers un lointain refuge. A Holstein seulement un accueil est réservé à Guillaume I^{er} et à son fils. De là, il est encore en rapport avec ses sujets pour les exhorter à tenir tête à l'influence française. Qui sait, peut-être une alliance avec l'Angleterre et le Danemark le rendra-t-elle à son pays. Tandis qu'il travaille à exécuter ce plan, Tilsit, le 9 juillet 1807, passe, comme un éclair, dans le ciel d'été, détruisant tout espoir.

La rancune est la mémoire des despotes. Au bord du Niemen, sous le charme d'Alexandre, de cette nature dont la féminité le touche, Napoléon se souvient de celui qui n'a pas même eu le caprice de lui plaire. Le 6 juillet, il fait savoir par un billet laconique à son plus jeune frère, Jérôme, qu'il est reconnu roi de Westphalie.

Le dimanche, 16 juillet, Guillaume I^{er} écrit dans son journal : « O jour affreux entre tous ! Je suis exclu du gouvernement. Hesse, mon cher pays de Hesse, enclavé dans le royaume de Westphalie... Ma maison a régné 560 ans depuis Henri L'Enfant, sans interruption, elle a donné 21 régents, atteint son apogée sous mon règne et va donc sombrer ! Ma souffrance est infinie. O Dieu ! fortifie-moi pour supporter ce malheur sans murmurer comme tu l'exiges. » (1) Puis, élevant son âme à la hauteur des situations désespérées, il s'écrie chaque jour : « Dieu, aie pitié du pays de Hesse et fais que je rentre dans ma patrie. Il n'a donc pas lu la première phrase de la proclamation de Jérôme Bonaparte à ses chers et fidèles Hessois :

« La divine Providence a fixé de toute éternité cet instant pour vous arracher aux dissentiments et vous faire bénéficier des avantages d'une grande patrie... » (2)

(1) Histoire de Hesse, op. cit., p. 44.

(2) Histoire de Hesse, p. 48.

Tandis que les souverains se disputent la Providence, les Hessois mettent en pratique l'adage: Aide-toi le ciel t'aidera. Les uns se terrent entre leurs quatre murs « In regno vegetabili », d'autres fomentent des complots pour armer les paysans; d'autres, enfin, font le vide devant l'envahisseur et quittent la capitale. Dans l'allée de Bellevue, aux fenêtres de la maison avoisinant le palais, les têtes blondes ont disparu. L'ex-secrétaire de chancellerie, Charles Rivalier, après la chute du ministère Baumbach, n'a pu se résigner à un compromis entre son attachement au prince et un service sous le règne étranger.

On dirait que la réalité se plaît au cours des siècles, à mettre les générations d'une même famille aux prises avec les mêmes difficultés, sortes de cycle amené par des crises héréditaires. Les Rivalier ont l'indépendance et l'exil dans le sang. A la révocation de l'édit de Nantes en 1685, les intérêts matériels et la liberté de la pensée entrent en conflit: Pierre de Rivalier oriente d'un geste la conduite de toute une lignée d'êtres vers la primauté du spirituel. Il quitte ses terres aux environs de Nîmes et se réfugie à Genève où il supprime la particule de son nom. Ses descendants évoluent au hasard des lieux, l'un devient ministre dans le grand-duché de Bade, l'autre prédicateur à Cassel. Le fils de ce dernier perpétue la tradition de famille; il repousse l'héritage d'une immense fortune que lui offre son oncle pour épouser la femme qu'il a choisie et non pas M^{lle} de Saussure, candidate imposée par cet original. Un tel père ne laissera peut-être pas après lui des revenus imposants, mais il laissera à son fils Charles un patrimoine de force morale inépuisable.

Nous ne serons donc pas surpris de trouver l'ex-secrétaire de chancellerie ayant emmené toute sa famille en exil, s'installant péniblement à Darmstadt puis à Fulda. La naissance d'un cinquième enfant rend-il la situation impossible ou devons-nous plutôt croire à l'efficacité du décret promulgué par Jérôme-Bonaparte en 1808?: Ceux qui n'occuperont pas leur propriété seront dépossédés. Le fait est qu'en 1808 le retour s'impose. Les fenêtres se rouvrent sur l'allée de Bellevue et le rire des enfants chasse le silence.

Tout est changé à Cassel: « Tout est organisé d'après le modèle français. Le pays tout entier est divisé en départements, en districts et en cantons administrés par des préfets, des sous-préfets et des maires. Les anciens systèmes de monnaie, de poids et de mesures sont abolis et remplacés par le système français... L'égalité devant la loi et la liberté en matière de religion sont

proclamées. Les Juifs exultent et deviennent les plus fidèles partisans de ce nouveau régime qui les libère en partie d'une cruelle oppression... On introduit enfin le code Napoléon et la juridiction française. » (1).

Pour suivre toutes ces transformations et faire appliquer les lois nouvelles, il faut des intelligences éclairées et souples. Le nouveau gouvernement offre à Charles Rivalier, aussitôt son retour, une charge de juge. Celui-ci accepte, car il pourra servir les intérêts de ses compatriotes. Il est bientôt nommé conseiller municipal.

La précipitation avec laquelle toutes les réformes sont accomplies crée une atmosphère de vertige. Vertige aussi que ce mirage des fêtes pendant lesquelles toute une cour turbulente aide le jeune roi à oublier le poids de sa responsabilité. S'il est riche en jeunesse, Jérôme est pauvre en autorité. Des conspirations éclatent de toutes parts. Depuis celle de l'officier Dornberg au printemps 1809, celle de Schill, jusqu'au complot du duc Guillaume-Frédéric, de Brunswick. Jérôme échappe par miracle, aux corps francs de ce dernier. Ces troubles ne vont pas sans de violentes réprimandes de la part de son impérial frère. Mais se doute-t-il cet autocrate que la mission du plus jeune des Bonaparte est lourde ? Pour un jeune homme de 23 ans, élevé en enfant royal, de nature aventurière... la couronne apparaît tout d'abord comme une grande aventure. Pour un caractère aussi peu préparé que celui de Jérôme, la charge de 4 millions d'âmes n'est pas une bagatelle. De ces sujets habitués à vivre sous un joug autocrate, il faut faire des citoyens et développer en eux le sens civique et cela dans une nation étrangère, au milieu des bouleversements politiques. Que Jérôme fasse une trop grande place aux parties de plaisirs, soit, mais il ne faudrait pas conclure pour cela que le bien de son royaume lui soit resté indifférent. Il se rit de faire des scandales, mais il ne voudrait pas faire un malheureux. Il entame souvent sa caisse personnelle pour soulager des misères.

Il faut croire que les souffrances du peuple, à ses soins confié ne lui sont pas si indifférentes qu'on a voulu le prétendre, pour qu'un jour où le ministre de France insistant plus encore que de coutume, il fasse cette réponse : « Lorsque la Westphalie succombera de misère et que les habitants aimeront mieux se faire tirer des coups de fusil que de donner leur dernier mor-

(1) Histoire de Hesse, op. cit., p. 50.

ceau de pain, c'est à vous que l'on reprochera de n'avoir pas fait connaître la véritable situation. » (1). Est-il si aveuglé par les plaisirs, celui qui ose écrire à l'Empereur, son frère, le 5 décembre 1811: « Sire, établi dans une position qui me rend la sentinelle avancée de la France, porté par inclination et par devoir à surveiller tout ce qui peut donner atteinte aux intérêts de Votre Majesté, je pense qu'il est convenable et nécessaire que je l'informe avec franchise de tout ce que j'aperçois autour de moi. Je juge ces événements avec calme, j'envisage les dangers sans les craindre, mais je dois dire la vérité à Votre Majesté, et je désire qu'Elle ait assez confiance en moi pour s'en rapporter à ma manière de voir.

« J'ignore, Sire, sous quels traits vos généraux et vos agents vous peignent la situation des esprits en Allemagne; s'ils parlent à Votre Majesté de soumission, de tranquillité et de faiblesse, ils s'abusent et la trompent. La fermentation est au plus haut degré; les plus folles espérances sont caressées et entretenues avec enthousiasme. On se propose l'exemple de l'Espagne et si la guerre vient à éclater, toutes les contrées situées sur le Rhin et sur l'Oder seront le foyer d'une vaste et active insurrection. La cause puissante de ces mouvements dangereux n'est pas seulement la haine contre les Français et l'impatience du joug étranger; elle existe plus fortement encore dans le malheur des temps, dans la ruine totale de toutes les classes, dans la surcharge des impositions, contributions de guerre, entretien des troupes, passage des soldats et vexations de tous les genres continuellement répétées. Le désespoir des peuples qui n'ont plus rien à perdre parce qu'on leur a tout enlevé est à redouter.

« Ce n'est pas seulement en Westphalie et dans les pays soumis à la France, qu'éclatera l'incendie, mais aussi chez tous les souverains de la confédération du Rhin. Ils seront eux-mêmes les premières victimes de leurs sujets s'ils ne partagent pas leurs violences; car Votre Majesté sait que le caractère uniforme des révolutions est de renverser tous les principes et de détruire tous les liens et les rapports de la Société.

« Que Votre Majesté ne pense pas que j'exagère en lui parlant des malheurs des peuples. Je dois lui dire qu'à Hanovre, Magdebourg et dans les principales villes de mon royaume, les propriétaires abandonnent leur maison et chercheraient

(1) Im Schatten der Titanen Lily Braun-Verlag von Knaut Nachf Berlin w 50, p. 35.

vainement à s'en défaire au prix le plus vil. Partout la misère assiège les familles, les capitaux sont épuisés, le noble, le bourgeois et le paysan, accablés de dettes et de besoins, ne semblent plus attendre d'autres secours que la vengeance qu'ils appellent de tout leur désir et vers laquelle ils dirigent toutes leurs pensées. Ce tableau est vrai dans toutes ses parties; aucun des mille rapports qui me parviennent journellement, ne le contredit; je le répète à Votre Majesté, je souhaite qu'en face de ces faits Votre Majesté ouvre les yeux et qu'après avoir mûrement réfléchi, elle prenne des mesures satisfaisantes... » (1).

Trop tard, les canons russes ont tôt fait, du 30 septembre au 5 octobre 1813, de balayer de la scène du monde ce royaume de parade. Les boulets toutefois n'atteignent que les décors et le drame qui s'est déroulé à Cassel en sept ans subsiste aux arrières plans de l'histoire vers ces confins où la réalité se charge de légende. Le roi Jérôme (Konig Lustig) voisinera bientôt dans les imaginations enfantines avec Frédéric-Barberousse, Richard Cœur de Lion et Haroun-al-Raschid.

Quelques dix ans après, tous les débris de gloire, les perruques, les costumes, entassés au fond des armoires seraient à jamais perdus dans l'oubli, si une enfant par hasard, en jouant, ne découvrait un de ces trésors.

Quels rêves se dégagent de ces draperies, de ces costumes de bergères et d'orientales. L'enfant qui a six ans à peine se prend à songer devant cette évocation d'un autre monde. Son visage arrondi est encadré de lourdes boucles blondes. C'est le neuvième enfant du ministre Rivalier. Ses trois marraines Amalie, Wilhelmine et Tamina, se partagent le plaisir de lui faire porter leurs noms réunis en un seul: Malwida. Malwida, née le 28 octobre 1816, très éveillée par son entourage, a l'esprit avide de tout saisir, de tout comprendre. Dans ses yeux passe plus d'enthousiasme que de gaieté et se loge plus de réflexion que de curiosité naïve. Ce n'est pas le vulgaire instinct de fugue qui l'a saisie lorsque récemment échappée à la surveillance de sa bonne, elle courut vers la place où stationnent les relais : « elle avait fait un petit paquet de linge dans un mouchoir et descendit l'escalier résolue à se rendre à la poste et à se mettre dans la diligence, ne doutant pas qu'on lui donnerait une place,

(1) André Martinet. — Jérôme Napoléon, roi de Wesphalie, Paris 1902, page 148.

lorsqu'elle dirait qu'il lui fallait savoir ce que c'était que la distance ». (1).

Quelle soit d'expérience dans ce petit cerveau de cinq ans ! Son père est fier d'annoncer à un de ses fils : « Que la bonne grosse petite Malwida écrit et lit avec zèle. » En effet, c'est âprement qu'elle apprend à lire. Le désir de s'instruire naît aussi impérieux chez l'enfant presque trop sage qui ne demande pour distraction que des contes et des récits historiques, spécialement tous les détails de l'époque mouvementée qui a précédé sa naissance, époque à laquelle sont entrés en jeu tous les costumes merveilleux qui hantent son imagination. Sa mère, complaisamment, se prête à lui narrer la provenance et le succès de ces travestis. La petite Malwida est insatiable, elle ne cesse de répéter : « Après, mais après ? »

— « Après !... Il y avait des illuminations et des soupers fleuris ...des danses françaises. »

— « Après ? »

— « Des fêtes dans le parc de Wilhelmshöhe rebaptisé Napoléonshöhe... »

— « Après?... et la reine?... et le roi?... et après ? »

— « Après!... les temps changèrent, le roi dût fuir. Les Russes bombardèrent Cassel et l'on enterra les trésors dans les caves. »

— « Et après ? »

— « Après... c'est la vieille nourrice du dixième bébé qui raconte à la petite Malwida le retour du vieux souverain ; comment le peuple le porta en triomphe, détela les chevaux de sa voiture et le traîna jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville. Comment bientôt le souverain prit son père en confiance et le nomma ministre, conseiller particulier...

— « Et après ? »

— « Après quelques années, le grand Electeur mourut et fût enterré la nuit à la lueur d'une torche que brandissait un chevalier noir en avant du cortège... »

— « Et après ? »

— « Après, le prince actuel, son fils, Guillaume II, lui succéda et tout le peuple est content de trouver en lui des idées plus larges. C'est lui qui a supprimé les nattes. »

— « Et après ? »

— « Après, il fallut accepter l'offre de Frédéric-Guillaume II

(1) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une idéaliste, tome I, p. 13, Trad. A. Fanta, Paris, Fischbacher 1900.

de Hesse et abandonner la magnifique demeure de l'Allée de Belle Vue pour venir habiter en face du palais. »

Oh! l'enfant ne regrette pas ce changement! car les soirs de fête, un charme la retient immobile pendant des heures. Elle guette de derrière une vitre, l'instant où sa mère, rayonnante de beauté, écartera pour elle en face les rideaux d'un des salons princiers où le bal se déroule. De tout ses yeux alors, elle accueille la lumière étincelante et les évolutions harmonieuses des silhouettes rapides.

Sa mère est restée imprégnée de la vie mondaine de son enfance. Dorothee - Jeanne Haensell, orpheline très jeune, recueillie par la famille aristocratique de Riedeesel, a vécu des années auprès de cette « vieille dame, petite, mince, mise avec élégance, couverte de dentelles et de parfums, entourée de valets et de femmes de chambre qui allaient et venaient sur la pointe des pieds. »

Dans ces milieux étouffés, le courant de la révolution française se fraya un chemin par le passage de ses troupes. L'hospitalité forcée donna lieu à un échange de vues et d'opinions. M^{me} Rivalier se rappelle avoir été assise sur les genoux du maréchal Soult, elle a gardé le souvenir des propos et des réunions fort animés. « Ces impressions variées ont donné à son caractère des tendances à la fois aristocratiques et libérales qu'elle conservera toute sa vie. » (1). Elle se montre affranchie des préjugés par la sélection qu'elle fait dans ses relations avec la société de Cassel. Les dons de l'esprit et du cœur sont les seuls droits d'entrée dans son salon. Le père d'une de ses amies intimes étant directeur du théâtre, elle reçoit même certains artistes de valeur, ce qui lui vaut un accueil assez froid de la part de la noblesse rigide. Parmi les gens de lettres et les artistes figurent à ces réunions les frères Grimm, Rahel, le peintre Ruhl. La jeune Malwida et sa sœur y sont admises, car leur mère est d'avis que « le contact des gens distingués ne peut qu'exercer une influence salubre sur le développement intellectuel des enfants et former insensiblement leur jugement et leur goût. » (2)

Parmi les invités de sa mère, la jeune Malwida donne sa prédilection au peintre Ruhl. Ce dernier, âgé de trente ans, amateur de lettres et de philosophie, disciple-ami de Schopenhauer, après avoir passé quelques années en Italie, est revenu et

(1) M. de M. : Mémoires d'une idéaliste, tome I, p. 62.

(2) M. de M. : — — — p. 10.

fixé à Cassel. Il se laisse volontiers accaparer par cette enfant aux yeux graves dans lesquels il regarde passer le cortège des légendes qu'il évoque. Très lié avec les frères Grimm, il puise à la source des contes qu'il met à la portée de son interlocutrice. Quel enrichissement pour « la petite Mally » que les visites de ce grand ami. Il peuple ses rêves, il fait mieux, bien souvent, « son admiratrice le fait asseoir à l'écart sur le divan du boudoir de sa mère, où la pénombre descend, et lui grimpant sur les genoux, lui apporte couleurs et pinceaux pour qu'il augmente sa famille de poupées de papier (1). Ces fantoches, guidés par la fantaisie de leur maîtresse joueront un rôle à leur heure. Autant d'interprètes de l'irréel où l'enfant s'enferme, peu à peu entraînée par son amour de la lecture... Elle en arrive à dérober les livres de sa mère et pour toute détente, n'ayant pas d'amies de son âge, et sa sœur n'étant pas assez imaginative, elle joue seule aux robinsonnades, aux voyages de découvertes, elle s'éprend des nuages, du vent, des fleurs qui lui parlent à l'âme.

Elle est parfois rappelée à la réalité par des faits aussi terrifiants que ceux de ses contes, elle écoute alors... un vague tourment l'a saisie à entendre l'indignation de sa mère en face d'un récent événement mystérieux. Dans la nuit du 31 janvier 1822, le laquais qui avait échangé son masque avec le prince héritier au cours du bal, a été trouvé empoisonné. On croit que cet attentat a été dirigé contre le prince pour permettre aux enfants de la maîtresse du grand duc de monter sur le trône. Volontiers, la mère de Malwida accuserait cette femme, cette Reichenbach à laquelle elle ne peut pardonner sa vulgarité. La grande duchesse Augusta de Prusse est extrêmement froide, il est vrai, mais elle sait imposer le respect à son peuple. On plaint cette femme publiquement outragée.

La maîtresse de Guillaume II n'est pas seulement la cause de dissension au palais et dans la société, elle l'est encore dans la famille du premier ministre. La petite Malwida surprend un soir une discussion entre son père et sa mère à ce sujet. Pourquoi son père condamne-t-il le jugement sévère de sa mère ? Ce n'est pas tant la Reichenbach qu'il veut défendre dans l'esprit de sa femme, mais le prince qui est pour lui plus qu'un souverain, un ami. Nous savons ce qu'il pense de l'amitié. Il écrit à l'un de ses fils : « J'espère que tu as trouvé d'agréables relations

(1) *Märchenfrau und Malerdichter. Briefwechsel zw. M. v. M. u Ruhl*, p. 25. E. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung Munchen 1929.

et que tu fuiras les mauvaises; ces dernières peuvent perdre l'homme le meilleur, particulièrement lorsqu'il est sensible comme toi. Epreuve ceux auxquels tu veux donner ta confiance. Ne sois pas méfiant et surtout lorsqu'un homme se sera montré digne d'être ton ami, donne-lui ton amitié sans réserve, car les affections de jeunesse demeurent à travers toute la vie et apportent au cours des années les joies les plus profondes. » (1).

Celui qui écrit ces lignes exprime sa propre expérience. Orphelin très jeune, son enfance a été nourrie et fortifiée par d'attentives amitiés. Le titre de baron de Meysenbug qu'il reçoit le 28 juillet 1825 de Frédéric-Guillaume II en est pour ainsi dire la consécration. A dater de ce jour Charles Rivalier s'efforce de porter avec honneur le nom de celui qui a choyé son enfance et qui est mort sans descendant : le baron Henri de Meysenbug.

C'est encore dans l'amitié qu'il puisera la force de renoncer aux joies de l'intimité familiale pour suivre le souverain dans tous ses déplacements. Toutefois l'amour des siens est aussi fort que son intérêt pour la personne du prince et pour les affaires de l'Etat. Si absorbé qu'il soit, Charles Rivalier de Meysenbug reste en contact avec chacun de ses fils éloignés, et sa correspondance donne l'impulsion du rythme familial. Lorsque son fils Charles est à Göttingen, il ne dédaigne pas de le tenir au courant des distractions de la vie artistique de Cassel et même des potins légers. Nous lisons : Frédéric revenant, il pourra partager les plaisirs de la saison d'hiver parmi lesquels j'entends l'opéra qui est une source de grandes jouissances. Nous avons assisté à une très bonne représentation du « Porteur d'eau » et nous attendons ces jours-ci « Othello ». Dans cette pièce, Wilde brille particulièrement et demoiselle Schweizer a perdu beaucoup de son crédit auprès du public depuis que M. Haenlein (ambassadeur de Prusse) lui fait une cour assidue... (2) Collaborant à la formation morale de ses fils, il leur adresse des exhortations de ce genre: « La plus grande force dans la vie est notre propre volonté. Des connaissances acquises et un caractère trempé mènent toujours sur un droit chemin à travers toutes les circonstances... Ces conseils te sont donnés par un

(1) Freiherr R. Rivalier von Meysenbug. Kurfürstlicher Staatsminister von H. Frh. v. Meysenburg Launau erweiterter Sonder Abdruck. Verlg. Fr. Schell Kassel, aus Hessenland Zeitschrift für hess. Geschichte Literatur. Jahrg. XIV N. 9-15, p. 8.

(2) Freiherr R. Rivalier von Meysenburg-von Freiterr v. Meisenbug, op. cit., p. 12.

père qui ne considère que ton bien et pour qui toute ambition consiste à te voir travailler à ses côtés pour la patrie, estimé de ton prince et de tes compatriotes. » (1).

Lorsque son fils, quelques années après, aura la douleur de perdre son beau-père, il lui écrira: « Dans des moments aussi déprimants, si nous n'avions pas le réconfort de la religion, si nous n'avions pas la foi profonde dans une Providence éternelle, guidant nos destinées, dans la bonté et la sagesse du Père Céleste, comment ne succomberions-nous pas ? » (2)

Sont-ce là les lettres de ce « servile courtisan » dont parle Treitschke, lorsqu'il dit: « ...il ne restait plus que le ministre Schminke, un fainéant viveur et le conseiller Rivalier promu baron de Meysenbug, un servile courtisan à qui il arriva de temps à autre de maîtriser un coup de force ». (3). Lorsqu'on sait que les colères du grand électeur Guillaume II frisaient la folie, on s'étonne que le terme « servile » puisse qualifier un homme capable, ne serait-ce qu'une fois, d'arrêter un coup de force ordonné par ce prince.

Au mot *courtisan* se rattache généralement une notion d'intérêt personnel, de calcul, un certain sens des affaires et l'on est surpris de constater qu'après toute une existence passée aux côtés du souverain, son ministre, ce « courtisan », ne laisse aucune fortune. La parole de Rothschild, créancier du grand électeur de Hesse avec lequel Meysenbug était constamment en rapport, jette un trait de lumière sur le désintéressement du premier ministre. « Je recevrais plus volontiers de ce dernier une gifle que, d'un autre, 5 francs » (4). Sa correspondance nous offre encore une fois un témoignage frappant à ce sujet. Il recommande à l'un de ses fils: « Vous éviterez les dépenses inutiles, car vous êtes tous deux assez raisonnables pour comprendre qu'il m'est très difficile de subvenir aux besoins d'une famille si nombreuse. Vous n'aurez, pour tout héritage, que les connaissances acquises par des études sérieuses. Elles vous permettront de gagner votre vie quand je ne serai plus et que

(1) Freiherr R. Rivalier v. Meysenbug, von H. Freiherr v. Meysenbug, op. cit., p. 17.

(2) Ibid., p. 15.

(3) H. von Treitschke. Deutsche Geschichte III teil (26 Band) s. 534.

(4) Freiherr R. Rivalier v. Meysenbug von H. Freih. v. Meysenbug op. cit., p. 19.

la maison paternelle ne sera plus pour vous un refuge » (1).

Si Chs. Rivalier de Meysenbug donne un rare exemple de détachement, s'il dédaigne les avantages matériels pouvant résulter de sa situation privilégiée, mérite-t-il l'appellation de « courtisan » par une âpre recherche des honneurs ? Porte-t-il avec morgue le titre que Guillaume II lui a conféré ? Il suffit de se reporter à ces lignes : « Mon cher Charles, ne rassemble pas seulement des connaissances indispensables, celles-là tu les acquerras par ton zèle coutumier, mais garde ton cœur et ton caractère sans tache, c'est là tout le meilleur héritage des Rivalier » (2). Plus tard alors qu'il porte le titre de Meysenbug, il écrira à l'une de ses belles-filles : « Tant que je vivrai, mon amour paternel te restera fidèle par mes conseils et par mes actes. Comment n'étendre pas cet amour à votre petit Charles ; je nourris le plus ardent désir de le connaître. N'est-il pas le seul, jusqu'ici, qui me donne l'espoir de voir mon nom se perpétuer, un nom que j'ai, sans vantardise, acquis et porté avec honneur. Dieu veuille que je garde ainsi jusqu'à ma mort, ce nom que je vois porter si dignement par mes enfants bien-aimés » (3). Nous voyons que pour l'auteur de ces lignes la valeur d'un titre réside dans le mérite personnel de celui qui le porte, fût-il « Rivalier » ou « de Meysenbug ». La noblesse de Cassel, pétrie de préjugés, ignore sans doute l'origine nobiliaire de la famille car elle lui voue une jalousie féroce.

Il n'est pas extraordinaire de trouver enregistrées par la plume des historiens autorisés les dernières vibrations de ces rancunes et de ces haines.

De quels travestis la petitesse humaine peut-elle affubler la vérité ? Pour Treitschke, comme pour Losch et d'autres écrivains, dignes de foi, de Meysenbug est le confident, la créature de la maîtresse de Guillaume II. On lit constamment : « La Reichenbach avec son Meysenbug ». En regard de cette opinion, si nous considérons le caractère de Rivalier de Meysenbug à la lumière des faits et des écrits authentiques, nous sommes surpris que la grande électrice Augusta, cette froide princesse prussienne, se soit adressée, dans les termes suivants, au favori de sa rivale ; après avoir recommandé une de ses dames d'honneur, elle écrit : « Mon cher ministre, je suis toujours retenue par les

(1) Freiherr R. v. Meysenbug von H. Freih. von Meysenbug, op. cit., page 20.

(2) Ibid..., p. 23.

(3) Ibid..., p. 25.

suites de mon malencontreux accident, auquel vous avez compati si généreusement. Je saisis enfin cette occasion avec plaisir, cher Monsieur de Meysenbug, pour vous renouveler l'assurance de toute la part que je prends, malgré mon éloignement, à tout ce qui vous touche d'heureux et de malheureux... Avec toute ma considération, je reste votre dévouée : Augusta » (1).

Notre étonnement n'est pas moins grand lorsque nous découvrons avec quel zèle le premier ministre s'efforce de réconcilier les membres de la famille princière. N'est-ce pas une singulière façon de concevoir son rôle de favori de la Reichenbach ? Le 12 août 1830 il écrit à sa femme : « Deux mots pour te dire que la santé de Son Altesse Royale s'améliore continuellement, et que, dans quelques semaines nous pouvons espérer être réunis. Ce revoir sera d'autant plus joyeux que ce matin de bonne heure le père et le fils se sont vus et réconciliés. Cet après-midi, ils sont de nouveau ensemble, tout autre détail de vive voix » (2).

Le 27 août 1830 il donne les mêmes assurances : « Pendant quelques heures de l'avant et de l'après-midi, le père et le fils sont demeurés ensemble dans une constante intimité. Quelle immense joie ce serait de rentrer à Cassel à la suite de ces deux hauts personnages réconciliés » (3).

Ce vœu s'accomplit, et le 12 septembre 1830, le Grand Duc et son fils rentrent dans Cassel. Un silence lourd de signification enveloppe leur arrivée. La révolution française de juillet a chargé l'atmosphère de menaces. Prise entre la vie mouvementée du souverain et les remous du mécontentement populaire, jalousée par la noblesse, la famille du premier ministre est constamment ébranlée.

Comment donner une éducation suivie, une instruction rationnelle aux deux dernières filles ? Louise, plus âgée d'un an et demi prend un caractère souple et opportuniste. Malwida réagit différemment. Elle souffre du déséquilibre entre son intelligence sevrée de données positives et sa sensibilité intensifiée à l'excès. Trop jeune pour comprendre, mais trop émotive pour rester indifférente, elle subit une sorte d'exaltation qui la porte à se détacher du présent, pour échapper à la vie de son entourage.

(1) Freiherr R. Rivalier von Meysenbug von H. Freih. von Meysenbug, op. cit., p. 20.

(2) Ibid..., p. 30.

(3) Freiherr R. von Meysenbug von H. Freiherr v. Meysenbug, op. cit., page 31.

Tantôt elle cherche dans l'avenir un terrain vers lequel orienter ses efforts pour accomplir une tâche. Nous lisons avec étonnement la lettre qu'elle adresse à son frère à onze ans :

« Monsieur Charles de Meysenbug,
Etudiant à Göttingen.

« Jeudi, 5 février 1827.

« Mon cher Charles,

« ...Lorsque tu seras sorti de l'Université et que tu seras installé chez toi, alors je viendrai pour tenir ton ménage..., si tu me le permets je viendrai alors car une semblable occupation me rendrait mille fois heureuse; tu verras que tout sera fait soigneusement et j'apprendrai de mon mieux pour que tu sois satisfait. Je me réjouis d'avance. A bientôt, ta sœur qui t'aime.

« Malwida. » (1)

Tantôt elle s'enflamme pour les vertus de l'antiquité. « Elle échafaude un monde irréel, un monde peuplé de héros » et dans son enthousiasme communicatif : « Elle travaille des semaines entières pour mettre en scène les rôles qu'elle apprend à ses frères et sœurs. L'espoir de devenir une grande artiste lui fait prendre au sérieux ces représentations » (2).

Et voici que la brutale réalité s'empare de cette enfant aux réactions profondes, l'arrache à son monde imaginaire et la rend témoin d'événements semblables à ceux que peignaient ses lectures et ses songes. La scène des héros n'est plus à Carthage ni à Rome, mais sur la place de Cassel, devant le château où son père se tient aux côtés du prince. Le 15 septembre une foule de manifestants défile sous les fenêtres de la maison du premier ministre et l'enfant ne peut distinguer si ces derniers sont décidés à briser les vitres du château ou à acclamer leur souverain. Sur le signe d'un mouchoir blanc convenu pour faire savoir que Guillaume II obtempère aux demandes de ses sujets, les hourras sont déchaînés et l'ardeur populaire, aussi prompte à l'enthousiasme qu'à la haine, laisse libre cours aux forces contenues depuis que la révolution de juillet a marqué les premiers symptômes d'une nouvelle crise mondiale.

(1) Lettre inédite, propriété de M. Max de Meysenbug. Darmstadt.

(2) Mémoires d'une idéaliste par Malwida de Meysenbug, tr. A. Fanta. Fischbacher, Paris, t. I, p. 10.

Une constitution est acceptée par le prince, à laquelle de Meysenbug travaille en collaboration avec les trente représentants du peuple, nommés aux états généraux. Cet hiver 1830-31 est troublé par les débordements du Main, par l'augmentation du pain et l'on attend avec fièvre le résultat du travail élaboré péniblement au château d'été. Parfois une nouvelle officieuse court de bouche en bouche et l'opinion publique devient hostile. Quelle angoisse traverse la jeune Malwida, lorsqu'elle est obligée d'aller à Wilhelmshöhe en voiture fermée, car le peuple ignorant confond dans sa haine non seulement son père mais encore sa famille et le séjour où elle a passé tant d'heures joyeuses lui paraît une prison au-dessus de laquelle plane un avenir lugubre.

La constitution est enfin signée le 5 janvier 1831 et donne lieu aux manifestations d'un enthousiasme délirant. Le 9 janvier le grand électeur avec sa famille paraît au balcon du château, et lorsqu'en signe de réconciliation, il échange l'accolade avec sa femme, des ovations montent sans fin, portant vers eux le contentement de tous. Quelle émotion de bonheur pour la jeune Malwida, qui ressent la plénitude d'un instant d'accord parfait.

« Le lendemain, subitement, sous ses fenêtres, le décor change, la nouvelle que la maîtresse détestée du prince est secrètement arrivée au château de plaisance, transforme en une minute le peuple joyeux en une horde déchaînée. Comme si une étincelle était tombée dans la poudre, la foule remplit les rues principales, se dirige vers la route qui conduit au palais d'été et fait entendre des menaces et des hurlements effroyables. La plupart des habitants de la maison des Meysenbug sont sortis pour suivre la populace et voir de plus près son retour. Le plus jeune des frères de Malwida, un enfant de seize ans, un valet et un vieux secrétaire de son père forment tout le personnel masculin du vaste édifice. En outre il y a sa mère, une vieille tante, sa sœur, elle et quelques femmes de chambre. Au premier étage est la chancellerie du prince, contenant des papiers importants. Le vieux secrétaire s'est érigé en gardien de ces papiers et comme un soldat à son poste, il attend les événements. La ville est presque déserte car la procession tumultueuse partie pour le château de plaisance doit mettre plusieurs heures pour aller et revenir. Le reste de la population se tient dans les maisons. Des fenêtres de la demeure des Meysenbug, on voit la longue rue jusqu'à la porte de la ville d'où l'on sort pour se rendre au palais d'été. Après quelques heures d'une attente pleine d'inquié-

tudes, on entend un bruit semblable au mugissement de l'océan en fureur. Bientôt apparaît une masse dense, noire, se mouvant lentement et remplissant la grande rue dans toute sa largeur. Un homme d'une stature athlétique marche en tête, brandissant une grosse canne. C'est un boucher devenu tout à coup chef populaire. Il s'arrête près de la maison des Meysenbug et avec lui tous ceux qui le suivent. Il élève sa canne vers les fenêtres du premier ministre et fait entendre de terribles imprécations. Au même instant, des milliers de mains se lèvent et des milliers de voix crient et hurlent. A peine a-t-on le temps de se retirer que les vitres du premier étage volent en éclats et plusieurs pierres atteignent même le second étage où se trouvent les chambres. En même temps des coups ébranlent la porte d'entrée de la maison. Le jeune frère de Malwida a eu la présence d'esprit de la fermer et de pousser le verrou à l'approche de la foule. Les furieux veulent la forcer et Dieu sait quel serait le sort de la famille si le secours n'arrivait pas à temps. Se frayant un passage à travers le peuple, deux jeunes officiers arrivent à pied; c'est l'héritier du trône et son aide de camp. Ils se placent devant la porte et le prince s'adressant à la foule lui dit de se calmer et de se disperser, promettant que toutes les requêtes fondées seraient bien accueillies. Cet acte de courage fait une grande impression, lorsqu'on voit presque au même instant une division de cavalerie s'avancer lentement, sabre au clair, la foule commence à se disperser, non sans pousser des cris et des vociférations. Le prince monte, il adresse quelques mots de regret et de sympathie à M^{me} de Meysenbug qui le remercie chaleureusement.

« Ce soir-là le salon est rempli de monde. Amis et connaissances accourent pour prendre des nouvelles. Plusieurs chefs du parti libéral en uniforme de la garde nationale se trouvent parmi eux » (1).

Ainsi se termine le temps radieux de la première enfance de Malwida. La vie du peuple a pénétré son âme en l'ébranlant profondément. « La révolution de 1830 ne fait pas naître des idées en cette enfant de 14 ans qui suit passionnément le cours des événements, mais amène dans son cœur une transformation » (2).

(1) Mémoires d'une idéaliste par M. de Meysenbug, op. cit., t. I., p. 26.

(2) Wegele Dora : Theodor Althaus u. M. v. Meysenbug. N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung-Marburg, Lahn 1927, p. 18.

CHAPITRE II

Formation morale et religieuse

Premières rencontres avec l'amour et l'art

La vie psychique de Malwida s'intensifie, « elle entrevoit une grande et tragique réalité, prend un parti passionné dans les conflits publics, se met à lire les journaux et suit avec un grand intérêt les événements politiques » (1).

Elle entre dans cette période de développement lorsque sa famille est malheureusement vouée à une vie quasi errante. Le prince ne peut faire face aux cent trente-neuf articles de la constitution. Treitschke les compare aux mailles d'un filet enserrant les princes comme un gibier, si étroitement qu'il leur est impossible de faire un mouvement.

A l'instar de Nicolas I^{er} de Russie, Guillaume II de Hesse ne comprend que l'absolutisme ou la république. Aussi préfère-t-il abdiquer le 30 septembre 1831.

Entraîné par l'amitié à la suite de son souverain, Charles de Meysenbug traverse successivement, accompagné de sa famille, les villes du sud de l'Allemagne et se fixe plus longuement à Vienne.

Dans cette « Capoue des esprits », la jeune Malwida ne subit nullement le charme de la vie mondaine. Elle est blessée dans son amour de la sincérité et dans son amour-propre. Au bal, elle est humiliée de ne pas pouvoir s'exprimer en français, et tandis que : « l'insouciante Laura, sa sœur cadette, moins ambitieuse, et dans cette circonstance certainement plus sage, danse, jette la confusion dans la contre-danse, rit, répond en allemand lorsqu'on lui parle en français, et s'amuse beaucoup, elle, rentre

(1) Malwida de Meysenbug : mémoires d'une idéaliste, op. cit., t. I, page 86.

désappointée et triste, mourant du désir d'acquérir ce qui lui semble soudain d'un prix inestimable : une éducation à la mode » (1).

Sa mère est près de réaliser ce vœu en décidant de prendre une gouvernante française. Malwida « salue avec enthousiasme l'idée de commencer une vie d'études régulières après laquelle elle soupire » (2). Quelle merveilleuse tâche pourrait accomplir une institutrice auprès de cette enfant de seize ans, ardente et vraie.

La personne sur laquelle tombe, hélas, le choix de M^{me} de Meysenbug fait bientôt preuve d'une médiocre culture et un mur d'incompréhension se dresse entre elle et son élève, dont les élans et les efforts se brisent douloureusement. L'incompréhension est une double solitude. Pour fuir l'état de malaise où la plonge l'ignorance de cette femme qu'elle avait accueillie comme un guide, Malwida retourne à sa passion exclusive de la lecture. Ses seuls confidents, ses seuls initiateurs seront désormais les livres. Si du moins quelqu'un en assurait le choix, mais non, sa mère elle-même est absorbée par les installations successives et les obligations mondaines qui lui incombent. Aussi laisse-t-elle sa fille s'abreuver de romans écrits pour la jeunesse et qui le plus souvent faussent en elle le sens de la réalité. « Malwida demeure dans un monde imaginaire de vertus sublimes, de crimes et de persécutions atroces, de triomphes éclatants du bien sur le mal » (3). Vertu inébranlable, type à une seule dimension, vie unilatérale, comme l'existence n'en laisse pas subsister.

Pour permettre l'équilibre des forces en travail chez un être de seize ans, il s'agit de maintenir en lui une orientation éclairée. Cette orientation ne peut être donnée que par la clairvoyance de l'esprit ouvert aux données scientifiques : sorte d'atterrissage sur le champ expérimental où doit évoluer toute personnalité. A cet âge où l'instinct tend un adolescent vers l'échange, c'est le vouer au déséquilibre que de le laisser s'enfermer dans un égocentrisme morbide. Le cas de la jeune Malwida en est un exemple. Se sentant seule, elle devient inquiète, nerveuse, son esprit au lieu d'être porté par l'étude à un travail rationnel, vagabonde à la remorque de son imagination et sa sensibilité

(1) M. de Meysenbug : mémoires d'une idéaliste, op. cit. t. I. page 33.

(2) Ibid., p. 33.

(3) Ibid., op. cit., t. I, p. 34.

exaspérée, s'attaque comme une irradiation trop forte à la substance qu'elle traverse. Elle vient à douter d'elle-même : « l'excitation intérieure agit sur sa santé, elle a des fantaisies étranges, presque des hallucinations. Elle ne peut entendre parler d'un crime ou d'un vice quelconque sans être saisie d'une agitation cruelle, car il lui semble que si de telles possibilités se trouvent dans la nature humaine, elles peuvent aussi dormir au fond de son cœur » (1). Cette faculté d'analyse prend une force dissolvante, lorsque par bonheur M^{me} de Meysenbug, lassée de la vie ambulante qu'elle mène depuis bientôt deux ans, vient se fixer auprès de sa fille aînée à Detmold.

Pour accueillir la nature hypersensible qu'est devenue Malwida, au cours de cette existence chaotique, Detmold est vraiment la ville qui convient. Detmold dans la principauté de Lippe, au charme discret, jalouse de sa quiétude, surnommée, à juste titre, *la Belle-au-Bois-Dormant*, gardée par une ceinture de forêts sombres, laisse la vie s'écouler en elle sans éclats et sans heurts. Le prince ne cherche nullement à l'éveiller. Paul-Alexandre-Léopold est un de ces princes lointains que toute parade effraie. Il est partagé entre deux passions, la chasse et le théâtre. Seulement une fois par an un grand dîner, suivi d'un bal, amène quelques invités à la Cour.

L'amour pour le théâtre l'incite à nommer Surintendant son ami d'enfance, gouverneur du château, le beau-frère de Malwida, Carl von Senftenau. Celui-ci, dernier descendant d'une des cinq ou six vieilles familles de Lippe, est accueillant pour Malwida qui reporte sur lui l'admiration qu'elle a toujours eue pour sa sœur aînée. L'intimité qui le lie au souverain mêle aux affaires de famille les affaires de l'Etat. L'existence n'en est pas moins paisible, car la vie de cour n'existe pas.

La population n'étant pas groupée autour du prince, un cercle s'est formé en dehors de lui, une sorte de club appelé « la Ressource ».

« C'est là que les notabilités de la ville échangent leurs opinions, que les pères de famille, mais surtout les jeunes gens, passent une grande partie de leurs journées à lire les journaux, à jouer aux cartes, au billard, ou à boire du vin ou de la bière tout en discutant les nouvelles et en lançant au plafond d'incroyables tourbillons de fumée.

« Le dimanche soir les dames sont admises dans ce cercle;

(1) M. de Meysenbug : Mémoires d'une Idéaliste, op. cit., t. I, p. 34.

alors les réceptions prennent un autre aspect. Les hommes viennent en habit; les pipes et les cigares ont disparu; les personnes âgées jouent aux cartes et les jeunes gens s'amuse aux petits jeux, jouent ou dansent. Une fois par mois il y a un vrai bal » (1).

C'est là que naissent les réputations et les potins. Fort heureusement, la musique et le théâtre de Detmold, un des meilleurs de l'Allemagne, excellent à relever des préoccupations individuelles. On se tient au courant des nouvelles productions littéraires et musicales. Louis Spohr y est chef d'orchestre depuis plusieurs années, la troupe du théâtre ne compte que des artistes de valeur.

Le sommeil de la Belle-au-Bois-Dormant est traversé de rêves.

Malwida se laisserait volontiers bercer par le rythme égal et doux de la vie de famille; les enfants, trois petites filles se développent harmonieusement et prennent la majeure partie de son temps; la nature vigoureuse des alentours l'invite à de grandes promenades. Le tourment de l'infini perdrait peut-être son acuité avec le temps si M^{me} de Meysenbug, désirant que ses deux dernières filles prennent part à la vie de société, ne songeait à leur première communion. Elle les confie au pasteur Althaus afin de les y préparer.

Malwida, à laquelle jusqu'alors aucune instruction religieuse n'a été donnée, n'a jamais été dépourvue du sentiment religieux spontané. Toute petite, sans que personne ne l'y ait obligée, elle répétait « sa prière avec la ferveur de la vraie foi. Personne n'en savait rien, elle contenait peu de mots : « Mon Dieu, je suis petite, fais que mon cœur soit pur, afin que personne ne l'habite que le bon Dieu seul » (2). Plus tard elle avait acquis la notion d'un dieu personnel, directement accessible à la prière et aux offrandes de ses créatures. Elle promettait à Dieu de vaincre en elle le seul penchant mauvais dont elle se sentait coupable s'il préservait la vie du prince dont dépendait, croyait-elle, l'heureux retour et le repos de son père.

Après la révolution de 1830, elle s'était prise à réfléchir sur la destinée : « est-elle la conséquence naturelle d'une longue chaîne de causes et d'effets résultant des circonstances exté-

(1) Mémoires d'une idéaliste par Malwida de Meysenbug, op. cit., p. 39.

(2) Malwida de Meysenbug : mémoires d'une idéaliste, op. cit., t. I, page 11.

rieures de notre caractère individuel et de nos actions, ou bien le but final des destinées humaines, a-t-il été tracé d'avance par une volonté incompréhensible, qui, tout en nous jetant dans des contradictions absurdes et des souffrances atroces, ne veut que notre bien et nous y conduit du haut des nues ? » (1).

Pour se préparer à l'acte de la confirmation, la voici appelée à connaître enfin tous les attributs de Celui qui est le maître des destinées; n'est-ce pas là de quoi satisfaire son besoin impérieux de saisir le secret de la vie, la vérité suprême. Arriver à la connaissance de l'absolu, à la perfection morale, quelle merveilleuse ascension proposée à ses efforts.

Dès les premiers pas, malheureusement, des obstacles lui barrent la route : les doutes, les contradictions et les révoltes s'emparent successivement de son âme. Le sens critique développé en elle, sans contrôle et qui s'est exercé si longtemps à vide, se saisit tout naturellement de la première proie offerte, les exposés dogmatiques du pasteur. Quelles luttes et quelles souffrances morales accompagnent tous ses progrès vers le divin ! Sa raison ne veut pas céder à la foi. Pourquoi Dieu, bonté parfaite, aurait-il créé l'homme libre pour lui accorder le paradis à condition de rester esclave ? Pourquoi des générations innocentes devraient-elles expier la faute d'un seul homme ? Si Dieu veut pardonner, pourquoi un médiateur entre lui, tout-puissant, et l'homme ? Autant de dogmes, autant d'abîmes où se perd la pensée de Malwida.

Combien le poids de ces contradictions, de ces questions sans réponse pèsent sur sa conscience. « Comme elle se sent malheureuse et perdue dans ce labyrinthe, dans cette lutte de la raison contre la foi ! Elle passe des heures entières à genoux en priant avec des larmes ferventes, que Dieu veuille la secourir, lui donner la vraie foi, la sauver de la misère d'un esprit chercheur, la préserver du péché de la logique, si pernicieuse à l'aveugle obéissance. Elle l'implore pour qu'il lui fasse connaître l'action mystique de la grâce divine » (2).

Sans doute il faut faire crédit à Dieu, jusqu'au jour où cette grâce affluant dans son âme, au moment de la communion, lui apportera la révélation. L'action de grâce divine sera sûrement d'autant plus agissante que son état de perfection morale

(1) Malwida de Meysenbug : mémoires d'une idéaliste, op. cit., t. I, page 30.

(2) Malwida de Meysenbug : mémoires d'une idéaliste, op. cit., p. 45.

l'y disposera. Pour accéder à cet état, la voie de l'ascétisme chrétien s'ouvre et ne voulant pas s'en tenir aux paroles, Malwida veut obtenir la victoire de l'esprit sur la chair, victoire que le dogme « lui montre comme le terme de la perfection. Mais comme pour la mettre à l'épreuve elle sent en même temps l'amour de la vie et de tout ce qu'elle offre de beau se réveiller plus fort que jamais dans son cœur. Le démon la porte sans cesse sur les hauteurs, lui montre les trésors de l'existence et lui dit : « Tout cela, tu voudrais le quitter ? » (1).

Si elle ne comprend pas le dogme du péché originel, elle croit en surprendre les effets dans sa nature vibrante jusqu'à sa chair au moindre souffle de vie « Prenant au sérieux le dualisme entre l'esprit et le monde dont lui parle le dogme, elle résout de fuir ce dernier avec ses tentations. » Elle commence donc à ne plus aller au théâtre qu'elle aime passionnément. Elle refuse d'accompagner sa mère et sa sœur à des soirées. Ses parents ne la comprennent pas, ils prennent cela pour des caprices et ne les tolèrent pas de bonne grâce. Autant de luttes dont une amie sera bientôt la confidente.

Au milieu du désarroi moral où elle se trouve, une âme sœur s'offre à elle, traversée par les mêmes élans et les mêmes angoisses. C'est une délivrance. Sophie Quentel, également âgée de 18 ans, nature passionnée, plus sensible qu'intellectuelle, a deviné un puissant écho dans l'âme de Malwida et vient lui demander son appui. Toutes deux se voient surtout chez le pasteur et bientôt commence entre elles une correspondance effrénée. Elles s'exhortent et s'exaltent sur le chemin du donquichottisme spirituel.

« Ma chère Sophie,

« Hélas, bien souvent, ces derniers jours, j'ai senti en moi la clarté de la paix se ternir en reconnaissant combien de défauts dont je ne puis me défaire font obstacle à mon acheminement vers le but. Et pourtant, cette paix, je la retrouve toujours par la conviction que Celui qui, miséricordieux, soutient notre faiblesse, me donnera la force nécessaire pour vaincre et pour aller, dans un élan sincère, au-delà de tout obstacle qui pourrait barrer le chemin de la vie.

« Cependant ces heures amères sont, elles aussi, un bienfait

(1) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéliste, op. cit., p. 42.

du Seigneur et la paix qui les suit en est plus belle. Ce matin encore l'aspect du ciel fut pour moi une merveilleuse consolation. Un ouragan sauvage avait pourchassé des nuages sombres, et après, le ciel était plus éclatant, plus immatériel, voilé d'une lueur rose. Dans mon cœur alors surgit la sainte conviction que les tempêtes de la vie et les sombres heures de souffrances intérieures ou extérieures sont une bénédiction pour nous ; qu'elles purifient notre cœur en le traversant, afin d'anéantir en lui tout ce qui est vain et terrestre et afin de le sanctifier pour le ciel.

« O, ma Sophie, même si nous ne pouvons pas saisir cela par la froide raison, nous le comprendrons par le sentiment et la foi. Oui, le Seigneur nous aime même lorsqu'il nous châtie, avoir confiance en lui sera la paix de notre vie, le bonheur ici-bas. » (1)

Tout ceci est écrit d'une petite écriture fine, serrée et régulière. C'est une ascension progressive vers la terre promise, terre de miracle et de clarté, aube ardente où Dieu se révélera à elle dans la communion. Mais en attendant, il faut tuer la vanité, tuer le désir coupable de saisir le monde par l'esprit et par les sens ; renoncer aux manifestations passagères. Quel programme négatif, quelle grève de la vie. De là à désirer le définitif dans la mort, il n'y a qu'un pas, et Malwida le franchit aveuglément. Elle écrit à son amie :

« O, créature chérie, ce matin de très bonne heure, en élevant mon regard vers le ciel, je le vis comme pris dans le reflet d'un autre monde, merveilleusement beau et sublime. Je fus saisie d'une aspiration infinie vers la mort et le départ pour un monde meilleur dont la paix n'est plus troublée par aucun combat et par aucune douleur. Cependant, je m'humilie devant le Très-Haut ; oh, non Sophie, je ne suis pas encore digne de la clarté de cette autre vie, pas digne de me placer dans les rangs des vainqueurs et d'exalter avec eux dans des chœurs sacrés Celui qui règne sur la vie et la mort. Chère Sophie, je dois encore lutter beaucoup pour que mon cœur devienne pur, mais, confiance, j'y parviendrai ! Oui, ma chérie, nous savons bien que rien ne nous sépare de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Lui, le Dieu de toute bonté, nous conduira et nous soutiendra dans l'âpre combat jusqu'à ce qu'un jour le ciel

(1) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher, Munich.

s'ouvre devant nous. Alors, unies dans l'amour éternel, nous entrerons dans le lieu où le destin obscur de la vie se dévoilera à nos yeux et où nos larmes terrestres se seront épanouies en fleurs célestes.

« Chère amie, ne laisse pas chanceler ton courage, si dure soit la lutte, reste fidèle ; un jour elle prendra fin et avec elle toute misère. Unissons-nous pour lutter plus fort, pour vaincre plus fidèlement. O, Sophie, combien indifférents me sont devenus les plaisirs du monde. » (1)

Le désir de la mort est quelquefois si fort en elle qu'avec satisfaction elle constate l'état précaire de sa santé. Voilà où l'a menée la recherche de l'absolu. Sa nature active s'est blessée elle-même dans ce combat meurtrier de l'esprit contre la chair où le vainqueur et le vaincu sont également épuisés, car les armes dont ils se servent se retournent contre eux. Malwida, aurait réussi, plus facilement, à arrêter d'un coup les battements de son cœur qu'à supprimer en elle l'élan vital. Tout élan comprimé prenant une force d'expansion, nous ne sommes pas étonnés qu'à la veille du grand jour, sous un choc émotif, sa sensibilité chargée de refoulements explose et qu'elle ait envie de crier : « Non, non, je ne suis pas digne de manger ce pain, de boire ce vin, car j'aime le monde, j'aime le soleil, la terre, les fleurs, les plaisirs, la jeunesse, la beauté ; j'ai soif de bonheur, je ne comprends pas le mystère des élus, je ne comprends pas pourquoi je sens en moi deux êtres, l'un noble, bon, élevé ; l'autre perdu, condamné pour toujours ». (2) Sombrera-t-elle au port ? Elle rassemble son énergie jusqu'au lendemain. Après avoir crucifié ses désirs pendant un an, elle est en droit d'attendre la révélation du mystère de la croix ; de la vie dans la mort ; mais à l'heure marquée : lorsqu'elle prend le pain de la main de son maître, et qu'elle entend les mots : « Prenez et mangez, c'est mon corps qui a été rompu pour vos péchés » ; lorsqu'elle touche de ses lèvres la coupe et qu'une voix dit : « C'est mon sang, le signe de la nouvelle alliance, qui est versé pour le pardon de beaucoup, » aucun miracle ne s'opère en elle, aucun mystère ne lui est révélé, aucun Dieu n'est là, dans la gloire du ciel, pour l'appeler au rang des élus ! » (3)

(1) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher, München.

(2) Malwida de Meysenbug : mémoires d'une idéaliste, op. cit., t. I, page 51.

(3) Ibid., p. 54.

Elle avait placé en enjeu toutes ses forces sur l'infini et l'infini n'est pas sorti du mystère. Elle a perdu la partie et retombe comme un corps mort, épuisé, aux portes de la vie.

Pour revenir aux horizons bornés de l'existence terrestre quel chemin prendre ? Tout retour sur elle-même est une souffrance intolérable avec laquelle elle renonce bientôt à se mesurer. Comme le fait observer Reicke, « de si terribles tourments d'âme, s'ils ne conduisent pas au suicide ou à la folie, portent leur remède en eux-mêmes. Ils cessent, épuisés par leur propre excès. » (1)

Elle ne peut se confier à personne, pas même à son amie Sophie, dont le sentimentalisme a laissé entrevoir un attachement plus grand à la créature qu'au Créateur. Une nature comme celle de Malwida apporte et recherche en tout le dynamisme qu'elle possède. Nous ne sommes pas étonnés de la déclaration qu'elle fait à propos de cette amitié pour Sophie Quentel : « Je ne pourrais garder une affection qu'en entraînant avec moi celle qui en est l'objet vers des phases nouvelles de développement intellectuel, vers des clartés plus grandes, vers des conquêtes plus téméraires. Dans l'amitié et dans l'amour il en est peut-être comme dans l'art, il faut qu'il y ait mystère. L'œuvre d'art qui ne nous paraît pas une révélation nouvelle chaque fois que nous la contemplons, ne nous satisfait pas longtemps. L'être humain, dont l'âme ne nous présente pas continuellement des trésors nouveaux, cesse bientôt de nous intéresser. Le véritable amour, la vraie amitié sont inséparables d'un progrès incessant. »

« Impossible de m'arrêter à des sentiments lorsque mon intelligence cherche des solutions. » (2)

Malwida sort de cette crise religieuse plus cérébrale ; les écrits philosophiques de Rahel la captivent plus que les descriptions de Bettina von Arnim. C'est à Goethe qu'il revient de lui inspirer la devise d'une orientation nouvelle : « Du dedans au dehors. » Elle lit et relit *Dichtung und Wahrheit* et la manière dont Goethe expose son détachement d'une passion malheureuse guide les premiers pas de Malwida vers la guérison.

« Ce que les mystères de l'Eglise n'ont pu faire, l'esprit plastique, serein, antique du poète y parvient. Elle résout de l'imiter et de se tourner des abîmes de son propre cœur, de la spéc-

(1) E. Reicke : *Malwida von Meysenbug* Schuster u. Loeffler. Berlin et Leipzig 1911, s. 12.

(2) M. de Meysenbug : *mémoires d'une idéaliste*, op. cit., t. I, p. 57.

lation vaine et infructueuse, vers l'observation du monde réel, vers la lumière qui émane de la science, vers l'activité utile et pratique. » (1)

Elle cherche à rendre service à son entourage par mille prévenances, elle s'occupe des enfants, accepte même d'accompagner sa mère et sa sœur à des réunions mondaines. Pour fuir tout retour sur elle-même que ne ferait-elle pas ? Elle prend même plaisir aux distractions de son âge. « Les bals, la danse l'enchantent. Lorsque sa santé le permet, elle se livre avec entrain à ces amusements. » (2) Pourtant la blessure ne se cicatrise pas, elle creuse en profondeur des abîmes de craintes, « elle ne peut entendre parler du sacrement de la communion sans éprouver encore les terreurs du jour de la confirmation. »

Son âpreté à découvrir la vérité se change en une sorte d'indifférence passagère, une paralysie momentanée de l'âme, qu'elle accepte comme on accepte l'immobilité d'un membre brisé afin qu'il guérisse. Les sciences positives l'intéressent particulièrement, elle aurait besoin de vivre à la campagne, de travailler au jardin et aux champs, d'étudier l'histoire naturelle pour mieux jouir de l'influence calmante que la nature exerce sur elle », (3) ce que l'existence superficielle de son milieu ne permet pas.

Elle ne s'adapte qu'apparemment. La crainte lui retire tout élan vers la vie et lorsqu'elle se trouve en face d'une grave décision à prendre, une proposition de mariage par exemple, elle rejette l'expérience. Pour elle, l'union conjugale est encore « la révélation d'un mystère ». Puisqu'elle n'a pas trouvé le mot de l'absolu dans l'effusion divine, elle ne peut escompter le découvrir dans cette formule humaine. Si la lumière vers laquelle elle a tendu toutes ses forces n'est pas parvenue jusqu'à sa conscience, c'est que l'obstacle est en elle. Avant d'avoir obtenu la clarté dans sa vie intérieure, avant d'avoir fait taire les dissonnances, comment prétendre entrer en harmonie avec un autre être ?

Le charme du foyer lui offre une retraite morale ; elle écoute les récits de jeunesse de sa mère, elle écrit à son frère Charles une lettre révélant son état d'âme.

(1) M. de Meysenbug : mémoires, op cit., t. I, p. 58.

(2) Ibid., t. I, p. 59.

(3) Ibid., t. I, p. 55.

« Baden-Baden, Juillet 1837.

« Mon cher Charles,

« Je ne veux plus orienter mon esprit uniquement vers le passé et l'avenir, je veux reconnaître dans le présent que le Seigneur est là avec sa grâce, et que je n'ai qu'à vouloir et à m'efforcer sincèrement, pour remplir ma destinée dans le présent ; alors je pourrai regarder vers l'avenir. » (1)

Au moment où elle croit échapper au tourment de l'infini et où elle s'interdit toute interprétation de l'au-delà, sa sœur aînée, qui attendait un enfant, met au monde une fille, prend une fièvre pernicieuse, traîne quelques mois et le 4 septembre 1837 disparaît au sein de cet inconnu vers lequel Malwida ne voulait plus porter ses pensées.

Dans son désespoir Malwida se demande à quoi bon toutes les ferventes prières qu'elle a adressées à Dieu ? Ce père aimant est-il donc *esclave* ou *complice* des lois aveugles du destin ? Son existence est-elle au moins une garantie du revoir éternel ? Seul espoir qui en elle survive à ce drame. Voir mourir à vingt-et-un ans — n'est-ce pas sentir craquer sous ses doigts la trame de l'illusion ? N'est-ce pas entrevoir dans le dernier regard où l'âme se dégage, l'abîme du néant que seule la rupture d'une vie aimée nous révèle ? N'est-ce pas, en une seconde, prendre conscience et vieillir d'une éternité à laquelle on aborde par cette partie de soi-même à jamais déracinée de la terre ? Voir mourir à vingt-et-un ans, n'est-ce pas enfin rencontrer aux portes de la vie ce joueur qui vous jette à la face : « N'entrez pas, j'ai perdu... » !

Un malheur arrive rarement seul. Une autre partie s'engage dans le cercle de famille sur lequel Malwida avait reporté toute sa tendresse. On reçoit des nouvelles de plus en plus alarmantes du fils Richard, dont le caractère trop faible a mal supporté l'oisiveté forcée que comporte le métier des armes en temps de paix. Obligé de quitter la carrière militaire, il adresse une lettre de repentir pour ses égarements et arrive un jour à Detmold. Chacun s'emploie à lui prodiguer des conseils et des avertissements, depuis son frère Charles (dont Malwida à 11 ans voulait tenir le ménage et qui vient de se fixer à Detmold en épousant Sophie Quentel) jusqu'aux deux dernières sœurs dont la moins zélée n'est pas Malwida. On essaie d'envoyer cet enfant prodigue

(1) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher, Munich.

dans une ferme pour apprendre l'agronomie, mais seules les natures saines se redressent au contact de la nature; il se révolte contre toute autorité et dans un coup de tête part pour l'Amérique, rameau brisé que l'orage des passions emporte au loin!...

La partie est encore une fois perdue et Malwida deviendrait fataliste, si sa nature enthousiaste ne reprenait constamment le dessus; la lutte entre ses deux tendances active et passive est saisissante dans la lettre qu'elle écrit à son frère aîné de Detmold le 16 octobre 1840.

« Très cher, je pourrais remplir des espaces immenses d'excuses... mais laissons cela puisque je ne peux pas faire que ce qui n'a pas été soit ». (Fatalisme qui n'étouffe pourtant pas son admiration pour toutes formes de progrès)... « Je peux t'assurer, noble comte, que de voyager, de voler comme nous venons de le faire en traversant la Belgique en chemin de fer, est un sentiment vraiment royal de la dignité de l'homme qui a su soumettre à lui les éléments. De temps à autre, cela va sans dire, ils lui feront sentir leur puissance indisciplinée et détruiront son œuvre », (de nouveau pliant sous la fatalité) « j'adopte à cet égard la manière de voir des Turcs et crois au fatum qui permet d'atteindre un but aussi bien dans une voiture à 4 chevaux qu'en chemin de fer. Je pense que tu es au courant par notre père de notre voyage en Belgique et bien que je ne voudrais pas y vivre, la ville royale de Bruxelles m'a fait une magnifique et durable impression avec ses merveilles historiques et artistiques, avec cette vie mouvementée toute nouvelle pour moi. Par le souvenir, je jouis encore de la vue de tous ces trésors merveilleux de l'école hollandaise, et de la fête grandiose d'une messe dans l'église magnifique de Sainte-Gudule; j'agrémenterai de ces évocations la solitude que j'ai retrouvée ici dans tout ce milieu inchangé. On dirait que la vie s'est pétrifiée sous l'action d'un charme, et que nul effluve du monde extérieur ne pénètre cette survivance des temps anciens. » (1).

Aucun souffle nouveau ne peut raviver l'intérêt de Malwida pour l'existence. Malgré sa tendresse pour les enfants « à l'intelligence éveillée », son goût pour le théâtre où M^{me} Cornet « jouit d'une réputation à laquelle son beau-frère Funck rend un vif hommage » et malgré les vœux de tous pour Noël, elle ne peut

(1) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher, Munich.

réprimer des soupirs et s'exclame dans une lettre du 30 décembre à ce même frère Frédérik: « Ah! les belles montagnes de Baden-Baden, c'est là que je voudrais vivre », mais elle sait pourtant que le proverbe a raison et que « nous chercherions en vain le bonheur au loin lorsque nous ne savons pas le trouver à proximité » (1). Malwida essaie de le découvrir dans le cercle de la famille, mais que de soucis pour chacun des membres si dispersés. L'absence du père, notamment, est une constante préoccupation; au cours de la lettre ci-dessus, elle exprime à ce frère aîné le « vœu entre tous qui réunit leurs cœurs, d'entourer ce père très aimé dont la solitude présentement complète cause à ses enfants un profond chagrin »... (2). Le 13 mars, à ce même frère, même exhortation: « Combien il serait délicieux si nous pouvions nous retrouver, notre père et vous aux bains de Gastein. Pourquoi n'aurions-nous pas une fois le bonheur de cette réunion, alors que nous avons traversé des temps si durs, car ce qui touche un membre de la famille atteint aussi les autres. La grippe a régné ici et quelques-uns d'entre nous ont payé leur écot, mère, Erna et Louise particulièrement » (3).

Cette grippe met le dévouement de Malwida à l'épreuve, car elle détermine chez M^{me} de Meysenbug une sorte de maladie nerveuse qui dure des mois, pendant lesquels sa fille se prive de toute distraction.

A quel accablement Malwida aurait-elle succombé si elle n'avait découvert un élément nouveau, élément inhérent à la substance de l'homme: puissant comme l'air, fécond comme la terre, vibrant comme le feu, mouvant comme l'eau: la musique, aussi indispensable à l'âme que ces quatre éléments au corps. En elle, tout être est relié par ses fibres profondes au tout permanent, au système d'ondes d'où il émerge pour quelques battements de cœur. Malwida apprend à connaître l'évanouissement de l'individuel dans les effluves de l'Harmonie, — synthèse totale des énergies du Cosmos accordées en un rythme dont les hommes ne peuvent que pressentir les lois devant le flux et le reflux des mers, le mouvement des astres, l'inspiration des poètes et les compositions des musiciens.

Pour mener Malwida vers ces splendeurs de l'âme, le sort a désigné le successeur de Spohr, Kiehl, « jeune homme char-

(1) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher, Munich.

(2) Ibidem.

(3) Ibidem.

mant, né au bord du Rhin, une de ces natures aimables et douées, comme on en trouve plus souvent dans ces heureuses contrées que dans le nord de l'Allemagne, où les hommes sont plus sérieux et plus froids ». Avec lui, la musique devient vraiment le centre de la vie de Malwida. Sous la direction de Kiehl, avec un jeune acteur de ses amis et sa sœur Laura, Malwida étudie les compositions des grands maîtres, « chacun écrit ses impressions sur un morceau analysé; ensuite, on lit les dissertations, on désigne celles qui contiennent les idées les plus justes. » (1).

La force de l'enthousiasme est une force attractive et Kiehl ne doit pas y échapper. Après avoir pendant plusieurs mois vibré à l'unisson avec un être et lui avoir livré ses émotions les plus profondes, comment ne pas espérer que des liens durables puissent s'établir ?

Kiehl ne tarde pas à demander à M^{me} de Meysenbug la main de Malwida. Cette demande bouleverse la jeune fille et jette une clarté aiguë dans son être intérieur. Elle se rend compte que depuis des mois et des années elle a tout fait pour se fuir. Inconsciente de ce fait essentiel: l'absence d'amour pour Kiehl, elle s'engage dans une suite de raisonnements : on ne peut se donner qu'après s'être trouvée soi-même. Elle se sent trop flexible de caractère. « Une telle nature, jetée dans le moule du mariage, prendra la forme qu'une autre individualité lui donnera et restera par conséquent une créature dépendante. Ou bien, trouvant sa propre formule, elle sortira du moule et se sentira malheureuse dans ces chaînes prématurément acceptées ou les brisera dans des luttes douloureuses » (2).

Malwida ose à peine donner un refus, mais par sa délicatesse, elle parvient à convaincre d'amitié celui qui n'avait su éveiller en elle l'amour.

Lorsque l'amour dans un cœur de 22 ans est arrêté par la froide raison, il ne se tient pas pour vaincu et ne s'éloigne que pour méditer sa vengeance. Cette fois, il va loger ses traits dans le regard velouté d'un beau diplomate russe que Malwida rencontrera quelques mois après à Wiesbaden. C'est là que M^{me} de Meysenbug décide de passer l'été 1842. A cette approche du grand monde, un nouvel élan fait croire à Malwida que ce

(1) Malwida de Meysenbug : mémoires, op. cit., t. I, p. 66.

(2) Ibidem, p. 68.

contact achèvera son éducation et lui donnera la liberté d'esprit et de manières qu'elle désire ardemment. La société de la petite résidence ne lui suffit plus. Elle a un vague besoin d'une sphère plus large. A Wiesbaden, en effet, le cercle des relations s'élargit chaque jour, mais combien de liens superficiels, combien de déceptions viennent se mêler au cours de cette première expérience du monde. Mensonges audacieux chez les hommes, vanité excessive chez les femmes, voilà le bilan, après plusieurs semaines de bals et de parties de plaisirs. Pourtant, c'est au cours d'une excursion à laquelle les environs de Wiesbaden prêtent leur décor féérique, que Malwida éprouve une sensation nouvelle, — elle aime —. Cette sensation l'envahit comme un songe, « comme un songe d'une nuit d'été » pense-t-elle, mais ce songe prend corps et même le corps bien fait, aux manières élégantes, du comte russe Dachkoff, et la nuit est un jour plein de soleil. « Tout semble respirer la jeunesse, la beauté, le bonheur. Un sentiment nouveau, inexprimable, remplit son cœur. Tout à coup, comme attirée par une puissance invisible, elle se retourne et rencontre deux yeux noirs fixés sur elle, avec un regard sérieux, interrogateur. C'est ce nouvel ami qui s'est placé sans bruit à côté d'elle. Elle sent alors pourquoi elle est heureuse : elle aime. Rahel dit : L'amour est une conviction. Elle est convaincue. Il lui paraît un homme parfait. » (1).

L'idylle charmante qui naît de cette rencontre se heurte bientôt aux rigueurs du sort ; que peuvent les traits de l'amour contre les exigences irréductibles de la vie matérielle ? Après mille témoignages de réciproque sympathie, le comte Dachkoff, un beau matin, prend le chemin d'une lointaine ambassade, laissant à des amis le soin de dire à Malwida que sa fortune ne lui permettait pas d'épouser une femme modestement dotée.

Si muet et caché que Malwida ait voulu garder ce déchirement, il ne crée pas moins un remous, faisant jaillir à nouveau les sources de ses anciennes inquiétudes.

L'hiver qui suit rassemble toute la famille auprès de M. de Meysenbug à Francfort. Les distractions de la grande ville procurent à Malwida quelques consolations. Elle accueille la musique avec le même enthousiasme qu'auparavant, témoin la lettre qu'elle adresse à Sophie de Meysenbug (née Quentel) :

(1) M. v. M. : mémoires, tome I, p. 76.

« Francfort, 15 novembre 1842.

« Anniversaire du concert de Liszt à Detmold.

« ...J'ai eu le plaisir de voir et d'entendre ce fils des dieux. Il s'approcha de nous et c'est alors que nous lui adressâmes la parole. Il fut très aimable et cordial... Bettina était assise tout contre son piano à queue. Elle est de ses amies les plus intimes. Il joua d'abord la Fantaisie sur Don Juan déjà donnée à Detmold. J'étais très heureuse de l'entendre encore une fois, car Mozart n'a pas pensé et senti son œuvre avec plus de profondeur que Liszt n'en met pour l'exprimer. Puis vint Rubbini avec une Ariette italienne. Ah, ma chère Sophie, comment te décrire le fleuve de ravissement qui se répandit dans mon âme ! je te l'écris afin que tu partages mon plaisir. Un monde nouveau s'ouvrit pour moi, celui de la perfection ; oui, jamais je n'avais rien entendu de si beau ; j'aurais pleuré de bonheur que l'homme puisse vaincre ainsi la matière, que les forces terrestres lui obéissent pour lui permettre de remplir la vie du pressentiment de la beauté parfaite. Qu'est, en comparaison, la brève imperfection de notre existence, puisque nous participons à un monde de l'esprit dans lequel le développement est illimité ? Ensuite Liszt joua une marche hongroise, étude très originale et très difficile, mais brillamment exécutée, puis une Ariette de Rubbini, avec une dame qui l'accompagne dans ses tournées. Enfin, ce que j'ai entendu de plus beau, Prélude et Fugue de Bach »...

« J'étais arrêtée à la sortie, près de la porte, par la foule qui ne pouvait s'écouler, j'attendais patiemment, lorsque Liszt et Bettina à son bras, avancèrent à leur tour, pour sortir en hâte. Liszt m'apercevant, me lança amicalement un petit « bonsoir, bonsoir » par-dessus les gens qui nous séparaient, qui me remplit d'aise. Il part maintenant pour la Hollande et de là pour Saint-Petersbourg. Une telle flamme doit se consumer vite, et d'ailleurs je lui souhaite de mourir au milieu de ses succès... Les harmonies de cette soirée résonnent encore en moi comme un écho persistant et le bonheur qu'elles répandent dans mon âme ne s'effacera pas de si tôt » (1).

Sur ce terrain de la musique, Malwida est privée de guide et malgré ces heures idéales passées à entendre les concerts excel-

(1) Lettre inédite communiquée par M. de Meysenbug, Darmstadt.

lents donnés alors, elle se trouve dépaycée. Elle n'est pas assez réceptive pour se contenter de ces auditions. Son activité s'émeut, la tourmente, « elle cherche un but élevé, le chemin de l'idéal, de la perfection ». La religion n'avait pas résolu le problème pour elle. Le monde où elle avait cru trouver une existence supérieure ne lui avait dévoilé que mesquineries et corruption. Elle cherche donc ailleurs; elle cherche, comme tout être fort, à s'exprimer, à s'affirmer. Instinctivement elle choisit ce domaine de l'art où elle a trouvé le plus de bonheur. Elle se sent bientôt appelée sur une voie parallèle à la musique pour s'acheminer vers l'infini. Des tableaux qui ont frappé sa vue un jour en passant la hantent. La richesse des couleurs, la sobriété des lignes, lui font éprouver une joie analogue à celle dont elle fut enveloppée par l'harmonie des rythmes. L'auteur de ces tableaux lui est inconnu, elle sait seulement que Charles Morgenstern, comme Ruhl, a subi la fascination du Midi; il reproduit à Francfort ces paysages aimés. Est-ce le premier appel du Sud que Malwida ressent confusément? Elle est poursuivie par le désir de devenir son élève. Comment entrer en rapport avec le Maître, et où trouvera-t-elle l'argent nécessaire pour se procurer les accessoires indispensables à sa nouvelle activité? Tant d'obstacles pourraient la décourager. Mais non. Ce que femme veut, Dieu veut, ou, autrement exprimé, la foi transporte les montagnes. Jamais obstacle, si considérable soit-il, n'a résisté aux aspirations d'une femme vers des fins supérieures. Malwida cherche dans son cercle de connaissances une aide charitable qui pourra servir ses desseins. Elle découvre par bonheur un vieil ami de sa famille, le type classique de l'homme original, célibataire ou incompris, qui, pour se réhabiliter à ses propres yeux, prend fait et cause pour les vœux d'une jeune fille et par ce dévouement désintéressé, se découvre sur le tard, un cœur de père. Pour obtempérer aux désirs de Malwida, il se présente chez Morgenstern à titre de rival amoureux de l'Italie. Au cours de la conversation, il rapporte au peintre l'enthousiasme et l'admiration de Malwida pour son talent. Il lui parle avec la conviction d'un envoyé de l'esprit et touche si bien le cœur de son hôte que, peu après, celui-ci s'intéresse au développement des possibilités très riches qu'il a devinées chez la jeune amie de son visiteur. Malwida n'a plus qu'un but: « Arriver par la perfection technique au secret de la beauté ». Tandis qu'elle reproduit les toiles de son maître, la puissance lumineuse des paysages méridionaux parle à sa sensibilité et peu à peu elle

sont un changement radical s'opérer en elle: « Pendant qu'elle peint, elle comprend l'erreur de l'ascétisme chrétien. Les sens ne sont pas les ennemis de l'esprit, ils doivent en être les instruments. » (1).

Après quelques mois de fièvres artistiques et de louanges encourageantes de la part de son maître, Malwida est brusquement arrachée à sa nouvelle activité : M. et M^{me} de Meysenbug décident de se séparer à nouveau et M^{me} de Meysenbug retourne avec Malwida à Detmold. Combien lui paraît cruel le sort qui l'empêche de trouver l'équilibre auquel elle tend. Instinctivement elle cherche à échapper au danger que court toujours une femme dont les inspirations intellectuelles favorisent une sorte d'hypertrophie cérébrale qui tue son charme.

Arrivée à Detmold, c'est le dépaysement. Malwida se débat un temps et envoie quelques toiles à son maître dont la réponse devrait l'encourager: « Votre peinture m'a causé une grande surprise et je ne peux vous en dire que du bien. L'atmosphère y est très bonne. La tonalité des montagnes et de l'eau très réussie. Le tout est ressenti avec finesse et exprimé avec harmonie. Laissez-vous guider par votre talent et votre nature, qui ont un sens très juste. Encore une fois, l'ensemble est très harmonieusement rendu dans un juste équilibre des lumières et des ombres » (2).

Cette aide momentanée ne peut suffire à donner à un art qui s'ébauche une impulsion déterminante et bientôt les masses uniformément sombres des bois nordiques ne tentent plus le pinceau de Malwida. Son activité est à nouveau brisée. Comme si des écluses se refermaient dans le courant de ses pensées, celles-ci remontent vers les sources de l'être. Quand on a connu les spéculations de l'infini, tout obstacle vers la vie extérieure y fait revenir. Son attention est ressaisie par les questions religieuses au point de vue spéculatif.

(1) M. de Meysenbug : mémoires, op. cit., t. I, p. 87.

(2) Malerdichter u. Märchenfrau, op. cit., Schuster v. Löffler, Berlin 1929, page 7.

CHAPITRE III

Théodore Althaus - L'amour de Théodore et de Malwida - Leur participation à la vie intellectuelle et sociale - Répercussions.

On annonce, pour le dimanche suivant, le 13 avril 1845, le premier sermon de Théodore Althaus, fils aîné du pasteur qui avait préparé Malwida à sa confirmation. « Elle se rend à l'église à la date fixée, pour écouter ce garçon silencieux qu'elle avait vu travailler autrefois dans la chambre de sa mère » (1). Qu'était-il devenu depuis ?

A 18 ans, en octobre 1840, Théodore s'était rendu à Leipzig. Il avait quitté Detmold avec joie, car l'ambiance de sa petite patrie lui semblait trop étouffante pour répondre à ses aspirations. « Il s'était toujours tenu éloigné de la plupart de ses camarades, les distançant par le savoir et par le sérieux (2). Durant sa première année d'université, il avait été pris dans l'élan de patriotisme qui secouait les Etats d'Allemagne. Les couplets de la « *Garde au Rhin* » (*Wacht am Rhein*) de Becker faisaient fortune, auxquels Musset venait de répondre. Mais au cours des premiers mois il s'était senti déprimé. A son gré, il ne faisait pas assez de théologie. A la fin de l'année 1841, il était parti pour Bonn. L'université prussienne n'était pas dans un moindre état d'effervescence. Depuis l'avènement de Frédéric-Guillaume IV, on vivait d'espérances libérales. Le voyage du Souverain en Angleterre, en janvier 1842, avait réveillé l'optimisme. Ce régime constitutionnel britannique n'est-il pas le point de mire de toute l'Europe ? On peut le croire à en juger par *l'Esprit des Lois* de Montesquieu. D'ailleurs, à son retour,

(1) M. de Meysenbug : mémoires, tome I, p. 89, op. cit.

(2) Th. Althaus v. F. Althaus (Bonn 1888, Verlag Emil Strauss), p. 20.

le roi ne tarde pas à effacer des disgrâces. Il rappelle le professeur Dahlmann. Il rend également à Arndt sa chaire d'histoire. Ce dernier éveille une grande admiration chez Théodore Althaus, mais c'est surtout à Kinkel qu'il demande l'orientation de son esprit et de ses études théologiques. Kinkel, comme lui fils de pasteur, mais d'un pasteur piétiste, a dû, pour satisfaire le désir de son père, entrer également dans la carrière pastorale. Il s'y sent à l'étroit, car ses dons littéraires l'emportent loin des raisonnements abstraits. A Bonn, il est chargé de cours pour les études de théologie historique et c'est à son enseignement que Théodore Althaus acquiert l'ampleur de ses vues. Il est bon de distinguer quelques traits de ce caractère parmi les représentants de l'époque. Freiligrath n'a pas hésité à le qualifier de caméléon. Or, il est inexact de dire que Kinkel ait été infidèle à une cause. Il n'a cessé de vivre et d'agir conformément à ses convictions. Son intérêt pour la classe ouvrière était d'autant plus spontané, que par ses ancêtres il en était. Son grand-père avait été simple cordonnier, fait dont Kinkel était fier et qui lui avait donné le respect du travail. Il faut ajouter, pour le comprendre, que sa sensibilité d'artiste le rendait particulièrement émotif. Dès 1841, nous trouvons en lui toutes les résonnances du temps. Il est nationaliste et se félicite de voir les provinces du Rhin échapper à l'influence française pour tomber sous le contrôle de la Prusse. Dans la septième Elégie adressée à sa femme, en cette même année 1841, il rend hommage aux Crétois se révoltant contre le joug des Turcs. Il recommande aux poètes de garder *l'accent nordique et chaste*.

Il n'est cependant pas dépourvu de cosmopolitisme idéal lorsque dans son poème intitulé : *Humanitarisme*, il s'écrie : « Je ne suis qu'un chaînon dans la chaîne qui relie l'avenir au passé, et hors du combat, je sauve le plus précieux des biens : l'amour de l'humanité » (1). S'il est porté à défendre la cause de l'Allemagne contre la France, au nom de la liberté des peuples, il ne ressent et ne respecte pas moins les idées d'égalité que cette dernière a répandues sur le monde. Dans un passage d'un de ses sermons de 1840, il s'exprime ainsi : « L'esprit de notre temps travaille de plus en plus en vue de supprimer les distinctions de rangs et de nous mettre les uns en face des autres, non plus en maîtres et serviteurs, mais comme des êtres égaux mora-

(1) Gottfried Kinkel as political and social Thinker by Alfr. de Jonge (New-York Columbia University Press, 1926), p. 30.

lement. Ce sentiment d'égalité, il le prêche non seulement en paroles mais aussi en action » (1). La maison de Kinkel au château de Poppelsdorf est le centre de réunions où l'on trouve représentées toutes les classes de la société. Jeanne Kinkel raconte qu'à ses soirées musicales on rencontre des princes, des ouvriers, des artistes et des représentants des classes moyennes, sans qu'aucune distinction ne soit observée.

La lettre de Théodore Althaus à son frère est un témoignage vivant de cet accueil cordial :

« Le petit cercle se réunit chez Kinkel environ tous les jeudis, mais à cause des vacances de la Pentecôte, nous ne nous sommes rencontrés que deux fois. Chaque fois j'y prends part avec un grand plaisir. Vers huit heures ou un peu plus tôt, les membres se retrouvent dans son appartement dans le château de Poppelsdorf et forment une société non exclusivement théologique, de dix à douze étudiants. La plupart sont des théologiens mais aussi des philologues et des philosophes, suivant l'expression la plus large du terme. Nous restons assis environ une heure et demie, dans la pénombre, autour d'une table ronde et Kinkel dirige de coutume la conversation de telle sorte qu'un sujet d'ordre général soit étudié à fond, mais si un des interlocuteurs trouve une question importante qui s'y rapporte, on s'adresse à lui sans se tenir au premier sujet d'une façon pédante; cette manière de procéder a l'avantage de ne jamais laisser tomber l'intérêt. Je crois avoir remarqué qu'il évite, et avec raison, les sujets et les discussions dogmatiques et qu'il s'attache de préférence à une théologie générale. Dès ces premières réunions, l'entretien a tourné vers la littérature (surtout allemande), l'art et la poésie, vers les plus hauts points de vue politiques, ou vers quelques notions générales humaines; hier aussi, la conversation est tombée sur des sujets métaphysiques et ontologiques. A cause du mauvais temps, nous n'étions que cinq, un philologue, un mathématicien et trois théologiens. Ce mathématicien se donne pour tel, mais son esprit dépasse de beaucoup ce titre, car il semble être un homme intégralement agréable et possédant une culture très vaste. Après une heure et demie de discussion dans la pénombre, nous passons dans la pièce à côté où nous nous asseyons autour d'une table à thé. Nos hôtes nous servent thé,

(1) Gottfried Kinkel as political and social Thinker by Alfr. de Jonge (New-York Columbia University Press, 1926, p. 110.

beurre, pain, fromage et viande froide. Après le thé, pendant lequel la conversation devient plus générale et plus mondaine, on sert du vin et ceux qui fument prennent leur pipe et ainsi, sans que personne ne songe à interrompre la conversation la plus agréable et la plus vive, nous demeurons à boire et à fumer jusqu'à minuit. Kinkel est très documenté sur tous les sujets qui se présentent et ses entretiens sont vifs et spirituels; personne n'éprouve la moindre contrainte et pourtant les limites du plus agréable relâchement ne sont jamais dépassées...

« Kinkel est soutenu par un organe excessivement agréable et parle une langue très pure... On lui reproche d'être un peu mélancolique, mais je trouve que cela sied aux sujets que nous traitons. Lorsque quelque chose doit être mis en valeur, il le fait avec une grande vitalité et une grande force. En un mot, il me plaît beaucoup » (1).

Lorsque Théodore quitte Bonn au printemps 1843, Kinkel n'est pas encore révolutionnaire. Il écrit à Goedeke le 7 avril 1843 : « J'ai atteint la liberté de pensée en religion. En politique, je suis un constitutionnel malgré tout, et non pas un philosophe radical » (2). L'idée de liberté n'en est pas moins dominante chez lui et c'est à son école que Théodore choisit les premiers thèmes pour ses exercices de prédication au séminaire de théologie : « *Quelles pensées doivent guider le chrétien dans la recherche de la liberté* » et « *De la valeur d'une activité publique en faveur du bien* ».

Liberté, souci d'une activité sociale, voilà bien les notions principales que Théodore Althaus rapporte de ses études à Bonn et qui frappent Malwida tandis qu'écoulant le sermon « elle recueille dans son esprit ce torrent juvénile de poésie et de pensées nouvelles. C'est la flamme d'une âme toute idéaliste qui s'unit à la force de l'intelligence critique ». Ce jugement enthousiaste n'est pas privé de valeur puisque le grand-père même de Théodore, l'évêque Luthérien bien connu Dräsecke, lui écrit de Berlin :

« Ta prédication me paraît dépasser non pas de un ou de deux ans, mais de dix ou de vingt ans les précédentes. Je reconnais dans ce travail excellent, avec reconnaissance envers Dieu, la génialité de la composition du texte, l'harmonieux dévelop-

(1) Th. Althaus v. Fr. Althaus, op. cit. (Bonn), p. 43.

(2) Gottfr. Kinkel as pol. th., op. cit. (New-York), p. 9.

pement du contenu, la clarté de la pensée, la simplicité de la forme, grâce à laquelle tout cet ensemble satisfait le penseur aussi bien qu'il guide le peuple, le contraint et l'élève à penser. De plus, quelle vue appropriée à notre temps, quelle symétrie dans toute la disposition. La conclusion est particulièrement émouvante. Je t'embrasse dans la conviction bien heureuse que sous l'influence de la grâce divine nous pouvons attendre de toi de merveilleuses réalisations » (1).

Est-il bien exact de croire que Théodore, prononçant ce sermon, fait ce jour-là « la conquête de Malwida du haut de sa chaire ? » (2). Il est indéniable que Malwida éprouve pour lui une sympathie d'autant plus explicable qu'elle trouve dans les enseignements de cet esprit supérieur, l'expression de ses propres tendances. Tandis que Théodore Althaus reprend le chemin de Berlin pour continuer ses études universitaires, Malwida garde et médite les paroles du jeune prédicateur : « Il faut sortir de la vie contemplative et venir à l'action. Elle comprend que les joies qu'elle goûtait quand elle peignait étaient trop égoïstes; elle veut prendre soin des souffrances qu'elle découvre autour d'elle. La charité, véritable expression du Christianisme, doit se manifester par l'action » (3).

Mais que va-t-il advenir, dans ce domaine de l'action, du monde idéal que Malwida porte en elle depuis sa jeunesse ? Elle ne peut s'en détacher, ni le rapetisser à la mesure de la vie. Elle va donc essayer nécessairement d'élever la réalité à la hauteur de l'idéal que son imagination, son cœur généreux, ses lectures lui ont fait entrevoir.

Pour cela le courant ordinaire de chaque jour, si vidé de toute initiative personnelle, ne peut suffire; il lui faut lutter contre les égoïsmes, les préjugés, les médiocrités de toutes sortes, afin de transformer l'existence vécue à la ressemblance des rêves entrevus et de prendre conscience de ses forces. Comme il est vrai de dire que le moi se pose en s'opposant. Malwida ne tarde pas à découvrir le ton fondamental de sa nature : la charité. A vingt ans, l'impulsion altruiste n'est que l'expression instinctive d'une forte vitalité. Si cet élan dans

(1) Th. Alth. v. Fr. Althaus, p. 74, op. cit.

(2) Ch. Andler : Jeunesse de Nietzsche (éd. Bossard, Paris 1921), page 347.

(3) Mémoires d'une idéaliste : M. de Meysenbug, op. cit., tome I, p. 90.

sa course n'est pas arrêté et utilisé au sein de la cellule familiale, l'être qu'il veut continuera à obéir à cette force centrifuge, mais l'expérience de la vie fera bientôt succéder à cet instinct, des notions rationnelles et sur le terrain de l'activité, cet être sera fatalement amené à embrasser des convictions sociales. Pour le moment, Malwida commence, dans cette petite ville de Detmold, à visiter les malades, à réunir les jeunes filles pour confectionner des vêtements aux pauvres, conduite que son entourage juge extravagante. Parmi celles qui viennent offrir leur concours se trouvent les deux filles du pasteur Althaus. Elisabeth Althaus, sœur de Théodore, la plus jeune, que Malwida appelle « la petite », lui inspire une vive amitié.

Pendant cet hiver 1843-44, Théodore est entraîné à Berlin par le courant qui saisit la génération montante pour l'orienter vers la vie pratique. Il subit le revirement de la théologie vers la politique. Le 11 janvier 1844 il écrit à son père : « La théologie m'offre peu de satisfactions intellectuelles; la philosophie et l'histoire doivent-elles être mes préoccupations? ces deux années suivantes le diront. La carrière de chargé de cours est si précaire pour celui qui n'a pas de fortune et qui vise à une universalité et à une productivité originales que je doute pouvoir m'y engager. Je ne serais pas opposé à entrer comme rédacteur dans un journal politique » (1).

A sa mère il confie l'ennui qu'il ressent devant le mouvement de la capitale et l'élément si superficiel qui l'entoure, malgré les longues conversations échangées avec son grand-père. Il souhaite ardemment une ambiance plus profonde et plus calme. « Lorsque je considère toute l'indifférence, le vide terrible, la monotonie désespérante, réunis ici, il me semble que je n'ai qu'un désir, aller vers vous, vers toi, rester dans le cercle le plus étroit. Mon rêve serait d'habiter un village isolé et de semer dans des cœurs simples la vérité ou de trouver une vie riche en actions, une vie mouvementée dans laquelle toutes les forces de mon être seraient tournées vers un seul but choisi comme étant le plus élevé » (2).

Il ne pouvait y avoir de meilleur terrain d'entente que ces aspirations pour favoriser une heureuse rencontre entre Théodore Althaus et Malwida de Meysenbug.

Celle-ci, depuis que *la petite* lui annonce le retour du théolo-

(1) Th. Althaus v. Fr. A., p. 93.

(2) Th. Althaus c. Fr. A., p. 94.

gien au cœur vibrant, à l'intelligence lumineuse, se réjouit avec elle à la pensée de le revoir. Dès son arrivée, Malwida et sa sœur Louise sont invitées pour fêter son retour. « A peine sont-elles assises que la porte s'ouvre et que le frère entre, se place à côté de Malwida et la conversation devient tout de suite très animée. Leurs opinions s'accordent étrangement sur tous les points importants; ils se regardent avec étonnement, car il semble que chaque parole de l'un vient de la pensée de l'autre. Lorsque les deux sœurs prennent congé, Théodore reste debout au milieu de la pièce, il regarde Malwida comme s'il rêvait quand elle lui dit adieu et lorsque, à la porte, elle se retourne encore une fois, il est cloué à la même place, immobile » (1). Leur sympathie grandit avec l'été, lorsque Malwida est invitée par sa belle-sœur à passer l'hiver dans le Midi de la France; Théodore, pour lui souhaiter un voyage heureux, lui envoie ses adieux accompagnés d'une poésie où il exprime ses regrets de voir s'éteindre dans le Nord l'étoile qui lui donnait sa lumière. Comme à l'attente de tout inconnu s'élève en Malwida l'ardeur de son cœur inassouvi. N'a-t-elle pas déjà goûté l'attrait de cette poésie ardente du sud à travers l'imagination d'artiste de Charles Morgenstern ?

Elle n'échappe pas à cette poussée vers le sud, à ce « mal du Sud », « Südweh », qui travaille les populations nordiques. « Aller dans le midi, dit-elle, ce rêve va se réaliser, mon âme va étendre ses ailes, prendre son vol vers un inconnu qui paraît être sa véritable patrie, il me semble que mon idéal m'attend là » (2). En traversant la Suisse, la vue des glaciers, ces défis purs lancés au temps vers le ciel, lui donnent une impression de force, mais elle est impatiente d'embrasser, en face de la mer : l'infini ! Elle oublie que l'infini est une réalité subjective et que si la majestueuse beauté des glaciers s'impose, la beauté vivante de la mer se propose. Hyères n'échappe pas aux fureurs du mistral et par malheur elle est accueillie, happée, disloquée à son arrivée par cette rage des éléments. Les plus belles chimères ne sauraient y résister.

Après quelques jours, heureusement, le calme est rétabli et sous la lumière inondante, la féerie des couleurs et des lignes donne à Malwida une si forte émotion que son tempérament esthétique éprouve immédiatement le désir de s'extérioriser.

(1) Mémoires d'une idéaliste : M. de Meysenbug, op. cit., t. I, p. 92.

(2) Ibid., p. 94.

Elle reprend son caractère purement esthète au cœur ouvert, chez qui la joie des sens efface l'amertume de la pensée raisonnable.

Dans son souci de fixer les plus riches impressions de son séjour, elle associe à la beauté du pays les types de femmes du peuple qu'elle prend pour modèles. Souvent, elle leur donne leur portrait, ce qui ne tarde pas à la faire prendre en amitié par ses modèles improvisés. Jusqu'aux plus pauvres, toutes veulent lui témoigner leur reconnaissance et lui envoient des fruits et des fleurs. Malwida est très accessible à cette spontanéité du cœur, mais elle croit trouver l'explication de sa joie dans l'éveil de son sens social. Tout rapprochement avec la classe laborieuse l'oriente vers une plus grande compréhension de celle-ci.

Une autre rencontre avec les institutions légales la porte à méditer. Elle se rend à Toulon avec le précepteur des enfants de sa belle-sœur pour visiter un bagne. Elle est attristée de voir à quelle humiliation sont voués ces êtres en qui elle se refuse de croire que tout instinct de bien soit étouffé; elle se demande avec pitié, si la société qui s'arroge le droit de punir avec tant de rigueur a tout fait préalablement pour éviter les crimes qu'elle châtie. Ce souci est dans l'air... Kinkel propose à la même époque de remplacer les prisons par des colonies de rééducation où les femmes, non plus séparées des hommes, rempliront les besognes matérielles, tandis qu'eux rempliront des tâches appropriées à leur délit. Il faut avant tout : « rétablir l'harmonie dans l'âme du malfaiteur » (1).

A Toulon elle fera bientôt une expérience d'un tout autre ordre. Elle y retournera, non plus pour visiter un bagne, mais pour assister à un bal offert par l'amirauté. Captivée par les louanges et goûtant la griserie du succès, elle est trop attachée à l'effet produit pour délivrer son corps du fardeau de l'individuel et en faire l'instrument de l'harmonie immanente. Elle ne saurait être prise par l'emportement du rythme qui transforme la substance humaine en une oscillation pure, capable d'user des lois de l'équilibre pour transposer dans l'espace la mesure et la force que le temps lui imprime. Sans cet abandon total, la danse n'est plus qu'un corps à corps troublant, un simulacre dépourvu de vie intérieure. Il n'est pas surprenant qu'au retour Malwida se sente humiliée d'éprouver dans ses membres

(1) Kinkel par Alf. de Jonge, p. 124, op. cit.

la lassitude résultant de cette soirée qui ne lui a rien apporté de durable en échange. Comme l'ombre s'efface à l'approche de la lumière, le charme des plaisirs superficiels et des compliments fades s'estompe. Elle se juge en désaccord avec le spectacle grandiose du soleil levant qui appelle à la vie toutes les créatures. Elle se jure de ne plus dépenser ses forces pour une satisfaction d'orgueil puéril et d'interdire à son esprit cet état d'émotivité nuisible à son équilibre. Ce vœu ne naît pas de l'aridité du cœur ni de la paresse intellectuelle qui éloignent souvent du monde ceux qui soi-disant le dédaignent. Les amitiés qui se sont groupées autour d'elle en si peu de mois prouvent que sa bonté lui gagnait aussi bien les êtres cultivés que les gens simples... Qu'elle préfère dans les milieux brillants ceux que le malheur a fait réfléchir, cela n'est pas douteux. Elle consacre une partie de son temps à une jeune femme dont le mari est devenu fou et qui après cet accident s'est réfugiée à Hyères dans la beauté de la nature et de la musique. Sa sympathie l'a aussi conduite vers un homme jeune encore, également éprouvé, puisqu'une paralysie générale a brisé son existence. Il appartient à l'aristocratie. Les jugements que Malwida porte sur lui prouvent combien, malgré ses élans vers le peuple, elle garde dans sa sensibilité, « de profondes attaches à son milieu. Elle est enchantée de rencontrer en France des connaissances aussi solides, un jugement aussi fin sur les Allemands; cet aristocrate là a les manières distinguées et le parfait savoir-vivre qu'on se plaisait à reconnaître au Français d'autrefois, avant que le règne de la bourgeoisie n'ait gâté les charmantes allures de la société française » (1). Quand l'heure du départ sonne, elle reçoit comme adieu de la terre chaude du midi un magnifique bouquet de roses que cet ami lui fait parvenir.

Quel contraste la frappe huit jours après lorsque le panorama des Alpes du Dauphiné se déploie étincelant de blancheur sous ses yeux. Aux routes bordées de fleurs, succèdent les chemins bordés de glace, à la vue mouvante et animée de la mer, succède la vue des pics scintillants, immuables dans leur pureté. Il lui semble pressentir que désormais le sort l'arrachera sans cesse aux douceurs de l'existence pour la guider ainsi vers des chemins abrupts. Elle fait le serment en face de cette neige éclatante de garder toujours, à travers les difficultés, un invincible élan vers une ascension perpétuelle. Sa nature active lui

(1) Mémoires de M. de Meysenbug, op. cit. t. I, p. 110.

fait préférer à la méditation et au repos l'effort de gravir les pentes. A la Grande Chartreuse où elle ressent en artiste l'impression de ce site grandiose, elle ne peut retenir cependant un jugement de femme d'action. « Dans le monde tel qu'il est, il ne suffit pas de sentir et d'aimer, il faut avant tout penser et agir et toute force perdue pour le grand travail de la vie est un péché commis contre la loi du progrès » (1).

A son retour à Detmold, sa famille, dont les membres sont trop nombreux et trop indépendants pour vivre en constante intelligence, l'accueille avec enthousiasme, car elle a toujours été une force pacifiante. Malheureusement, elle s'aperçoit bien vite que les dissensions reposent sur de graves malentendus. M. de Meysenbug est resté fidèle coûte que coûte au Grand Duc Guillaume II de Hesse, dont la conduite a cependant soulevé bien des indignations. Lorsque la grande duchesse Augusta de Prusse a été trouvée inanimée dans son lit, le 19 février 1841, c'est à peine s'il a porté le deuil et six mois après il épousait sa maîtresse, la Reichenbach. Lorsqu'à son tour celle-ci mourut, le 12 février 1843, « ne pouvant se passer d'un élément féminin » (2) il a contracté un troisième mariage, en août de la même année, avec la baronne de Berg. Les critiques sont dures à l'égard du grand duc et atteignent jusqu'à son premier ministre. Les opinions malveillantes trouvent malheureusement des partisans dans sa propre famille et des scènes cruelles le mettent en désaccord avec les siens. Peu après son arrivée, Malwida, « à la suite d'une des scènes fréquentes, reste seule avec lui pour le calmer. Il se laisse tomber dans un fauteuil et dit avec amertume : « Je suis seul, je suis seul » (3). Malwida lui offre alors, dans un élan généreux, de ne jamais le quitter, de lui vouer sa vie. Elle croit entrevoir une mission. Son père l'embrasse mais ne peut accepter ce sacrifice. Ce nouvel élan révèle chez Malwida les assauts de cette force qui pousse tout être jeune à la recherche du définitif. Premières oscillations de l'envol avant l'équilibre. Devant ce refus, ce manque de participation active à la vie de famille, elle écoute sa tendance favorite pour la peinture. Ses yeux, qu'une concentration excessive fatigue vite, la font souffrir de plus en plus et bientôt elle doit se résigner à abandonner ce travail. Son esprit est attiré peu

(1) M. de Meysenbug, p. 118. Mémoires d'une idéaliste.

(2) Histoire de Hesse, Ph. Losch, p. 220.

(3) M. M., p. 124. Mémoires d'une idéaliste.

à peu vers « un moyen plus large que la religion et l'art pour réaliser son idéal, c'est la participation par la pensée et par l'action au progrès de l'humanité. Malwida se remet à travailler pour les pauvres, va visiter les malades et sent que la vraie réalisation de l'idéal a commencé pour elle. » Ses conceptions sociales ne naissent pas d'une formule prise dans un livre, mais de son amour pour l'humanité douloureuse dont elle rêve d'améliorer la destinée. Ce rêve plane au-dessus du monde entier au début du 19^e siècle et préside à son développement. Les siens, qui avaient déjà réprouvé son ascétisme religieux, puis son culte excessif de l'art, manifestent une opposition muette à tout ce qu'ils jugent être une exagération.

Quelques amies entourent Malwida pour la soutenir et la consoler, particulièrement Elisabeth Althaus, « la petite », qui partage les mêmes opinions, puisées aux enseignements de son frère Théodore. Elles parlent toutes deux souvent de l'absent qui doit revenir incessamment avec sa mère et sa sœur. Malwida attend de ce retour un nouvel appui. Au début de l'été, cet ami lui est rendu. A sa première visite à la famille de Meysenbug, il se dirige droit vers Malwida et « c'est un regard de reconnaissance mutuelle, le salut d'une âme à une autre, une intimité rétablie comme s'ils s'étaient connus depuis l'éternité. C'est la première fois qu'ils se revoient depuis l'adieu poétique de Théodore à Malwida lors de son départ pour le Midi... Ce soir-là, ils trouvent tout naturel de causer presque exclusivement ensemble toute la soirée comme pour se dédommager du temps perdu » (1). Quelques jours après, c'est un échange de poésies et de critiques affectueuses. Le ton est donné, leur amitié se consolide sur le plan intellectuel. Cette recherche de la perfection dans la forme, ce souci d'exprimer parfaitement, aussi bien en mots qu'en actes, ses convictions, font dire à Elisabeth Althaus que Malwida possède de nombreux talents; « elle chante, peint et joue du piano, c'est une nature très douce, très artiste qui, de ce fait, croit résoudre par la puissance de l'art le problème de la vie » (2). Elle en est encore à défendre la liberté d'un point de vue subjectif. En effet, Malwida traverse cette crise d'affranchissement individuel qui précède toute lutte en faveur de la liberté d'autrui. La même évolution se produit dans l'esprit de Théodore, qui entraîne Malwida sur le chemin du criticisme, où l'élan et l'intérêt passionné de son amie renouvellent

(1) M. M., p. 125. Mémoires d'une idéaliste.

(2) Théodor Althaus und M. von Meysenbug : D. Wegele, op. cit. p. 62.

souvent ses propres forces. Elle reconnaît grâce à lui que toutes ses luttes religieuses n'ont été que la révolte légitime de la pensée libre contre l'orthodoxie. Elle n'a aucune peine à renoncer à l'idée du Christ médiateur entre Dieu et l'homme, il lui est encore facile de délivrer l'idée de Dieu de l'étroite ligne de l'individualité dont l'entoure le dogme chrétien. En effet, cela s'est déjà fait depuis longtemps dans son esprit. Cependant, il lui est difficile de renoncer à sa foi dans l'immortalité de l'âme : pendant leurs discussions, Théodore lui écrit : « L'esprit n'est esprit que parce qu'il est exempt de forme, exempt d'une individualité. Mon esprit n'est pas « mon » esprit, mais sa véritable essence est l'Esprit universel. Il est la vie qui se manifeste sous une forme ou sous une autre, et la quitte comme le parfum quitte la fleur qui tombe » (1).

Cette négation de la vie future est d'une valeur essentielle parce qu'en supprimant l'avenir éternel où tout sacrifice reçoit son équivalent, ils doivent nécessairement en arriver à exiger que le fruit de leur dévouement soit assuré dans cette vie. Ils ont cela de commun avec les républicains de 1848, dont Froebel dit : « Ils veulent bien se sacrifier, c'est-à-dire jouer le tout pour un but meilleur, mais ils ne peuvent oublier leur enjeu. Ils attendent de leur sacrifice une plus juste répartition du bonheur par un équilibre social différent » (2).

Au cours des fréquentes visites de Théodore et de l'ardent échange de pensées qu'il entretient avec Malwida, celle-ci ne songe en effet qu'au bonheur de l'humanité et n'a aucun souci du sien propre. Elle pourrait cependant chercher facilement à l'atteindre dans le cœur brûlant de son ami, dont elle est la flamme. Ces rapports, basés uniquement sur l'intérêt général, sont fréquents à cette époque : « Tous ceux que l'on côtoie ne s'occupent que d'intérêts généraux. Leur souci intime englobe toute l'humanité ou au moins tout ce qui concerne un peuple entier. Des mois peuvent se passer sans qu'un mot tombe dans la conversation, touchant ce qui nous tient le plus au cœur. Il n'en résulte pas moins que l'homme sent un vide et un isolement au milieu de toutes les généralités des puissances historiques et des formes à venir qui passent dans les hauteurs au-dessus de nos têtes, lointaines comme les ombres des nuages » (3). Cet

(1) Page 129 : M. de Meysenbug, mémoires, op. cit.

(2) Froebel : *Republicana* (cité dans Dora Wegele : Th. A. et Malwida de M.) p. 26. (Elvet'sche Buchhdlg Marburg Lahn 1927).

(3) A. Herzen. *Souvenirs*, t. I, p. 5.

isolement, Théodore supplie Malwida de le faire cesser, car ce vide, elle peut le combler d'un mot. Lorsqu'il ne peut lui dire son amour, il le lui écrit. Tantôt c'est une poésie qu'il lui envoie : *Insouciance de jeunesse*. « Sa mère est effrayée de le voir dans le vent revenir sans manteau... Elle le réprimande, car il va prendre froid... Son amour maternel ne saurait deviner d'où vient qu'une flamme intérieure brûle si fort en lui que son manteau est bien superflu... » (1). Tantôt il fait allusion à deux rameaux entrelacés qui brisent une muraille de pierre. Si l'un des deux n'avait prêté sa force à l'autre ce dernier eût été étouffé. Il l'appelle son étoile, son refuge...

Malwida ne veut pas prononcer un aveu que sa raison déaprouverait. Si pour Théodore l'amour et la liberté sont si conciliables, pour Malwida amour est synonyme de mariage et elle pense que ce serait folie de confier son existence à un jeune homme de quelques années plus jeune qu'elle et sans situation, ce serait lui imposer une tâche et peut-être entraver son génie. Elle ne peut non plus oublier qu'en juillet il a fait paraître un article humoristique dans la feuille du dimanche du journal de la Weser, critiquant les dépenses du théâtre dont le beau-frère de Malwida est intendant. Cet article, qui l'a fait exclure du club de la Ressource, a produit, dans sa famille, le plus fâcheux effet. En outre, que pensera la société de cette petite ville, dont l'opinion est un facteur, hélas, si puissant, d'un mariage où la femme est plus âgée; on ne manquera pas de lui attribuer toutes sortes de manigances. Les méchantes langues d'ailleurs ne tardent pas à commenter leurs visites et Théodore s'indigne : « Comment dire que vous vous êtes jetée dans mes bras quand j'ai dû lutter pour conquérir la libre intimité dans laquelle nous vivons » (2). Elle lui oppose son âge, mais Théodore de lui écrire : « De nos jours, la coutume n'est plus considérée comme juge infailible de la moralité. Le seul signe reconnu de la moralité est l'accord de l'homme avec ce qui répond en lui à la notion de conscience, or, vu le contenu de celle-ci, cela revient à un accord avec la nature » (3). Malgré la délicatesse de Théodore, malgré son insistance, Malwida s'interdit toujours de dévoiler l'ardeur du sentiment qui anime son cœur. Théodore ne peut comprendre

(1) Dora Wegele : Th. A. et M. de M., p. 195, op. cit.

(2) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher, München.

(3) Lettre inédite communiquée par M^{lle} B. Schleicher, München.

que son mutisme cache un très grand effort de volonté pour dominer l'égoïsme de la passion.

Une très forte tension nerveuse ébranle la santé de Malwida et la met entre la vie et la mort pendant un mois... Elle revient à la vie... et à l'amour. Elle apprend avec bonheur la sollicitude de Théodore Althaus pendant sa maladie, il adoucit les lenteurs de sa convalescence par de fréquentes visites et par le continuel accord de leurs pensées. Plus que jamais, leurs esprits sont orientés vers des questions sociales, car cet hiver 1845 est très rigoureux et la misère immense. Tout l'inconscient que Malwida de Meysenbug portait en elle et qui la tourmentait, s'éveille peu à peu à la lumière de l'esprit de son ami, lorsqu'un événement vient l'éclairer pleinement. Aux premiers jours du printemps, ce fils de pasteur, ce théologien brillant, en qui son père voyait déjà une gloire de l'église, fait paraître son premier livre : « L'avenir du Christianisme » (1) dans lequel Théodore Althaus rompt avec l'orthodoxie et représente le Christ comme un réformateur révolutionnaire. En voici les idées principales :

L'AVENIR DU CHRISTIANISME

Théodore Althaus est convaincu de vivre une époque historique, époque tourmentée, mais lancée vers un avenir meilleur. « L'optimisme extrême est l'avant-thèse de la démocratie... A sa base se trouve d'ailleurs la thèse optimiste de la bonté naturelle et de la mansuétude, propre à la nature humaine. J.-J. Rousseau a été le père spirituel de la démocratie, et ses conceptions optimistes de la nature humaine se sont communiquées aux idéologies démocratiques. La démocratie ne veut point connaître le mal radical de la nature humaine. » (2).

Le trait fondamental de l'idéal religieux de Théodore Althaus est basé sur le christianisme, idéal d'une libre communauté des peuples, de l'avènement du royaume de Dieu sur la terre, d'une église de l'humanité.

Il y a trois parties principales dans son livre :

- 1° Vérité du christianisme ;
- 2° Comment il fut faussé ;
- 3° Sa renaissance par la liberté et l'amour.

(1) Die Zukunft des Christentums, Darmstadt 1875.

(2) Die Zukunft, ibid., p. 78.

1° La vérité du christianisme ne se trouve dans aucune église ni dans aucune secte. Elle n'est pas dans les doctrines du christianisme, qu'Althaus reconnaît seules éternellement valables, sous des formes éphémères : dans le fait historique de la victoire sur l'ancien monde de Jésus, Théodore trouve le point de départ d'un nouvel idéal de l'humanité pour tous les peuples : unité de l'homme avec Dieu, règne absolu de l'amour ; « le Seigneur est l'esprit, où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ». « Celui qui aime son prochain a accompli sa loi, car l'amour est l'accomplissement de la loi ».

L'acte chrétien brisa la notion étroite du peuple et fit naître l'idée de l'humanité et du monde. Le Juif portait suprêmement en lui la loi, le chrétien au contraire n'a rien moins en lui que le tout, Dieu tout entier, puisque la vie est la loi de Dieu. Depuis lors il ne tourne plus ses regards vers le Sinaï, vers l'Arche de l'Alliance ; le ciel est partout et Dieu est l'unité de la liberté et de l'amour, force qui dans sa toute puissance pénètre impétueusement l'être humain.

L'idée du Royaume de Dieu n'est pas un rêve, ni une théorie. Au contraire, la prédication appelle puissamment au royaume de Dieu, afin que la vie tout entière de celui qui entend soit transformée.

Le christianisme prêche le renouvellement de l'homme tout entier, il se plie aux lois, ne voulant nullement d'une révolution qui ne soit qu'une révolution politique et sociale.

2° *Comment le christianisme fut faussé*

L'esprit du christianisme fut déjà faussé dans le Nouveau Testament. Les circonstances de l'époque : le judaïsme, l'empire romain, les barbares, tout contribua à l'idée primitive du royaume de Dieu, fondée sur l'amour et la liberté. Par exemple dans l'élaboration du dogme du salut et de la damnation. Le besoin d'unité créa la hiérarchie catholique. La puissance de l'église au Moyen-Age dégénéra fatalement en une oppression de l'esprit. L'esprit ne put plus se développer librement. La Réforme était nécessaire et elle donna une puissante impulsion à la liberté. Il n'y eut plus de mur de séparation entre les laïques et les prêtres. L'église fut à la fois spiritualisée et mondanisée. Les droits de la conscience furent cependant respectés. La réforme brisa la puissance de l'église en tant que salvatrice, mais non la puissance de la foi qui seule justifie. Le royaume de Dieu revêt encore dans le protestantisme la forme transcen-

dante. Les théologiens forgent de nouvelles chaînes à la liberté. L'esprit, se libérant, cherche une nouvelle conception du monde au-delà des confessions et une forme de vie y correspondant. Le christianisme n'a pas, durant les dix-huit siècles de son histoire, réalisé son idéal. La renaissance de l'esprit par d'amour et de liberté peuvent amener l'humanité à la réalisation du royaume de Dieu prêché par le christianisme.

3° Renaissance du christianisme

Pour Théodore Althaus, le développement de l'humanité en une forme supérieure et le christianisme sont identiques, mais l'idée en a d'abord été révélée par le christianisme. C'est pourquoi la renaissance du christianisme dans sa vérité primordiale signifie pour Théodore Althaus l'accomplissement de l'humanité supérieure.

Le christianisme renaîtra sous la forme d'une église libre, s'adressant à l'être tout entier dans toutes ses manifestations et toutes ses occupations. Sa base, c'est le rapport de l'homme avec Dieu et son but suprême, c'est l'unité de l'homme avec Dieu. L'homme est un en Dieu s'il est un en lui-même. Si nous faisons notre chemin avec le Christ, non comme suivant les traces d'un maître, mais comme avec un ami, ce chemin vers Dieu sera libre.

Le salut, nous ne le trouvons pas dans le Nouveau-Testament seulement, mais nous y accédons par toutes les voies humaines, partout où nous sommes conscients de lui en esprit.

Dieu est dans la liberté et non pas lié à l'Écriture, ni par la lettre, ni par les idées. Le royaume de Dieu sur la Terre est humainement possible. La malédiction est retirée du monde.

La religion de Th. Althaus n'est donc pas une religion révélée. La religion doit être réalisée dans la vie. Nous reconnaissons chaque domaine dans lequel l'esprit agit comme sacré et un avec l'être humain tout entier. L'antinomie entre l'église et le monde n'existe plus et ne doit plus exister. Le mal est en nous et autour de nous. La puissance du mal en nous se manifeste par toute tendance qui nous éloigne de la réalisation d'une humanité supérieure.

Rapports de la nouvelle église avec l'Etat

Elle reconnaît qu'elle a un devoir d'obéissance envers l'Etat. En retour, l'Etat doit la tolérer. Elle soutient les luttes politiques pour la liberté, sans oublier que la liberté politique n'est qu'une partie de la liberté humaine vers laquelle elle tend. Pas de

dogmes, mais des principes dont l'essence est concentrée dans cette idée très simple : « Le royaume de Dieu, dans lequel l'homme possède Dieu avec l'humanité, est réalisé dans l'unité de la liberté et de l'amour. »

La conscience n'a besoin ni de personnes, ni de documents, ni de miracles, elle est libre.

Constitution de la nouvelle église

Les paroisses sont autonomes. Pour appartenir à l'église, il suffit que la paroisse reconnaisse la loi fondamentale de la liberté. L'Assemblée de l'église se compose de députés librement nommés par les paroisses. Cette assemblée nomme une commission qui se chargera des rapports avec l'état et les autres églises. Il n'y a pas d'hégémonie d'une paroisse sur les autres, ni de discipline ecclésiastique. La discipline est remplacée par l'éducation mutuelle de l'esprit, de la parole et de l'amour. Il n'y a pas de sacrements dans le culte de l'église nouvelle. Le culte n'est pas séparé de la vie, de l'action et des pensées de tous les jours. La vie tout entière est religion. L'église considère comme sacrements tout acte assurant l'unité avec Dieu, avec toute œuvre de charité, tout acte de liberté. Tout acte et toute pensée animés par l'esprit sont pour elle un sacrement. Le dogme n'a plus de raison d'être car aucune forme ne doit se placer au-dessus de l'esprit ou prétendre à une origine divine. La prière ne se fera plus sous une forme traditionnelle. Elle ne s'adresse pas à un Dieu en dehors de nous, mais à un Dieu qui se trouve en nous. Chaque enthousiasme porté par la pensée, un bonheur où l'homme se sent un en lui-même, est une prière. Le centre du culte est le sermon. L'Esprit a fait renaitre l'église, c'est pourquoi elle doit réunir les esprits par la parole libre. L'édification sera toujours l'idéal du sermon, qui devra être en rapport étroit avec la vie.

Le but du sermon est la collaboration à l'édification du royaume de Dieu sur la terre, son objet et son contenu sera la vie humaine tout entière, dans le présent et l'avenir. Sa tâche est aussi de lutter contre l'ancien christianisme faussé et en même temps de réconcilier le passé et le présent. Par l'amour sera détruit ce qui est inintelligent et mauvais ; l'amour et la liberté ensemble, car l'individu ne peut vivre de liberté seulement, il lui faut communier avec son semblable et cela, il ne le peut que par l'amour. La liberté est la forme indispensable à l'amour, qui n'est que son contenu. Dans l'ancien monde, l'hosti-

lité entre l'amour et la liberté existait, l'un ayant son origine dans le cœur, l'autre dans l'esprit. Le protestantisme a libéré l'esprit, mais il fut pauvre en amour. La liberté donne l'indépendance, l'amour unit.

La deuxième réformation veut mettre l'amour en pratique. Il veut libérer les classes pauvres, non pas par une libération violente, communiste, mais par une libération lente, celle de l'esprit, car la liberté révolutionnaire est toujours despotique dans ses manifestations. « Nous considérons les rapports d'égalité avec nos frères — du plus haut placé jusqu'au plus humble — comme une chose plus grande que la solidarité dans le travail et la répartition des biens extérieurs. L'église nouvelle veut conduire l'homme vers l'homme, plutôt que de faire couler l'argent dans les mains vides. »

L'église nouvelle veut cependant atténuer l'inégalité des fortunes dans ses paroisses. La charité pratique devient une des préoccupations dominantes. Un autre de ses buts est d'encourager la formation intellectuelle. Il ne faut pas enseigner aux enfants à croire aveuglément, mais à penser. Il n'y a plus la certitude et la paresse que donne la Bible. Il n'existe plus de moyens universels contre le doute, il faut chercher la vérité soi-même.

La patrie de la nouvelle église est la patrie allemande. Les Allemands ont donné par amour pour le Christ et le christianisme tout ce pourquoi les autres nations vivent ; c'est pourquoi le Christ et la vérité primitive du christianisme doivent renaître chez eux d'abord. Mais le royaume de Dieu n'est pas limité à la patrie. Le salut est pour l'humanité tout entière. Le peuple allemand avec son idéalisme religieux est appelé à être l'apôtre de la religion nouvelle. « Nous devons nous libérer en réalité et en action pour avoir le droit de prêcher aux autres ».

Le nouveau Messie que les poètes annoncent, doit être plus qu'un Luther, un Spinoza ou un Napoléon, plus que le génie d'un peuple, ou d'une époque de l'histoire. Il doit être le Sauveur du monde, le Seul, l'Unique, celui qui est déjà venu ; personne ne peut poser une autre base que celle-ci (1).

Ce livre est inspiré de Hegel, à qui il emprunte cette formule : « La religion chrétienne est la religion de la liberté ». Il reflète également le romantisme qui « ne cherche pas une nouvelle orthodoxie, mais bien plus, tente de s'opposer à tout contrôle de la

(1) Zukunft des Christentums, Damstadt 1875.

raison. » En lisant ces lignes, l'âme de Malwida est « inondée de clarté ». Ses doutes et ses révoltes inexprimés trouvent là des formules précises, les hésitations dont elle s'était fait scrupule lui apparaissent comme de justes revendications de l'esprit libre. Au contact de cette force poétique et critique, tous ses états d'âme se cristallisent autour de la pensée de l'auteur. A la suite de cet ami et sous l'impression de sa propre nature, elle s'affranchit délibérément de tout ordre établi. Ce livre crée des remous de mécontentement et Malwida pressent les orages qui s'accumulent sur la tête de Théodore. Elle n'hésite plus à lui donner la plénitude de son amour. Il aime à se réfugier auprès d'elle ; lorsqu'il ne peut la voir, il lui envoie des billets simples et charmants. Avec quelle reconnaissance il accueille la moindre marque d'affection de Malwida. « S'il est vrai que nous serons sauvés », lui écrit-il en remerciement d'un petit présent, « parce que nous aurons beaucoup aimé, ne serons-nous pas sauvés parce que nous aurons été beaucoup aimés ? Ma consolation repose sur cette croyance. » (1) Une autre lettre nous prouve combien était fort le courant d'idéalisme qui les emportait tous les deux. « Qu'il en soit comme tu dis, que tout ce que l'esprit veut s'accomplisse en moi, qu'aucune fleur qui me ravit, qu'aucun bonheur qui me transporte ne puisse me détourner du service de l'humanité qui est devenu le but, l'aimant qui m'attire et m'entraîne, où — je ne sais, mais je sens que ce courant m'emporte vers l'idéal. Quelle douce joie de pouvoir te dire cela, le dire au cœur qui me comprend, au cœur dont la pureté est devenue la flamme qui réchauffe mon esprit et purifie et ennoblit mon cœur. Ce n'est qu'à toi que je puis le confier, parce que cela t'appartient tellement que je ne sais plus si quelque chose de tout cela est à moi. Les douces paroles avec lesquelles tu m'as fait du bien, le noble essor de ton âme qui m'a si souvent emporté vers un printemps éternel, la confiance que tu m'as mise au cœur, l'amour grand et libre que tu m'as voué, tout cela est devenu mon bien et je le laisse se répandre avec félicité sur tout ce qui tend à la vie et à la lumière de mon cœur. Puis cela revient de moi à toi ; tu entends tes propres idées et en me vantant tu n'exaltes que ce qui t'appartient. Tu le reprends augmenté de mon amour. (2) Si Théodore aime Malwida pour les forces qu'elle lui donne, il l'aime encore pour elle-même.

(1) Lettre inédite en possession de B. Schleicher.

(2) M. de M., p. 132.

Dans une des poésies qu'il lui a dédiées, intitulée : *Une image*, il va jusqu'à dire :

*Nous ne parlions pas, bien qu'en tête-à-tête.
Je ne savais pas ce qui se passait en elle
.....
Elle sentit mon regard se poser sur elle,
Et je la vis se troubler, frémissante.
J'aurais presque souhaité qu'elle ignore tout de moi
Tant sa vie par elle-même était harmonieuse. (1)*

Il lui reconnaît une source de pensées étrangères à son influence. « Vous savez très bien que lorsque nous nous laissons aller à une conversation je m'en arrache difficilement. Vous avez exprimé des idées si claires, si belles qu'elles me furent une force; donc ne vous en laissez pas dépourvoir, je sais bien que les miennes trouvent un bon accueil près de vous, mais ce qui vient de votre personnalité profonde vous le possédez bien autrement et plus profondément que ce que vous recevez de moi. » (2)

Avec un tact infini, Malwida saisit toutes les occasions de stimuler son ardeur. Le dimanche de Pentecôte 1856, Frédéric Althaus raconte qu'au lieu d'aller à l'église, ils sont allés à travers les bois étincelants au printemps et les monts de Rotenburg où s'élève le monument inachevé d'Arminius. Malwida le presse d'improviser un discours pour les quelques paysans venus en promenade et Théodore s'adresse à eux. « non pas, affirme-t-il, au nom de ce Dieu qui habite le temple bâti par la main de l'homme, mais ce Dieu sensible à travers toute la création. Il faut une nouvelle évolution, c'est-à-dire un retour à la véritable doctrine du Christ, faussée par les différentes religions ; et grâce à l'esprit renouvelé d'amour, de fraternité, d'égalité, il prédit : un véritable royaume de Dieu devant se réaliser sur la terre. Il pousse l'égalité si loin, que l'esprit même devra se répartir également en tous, ainsi s'accomplira la prophétie de la Pentecôte : « L'esprit de Dieu s'est répandu sur toute la nature, aucun n'aura mission d'enseigner à son frère car tous seront remplis de l'esprit et unis par cet amour qui n'a pas de fin. » (3)

Il ne s'agit donc plus de prêcher la résignation à l'ordre

(1) Cité par Dora Wegele : Th. A. et M. de M.

(2) Lettre inédite communiquée par M^{lle} Schleicher.

(3) Th. Althaus : Contes du Temps présent. Leipzig 1848, p. 27, 32.

établi, mais d'annoncer et de hâter l'avènement de cette nouvelle humanité où régnera l'esprit de fraternité et d'égalité. L'homme ne doit plus vivre en vue de l'avènement de Dieu en lui, pour son éternité, mais en vue de l'avènement de l'esprit de Dieu sur terre. La vie éternelle est un leurre qui entrave et retarde les efforts de l'individu appartenant à la collectivité.

Voilà comment, après s'être dévoués au progrès de l'humanité, ils prêchèrent le progrès de l'humanité par la suppression de la religion. Leur rupture avec toute tradition n'est pas sans faire scandale. De nombreux camarades de Théodore l'accueillaient froidement. Quand on rencontre Malwida avec lui, on ne les salue pas. Elle essaie de se dégager de la société pleine de préjugés et brave l'opinion en demeurant auprès de Théodore dans des réunions publiques ; mais une plus profonde tristesse l'attend : lorsque son père arrive, il se montre froidement hostile. Elle sent une rupture intérieure et ce choc est d'autant plus douloureux pour elle qu'elle ne l'aime pas moins. Mais comment lui, admirateur de Guizot, ne serait-il pas affligé devant l'orientation que prennent les idées de sa fille sans nul doute, sous l'influence néfaste d'un attachement malheureux. Théodore doit même espacer ses visites chez les Meysenbug. « Vous estimerez à sa juste valeur l'effort d'amour qui me fait vaincre cette fierté dont on se départit difficilement parce qu'elle tient profondément à toute âme vraiment virile. Cette fierté qui, il est vrai, ne m'ordonnerait pas de fuir un cercle dont je suis évincé, mais qui m'oblige à rendre mes apparitions plus courtes et plus rares ; la gent espionne ne m'atteint pas, pourtant l'idée me révolte, que l'on puisse prétendre que je cherche à m'introduire là où je suis exclu d'avance. » (1) En dehors des murs de Detmold, le retentissement des idées de Théodore éveille la crainte jusqu'au Sénat de Brême qui, à la fin de septembre, juge tendancieux et censure le récit de voyage sur le Rhin que l'éditeur du journal de la Weser vient de faire paraître.

Premier coup de foudre labourant le sol sur lequel Théodore avance témérairement. L'éditeur n'est cependant pas découragé par cette alerte et l'invite à se rendre à Brême pour prendre un poste de rédacteur. Malheureusement, Théodore tombe malade. Cruel est l'éloignement d'un cœur qui aime lorsqu'il sait l'objet de son amour en proie à des souffrances qu'il ne peut apaiser.

(1) Lettre inédite communiquée par B. Schleicher.

Les nouvelles du malade paraissent toujours trop rares, trop lentes, trop brèves à Malwida qui ne peut parler de ses angoisses à personne. Pourtant la guérison apparaît, approche, est là. Pour la veille de Noël on permet à Théodore de quitter sa chambre. Malwida est invitée à lui rendre visite. Elle se hâte. Quelle légèreté donne à sa marche les ailes de la victoire sur le mal qui avait saisi le plus précieux bien de sa vie. « La conversation dure jusqu'au crépuscule... Puis le service de minuit est annoncé au son des cloches. » (1). A ces sons se rattache le souvenir de la naissance de l'Enfant-Dieu. « Un courant magnétique passe d'un cœur à l'autre, intelligible sans paroles. » (2). Au retour des fidèles, pour éviter les conversations banales, Malwida prend congé de Théodore et va dans la pièce voisine chercher ses effets. Tandis qu'elle contemple la lune silencieuse dans sa majesté rayonnante, deux bras l'entourent..., une voix bien connue murmure : « C'était trop pénible de se revoir de cette manière » (3), et pour la première fois ils échangent un baiser résumant les paroles les plus tendres qu'auraient pu prononcer leurs lèvres. Quand Malwida reprend le chemin solitaire « dans son cœur scintillent des milliers d'étoiles. » Le ciel a vraiment ce soir-là visité la terre.

Est-ce la joie de la convalescence qui intensifie chez Théodore son amour pour Malwida. Elle se laisse délicieusement absorber par ce sentiment et abandonne peu à peu tout ce qui ne le renferme pas, elle refuse même à sa famille de l'accompagner au théâtre, quoique la renommée et la valeur des représentations n'aient pas baissé. Tout à l'honneur de Kiehl que Malwida revoit de loin en loin, la direction est toujours aussi appréciée de Spohr, dont il reçoit une des lettres suivantes :

21 Décembre 1845 (4).

« Très honoré Monsieur,

« Recevez mes meilleurs remerciements pour m'avoir si aimablement fait savoir le succès des Croisés. Par votre lettre, j'ai pu me rendre compte que votre société artistique a étudié cette œuvre avec intérêt et exactitude, ce qui, grâce à vous, lui a gagné la sympathie du public. »

Le 17 janvier, jour de la représentation de Robert le Diable,

(1) M. de M. : t. I, p. 141.

(2) Ibidem, p. 142.

(3) Ibidem, p. 142.

(4) Louis Spohr : Lettre inédite communiquée par la Landsbibliothek Detmold.

Malwida renonce encore une fois à cette distraction pour rester avec Théodore. Fort heureusement sa famille est assez tolérante pour admettre, malgré son dépit apparent, ce tête à tête avec lui. Comme à l'habitude le silence est le premier rivage où s'abordent leurs âmes. Puis Théodore vient à Malwida qui cède à son affectueuse étreinte. Sans doute attend-elle une parole définitive. Il semble qu'il ait trouvé en elle la femme idéale... trop idéale peut-être pour ne pas être incité à se cabrer contre l'appel d'un désir qui l'asservirait à ses yeux : « Et pourtant libre », dit-il. Malwida est trop noble pour ne pas comprendre cette réserve et lui répond : « Que tu es fier, mais je ne le suis pas moins, oui, que jamais bonheur ne nous soit doux et cher qui ne soit compatible avec la liberté » (1), elle connaît d'ailleurs ses opinions sur le mariage. Les voici :

« Le mariage est une forme de la civilisation par laquelle l'homme cherche à transposer la satisfaction de ses instincts sexuels au-dessus de la sphère purement instinctive pour la soumettre à l'influence de la conscience et de la volonté. Comme dans toutes les autres institutions humaines, le besoin naturel est l'élément vrai et qui a des droits, mais cette base naturelle sur laquelle repose les conventions doit être étudiée. Il est un fait historique et scientifique que l'instinct sexuel n'est pas aussi absolu que celui de boire, manger et respirer et que l'homme, dans des circonstances favorables, peut se développer corps et âme au sein de la continence. Il découle de là que cet instinct confère des droits mais pas des droits absolus. Tout droit absolu est, en cas de nécessité, soutenu par la force. Mais comme ce dernier exige un accord entre deux individus pour être satisfait, il requiert plus que tous les autres besoins corporels la volonté et la liberté d'acquiescement. Aussi vrai que la beauté ne peut être représentée sans le développement libre et la satisfaction intégrale de toutes les dispositions naturelles, l'épanouissement de l'humanité supérieure ne peut être représenté que dans l'union d'un couple. Ce qui n'implique ni la notion de durée ni de manières. Pour ce qui est de la manière, toutes les institutions concernant la codification de cette satisfaction de l'instinct sexuel sont quant à la forme modifiables. Chaque époque, chaque peuple, fait l'amour à sa façon et déclare les autres immorales.

Quant à la durée, on ne peut exiger que la vie dépende d'un instant, car ce serait enchaîner l'homme vainement au nom de l'habitude. Cette nécessité de l'amour dépend du

(1) M. de Meysenbug, p. 142.

tempérament de chacun. Si l'amour naît dans une certaine phase de la vie, il prendra nécessairement fin avec cette période, le désaccord naîtra entre les deux parties, excepté le cas rare où ils auraient parcouru le même développement et où l'un répondrait encore au désir de l'autre. Il est indéniable que l'amour se fixe sur l'être qui incarne le plus exactement notre idéal et lorsque l'idéal personnel change, l'objet de l'amour n'est plus en correspondance avec les exigences premières. L'harmonie qui fait la beauté de l'amour est donc passagère puisqu'elle n'est pas basée sur le caractère, mais sur l'élément transitoire du besoin naturel. Celui qui croit retenir l'amour par la volonté se méprend sur lui et en fait inconsciemment de l'amitié ou de la bienveillance. Veut-on garder la fidélité au-delà de l'amour, c'est-à-dire exclure un nouvel amour et par l'entretien des mêmes rapports donner l'illusion d'une réalité dont la forme seule subsiste, on se trouve alors dans trois alternatives :

1° Celui qui s'est trompé une fois aurait-il perdu le droit de jouir de ce qui est vrai ?

2° S'est-on trompé en commun, la communauté prime-t-elle sur la vérité ?

3° Lorsque l'amour a disparu, serait-il plus noble, plus moral de laisser croire au monde et de se suggestionner qu'il est encore là ?

La vraie base du mariage s'étant retranchée, le devoir commande-t-il de le soutenir par des surrogats et des pis-aller afin que l'existence ne révèle point le changement ? Ce procédé prouverait que l'homme ne vit pas pour son propre et libre développement mais pour accomplir les gestes de la société. Est-il juste qu'aux dépens de sa propre liberté il confère à ces institutions le semblant du durable et du sacré ? Il nous reste à discuter de la séparation. Celle-ci sera facile lorsque la femme aura son indépendance matérielle, lorsque la société se chargera de l'éducation des enfants et lorsque dès la célébration du mariage, la séparation ne sera pas entrevue comme impossible, lorsqu'on aura réglé d'avance le sort des enfants. La question de la séparation n'est compliquée et difficile qu'à cause de l'insuffisance des lois inadéquates, mais laissez-moi vous opposer ce qui dans ce domaine serait beau et noble. Il n'existe qu'un droit, celui de la séparation dès que l'une des parties la désire ; nobles seront ceux qui rompront amicalement le lien qu'ils ont forgé avec amour. Il est bon que celui qui désire la séparation ne fasse pas souffrir l'autre plus que l'inévitable et qu'il facilite

les conditions économiques et morales pour aider celui qu'il abandonne à trouver une nouvelle entreprise de vie. Tant que les enfants ont des besoins naturels, ils appartiennent à la mère qui les a portés. Avec l'âge, le besoin intellectuel réclame le père. L'Etat n'a qu'un devoir: celui de soutenir la liberté et le droit de celui qui demande la séparation (1).

Cet ensemble de jugements assez pessimistes sur le mariage révèle la lutte qui s'engage dans le cœur de Théodore. Malwida est trop intuitive pour ne pas ressentir cette crise. Elle essaie sagement de vivre au gré du temps. A chaque jour suffit sa peine et les épreuves ne manquent pas. Une fois c'est une lettre de Théodore qui lui est remise décachetée, ce qui occasionne une discussion entre sa mère et elle. Une autre fois, c'est une soirée annuelle dont M^{me} de Meysenbug exclut le fiancé de sa fille. Il lui paraît impossible de recevoir chez elle les princes en relations amicales avec ses fils et ce démocrate dont les écrits sont malveillants à leur égard. Malwida subit en silence cette réprobation manifeste, mais elle dédommage son ami en lui envoyant une lettre et des fleurs. Cette attention le touche profondément. Il l'en remercie: « Votre cœur si plein d'amour est arrivé jusqu'à moi sous la forme de ce petit présent. Je ne peux vous dire qu'une chose, je l'ai vraiment senti battre. Comment remercier pour une fleur qui nous charme un instant lorsqu'elle est détachée d'une guirlande sans fin tressée par l'amour autour de nos heures. Comment remercier pour une vibration qui nous émeut si profondément lorsqu'elle fait partie d'un chant qui sans cesse nous console et nous fortifie. On ne peut exprimer de reconnaissance qu'en plongeant ses regards dans les yeux aimés de l'être qui nous enchante et qu'en baisant les doigts qui pour nous tressent ces fleurs » (2).

Immense consolation, en effet, pour Théodore, que cet amour au milieu de l'incompréhension générale. Quand l'été approche, il écrit à Malwida: « Pour moi, c'est encore avril et tu te doutes combien j'ai la nostalgie de toi, mon cher rayon de soleil! Ne nous voyons plus chez J. R., car l'organisation d'espionnage qui règne du haut en bas au château pourrait lui attirer des désagréments, mais fais-moi savoir quand tu iras et je te guetterai sur la place du château solitaire pour t'accompagner » (3).

(1) Feuilletts inédits communiqués par M^{lle} B. Schleicher, München.

(2) Th. Althaus : Lettre inédite communiquée par B. Schleicher.

(3) Th. Althaus : Lettre inédite communiquée par B. Schleicher.

Si les grands arbres du parc entourant le château pouvaient parler, ils nous conteraient les heures d'attente, les angoisses et les joies, les projets partagés, que leur feuillage, au cours de ces rencontres, a protégés.

Avec l'été 1847, arrive l'heure de la séparation. Théodore, qui a rompu avec la théologie, cherche un éditeur pour le second livre qu'il veut faire paraître. Leipzig lui semble un centre littéraire propice. Lorsqu'il vient prendre congé de Malwida, celle-ci éloigne l'idée de faire peser sur leur amour une obligation. Cet amour, contre lequel elle avait longtemps lutté, son ami n'avait contribué à le lui faire avouer qu'en l'élevant à la liberté. Maintenant, l'amour et la liberté étaient devenus tellement identiques, que tout en elle était confiance illimitée. Plus d'une fois elle l'avait arrêté lorsqu'il jurait que son affection serait éternelle. Elle ne comprenait pas qu'un amour comme le leur puisse changer et s'il le pouvait, à quoi bon un serment ? Avant de partir, il lui adresse ces mots : « Demeure dans la lumière et la clarté, c'est ce que tu as reçu de meilleur de moi, car il n'était pas nécessaire que je t'enseigne l'amour, rappelons-nous le temps où je l'appris de toi » (1).

(1) Lettre inédite communiquée par B. Schleicher.

CHAPITRE IV

1848 - Théodore en prison - Apostolat de Malwida de Meysenbug - Fidélité de Malwida - Printemps 1852 : Mort de Théodore - Fermeture du Collège de Hambourg - Berlin - L'exil.

Théodore repart avec des forces nouvelles vers la lutte et l'action sociale. Ses théories ont pris une chaleur vivante au cœur de Malwida. Il arrive à Leipzig où l'attendent d'intéressantes rencontres. Autour de lui évolue un cercle de personnalités politiques et littéraires. Il ne tarde pas à être présenté à Hebbel, qui lui fait cette remarque au cours d'une de leurs conversations: « La plupart des sujets que je traite ne méritent pas le nom de dramatiques, parce que les situations y sont réconciliables. L'abus du Christianisme consiste à mettre de petits pansements là où les blessures saignent encore. Dans un monde chrétien, mon drame historique est incompréhensible. On pourrait seulement tomber d'accord sur les principes moraux du Christianisme, mais il exige trop et habitue par là l'homme à l'hypocrisie et à l'inaction en le détournant du monde réel » (1).

Chez son éditeur, Théodore Althaus rencontre encore Froebel qui l'entretient de sa « politique sociale ». Il est également présenté à Robert Blum et Arnold Ruge. Ce groupement est fort préoccupé des premiers symptômes de la fièvre qui monte en Europe. C'est l'heure où Thiers déclare : *Je ne crois à rien en France. Nous ne sommes pas mûrs pour la République et nous ne pouvons plus vivre sous le despotisme*. Tous les signes de la décomposition sociale apparaissent: procès retentissants dans lesquels sont compromis des ministres et des généraux, assas-

(1) Th. Althaus. Lettre inédite en possession de M. Schleicher.

sinats commis par des nobles. Les sociétés secrètes s'agitent, en particulier celle des Saisons, qui avait soulevé l'émeute de Saint-Merri pour laquelle Blanqui avait été déporté et Barbès condamné à mort. Elle s'est ressaisie, un de ses membres assidus, Caussidière, est considéré comme le commis-voyageur de la Réforme. Ce journal, soutenant le parti auquel appartiennent les frères Arago, Ledru-Rollin, Louis Blanc, dirige sa haine contre Guizot et publie son programme à la fin de cette année 1847 :

« Tous les hommes sont frères;

« Où l'égalité n'existe pas, la liberté est un mensonge;

« La société ne saurait vivre que par l'inégalité des aptitudes et la diversité des conditions; mais des aptitudes supérieures ne doivent pas conférer de plus grands droits; elles imposent de plus grands devoirs;

« C'est là le principe de l'égalité: l'association en est la forme nécessaire;

« Le but final de l'association est d'arriver à la satisfaction des besoins intellectuels, moraux et matériels de tous, par l'emploi de leurs aptitudes diverses et le concours de leurs efforts;

« Les travailleurs ont été esclaves, ils ont été serfs, ils sont aujourd'hui salariés: il faut tendre à les faire passer à l'état d'associés;

« Ce résultat ne saurait être atteint que par l'action d'un pouvoir démocratique;

« Un pouvoir démocratique est celui qui a la souveraineté du peuple pour principe, le suffrage universel pour origine, et pour but, la réalisation de cette formule : Liberté, Égalité, Fraternité;

« Les Gouvernants, dans une démocratie bien constituée, ne sont que les mandataires du peuple : ils doivent donc être responsables et révocables;

« Les fonctions publiques ne sont pas des distinctions; elles ne doivent pas être des privilèges: elles sont des devoirs.

« Tous les citoyens ayant un droit égal de concourir à la nomination du mandataire du Peuple et à la formation de la loi, il faut, pour que cette égalité du droit ne soit point illusoire, que toute fonction publique soit rétribuée;

« La loi est la volonté du Peuple formulée par ses mandataires. Tous doivent à la loi obéissance, mais tous ont le droit

de l'apprécier hautement, pour qu'on la change si elle est mauvaise;

« La liberté de la presse doit être maintenue et consacrée comme garantie contre les erreurs possibles de la majorité et comme instrument des progrès de l'esprit humain.

« L'éducation des citoyens doit être commune et gratuite. C'est à l'Etat qu'il appartient d'y pourvoir.

« Tout citoyen doit passer par l'éducation du soldat. Nul ne peut se décharger moyennant finance du devoir de concourir à la défense de son pays.

« C'est à l'Etat de prendre l'initiative des Réformes industrielles propres à amener une organisation du travail qui élève les travailleurs de la condition des salariés à celle d'associés.

« Il importe de substituer à la commandite du crédit individuel celle du crédit de l'Etat. L'Etat, jusqu'à ce que les prolétaires soient émancipés, doit se faire le banquier des pauvres.

« Le travailleur a le même titre que le soldat à la reconnaissance de l'Etat. Au citoyen vigoureux et bien portant, l'Etat doit le travail; au vieillard et à l'infirme, il doit l'aide et la protection. » (1).

Aux agitations des sociétés secrètes viennent de se joindre les énergies étrangères. Mickiewitz est à la tête d'un mouvement polonais, il existe un club italien et un groupe de socialistes allemands; à Bruxelles, Engel et Karl Marx ont organisé une Internationale démocratique; Bakounine essaie de faire une alliance intellectuelle dans toute l'Europe, contre la tyrannie.

Conspirations, scandales, interminables discours officiels, voilà ce qui fait dire à Ledru-Rollin, à la fin de cette année 1847, au banquet de Dijon: « Une invisible volonté va semant dans les hautes régions, d'humiliantes catastrophes... Cette société si prospère en apparence s'agite, elle s'interroge avec inquiétude; je ne sais quel venin caché elle sent courir dans ses veines. Corruption, voilà le mot du moment et chacun de s'écrier : « Impossible que ces choses durent, que nous apportera la journée de demain? Messieurs, quand les fruits sont pourris, ils n'attendent que le passage du vent pour se détacher de l'arbre » (2).

Ce souffle a déjà réveillé en Suisse la lutte pour la liberté

(1) Louis Blanc. Histoire de la Révolution de 1848. Tr. p. 59-60. Flammarion. Paris 1880.

(2) Louis Blanc. Ibidem, T. I, p. 43.

de conscience, entreprise du 18 octobre au 23 novembre 1847, pour dissoudre le Sonderbund et briser la résistance des cantons catholiques qui entendaient garder la majorité des voix à la Diète Fédérale.

« De cette victoire sur le Sonderbund et les Jésuites, on se réjouit en Italie, on félicite le Consul suisse à Rome. Deux semaines après, le Saint-Père, ayant fait ses réflexions, ordonne à tous ceux qui ont pris part à cette démonstration anti-catholique, de jeûner pendant 3 jours; Rome éclate de rire. On croit entendre partout les craquements qui précèdent l'éruption d'un volcan. Chacun rêve d'un monde remanié; tous les écrits d'alors exaltent cette nouvelle aurore sans pourtant illusionner qui que ce soit. » (1).

Pour appeler ce renouveau, Théodore Althaus, dans le livre qu'il vient de publier, célèbre par avance le triomphe d'Hypérion: « Qui va là-bas, seul, oublié du peuple et inconnu? Hypérion, c'est toi. Salut, ô toi, martyr du noble monde nouveau, toi qui sombras dans la nuit de la folie, victime de la douleur destructrice et du désir annihilant, soupirant après son aurore et son apparition lumineuse. Le charme maléfique est rompu et les rayons prophétiques éclairent de nouveau ton front transfiguré; ta lyre vibre de nouveau comme autrefois de ses harmonies d'or. Tu nous mènes au bord et sur les hauteurs de l'histoire, proches du soleil.

« La race actuelle est paresseuse, suffisante et lâche. Les vents mugissent, les eaux se ruent. Chante-nous le chant de ton destin, Hypérion. Qu'il nous entraîne, comme le vent et les vagues tombant de rocher en rocher, vers le libre, le grand, l'unique océan. Que les vagues dévastent et qu'elles mugissent, et qu'elles montent jusqu'à ce que leurs eaux nous arrivent à l'âme; même si nous sombrons et disparaissions, nous savons que l'Esprit plane au-dessus des eaux et que du déluge surgit le monde nouveau (2). » Le poète sera-t-il seul dans la tempête? Il craint l'isolement!

« Le jour levant, ivre des feux de l'aurore, s'annonce dans un ouragan prophétique. Au-dessus des flots démontés, je suis seul sur l'embarcation, qui tantôt sombre au creux des flots, tantôt s'élance au sommet des vagues. Ah! qu'un être vivant partage ma détresse... Te voilà, petite mouette blanche, — cœur

(1) Herzen. Lettres de France et d'Italie, p. 125. Genève 1871.

(2) *Une nuit du temps présent*, citée dans Th. Althaus, *Ein Lebensbild*, par F. A., p. 256, op. cit.

battant comme le mien dans la dérive. — De grâce quitte quelques instants ton vol aérien pour te poser près de moi. » (1). Mais non, il n'est pas seul, puisqu'il s'écrie : « Une tête blonde repose en secret sur mon cœur.

« C'est là qu'elle a trouvé sa vraie patrie.

« Cette divine créature lui tient à mi-voix de si doux propos d'amour que dans le ravissement où il est, il croit se promener au ciel dans les rayons du soleil.

« Mon âme veut chanter; toute joie rend un son mélodieux.

« Je ne peux faire taire mon cœur.

« Ses pulsations même sont une musique. » (2).

Quel bonheur pour Malwida de recevoir ce livre en hommage à son amour inspirateur, avec la dédicace suivante :

« C'est à toi que je dédie la première feuille imprimée de ce livre. Il t'appartient si complètement que je sais à peine distinguer ce qui vient de toi de ce qui vient de moi. » (3). Elle retrouve en effet les pensées, les opinions, sujets de leurs conversations dans leurs promenades et dans leur correspondance. Elle y retrouve en outre le développement des idées de son ami qu'elle a suivi dans les articles du *Journal de la Weser*, et leur intérêt passionné à tous deux pour les événements politiques. Quelle merveilleuse consolation, quel refuge dans l'épreuve cruelle que Malwida traverse. Sa famille étant revenue à Francfort après un court séjour d'été à Hambourg, son père y est tombé gravement malade. Dans les derniers jours de décembre il pressent l'issue fatale. Le silence qu'il garde pour entrer dignement dans l'éternité est si imposant que la grandeur de son caractère n'échappe à aucun membre de sa famille. Au début de sa maladie, l'ami auquel il a dévoué sa vie, l'ex-grand-duc Guillaume II de Hesse, l'a entouré d'une telle sollicitude que M^{me} de Meysenbug elle-même écrit à l'un de ses fils : « Le souci du malade de voir toutes ses affaires suspendues est adouci par l'intérêt et la grande affection que lui témoigne son prince. Il vient le voir une, deux et même trois fois par jour. Sa manière d'être justifie pleinement le grand attachement et l'immense affection que ton père a pour lui. » (4). Ces deux

(1) Poésie intitulée *Pas seul*, citée par D. Wegele : Th. Althaus et M. de Meysenbug, op. cit., p. 208.

(2) D. Wegele, ibidem, p. 200.

(3) M. de Meysenbug, p. 161.

(4) Karl Rivalier v. Meysenbug par Freiheir. H. v. Meysenbug, p. 24.

êtres, unis par les liens les plus profonds de l'amitié, ne devaient pas se trouver séparés longtemps sur terre. Le grand-duc Guillaume II est mort subitement à la fin de novembre. On le cache au malade qui, cependant, pressent la cause de cette absence. A Noël, il regarde encore une fois Malwida avec ce regard du voyageur qui, déjà embarqué sur la mer sans fin, fixe une dernière fois le rivage où le soleil de vie lui a souri. Reconnaisant sa fille : « Ah ! c'est toi, mon trésor » (1), dit-il, puis referme les yeux et reste tranquille. Elle s'assied dans une autre pièce pour écrire à Théodore. Après une heure de calme parfait, on ouvre rapidement la porte... Tout est fini. M. de Meysenbug a cessé de vivre; Malwida se sent alors jetée seule au milieu de l'existence, dont les ténèbres l'environnent, ayant pour guide, pour unique étoile, sa conviction. A la mort de son père vient s'ajouter la rupture avec un de ses frères, après des discussions pénibles au sujet de leurs opinions respectives. Deux membres de sa famille la quittent à la fois et sa douleur est grande. Le 1^{er} janvier 1848, on procède à l'ouverture du testament de son père et constatant que la situation est des plus précaires, Malwida se prend à regretter les lacunes d'une éducation qui ne lui donne aucune possibilité de s'affranchir pécuniairement de tous par son travail et de se faire ainsi une vie indépendante selon ses goûts et ses aptitudes. Elle a alors 32 ans; son seul appui contre la souffrance est celui de sa raison éclairée par celle de Théodore. En janvier, il lui écrit : « Que ne suis-je en Italie, où l'on s'adresse au peuple directement... »

« En effet, dès que les nouvelles de Palerme arrivent, Rome entre dans une phase de réveil. Les concessions du roi de Naples, qui un mois avant auraient été acclamées par toute l'Italie, sont reçues avec dédain. Elles expriment la peur et l'impuissance. Naples se fait railler par les journaux romains et florentins. Enfin, le 28 janvier, elle se met en mouvement. Le roi essaie de réprimer le peuple, ne réussit pas, et promet à contre-cœur la constitution et l'amnistie. Le lendemain, cette nouvelle parvient à Rome. Le peuple en foule court par les rues principales, en criant : « Lumi, lumi ». Toutes les fenêtres s'éclairent. Le sénat et le ministère comprennent que se séparer ici du peuple serait se perdre... Le 11 février, à 3 heures de l'après-midi, Santa Lucia se couvre de monde qui court vers le palais et crie : « Vive la

(1) M. de Meysenbug, II p. 158.

constitution. » Le roi, la tête découverte, salue le peuple du balcon, le salue très profondément... » (1). La foule se précipite du palais vers la rue de Tolède. Ce qu'il y avait ce soir-là ne peut se décrire. Représentez-vous une orgie de toute une ville, c'est une nuit de Walpurgis politique, une saturnale insensée » (2).

Depuis ces événements en Italie, depuis la brillante expédition de Sicile en janvier, depuis qu'en février la France s'est soulevée pour proclamer un gouvernement auquel appartient aux côtés de Lamartine un simple ouvrier, les peuples dans l'Europe entière essaient de secouer le joug de l'autocratie et de l'étranger : « En un clin d'œil toute l'Allemagne du Sud est debout et l'Autriche entre en effervescence. Dans les duchés de Bade et de Wurtemberg, le peuple réclame la liberté de la presse, le jury, le suffrage universel et des armes.

« Un parlement provisoire de 500 membres est convoqué à Francfort. A Vienne, Metternich, très inquiet, envoie une circulaire où il propose une petite réforme en vue de consolider le patriotisme, mais l'excitation, loin de s'apaiser, grandit. Metternich démissionne. En Hongrie et en Bohême, on craint une révolution; l'empire des Habsbourg, si fragile, craque de toutes parts » (3). Ce n'est pas seulement l'empire des Habsbourg qui menace de sombrer, mais tout l'édifice social, ébranlé par la base. « Tous les mouvements historiques jusqu'ici ont été des mouvements de minorité au profit des minorités. Le prolétariat agit au profit de l'immense majorité, dernière couche de la société, il ne peut se redresser qu'en faisant sauter toutes les autres » (4). Le socialisme est maintenant le mot d'ordre : Une souffrance et une idée se sont rencontrées et cette association se réalise à l'heure où la France et l'Europe subissent la plus rude secousse qui ait été éprouvée depuis 1789. La politique européenne généralise la révolution sur le continent. Les cadres trop étroits de l'agitation nationale sont brisés... Les prolétaires perçoivent plus ou moins distinctement ce que Marx et Engels viennent de formuler dans le « manifeste » : la solidarité des salariés à travers ces cloisons factices et provisoires que sont les frontières. La Pologne, par ses revendications, soulève la sympathie aussi bien en Allemagne qu'en France, où les cris de

(1) Herzen : Lettres de France et d'Italie, p. 126-127.

(2) Herzen : Ibidem, p. 149.

(3) Bonnefon : Histoire de l'Allemagne, Faillard, Paris, p. 210.

(4) Paul Louis : Histoire du Socialisme. Paris, Rivière 1925, p. 151.

« Vive la Pologne » se joignent aux cris de « Vive l'organisation du travail ». Liberté de l'individu au sein d'une nation indépendante, voilà ce que veulent assurer les penseurs de la révolution. On peut noter ces tendances dans tous les discours prononcés, et notamment à l'Assemblée Nationale de Francfort. Dans cette ville, nul ne peut se soustraire à l'effervescence de l'esprit qui règne. Malwida de Meysenbug, plus que tout autre, est prête à s'enthousiasmer. Lorsqu'elle apprend que le drapeau tricolore allemand est arboré et que les drames de Schiller reparaissent sur la scène, que les sociétés de gymnastique du Père Jahn sont reformées, que Metternich a fui, qu'à Neuchâtel, en Suisse, le représentant du roi de Prusse a été chassé par une révolution proclamant la république, elle croit entrevoir là des signes précurseurs de la liberté; d'une liberté que n'auraient plus à défendre les armées permanentes, « ce cancer du budget et de la morale publique. Le parti républicain veut des mesures radicales : la Déclaration des Droits du Peuple, l'armement immédiat de toute la nation et la permanence d'un parlement préparatoire, jusqu'à ce qu'une assemblée soit élue par la nation, c'est un programme révolutionnaire que la déclaration de la souveraineté du peuple » (1)... « Que le peuple prenne sa destinée dans ses propres mains et que les souverains soient contraints de se soumettre ou de disparaître » (2), ce vœu est pour ainsi dire contenu dans la résonnance des événements, puisque Ledru-Rollin lui-même s'exclame : « Cette révolution n'est pas de celles qui ébranlent les trônes, mais qui les renversent un à un. » Malwida croit ce jour arrivé quand elle entend Hecker, dans l'église de Saint-Paul, demander la convocation d'un parlement législatif élu par le suffrage universel et appelé à régler l'avenir de la nation. A sa grande joie, Malwida de Meysenbug a pu, grâce à un député, trouver place dans les galeries de l'église de Saint-Paul; de là, elle assiste à la première réunion de l'assemblée nationale.

Elle reconnaît parmi les assistants : Kinkel, Froebel, Robert Blum, elle entend le poète Arndt, qui déclare, par sa présence, représenter la vivante et noble tradition allemande. Elle entend aussi le Père Jahn déclarer que l'unité est la mère de la liberté; qui veut obtenir l'une, doit lutter pour l'autre.

Les impressions qu'elle remporte de ces événements et les

(1) M. de Meysenbug, p. 170. Mémoires d'une idéaliste.

(2) Ibidem, p. 166.

conversations qu'elle peut échanger avec des groupes d'ouvriers lui font croire à une nouvelle phase de l'humanité. Elle s'attache plus que jamais à l'avenir du peuple. Cet intérêt passionné nous fait comprendre son désespoir, lorsque sur la décision de sa mère, elle doit regagner Detmold avec sa famille. A son arrivée, l'absence de la « petite » Elisabeth Althaus lui fait ressentir un grand vide. Elle peut heureusement se réfugier dans l'affection de M^{me} Althaus qui, partageant en partie ses opinions libérales, suit avec satisfaction les événements d'alors. C'est auprès d'elle aussi que Malwida peut s'informer de Théodore, dont les nouvelles se font de plus en plus rares. A la lecture que M^{me} Althaus lui fait un soir d'une lettre de son fils, Malwida soupçonne une influence féminine d'avoir détourné le cœur de celui qu'elle aime. Ses soupçons deviennent, hélas, une évidence lorsque Théodore Althaus, ramenant sa sœur de Berlin, fait une courte apparition, au cours de laquelle il n'a, vis-à-vis de celle qui lui est demeurée fidèle, qu'une « attitude embarrassée et lointaine » (1).

Un adieu banal... et c'en est fait de cet amour qui l'a soutenue dans toutes ses épreuves et qui était devenu l'ancre de son âme, pour lequel elle avait tant sacrifié et auquel elle était prête à sacrifier davantage. Pourquoi cet enlèvement dans le silence ? « C'est la désolation et la solitude d'une tombe... (2) le cœur de Malwida bat à se briser et la mort lui paraîtrait un bienfait. En relisant attentivement le dernier poème du livre que Théodore lui avait envoyé, elle aurait pu deviner la fissure qui avait ouvert l'abîme. Particulièrement dans cette poésie intitulée *Souffrance* : « Cher amour je sens dans mon cœur un mal dont je ne peux découvrir l'auteur... Je suis prêt à croire que nous sommes tous deux trop vertueux pour l'existence... Suis-je inapte à vivre ? Cependant t'aimer est facile. Ne peux-tu exprimer une parole si tes lèvres restent closes ? Mais laissons cette vaine question, qu'importe. Cependant je crains, oh divine créature, que tu aimes trop en esprit » (3).

Cette force spirituelle, dont Malwida ne se départit pas, est une des plus grandes ressources de sa nature et c'est à cette énergie qu'elle doit de se relever du désespoir. Mourir pour ne plus souffrir lui semble lâche ; l'étude lui offre un réconfort.

(1) M. v. M. Mémoires. Tome I, p. 179.

(2) M. v. M. Mémoires, Tome I, p. 152.

(3) Cité par D. Wegele. M. de Meysenbug, und Th. Althaus, p. 205.

Elle ne peut non plus se détourner des questions politiques si vivement agitées autour d'elle. Ces questions la ressaisissent d'autant plus profondément, qu'à Detmold même, le prince a dû accorder une constitution. Les députés démocrates tiennent des réunions auxquelles Malwida peut assister avec « la petite » Elisabeth Althaus. Elle lit avec avidité les discours de Fichte et avec lui elle croit que « tout progrès humain dans la nation est venu du peuple, que ce même peuple s'est toujours occupé le premier des grands intérêts nationaux, a veillé à leur sauvegarde, à leur développement. Pour la première fois, les classes cultivées sont appelées à coopérer à la culture de la nation telle qu'elle doit être : Qu'elles acceptent !... Ce sera aussi la première fois qu'elles feront preuve de bonne volonté » (1).

Elle se réjouit de voir qu'il comprend l'ineptie d'écarter les femmes du progrès social.

« Il va de soi que les deux sexes doivent être élevés de la même manière. En faisant deux écoles absolument distinctes pour les filles et les garçons, on irait complètement contre le but que l'on se propose et l'on détruirait plusieurs des principes fondamentaux de l'éducation d'un homme parfait. Les matières d'enseignement sont les mêmes pour les deux sexes; les différences de travaux manuels peuvent être facilement maintenues, même lorsque l'on mêle le reste de l'éducation. La petite société au sein de laquelle l'homme est formé doit, comme la grande dans laquelle il entrera un jour, se composer de deux sexes : ces deux sexes doivent, dès le début, apprendre à connaître et à aimer l'un chez l'autre l'humanité, à se faire des amis et des amies avant que leur attention ne se fixe sur les différences de sexes et qu'ils ne deviennent des époux et des épouses » (2).

Ecole unique, école obligatoire, voilà ce que Fichte réclame, et Malwida ne peut qu'applaudir au décret du parlement de Francfort qui rend l'instruction obligatoire. Elle espère que cette mesure s'étendra bientôt aux femmes. Elle se rend compte plus que jamais, en s'intéressant aux questions vitales du pays, combien une femme éclairée serait précieuse à un foyer. Elle trouve une grande consolation dans ses visites aux pauvres, auxquels elle porte les feuilles volantes qui rendent compte des débats de l'assemblée nationale. Dans sa famille, Malwida

(1) Fichte : Discours à la Nation allemande. T. I, Philippe, Paris, Delapense, p. 250.

(2) Fichte : Discours à la Nation allemande, p. 192.

de Meysenbug rencontre de plus en plus des difficultés. Une invitation adressée par la cour à sa mère et à sa sœur et qui l'exclut, met le comble à l'anathème qui pèse sur elle et exaspère ses souffrances. Pour se calmer et apaiser son entourage, elle accepte l'invitation d'une amie de Berlin, Anna Koppe. Mais à peine se sent-elle renaître à l'air libre, où elle peut enfin vivre selon ses convictions, et se réjouir ouvertement de la suppression de la peine de mort et des titres de noblesse, que Berlin est mis en état de siège. Ne voulant pas inquiéter sa mère, elle regagne Detmold.

Sur le chemin du retour, les nouvelles se font alarmantes : partout les gouvernants pensent « qu'il faut en finir ». On est en novembre 1848, la réaction se dresse menaçante ; elle apprend l'exécution de Blum à Vienne, tandis que dans sa famille elle perçoit des accents de triomphe en face de la révolution enrayée. Seule la famille Althaus demeure pour elle un refuge. Théodore, qui avait passé deux mois à Francfort comme rapporteur de l'Assemblée nationale au Journal de Brême, est nommé directeur de ce journal. A la lecture de ses brillants articles, Malwida ne peut résister au désir de le féliciter de sa nouvelle charge. En la remerciant il fait allusion au passé et achève sa lettre par ces mots : « Nous vivions trop exclusivement l'un dans l'autre, il était naturel qu'une rupture se fit. Si vous aviez été plus coquette, vous l'auriez emporté. Mais il est entendu que je chante vos louanges en disant cela. » Malwida comprend d'autant mieux cette réflexion qu'elle ne se sent pas armée pour cette lutte où tous les artifices superficiels de l'égoïsme entrent en jeu. En renonçant généreusement et sans rancune à l'espoir d'un bonheur personnel, elle prend encore plus à cœur le bonheur de tous. Parmi les démocrates qui se groupent chez les Althaus, elle trouve un ami particulièrement doué, c'est un camarade d'étude de Théodore, Charles Volkhausen ; avec lui, elle se met à l'étude des différents systèmes socialistes. La suppression de l'héritage retient spécialement son attention. Il lui paraît juste de faire cesser le droit de propriété avec le travail. Chacun doit travailler pour vivre et doit pouvoir acquérir une certaine aisance, car il ne suffit pas de promettre le bonheur : la démocratie a entrepris une tâche plus difficile que la religion, elle veut rendre la terre aux hommes et leur donner la possibilité de mener une vie humaine et heureuse ici-bas. Volkhausen entre-

(1) M. v. M. Mémoires, Tome I, p. 190.

prend avec elle la lecture de Schleiermacher; ce panthéisme subjectif qui fait de Dieu une réalité conditionnée par le monde et qui le conditionne, ne l'attire plus, « c'est un libéralisme qui se trompe lui-même » (1). A cette divinisation de l'homme, elle préfère la déification de ce dernier, qu'elle trouve dans les écrits de Feuerbach, dont « Les fondements de la philosophie de l'avenir » viennent de paraître. Dieu, cette fois, n'est plus une réalité en soi, transcendante ou immanente. On a trop longtemps proclamé que l'homme est la création de Dieu, à présent Feuerbach conclut que Dieu n'est qu'une création de l'homme. L'homme ne serait, d'après lui, que « ce processus nerveux à double face » dont une des faces serait Dieu. Le sens du Christianisme n'amène pas Malwida à un froid athéisme, mais à une sorte de mysticisme païen, qui pour elle est « l'expression d'une morale pure et humaine ». Croyant s'être ainsi dégagée de toute contrainte, elle rêve de libérer la femme des préjugés dont elle a été victime, désireuse de l'amener au plein développement de ses facultés, jusqu'ici négligées par la civilisation. Elle conçoit le projet d'établir une vaste correspondance entre les femmes et les jeunes filles de même aspiration, en d'autres termes, de créer une sorte d'association féminine.

Mais les souffrances morales qu'elle endure silencieusement minent ses forces physiques; elle tombe malade et à peine est-elle remise, que M^{me} Althaus meurt. Ainsi s'achève tristement, comme elle avait commencé, cette année 1848.

Après un long serrement de main échangé sur la tombe chère à tous deux, Malwida et Théodore ne se sont pas revus. Malwida suit toujours avec le plus grand intérêt les articles qu'il écrit et qui soutiennent en tous points le vœu de l'assemblée nationale. Il s'est élevé avec véhémence contre la Prusse au moment où celle-ci, par l'accord de Malmö avec le Danemark, a donné un blâme public à l'assemblée de Francfort qui avait décidé de s'emparer du Schleswig par les armes. De la direction du Journal de Brême, il est passé à la direction du Journal du Nord. Au printemps, un nouvel événement aggrave les dissensions entre Francfort et Berlin.

Le 28 avril, le roi de Prusse refuse de former l'empire allemand, parce que ce projet d'unification venant de Francfort lui semble un moyen détourné d'établir la république. Les représentants de l'Assemblée nationale s'indignent et la presse fait

(1) M. v. Mémoires, Tome I, p. 198.

appel à tous les groupes de la nation en les invitant à prendre les armes pour briser la résistance de Berlin. Théodore Althaus fait paraître, le 13 mai 1849, un article très ardent en faveur de la force que préconisent ses amis de l'Assemblée Nationale. Le 14 mai, il est arrêté pour haute trahison. Le 17, il écrit à sa sœur : « Je suis, comme tout bon patriote, dans la même situation que mon pays, c'est-à-dire en prison provisoire » (1). Il est condamné à trois ans de détention.

Un tel coup ne peut laisser indifférente celle qui n'a pas cessé de l'aimer; elle oublie son orgueil et ses souffrances personnelles pour assurer le prisonnier de toute sa sympathie. Cette émotion n'est pas faite pour rétablir la santé de Malwida de Meysenbug, ébranlée par trop de chocs successifs. Pour se remettre, elle obtient d'aller faire une saison à la mer et va passer les mois de juin et juillet 1849 à Ostende avec « la petite » et son amie de Berlin.

Pendant le voyage d'aller, elle fait la connaissance d'une Hongroise dont elle gagne la sympathie en l'assurant de son enthousiasme pour la cause de la Hongrie; cette jeune femme n'est autre que Thérèse Pulsy qui va rejoindre son mari à Londres, où le gouvernement républicain, récemment proclamé, vient de le déléguer. Pendant son séjour à Ostende, au contact de la mer, les forces de Malwida reviennent, une autre rencontre a pour elle une influence déterminante : celle d'un jésuite dont elle se plaît à reconnaître l'intelligence, mais dont les efforts pour la convertir sont plus qu'infructueux. Ils lui permettent de s'affirmer sur le terrain de la discussion et de prendre conscience des forces de sa pensée. Elle soutient l'entière liberté de ses opinions religieuses, et la cause qu'elle défend pour la première fois en face d'un étranger lui devient plus chère encore.

Les échos des derniers échecs de la révolution badoise, la trahison de Görgey attristent son retour. L'hiver est plus pénible que jamais, car toute confiance cesse de régner entre Malwida et sa famille. « Elle est absolument traitée comme une personne coupable, son beau-frère et son frère lui adressent à peine la parole, ses nièces, des jeunes filles insouciantes, sont réservées et gênées en sa présence » (2). Si elle passe des soirées à lire avec « la petite » et Volkhausen la Philosophie de l'histoire de Hegel, ces soirées lui sont comptées comme des crimes.

(1) F. A. : Th. Althaus Ein Lebensbild, ch. XI, p. 355.

(2) M. v. M. Mémoires, Tome I, p. 214.

Au milieu de cette détresse morale, elle n'oublie pas le prisonnier dont l'esprit continue à passer dans chacune de ses inspirations. Elle sait par « la petite » que, pour se distraire, il s'est tourné vers l'étude de l'Orient. « Tout l'Orient lui fait l'effet d'un champ de pierres dont parle l'Evangile; le blé lève vite et fort; des centaines de grands dominateurs et héros de poésie se succèdent, mais chaque brin d'herbe, chaque dynastie, chaque centre de culture, se dessèche vite, car la terre, comme la mentalité des hommes, n'a pas de profondeur » (1). Une des plus grandes tristesses de Théodore est de savoir Julius Froebel proscrit de Vienne, où il avait été emprisonné avec Robert Blum s'embarquant à Liverpool pour l'Amérique. A quelle ruine sera bientôt livré le vieux monde ! Pour Noël, il reçoit un arbre orné par une main inconnue. Comment ne devine-t-il pas que la femme dans la vie de laquelle son esprit a jeté tant de lumière, venait, sous cette forme, illuminer sa solitude et réchauffer son cœur à la flamme du souvenir ? Si le départ de Julius Froebel est pour Théodore une cause de chagrin, il devient au contraire pour Malwida l'espérance d'un avenir lointain. Elle avait appris à le connaître à Francfort par Théodore et par correspondance. Aussitôt arrivé en Amérique, Froebel lui écrit de venir le rejoindre. Dans ce monde nouveau il y aurait place pour de vastes réalisations et jamais trop d'aide pour former de nouvelles intelligences dans les principes libéraux. Froebel n'est pas le seul que les lettres de Malwida soutiennent à distance. Lorsqu'elle avait appris l'emprisonnement de Kinkel, elle avait noué une correspondance avec sa femme, dont le jugement avait apprécié son esprit. Jeanne Kinkel dit à son mari son admiration pour elle en ces termes : « Les esprits qui partagent les mêmes aspirations m'envoient leurs vœux de sympathie. Plus que toutes les autres, la lettre d'une femme supérieure m'offrant son amitié m'a ravie. Elle appartient, par son éducation, à un rang social auquel je ne saurais assimiler aucune des femmes que je connais, si intelligentes soient-elles.

« Tu peux juger de sa valeur, toi qui connais le niveau intellectuel de mes correspondantes. Ma nouvelle amie appartient à la noblesse du Nord; longtemps elle s'est vouée exclusivement au culte de l'art, mais elle a compris, par la suite, combien il serait plus noble d'appliquer ses efforts à aider et à consoler les classes moins heureuses, plutôt que de demeurer enfermée dans

(1) F. A. : Th. Althaus Ein Lebensbild, ch. XI, p. 375.

ces hauteurs solitaires où sont relégués les dieux. Son esprit est d'une pureté de cristal et la forme qu'elle donne à ses pensées possède un charme qui trahit le raffinement des milieux où elle s'est développée. Elle doit être très jeune encore, ou sinon elle possède le secret de la jeunesse éternelle et d'un esprit poétique que trente années d'existence n'a pas entamé. Celui qui, au-delà de cet âge, est resté jeune, le sera toujours » (1). C'est à cette jeunesse, à ce goût de l'inattendu, que Malwida doit les élans qui l'entraîneraient vers le Nouveau-Monde si elle ne craignait d'attrister sa famille. Avant de lui infliger cette séparation, qu'elle envisage cependant, elle songe à partir pour Hambourg, où Charles Froebel, le plus jeune frère de Julius Froebel, est à la tête d'une école supérieure. L'enseignement que l'on donne aux femmes, dans cet établissement, est à peu près équivalent à celui qu'offrent les universités aux jeunes gens. Cette seconde voie ne saurait être interdite à Malwida par sa mère qui souffre elle-même du désaccord familial.

Pendant cet hiver dont les soirées sont si longues, Malwida écrit le récit de son voyage à Ostende, qui nous donne un aperçu général de ses opinions au moment de son départ pour Hambourg.

En rapportant dans les premières pages de ce « voyage à Ostende » (2) les paroles d'un personnage imaginaire, Malwida de Meysenbug exprime ses propres déceptions devant l'échec de la révolution. « Là où on présageait tout un avenir d'espérance et de victoire, apparaissent à présent les signes avant-coureurs d'un destin tragique. » Ce destin est une sorte de jugement dernier pour les individus et les peuples. Ceux qui ont reconnu l'idéal social sont sauvés, ceux qui n'ont pas préféré cet esprit à tout sont jugés et anéantis, bien qu'ils triomphent apparemment. Ils ne savent pas, dit Malwida de Meysenbug, qu'ils ne peuvent tuer que les corps, mais qu'ils ne peuvent tuer l'esprit, car celui-ci est immortel. La pensée ressuscite des tombeaux, revient et se renouvellera dans l'humanité jusqu'à la fin du monde.

Cette image lui est suggérée par la « Mise au tombeau » du Christ de Van Dyck et nous voyons combien se mêlent intime-

(1) Drittes Jahrbuch. M. v. Meysenbug Schule. Kassel 1931, citation de B. Schleicher, p. 6.

(2) Malwida v. Meysenbug : Gesammelte Werke, herausg. v. B. Schleicher 1922, Deutsche Verlagsanstalt Stuttgart vereinigt mit Schuster u. Loeffler. T. IV, p. 181.

ment ses idées politiques et mystiques. Devant ce tableau, elle pense : « à la décomposition n'est rendu que le corps, cette enveloppe arrachée au limon de la terre, qui est reprise par la loi de la transformation éternelle de la matière. L'esprit immortel échappe à la destruction et retourne au principe dont il émane. Oui, la pensée immortelle renaît et se perpétue, elle n'est pas engloutie dans la tombe. Pourquoi chercher parmi les morts ? Déjà celui qui est ressuscité apparaît à ses amis affligés dans son immortelle clarté. Il s'avance à travers les siècles de l'histoire, il triomphe dans le sang des martyrs et des défenseurs de leur foi. Au milieu des révolutions, les initiés sentent passer son souffle et dans l'efflorescence des arts et des sciences, ils trouvent son rayonnement, dans tous les cœurs qui s'ouvrent à l'avenir de l'humanité, il fête sa résurrection » (1).

La religion nouvelle de l'idéal n'est qu'une des manifestations de l'esprit éternel. Les sens sont les antennes de l'esprit, le sublime mène à la compréhension de l'éternel, mais au lieu d'accomplir des cérémonies dans un temple, au son de psalmodies, tout ce qu'il y a de grand, une symphonie de Beethoven, un site pittoresque, s'unira pour fêter l'idéal. « Certaines manifestations de la vie ne pourront plus être considérées comme sacrées, tandis que d'autres seront considérées comme profanes, toute la vie sera sacrée. Ainsi sera réalisée la parole de Feuerbach : *que le vin et le pain soient sacrés, mais aussi l'eau.* »

Après s'être dégagée du formalisme religieux, Malwida de Meysenbug fait de toute la vie un acte religieux, c'est-à-dire en rapport avec un idéal. Plus de Christ médiateur, chacun devant être son propre médiateur entre le Dieu qu'il porte en soi et la matière. Il faut résoudre dans la lutte et la souffrance le conflit entre ces deux forces; car toute la vie se résume à rendre l'esprit créateur, libre dans la créature dont il doit faire un chef-d'œuvre, suivant la loi d'harmonie qui préside à son évolution et tend à la ramener vers la pensée parfaite, selon laquelle elle a été conçue, qu'on l'appelle *Dieu, Esprit* ou *Idéal*.

Il ressort de cette définition de la vie que chacun doit chercher la vérité, ce qui le guidera vers le perfectionnement; mais il ne faut pas que ce qui est vérité pour les uns devienne un système auquel les autres soient asservis, ou se soumettent par paresse. Il faut que chaque individu soit une fin en lui, et obéisse à la loi de sa propre évolution qui sera nécessairement en har-

(1) M. v. Meysenbug *Gesammelte Werke*, op. cit., T. IV, p. 212.

monie avec l'évolution de tous, conçue selon la même pensée parfaite. Le but de chacun doit donc être de se développer en aidant au développement de tous. Cela en prenant toujours plus conscience de soi-même, et en acquérant une connaissance toujours plus grande de la vérité. Autant que l'on puisse saisir la pensée de Malwida de Meysenbug, en voilà le résumé.

La vérité n'est pas absolue, et ne se présente pas de la même façon pour tous, c'est ce qui fait répondre à Malwida de Meysenbug, en discussion avec un jésuite défendant la stabilité du dogme : « Oui, la vérité est une, elle est absolue en elle-même, mais nous, êtres finis, nous ne pouvons embrasser l'absolu, nous ne connaissons d'elle que sa révélation qui se poursuit chaque jour à travers la création et l'esprit qui reconnaît sa loi et son but. »

Son interlocuteur de reprendre :

— Il faut des hommes éclairés pour que la foule s'appuie sur leur autorité.

— Non, il faut éveiller la conscience de la foule pour que les individus expérimentent seuls la vérité.

— L'homme est ainsi livré à lui-même, comment acquerra-t-il la certitude d'être relevé de ses fautes si aucun représentant de Dieu ne le libère ? Ne savez-vous pas quelle puissance de relèvement et de purification renferme la confession et l'absolution ?

— Bien plus humainement digne, bien plus beau que cette accusation, serait le redressement constant de la volonté par elle-même, chaque faute produirait en elle une réaction et le mal n'aurait bientôt plus d'emprise, « car le mal consiste seulement à ne pas vouloir ce que l'esprit veut. »

— A ce compte-là, chacun serait au rang de prêtre et d'apôtre du Christ.

— Tous en effet doivent être des apôtres de l'Esprit.

— Vous croyez seulement alors à une partie de l'Evangile ?

— Je crois à ses enseignements, comme à des vérités que mon esprit reconnaît avec joie pour fondement de la vie morale.

— Vous n'êtes pas logique et devez admettre tout ou rien.

— Pourquoi cela ? Je n'y vois pas une révélation surnaturelle infaillible, mais une production de l'esprit humain en partie vraie, en partie erronée.

— Croyez-vous, oui ou non, que le Christ est Dieu ? Croyez-vous au mystère de la Trinité ?

— Non, répond hardiment Malwida de Meysenbug, je regarde

le Christ comme une forme très pure de l'Esprit et je crois à l'unité de l'Esprit.

— Pourquoi donc alors la mort du Christ ? Pourquoi fut-il crucifié pour avoir dit : « Je suis le fils de Dieu » ?

— Pour prouver simplement qu'il pouvait donner sa vie pour ses idées. Les juifs devaient le crucifier parce qu'il fut et sera toujours vrai que l'esprit qui brise la vieille forme est regardé par les hommes des temps révolus comme un renégat, un être sacrilège et il sera mis à mort sur une croix ou plus cruellement encore. Pour reconnaître la loi qui le fait agir, il faut connaître celle que dicte la liberté : La vie de l'esprit ne s'arrête jamais, elle porte son développement par delà toutes les existences.

— Séparée de toute église, vous n'avez donc pas de religion ?

— J'aspire au culte de l'avenir ; quand l'humanité reconnaîtra Dieu en elle et que la seule vraie piété consistera à chercher sans relâche l'Esprit et à mépriser la forme que celui-ci n'habitera plus.

Pour que l'humanité s'élève à cette conception religieuse, il faut que chacun ait le temps de penser ; et voilà pourquoi Malwida nous rapporte la parole prononcée par la femme d'un gardien de phare : « J'aimerais me reposer de ma vie de perpétuel labeur et réfléchir un peu. » Et conclut : Voilà tout le secret du socialisme et cette revendication à elle seule le justifie : « Ne pas être considéré comme un simple instrument dont on utilise la force sans se préoccuper de rien d'autre », voilà ce que réclame un autre personnage du récit : Quand on songe que d'innombrables créatures ont à peine conscience d'être des hommes tant ils sont exténués par un travail de bête de somme !

Est-ce juste que les uns travaillent sans jouir de l'existence et que les autres jouissent sans travailler... que l'on ne vienne pas parler d'un Dieu bon ! Comment accepterait-il un ordre de choses où les hommes soi-disant créés à son image ne peuvent même pas s'éveiller à la vie consciente ?

Il est plutôt à croire que si la majeure partie des habitants de la terre ne peuvent vivre en hommes, la faute en est à la mauvaise organisation de la société dont les institutions ne sont encore arrivées à maturité. Il faut donc en premier lieu qu'elles évoluent de façon à ce que chacun puisse devenir en réalité ce qu'il est en puissance. On comprend que le vieux monde voie un ennemi dans le socialisme ; les exigences du droit traditionnel se font jour dans l'opposition perpétuelle des favorisés du sort, aussi, exhorter le peuple à ne plus implorer la pitié, mais à récla-

mer ses droits, voilà du nouveau. L'heure de la décision sonne.

L'humanité est à l'état embryonnaire, mais il faut qu'elle suive les lois de la nature et parvienne à l'efflorescence ; la semence de la liberté que la terre a reçue doit porter ses fruits. S'il ne s'agissait pas de l'inévitable poussée du devenir, ce serait folie d'ébranler le vieux monde, mais il n'y a pas à choisir, il faut marcher dans le sens de cette force ou bien être brisé par elle. Ceux qui ont compris cela n'hésitent pas à lutter pour la victoire du socialisme et, songeant à l'échec apparent de 1848, Malwida de Meysenbug ajoute : « Ce n'est pas parce que du premier coup le socialisme n'a pas triomphé de l'égoïsme et de l'instinct de jouissance qu'il faut le condamner comme une folie. Malgré les efforts qui seront déployés contre lui, il poursuivra sa marche car il est une phase de l'histoire qui a sa justification dans le renouvellement du monde. La révolution et les philosophes du siècle dernier sont faits prophètes et si l'on accorde au Christianisme la valeur d'un fait historique considérable, on doit reconnaître la même valeur au socialisme, qui est son aboutissement rationnel. Quelle est la signification politique du Christianisme par rapport à l'antiquité ? Il visait à supprimer la distinction des castes du vieux monde, se basant sur l'égalité de tous par rapport à l'Esprit. » (1) Malwida de Meysenbug fait remarquer ici que le socialisme n'est pas ce « communisme borné qui réclame l'égalité matérielle. » La différence d'ardeur au travail aura tôt fait de ramener l'inégalité.

Qu'est la signification politique du Christianisme par rapport à l'avenir ? Il faut entrevoir une humanité idéale en donnant comme but à l'homme son propre idéal et en comprenant toutes les nations indistinctement dans cette humanité supérieure.

Que réclame le socialisme ? La possibilité pour tous les individus de se développer conformément à la loi de leur nature, en accord avec le progrès de l'humanité. La Pensée première dispersée sous mille formes tend à se reconstituer dans son unité. « Le Christianisme a prêché l'amour, le socialisme au nom de l'amour exige le droit. »

Ce droit ne pourra encore pas établir l'équilibre, tant que la moitié de l'humanité en sera privée, — la femme est, à titre égal, un individu dans la société.

Egalité ne veut pas dire similitude, et il n'est pas question de faire de toutes les femmes des Amazones aux mains armées, ni

(1) M. v. Meysenbug *Gesammelte Werke*, op. cit., T. IV, p. 267.

même des professeurs, des avocats, des ministres. Ce qu'il faut, c'est l'égalité possible de développement intellectuel pour la femme et pour l'homme.

N'est-il pas exact que plus un être a de vues générales, plus il conçoit l'organisme en entier, mieux il peut remplir sa tâche particulière en vue du bien commun ?

C'est dans le libre épanouissement de toutes ses facultés que, consciente d'elle-même, la femme sera vraiment « femme » au sens le plus noble du mot. Cela veut dire que l'on doit donner à la femme une valeur propre avant de l'élever en vue de la tâche qu'elle aura à remplir au foyer et auprès de son mari. Lorsque celui-ci ne prendra plus la femme pour une esclave, ou pour une idole, lorsque, moins orgueilleux, il ne désirera plus être seul créateur, mais considérera la femme comme une moitié de son existence consciente d'elle-même, il trouvera une compagne, un appui, et la société qui repose sur la famille en sera consolidée. Contrairement à certains courants de l'époque, Malwida de Meysenbug défend le mariage, mais elle veut qu'un amour confiant de part et d'autre en soit la base, et non un contrat de mots vides de sens. Si le socialisme attaque le mariage, c'est que, là comme dans d'autres institutions légales et religieuses, il ne trouve qu'une formule sans vie.

Ce que Malwida de Meysenbug réclame en tant que féministe, c'est que l'égalité des droits ne soit pas pour la femme un vain hochet destiné à lui faire oublier son bonheur manqué, mais qu'elle soit la base sur laquelle elle édifie librement sa personnalité.

Elle pourra ainsi en toute dignité mener une existence indépendante, lui assurant le bonheur d'un être qui porte sa satisfaction en lui-même.

Elle voudrait que l'on considérât dans la femme l'être humain capable de développement avant de la limiter au rôle d'épouse et de mère.

Voilà quelles sont les idées essentielles de Malwida de Meysenbug, lorsqu'elle doit choisir entre ces deux alternatives : abandonner cette personnalité qu'elle a péniblement acquise, ou lutter contre son entourage. Elle opte pour la lutte, que tant d'autres dans le même cas choisissent au même moment; Herzen écrit en 1849 : « La liberté de l'individu, c'est une chose immense, c'est d'elle et seulement d'elle que peut se développer une véritable liberté du peuple, l'homme doit respecter en lui-même sa liberté, non moins que dans son prochain, que dans tout un

peuple. Se soumettre contrairement à sa conviction est immoral... » (1) Partageant la même opinion, Malwida de Meysenbug part pour suivre à Hambourg les cours de l'école supérieure ouverte aux femmes de toutes les classes, de tous les âges et à toutes les aspirations libérales.

La fondation de cette école est intimement liée au mouvement catholique allemand des Communautés libres fondées par Arnold Ronge, à Hambourg, fin novembre 1846. Ronge, prêtre suspendu de ses fonctions pour s'être montré hostile aux fêtes idolâtres de l'évêque de Trèves, était venu prêcher devant un nombreux auditoire une sorte de seconde réforme du catholicisme. « Il voulait opposer à l'église romaine avec ses dogmes, ses superstitions, ses hiérarchies, sa domination sur les masses, l'église catholique allemande populaire qui combattrait pour la régénération de l'humanité et la réconciliation des classes sociales. Son souffle devait être celui de la liberté et de l'amour » (2). A Leipzig en 1845, Ronge avait fixé dans les grandes lignes les principes qui devaient inspirer le mouvement. On abandonne les rites traditionnels du culte catholique pour s'en tenir à une forme de christianisme primitif. On ne reconnaît en matière de foi qu'une seule autorité : les Saintes Ecritures... Avant tout : liberté de conscience. Chaque communauté a le droit et le devoir de former ses propres croyances. On appelle ce courant une seconde réforme. On y voit un lien national qui unit le peuple allemand tout entier. A Hambourg, sous la direction de Weigel, le mouvement est appelé : humanisme ou religion de l'humanité. « L'homme est la révélation du divin et le seul devoir de l'homme sur la terre est l'amour de l'humanité. Dieu s'est fait homme en chacun de nous, le royaume du bien, de l'amour, est en nous-mêmes. La prière nous met directement en relation avec Dieu, esprit universel, source de toute vie. Jésus-Christ est venu révéler l'unité de l'esprit humain et de l'esprit divin et chacun doit prendre conscience de cette unité. » (3) Le 3 mars 1848, le Sénat de Hambourg avait reconnu ce groupement sous le nom de « Communauté chrétienne libre ». Toutes les confessions ne tardent pas à fournir des adeptes à ces communautés. Ronge avait de suite songé à s'assurer le concours

(1) Herzen : *L'autre rive*, p. 3-4.

(2) *Zeitschrift des Vereins für Hamburgische Geschichte* Band XXII Hamburg. W. Mauke Söhne 1925, S. 148.

(3) *Ibidem*. S. 159.

des femmes, nombreuses parmi ses adeptes. Il pensait d'ailleurs que « si cette idée de l'humanité libre ou l'idée d'une existence développée librement en Dieu d'après ses propres lois est née, elle est inséparable de l'idée du développement libre de l'esprit féminin. » (1) Parmi les femmes de Hambourg les plus dévouées se présente Emilie Wustenfeld, née à Detmold, ayant épousé un commerçant de Hambourg, elle n'avait cessé de témoigner sa sympathie à tous les opprimés, dans le domaine religieux, politique ou social. « Attentive aux préjugés dont souffraient les femmes juives, elle avait pris part à l'association fondée en novembre 1845 par Alton Rée pour soutenir les intérêts sociaux et politiques des juifs. Elle avait porté ses efforts sur l'éducation des femmes qui, retranchées encore de tous les rapports sociaux, avaient tant de difficultés à s'adapter à la civilisation européenne comme le prêchait Alton Rée. En effet, ce dernier voulait que tout juif prenne les mœurs du pays afin d'acquérir le droit de citoyen. Dès que la communauté libre dont elle avait fait partie aux premiers jours eut suggéré la fondation d'une école pour favoriser le développement intellectuel des femmes, elle s'était mise en quête d'un appui. Elle avait trouvé la direction souhaitée dans la personne de Charles Frœbel dont elle avait fait la connaissance pendant un voyage en Suisse. Elle avait décidé ce dernier à quitter Zürich, où ses tentatives d'une semblable école avaient échoué, pour venir s'établir à Hambourg. C'est ainsi que le 1^{er} janvier 1850, Emilie Wüstenfeld avait ouvert l'école supérieure dont la réputation était arrivée aux oreilles de Malwida de Meysenbug.

Au mois de mai, une soixantaine d'élèves et de membres assistants sont déjà recrutés et des femmes viennent de la ville pour assister aux cours. « Il s'agit surtout de former des éducatrices et des professeurs, aussi les enseignements convergent-ils vers ce but. Une classe élémentaire et un jardin d'enfants y sont cependant adjoints. Les cours sont libres, auxquels prennent part un groupe de femmes et de jeunes filles venant de l'extérieur. Il n'est pas rare que trois générations viennent satisfaire en même temps leur soif de connaissances. » (2) Les riches, selon un principe cher à Emilie Wüstenfeld, paient pour les pauvres.

Des maîtres et des pédagogues éminents se partagent l'ensei-

(1) Cité des Zeitschrift. f. Hamburg. Geschichte, T. XXVIII, S. 119.

(2) Marie Kortmann : E. Wüstenfeld, Hamburgische Hausbibliothek, p. 57.

gnement, tel le professeur Wiebel que Malwida appelle « le naturaliste », le pasteur Alt, le professeur Petersen, le docteur Rée, Georges Weigelt, le docteur Baade, le docteur Neetz et Boottomley, professeur de dessin. Disterwerf prend un si grand intérêt à cette école pendant son séjour à Hambourg qu'il hésite avant de repousser la proposition d'être nommé directeur. (1)

A peine familiarisée avec ces esprits supérieurs, Malwida se sent pleinement conquise. Il lui semble que vraiment là on a compris l'importance du développement de la femme comme un être qui s'appartient avant d'appartenir à un autre et qui doit se former librement d'après les besoins et la capacité de sa nature. La pensée d'Emilie Wüstenfeld, qu'il ne suffit pas d'accorder le droit civil aux femmes, mais qu'il faut aussi leur fournir les moyens d'en user dignement, est la base sur laquelle s'édifie l'admiration enthousiaste que Malwida voue à cette femme d'élite. Emilie Wüstenfeld témoigne réciproquement la plus grande confiance à Malwida. Elle lui remet bientôt la surveillance morale de la maison, tâche dont celle-ci s'acquitte merveilleusement. Sous sa direction, certains soins du ménage incombent à toutes les pensionnaires; les dépenses s'en trouvent diminuées et la pensée du travail dans l'intérêt de l'œuvre commune n'humilie pas, car « le travail le plus humble, lorsqu'il est l'accomplissement d'un devoir, honore l'homme. » (2) En cherchant à réhabiliter le travail manuel, elle obéit intuitivement au courant de l'époque qui faisait dire à Flora Tristan dans ses jugements sur *Enfantin* : « Il a proclamé la sainteté du travail manuel. Cette réhabilitation renferme à elle seule le changement radical de la société. »

Dans le petit groupe de l'établissement, le changement est aussi notoire ; l'état d'esprit des jeunes filles, dont l'activité est ainsi mieux équilibrée, se montre satisfaisant et l'influence que Malwida de Meysenbug se découvre sur son entourage, l'encourage dans son rôle d'apôtre.

« L'idée d'élever les femmes à la liberté complète du développement intellectuel, à l'indépendance économique et à la possession des droits civils, est entrée dans une voie de réalisation. Elle ne doute pas que beaucoup de celles qui auront vu

(1) Marie Kortmann : *Emilie Wustenfeld*, p. 57.

(2) M. v. M. *Mémoires*, Tome I, p. 236.

la première incarnation dans le collège, n'en voient encore le succès complet, sinon en Europe, du moins dans le Nouveau-Monde. » (1)

Cet ordre de choses complètement démocratique, où la loi suprême est le libre exercice de la raison et de l'accomplissement des devoirs sociaux, devra triompher de l'autre côté de l'Océan. Celui-ci ne sera plus une séparation, mais un trait-d'union entre des frères qui travailleront également à une grande tâche : « celle de l'émancipation de l'esprit humain du joug de l'ignorance et des superstitions religieuses et l'union des hommes par le travail, la science, la morale ». Malwida se réjouit à l'idée d'être « parmi les avant-coureurs de cette vraie démocratie qui devrait s'établir dans les deux hémisphères. » (2)

Une lettre lui parvient de Julius Frœbel qui, désirant se fixer en Amérique, lui propose de venir le rejoindre. Elle expose ce vœu à sa mère en joignant à sa lettre celle de Frœbel où il dit : « Nous nous estimons pour nous être rencontrés sous le signe de l'esprit, qui nous a réunis. Notre amitié est née de l'accord entre nos tendances les plus élevées. Nous souhaitons cet amour qui serait l'union de l'estime et de l'amitié et nous réserverait ainsi un rare bonheur. L'amour toutefois reste indépendant des autres sentiments qui unissent deux personnalités et nous ne pouvons savoir, à moins de les connaître personnellement, si cet amour naîtra. Que faire ? Si j'étais libre, je me hâterais d'aller vers vous, mais vous savez que je ne suis pas libre, donc la seule solution est que vous veniez.

« Il est plus que probable que cette rencontre nous mènera vers des liens dont la juste expression sera le mariage. Si cela n'était pas, vous trouveriez en moi un ami, un frère qui serait pour vous un appui aussi dévoué qu'un mari pourrait l'être. Je sens bien les difficultés qui naîtront pour vous de vos sentiments à l'égard de votre famille. Je ne crois pas que votre mère ait une objection à faire si vous lui exposez nos plans ouvertement.... Même si vous ne deviez pas vous plaire ici et prendre de suite le chemin du retour, le voyage vaut la peine de ce sacrifice. Vous n'auriez rien perdu car vous rentreriez avec une richesse d'expériences et d'impressions nouvelles. »

Et Malwida d'ajouter à sa mère : « Voici les paroles de ce noble ami et bien que depuis longtemps je sache que Frœbel est

(1) M. v. M. Mémoires, T. I, p. 277.

(2) M. v. M. Mémoires, T. I, p. 233.

le seul homme que je puisse aimer après Théodore, ma pensée était encore trop incertaine pour te la communiquer... Ici les Frœbel et Emilie Wüstenfeld m'ont d'abord assailli de prières pour que je reste, mais lorsque j'ai confié à cette femme supérieure mes projets de mariage avec Julius Frœbel, elle s'est écriée : « Alors vraiment tout désir égoïste se tait en moi devant la joie de voir deux êtres comme vous, faits l'un pour l'autre, unis par le sort. » (1) « Les Frœbel si malheureux à la nouvelle de mon départ, lorsqu'ils en apprirent la cause, furent si joyeux que cela m'émut. Charles Frœbel me dit : « Je cherchais toujours un moyen de vous attacher ici, afin que vous ne puissiez nous quitter, mais je suis indiciblement heureux que les désirs de mon frère l'emportent. » (2) Il ne s'agit pas là d'un coup de tête car Malwida propose à sa mère d'attendre jusqu'au mois d'août, afin que des amis communs, Scholl entre autres, prédicateur de la commune libre, ainsi qu'un jeune ménage s'embarquant pour l'Amérique, puissent lui servir d'accompagnateurs.

A cette lettre et à ce désir de faire sa vie au loin selon ses goûts, Malwida reçoit une réponse de sa mère qui lui cause le plus profond chagrin. Etroitement liée aux préjugés de la société de Detmold, non seulement sa mère ne comprend pas ses aspirations, mais elle en est scandalisée jusqu'à lui répondre : « Toi autrefois si délicate, si féminine, tu es tellement pervertie par tes malheureuses idées que tu veux aller loin de nous et te jeter dans les bras d'un homme que tu ne connais pas. » (3) Devant ces amers reproches, Malwida n'hésite pas à sacrifier ses désirs à la tranquillité de sa mère, mais non sans s'indigner qu'elle ait pu être l'objet de pensées aussi noires. Elle écrit le 29 juin 1850 : « Je m'étais attendue à rencontrer ton amour soucieux de mon bien en m'adressant à toi avec tant de confiance et en te communiquant exactement mes projets. Que tu aies éprouvé de la peine à me voir partir, je m'y attendais, ta peine eût été aussi naturelle que la mienne de vous quitter, mais j'avais déjà oublié de loin que vous pouviez me juger autrement que bonne et honnête. Les sentiments que j'ai rencontrés auprès de vous m'obligent à faire le sacrifice que tu réclames. Les événements prouveront que j'étais digne de la confiance à laquelle je venais

(1) Deutsche Revue. November 1905. XXX Jahrgang, Stuttgart Leipzig 1905, citée par G. Monod, p. 230.

(2) Ibidem, p. 231.

(3) M. v. M. Mémoires, T. I, p. 233.

faire appel..... Le bonheur auquel je renonce, vous ne pourrez jamais vous l'imaginer, et d'ailleurs vous n'en conviendrez pas.

« Adieu et puisse la peine que je t'ai causée involontairement s'effacer sans laisser de trace. » (1)

Son cœur à elle, d'ailleurs, n'a pas de rancune, car le 16 juillet elle écrit à nouveau à sa mère une lettre où elle retrace son activité et où elle dit simplement : « Je ne comprends pas encore que je vous aie tant attristés par mes désirs. J'ai d'ailleurs maintenant fait à ta volonté le sacrifice de mon désir terrestre le plus cher. A présent, n'en parlons plus. Je vais te raconter ce que je pense faire afin que tu me donnes ton assentiment. Les Frœbel et Emilie Wüstenfeld m'ont priée de rester pour les aider dans leur tâche... » (2) Cette dernière particulièrement était heureuse de s'assurer le concours de Malwida car elle n'était pas en complète intelligence avec les Frœbel, moins partisans qu'elle de l'indépendance dans les hautes classes. L'été s'écoule très animé par le passage de démocrates proscrits en partance pour l'Amérique. Entre autres Schurz, qui vient de faire évader Kinkel et Sattler, révolutionnaire bavarois, qui a décidé de consacrer ses jours et sa fortune à fonder une colonie allemande en Virginie. Des conférenciers éminents viennent aussi rehausser l'intérêt des soirées hebdomadaires de l'école supérieure. Ces soirées réunissent les élèves et leurs maîtres et sur l'initiative de Malwida, chacun est tenu de donner son opinion ; ainsi les femmes et les jeunes filles les plus timides s'accoutument à parler franchement devant un auditoire et à se défaire de toute fausse honte. Ulich vient en juillet remplacer Weigelt pour une semaine et expose ses vues d'une façon originale et intéressante. Haldenberg, venu pour le congrès des professeurs du Nord de l'Allemagne, fait quelques conférences, puis Jakob Venedey est tenté de rester comme membre enseignant. En août, Malwida a l'occasion d'entendre l'actrice française Rachel. « Une telle force d'expression ne m'avait jamais été révélée. Elle a donné « Marie Stuart » et a rendu la scène entre la reine d'Ecosse et Elisabeth avec une passion émouvante et vraiment inégalable ; elle a fait preuve de la plénitude d'un tempérament uni au plus grand raffinement de l'art. La folie d'une souffrance délirante était parfaitement exprimée sans un trait au delà des limites de la beauté ; le tout était étudié jusqu'aux moindres détails et

(1) Deutsche Revue. November 1905. G. Monod, p. 235.

(2) Ibidem, p. 235-36.

cependant rien qui n'ait reçu directement le souffle du génie. » (1).

L'art dramatique a pour elle tant d'attraits qu'elle prie Alton Rée et Brouker de lire à tour de rôle, le soir, des tragédies grecques. Elle est assez liée avec le premier qui souvent l'invite dans sa propriété d'Altona. Le charme de la nature et l'amitié de cet homme compréhensif lui font passer des heures délicieuses qu'elle retrace dans les lettres à sa mère ; elle lui annonce aussi en septembre l'arrivée de son amie de Berlin, Anna Koppe, dont elle se réjouit fort.

Une autre manifestation la préoccupe en septembre : le premier concert de la société chorale, dont elle fait partie, donné en l'honneur de la fête de Weigelt pour le culte des communautés libres, dans la grande salle de concert de Hambourg, où se presse une foule enthousiaste. Malwida se fait recevoir au nombre des adeptes, entraînée par les prédications de ce maître éminent. En envoyant ces discours au démocrate Volkhausen, à Detmold, elle lui dit : « Je les lis avec la joie d'un esprit qui trouve sous les mots les pensées qui lui sont chères. L'idée qu'un tel orateur peut conquérir des foules me remplit d'espoir. » (2) Le jeudi soir tous les membres et amis de la commune se réunissent pour discuter des questions qui intéressent et qui instruisent. Les ouvriers, les pauvres, les riches ne font qu'un autour des tables. A son grand étonnement, Malwida trouve là très rapidement une patrie spirituelle.

Elle est heureuse de vouer à cette organisation toute son activité. Elle visite des familles pauvres, réunit des ouvriers, instruit gratuitement des enfants. Mais parmi les misères, elle rencontre beaucoup de débauche dans cette grande ville et la dépravation morale de certains êtres la remplit de pitié. Un désir immense de diriger ses efforts de ce côté, de prêcher à ces malheureuses créatures une nouvelle morale du travail, s'éveille en elle. Son zèle est si apprécié de la communauté libre que dès le projet de fondation d'une école laïque, lors du vote du Comité de direction pour organiser cette école, *Malwida est élue* à l'unanimité. Elle accepte cette responsabilité partagée par trois hommes et deux autres femmes. En novembre 1850, le moment vient de nommer les maîtres, et il est décidé que les demandes des nombreux postulants seront examinées par la

(1) Deutsche Revue, November 1905. G. Monod, p. 237.

(2) Zeitschrift f. Hamburgische Geschichte, ch. XXVIII, p. 122.

commission, après quoi les candidats agréés passeront un concours. Une lettre d'Elisabeth Althaus apporte à Malwida la plus grande surprise ; elle lui annonce que Théodore, remis en liberté pour des raisons de santé, et retranché de toute activité politique, serait désireux d'être admis à ce concours. Elle comprend que la tâche d'amour qu'elle avait assumée en voulant lui consacrer sa vie n'est pas achevée. Elle répond par une lettre encourageante, prépare de son mieux le jury en sa faveur et l'attend avec une joie qu'elle se dissimule mal à elle-même.

Un soir de novembre, rentrant de ses visites aux pauvres, et se hâtant auprès de son amie Anna malade, on lui annonce la présence d'un étranger. Elle monte. Théodore est là. Malwida dissimule le plus possible son émotion. Elle ne l'avait pas revu depuis le serrement de mains sur la tombe de sa mère. Toutes les souffrances qu'il a endurées depuis disposent le cœur de Malwida en sa faveur. Elle sent qu'elle l'aime plus que jamais, Emilie Wüstenfeld offre l'hospitalité à ce candidat dont les talents assurent le succès. Weigelt est heureux de connaître l'auteur de « l'avenir du Christianisme » qu'il avait lu avec le plus grand intérêt. Théodore passe ses soirées à l'école supérieure et Malwida a la joie de retrouver ses dons brillants d'esprit et de sensibilité. Il lit et discute avec elle et ses amies des sujets particulièrement littéraires. Elle ne tarde pas non plus à retrouver sa faiblesse de caractère. La nature enjôleuse d'Anna Koppe a tôt fait de l'accaparer, mais Malwida, ayant renoncé au bonheur personnel, comprend que dans un amour où sont abattues les limites de l'égoïsme, l'être aimé peut se mouvoir librement. Le jury se prononce en faveur de Théodore qui commence dès les derniers jours de décembre son enseignement dans le plus grand enthousiasme. A Noël, le peintre Lehmann vient se joindre au petit groupe réuni autour de l'arbre où sont amenés des enfants pauvres. L'année suivante s'ouvre dans l'inquiétude. Le 21 janvier, Malwida écrit à sa mère : « Ici règne la plus grande agitation. Le Sénat refuse les cartes de séjour aux maîtres de l'école laïque, bien que celle-ci soit d'accord de fournir les preuves nécessaires en faveur de ces deux caractères irréprochables et bien que la commune ait offert de prendre sur elle toutes les garanties. Simplement parce que Diessenbach et Althaus sont démocrates. L'Autriche doit avoir envoyé des ordres d'éloigner tous les démocrates avant de faire appel aux troupes. J'ai demandé une audience au maire pour lui exposer en particulier l'honorabilité incontestable de sa

famille et, afin de le tranquilliser, je lui ai certifié qu'Althaus voulait instruire les enfants dans la paix. Le maire a été très aimable, m'a lancé des « très honorée Mademoiselle » à la tête, m'a demandé des nouvelles de mon frère et m'a dit, très ouvertement : « Quand bien même nous donnerions maintenant « l'autorisation, dans quelques semaines, un ordre supérieur « nous la ferait retirer. » (1)

Théodore doit partir. Ses adieux à l'école, sa pâleur mortelle révèlent la gravité du coup qui lui est porté. Il ne peut se résoudre à s'éloigner complètement de Hambourg et s'installe à Wandebek d'où il écrit à sa sœur le 1^{er} mars : « Que l'activité de l'école et de la commune me soit interdite, voilà le premier grand malheur de ma vie. Je ne peux réussir à tirer un bienfait de ma situation. C'est le premier cas où je me trouve en face d'une perte. » (2) A l'école supérieure aussi, le trouble est jeté ; les Frœbel ont décidé leur départ. Il faudra attendre une nouvelle direction. Au milieu de ces difficultés morales, Malwida lutte par l'activité ; elle entreprend des classes pour les enfants pauvres, organise une bibliothèque gratuite. De mauvaises nouvelles arrivent de Théodore, il avait pensé revenir faire des conférences en été sur *l'histoire de la religion en rapport avec l'histoire de la littérature*, mais il doit renoncer même au séjour de Wandebek. Le 27 mars, elle reçoit une lettre de Stühr où il écrit : « Je suis arrivé ici à moitié mort. Mon rhumatisme à cause des routes mecklembourgeoises, des pavés et des cahots est tombé sur les poumons et sur le cœur. Oppression incessante... » Premiers symptômes alarmants de la leucémie qui le ronge.

Pour ne pas lui laisser cette impression d'isolement, Malwida le rejoint à Stühr en août sous le prétexte de faire une cure pour ses yeux. Elle peut à peine dissimuler son émotion en trouvant Théodore si changé. Les tourments physiques et moraux qu'il endure incitent Malwida à le défendre contre tous ceux qui pourraient accuser sa légèreté passée. Elle écrit à Emma Robinoff le 8 août 1851 : « Nous avons des entretiens intéressants avec le docteur Kahl, avec le vieux docteur Fuchs et avec Théodore Althaus. Vous maltraitez vraiment trop ce dernier. Si vous le connaissiez vous seriez dans le cas de

(1) Deutsche Revue, Dezember 1905. Gabriel Monod, p. 347.

(2) F. Althaus : Th. Althaus ein Lebensbild, p. 439.

Marguerite vis-à-vis de Faust, vous l'aimeriez et ne le craindriez pas comme un Méphisto. » (1) Son affection pour cet ami malade ne lui laisse pas de trêve, elle est navrée lorsqu'elle le voit pâle et défait, allant au-devant d'une mort prématurée, triste et silencieux dans sa chambre où il reste seul des heures entières absorbé par la souffrance et la grande lutte de la résignation, si difficile quand l'âme est encore pleine de jeunesse, de poésie et d'idées d'avenir. Quel impétueux désir elle sent de lui dire : « Reconnais-moi donc enfin pour ce que je suis, pour cet être fraternel que toi-même tu t'es attaché avec des liens si forts qu'ils ne peuvent plus se rompre. Je ne te demande rien que de me laisser t'accompagner encore comme une sœur sur ce sombre chemin que tu suis maintenant, car il serait digne pour des êtres comme nous de boire ce calice ensemble. » (2)

Aucune parole ne trahit la désespérance dans laquelle vit Théodore. Pourtant, un jour, il lui est donné d'en pressentir les abîmes. Lorsque Théodore retrouve quelques forces il vient parfois la chercher pour une courte promenade. Ce jour-là Malwida vient de recevoir une lettre de Julius Froebel en contenant une autre pour lui. Pendant leur halte auprès d'une source, Malwida donne à Théodore la lettre qui lui est destinée et lit elle-même ce nouvel appel lancé du Far-West de l'Amérique. « Triomphez, écrivait J. Frœbel, des difficultés et des scrupules, et venez. Mais je sens que je ne peux pas vous appeler dans un pays si lointain sans vous offrir une protection légitime aux yeux du monde. Venez-y pour devenir ma femme, en nous en remettant l'un et l'autre à notre cœur du soin de donner à ce lien son vrai caractère... Si vous saviez avec quelle anxiété mon cœur attend votre réponse. Si vous vous décidez, amenez-nous des amis. Je pense tout d'abord à Théodore qui se remettrait ici du mal que le vieux monde lui a fait » (3). Mais Théodore qui a lu le même appel adressé par cette voix amie, a rejeté la tête en arrière sur la mousse des rochers qui lui servent de dossier. Ses yeux sont clos et sa figure d'une pâleur de mort exprime une profonde douleur. « Trop tard », dit-il d'une voix étouffée. Lorsque Malwida répond à cette lettre négativement, Théodore ajoute quelques mots où il dit : « Comme je voudrais aller te rejoindre, mais c'est trop tard, je ne suis plus qu'un être chétif et malade,

(1) Lettre inédite en possession de B. Schleicher.

(2) M. v. M. Mémoires d'une Idéliste, Tome I, p. 255.

(3) M. v. M. Mémoires, Tome I, p. 257.

l'ombre de ce que je fus naguère. Je ne crois pas que je puisse jamais guérir ni espérer te suivre » (1).

C'est un déchirement pour Malwida de quitter Théodore afin de regagner Hambourg. Là, professeurs et élèves l'attendent avec enthousiasme. Elle retrouve non seulement Emilie Wustenfelf, Anna Koppe et le petit groupement qui lui est cher, mais encore le démocrate ami de Detmold, Charles Volkhausen, que l'on a mandé pour remplacer Théodore. Malwida trouve auprès de lui et du jeune Julius Campe, des heures précieuses d'échange intellectuel. Pendant l'hiver elle refuse toute invitation en dehors de l'école et concentre ses efforts sur l'étude des jardins d'enfants. A Noël chacun rivalise d'effort pour donner à cette fête un caractère de gaieté et de démocratie. Malgré tous les dévouements l'atmosphère se charge de menaces. Ceux qui bénéficient directement de l'enseignement de l'école laïque et des secours de la communauté, restent attachés à ses principes, « mais dans le cercle étranger on représente le collège comme un foyer de démagogie — où des plans révolutionnaires se cachent sous le prétexte de la science, et on engage fortement les parents à ne pas y envoyer leurs filles » (2). L'orage approche aussi de plus en plus des communes, déjà on en a dissout plusieurs dans différentes parties de l'Allemagne. Le danger n'est pas pour décourager Malwida, qui donne ses moindres instants à la vie de l'école laïque. Au-dessus de toute préoccupation plane dans son cœur l'angoisse mortelle concernant Théodore dont elle a de mauvaises nouvelles. A peine rentré à Detmold il a dû repartir pour tenter un traitement à Gotha. En arrivant il a été pris d'hémorragies qui l'ont affaibli au point de ne plus se relever. Dernière phase de cette leucémie pernicieuse.

Après les fêtes de Noël, Malwida ne peut plus résister au désir d'apporter à Théodore la force de son amour en franchissant avec lui le seuil de cette année angoissante. Elle part brusquement par une aube froide d'hiver et arrive la veille du jour de l'an 1852 auprès de celui qui voulait épargner à tous la peine de partager ses souffrances, et de se sentir impuissant à les soulager. Il est ému en la voyant. Il semble que cette déserte et froide chambre d'hôpital se trouve tout à coup ensoleillée au reflet des souvenirs qu'elle apporte. Le lendemain, elle va quérir des fleurs, l'entoure de mille attentions, travaille auprès de lui

(1) M. v. M., Mémoires, p. 258.

(2) M. v. M., Mémoires, Tome I, p. 259.

en silence. A la fin de la semaine, comme elle doit repartir pour Hambourg, elle réunit ses dernières ressources pour procurer à Théodore un fauteuil confortable. Pendant le dernier repas, Théodore semble avoir repris quelque gaieté et, lui serrant la main, il dit : « C'est à moi de dire au monde que la femme démocrate ne manque pas de cœur comme on a voulu le prétendre » (1).

Le lendemain, en le quittant, Malwida reprend le chemin d'Hambourg la mort dans l'âme. A l'école supérieure les difficultés grandissent; les caractères des élèves des hautes classes deviennent trop indépendants. D'autre part, un grand nombre de membres associés ont fait défection, privant l'école de leur aide matérielle. Le 11 janvier elle écrit à sa mère qu'elle pense quitter Hambourg avec Anna Koppe qui désire ouvrir un jardin d'enfants à Berlin. Dans cette lettre elle se révolte contre les fausses informations données à sa mère sur son compte; elle nie avoir jamais eu d'amitiés répréhensibles et ajoute que si son voyage à Gotha doit être mal jugé par les siens, sa mère doit cependant comprendre qu'il lui était bien facile de ne pas en parler, et que de le raconter est une preuve de son innocence. Encore une fois elle a bien mérité, dit-elle, la même liberté que sa mère a donné à ses frères et sœurs. Pourquoi tant de soupçons doivent-ils alourdir sa vie si cruellement angoissée quand elle songe à l'être aimé qui, dans l'isolement et le silence, assiste à la destruction de toutes ses espérances. Pourquoi ne ferait-elle pas cesser au moins la torture de l'isolement. Le 2 avril elle prend la résolution de quitter Hambourg et d'aller s'installer à Gotha. Le lendemain de cette décision, Volkhausen arrive en retard à l'école et ses yeux brillants de larmes apprennent à Malwida que Théodore a cessé de vivre. Il lui semble que le néant s'entr'ouvre autour d'elle ! un silence absolu ! un grand vide ! Dans la soirée, Volkhausen lui donne les détails qu'il tient de son frère qui était en séjour à Gotha et lié d'amitié avec Théodore : « Vers l'heure du coucher du soleil, Théodore avait prié la garde-malade de l'aider à se mettre dans le fauteuil que Malwida lui avait donné, de le tourner vers la fenêtre, il avait regardé fixement la clarté qui mourait et il s'était éteint avec elle » (2). Une hémorragie avait emporté ses dernières forces.

(1) M. v. M., Mémoires d'une Idéaliste, Tome I, p. 268.

(2) Mémoires : M. de Meysenbug, op. cit., T. I, p. 274.

Les amis de l'école supérieure sympathisent avec la souffrance de Malwida. « Voulant éviter tout retour sur elle-même, Malwida ne vit plus que pour le travail; elle se rapproche de la classe ouvrière, et voit de plus en plus clairement que l'avenir repose sur elle. La révolution purement politique ne l'intéresse plus. Elle comprend qu'elle avortera toujours tant que le peuple restera esclave du capital et de l'ignorance » (1). C'est pourquoi, en s'entretenant avec les ouvriers les plus avancés de la commune libre, elle donne son entière approbation aux associations développées en Allemagne, depuis la révolution, sous l'égide de Ronge. Moyennant une très légère cotisation, ces associations offrent le soir une instruction gratuite. Une bibliothèque prête des livres à domicile, une caisse de secours vient à l'aide des ouvriers en cas de besoin.

Les discussions et les embarras financiers rendent la vie impossible, et Malwida quitte Hambourg avec son amie Anna Koppe. De Berlin, le 2 mai 1852, elle écrit à sa mère qu'une proposition lui est faite de passer l'été en Angleterre, dans une famille, comme institutrice. Le 28 mai elle est obligée d'écrire à sa mère que pour lui être agréable, elle sacrifiera encore ce projet; pourtant elle ne peut accepter le titre de diaconesse qui serait en contradiction avec la profession de foi libérale qu'elle a faite pour entrer aux « Communes libres ». Elle veut garder sa liberté de pensée et de jugement. Elle achève sa réponse du 28 mai en se révoltant contre les accusations à l'égard de Kinkel, auxquelles sa mère ajoute foi, car ces mensonges sont répandus, non seulement par ses ennemis, mais par les oisifs de leur parti qui les calomnient et répandent sur eux des bruits absolument faux, précisément parce qu'ils vont leur chemin tranquillement et qu'ils ne se mêlent pas aux autres, dans leurs stupides conspirations et leurs bavardages. Elle travaille et s'occupe en véritable maîtresse de maison et mère pour procurer du pain aux enfants. Elle donne 24 heures de leçons par semaine, rédige encore le soir un livre; elle s'occupe seule de la tenue de sa maison et surveille l'éducation des enfants.

Ce n'est pas par amour de l'aventure, ni pour le tumulte du monde que Malwida veut aller en Angleterre, elle ajoute: « Anna peut témoigner de mon seul désir de paix. » (2)

Cette paix à laquelle Malwida de Meysenbug aspirait est

(1) M. v. M., Mémoires, p. 275.

(2) Deutsche Revue, mars 1906, p. 367.

bientôt cruellement troublée par la visite de son frère William. Il lui reproche ses opinions avec tant de dureté qu'elle ne peut retenir ses larmes. Il la traite alors de malade. « Non, répliquet-elle, je ne suis pas malade, mais je pleure parce que je vous aime tous tendrement et que je vois que vous ne pourrez jamais user de tolérance; seule elle pourrait nous unir dans un amour digne de nous. Car je pourrais encore vous sacrifier mon bonheur, mes désirs personnels, mais rien ne changera mes opinions; je me reconnais le droit d'en avoir, et, même si je voulais qu'il en fût autrement, je n'y pourrais rien changer, parce qu'il me serait impossible de contraindre ma raison à trouver faux ce qu'elle trouve juste. » (1)

Soit par sentiment du devoir, soit pour intimider Malwida, son frère fait une déposition contre elle. Quelques jours plus tard, en revenant d'une promenade, elle trouve chez son amie Anna Koppe un représentant de la police qui saisit ses papiers et, peu de temps après, l'ordre de départ lui est signifié, le chemin de l'exil est ouvert devant elle.

(1) M. v. M., Mémoires, T. I, p. 284.

CHAPITRE V

**Londres, réfugiés politiques, Kinkel, Mazzini, Herzen -
Vie laborieuse - En famille chez Herzen - L'idéalisme
de Malwida aux prises avec le nihilisme russe -
Arrivée des Ogareff.**

« Par une nuit de mai de l'an 1852, tandis que d'innombrables étoiles brillent au-dessus de la terre sombre d'Allemagne où se trouvent ensevelies tant de magnifiques espérances, un navire anglais se prépare à quitter le port de Hambourg. Trois silhouettes, celles d'une femme et de deux hommes l'accompagnant, se rendent à bord et demeurent sur le pont jusqu'à minuit, absorbés dans un grave entretien. Les deux hommes redescendent à terre et la femme demeurée seule se rend à sa cabine, le cœur douloureusement étreint par le sentiment de sa fuite et l'angoisse du destin aventureux que lui réserve l'exil. Au point du jour le bateau quitte le port; peu à peu la côte allemande disparaît; après deux jours et deux nuits d'une calme traversée, il atteint la capitale anglaise. La voyageuse solitaire qui, pour tout bagage, n'a qu'un modeste sac, demande dans le brouhaha du débarquement le chemin de Saint John's Wood. Un omnibus l'emmène dans ce quartier paisible de Londres. Elle se dirige vers une des petites maisons entourées d'un jardin où habitent les seuls amis sur qui elle puisse compter dans ce pays étranger. En arrivant, elle inscrit son nom sur un papier que lui tend la servante, son prénom : Malwida. » (1) Le foyer où elle vient chercher un refuge est celui de Kinkel. La correspondance qu'elle a échangée avec le prisonnier de Spandau et sa femme lui a laissé au cœur tant de confiance, qu'elle n'hésite pas à venir frapper à leur porte. Elle sait que Kinkel, fidèle à

(1) 3^o Jahrbuch der Malwida von Meysenbug Schule zu Kassel, auf das Jahr 1930-31, S. 6.

sa foi républicaine, à peine évadé, a accepté de quitter femme et enfants pour aller en Amérique. Là-bas, il avait pensé recueillir les fonds nécessaires pour mettre en œuvre les forces capables d'établir la République allemande. Malwida croit pouvoir escompter un appui dans ce défenseur de la liberté. Elle ne se trompe pas... « A peine la servante a-t-elle porté au premier étage le papier sur lequel elle a inscrit son nom, qu'elle entend des cris de joie, on descend l'escalier en courant, la porte s'ouvre et, avant qu'elle revienne de sa surprise, elle se trouve entourée; grands et petits l'embrassent et l'acclament à l'envie. Elle sent avec émotion que la coupe de l'exil perd son amertume, elle n'avait jamais vu ses hôtes, mais ils se connaissaient comme les enfants de la même patrie idéale... Après le premier assaut de questions, ils expriment leur étonnement et leur indignation au sujet des aventures qui ont déterminé sa fuite » (1).

Elle aussi pourrait s'indigner, mais son cœur ignore la rancune, et elle s'inquiète avant tout du tourment que pourrait causer ce départ précipité à sa mère. Aussitôt installée dans la petite chambre qu'elle a louée à côté de la maison de Kinkel, elle vient la rassurer...

Londres, le 29 Mai 1852.

« Chère Mère,

« Tu dois savoir déjà que malgré ma volonté de me soumettre à tes désirs, je n'ai pu y réussir... Ma conduite à Berlin était si calme, si au-dessus de tout soupçon, que je ne pouvais me rendre à l'évidence en apprenant les mesures prises contre moi. Ce n'est qu'aux réflexions de l'employé de police que j'ai compris le rôle de William dans cette affaire. Si terrible qu'ait été ma révolte, je ne veux cependant voir dans son geste que le désir de m'épargner un malheur plus grand, et lui pardonne de toute mon âme... Je me suis rendue chez les Kinkel; ils m'ont accueillie avec une telle joie que toi-même tu aurais été gagnée par l'amitié... Ils ne vivent pas seulement tous deux dans un labeur obstiné, mais sont très bien vus et reçus dans les meilleures familles. Kinkel dit parfois en souriant : « Dieu ! on oublie complètement ici qu'il existe encore une société d'où nous sommes considérés comme rejetés » (2).

(1) Malwida de Meysenbug : *Mémoires d'une Idéliste*, op. cit., T. I, p. 310.

(2) *Deutsche Revue*, op. cit., mars 1906, p. 370.

Cette société existe en effet et la famille de Meysenbug en fait partie. Pour tout encouragement, Malwida reçoit de sa sœur une lettre si pénible, qu'elle écrit à sa jeune amie de Hambourg, Emma Robinoff :

Le 25 Juin 1852.

Emma, mon enfant chérie,

« Tu ne peux imaginer la joie que ta lettre m'a apportée. Ce fut un baume après celle de ma sœur qui, à la nouvelle des événements relatés dans les journaux, désavouant toute affection fraternelle, m'accuse d'attirer la honte et l'opprobre sur toute la famille. Quel opprobre y a-t-il à être poursuivi par ce genre de police, et pour semblable motif ? Si encore on vous reprochait un crime quelconque ! Mais le simple fait d'avoir une opinion à soi est jugé coupable ; parce qu'on agit en conséquence, on entache l'honneur de toute une famille dont les idées sont radicalement opposées... Elle me reproche également de ne vouloir, comme tout le parti auquel j'appartiens, que détruire ; alors, tu comprends l'importance de ta lettre m'apportant la preuve qu'il est encore des cœurs où mes paroles ont été inspiratrices de vie et ont porté des fruits, loin de les détruire... » (1).

Malwida a d'autant plus besoin de la sympathie de ses amis que la lutte se fait âpre.

Si elle n'a plus à redouter la tyrannie politique sur cette terre de liberté, elle ne tarde pas à se heurter à la tyrannie de la médiocrité, aux préjugés, au snobisme. Après quelques tentatives, elle se voit obligée de renoncer au projet d'entrer dans une famille, car le fait d'avoir repoussé toute confession religieuse lui en ferme les portes. Un nouveau problème moral se pose pour elle : la nécessité d'être hypocrite pour gagner son pain.

Le mirage de l'Amérique la reprend. Elle ira plus loin, vers une civilisation plus jeune. Comment réunir les fonds nécessaires ? Elle préférerait mourir de faim plutôt que de demander des subsides à sa famille. Une invitation lui parvient à temps pour la sauver du désespoir. M^{me} Salis Schwabe, qu'elle a connue à Hambourg, l'invite à passer quelques jours dans sa propriété du Pays de Galles. Malwida s'y rend avec joie.

(1) Lettre inédite.

Mr Schwabe, riche industriel, ami de Cobden, libéral comme ce dernier, soutient avec un intérêt paternel toute entreprise d'utilité publique, mais cédant au prestige de son immense fortune, il fraye surtout avec la noblesse. Le train de maison est sur un pied aristocratique : hiérarchie des domestiques, existence patriarcale, vie aux apparences d'ordre et de calme aisance, qui ne laissent pas Malwida insensible à son arrivée. Sachant garder sa liberté, elle s'abstient cependant de la prière en commun qui réunit maîtres et serviteurs avant l'activité du jour. De nombreux amis vont et viennent. L'arrivée de Lord Armhurst met la famille en grande représentation.

« La beauté du pays, plus que les charmes de la société, exerce une action bienfaisante sur son âme. Malwida visite d'immenses carrières d'ardoises; elle prend part à plusieurs parties de campagne, à quelques pas des sommets les plus élevés du Pays de Galles ou à l'ombre des chênes séculaires » (1).

Elle se laisse entraîner si loin par son optimisme dans ses lettres que Kinkel lui fait cette réponse :

« Je vous remercie de tout cœur pour votre lettre et le souffle de bonheur champêtre qu'elle m'apporte; cependant, malgré ce que nous donne la nature, je ne partage pas votre manière de voir sur l'émigration et le renouvellement de l'humanité par la nature. Anglesey vous paraît d'une beauté bien paisible, mais cependant ses arbres sont nourris de sang. C'est là qu'un roi très chrétien réunit tous les druides comme pour une diète et qu'il les fit assassiner... Ce que nous appelons nature ne rend pas l'homme meilleur. Il y a deux classes d'hommes : ceux qui sont honnêtes et ceux qui ne le sont pas; entre ces deux classes, il y a des nuances intermédiaires. Si la société peut cultiver ces caractères, la nature ne saurait les rendre meilleurs... Ne retombez pas dans le paradoxe de Rousseau » (2).

Et pourtant comment ne se révolterait-elle pas à nouveau contre cette société qui élabore des lois réprimant grossièrement « les crimes par un meurtre », lorsqu'un pasteur, ami de la famille Schwabe, soustrayant Malwida aux plaisirs de la campagne, l'emmène à une de ses visites aux prisons, et qu'elle entend un détenu tenir ce raisonnement farouche ? :

« A quoi me sert l'espoir d'une vie meilleure, puisqu'il a

(1) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéliste, op. cit., T. I, p. 340.

(2) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéliste, Tome I, p. 342, op. cit.

fallu que j'endure ici la misère et la faim ? Que voulez-vous que cela me fasse ? Faites-moi sortir de prison, donnez-moi à boire et à manger tout mon saoul, car une fois dehors, je me remettrai tout de même à boire pour oublier ma misère, et alors je battrai ma femme, je l'assommerai peut-être et je serai pendu. D'ailleurs, cela vaut mieux que de vivre comme un chien » (1).

Sombre résonnance qui ramène à l'esprit de Malwida tous les problèmes sociaux. Les problèmes politiques ne cessent non plus d'habiter sa pensée, comme l'atteste l'incident qui survient pendant son voyage de retour à Londres. Un de ses voisins lui prêtant un journal, attire son attention sur deux articles : dans l'un il est question de la pacification de la Hongrie par les armes russes; dans l'autre, de l'établissement d'une ligne permanente entre l'Angleterre et l'Australie. En rendant le journal à son interlocuteur, elle n'hésite pas à lui dire que, seul, le second article mérite, à ses yeux, quelque enthousiasme; elle sait pourtant à qui elle s'adresse. Le *Punch* se charge de rendre familiers les traits de ministres et celui à qui elle fait part du courant révolutionnaire en Allemagne, n'est autre, elle le sait, que Palmerston. Elle est surprise de voir avec quelle aménité il accueille ses déclarations. Celui que les radicaux anglais considèrent comme un adversaire résolu de toute réforme politique et comme leur plus redoutable ennemi est donc vraiment protecteur de toutes les révolutions en Europe ? Cobden lui-même, dont elle a entendu les théories libérales tous ces derniers jours, n'a pas hésité à déclarer que Palmerston est le plus mauvais ministre qui ait jamais gouverné l'Angleterre. Lorsque Palmerston a offert un portefeuille à Cobden ce dernier a refusé, lui rappelant le jugement qu'il avait porté sur lui. Palmerston, avec son caractère bienveillant, s'était contenté de sourire et d'observer qu'un autre personnage politique, qui avait tenu autrefois des propos non moins sévères venait cependant d'entrer avec lui aux Affaires. Cobden de répondre tranquillement : « Mais moi, je savais ce que je disais. »

Ce libre-échangiste fervent n'est pas d'humeur à tenir, comme Palmerston, tous les rôles au Gouvernement.

A peine rentrée à Londres, Malwida est reprise par sa nostalgie du Nouveau-Monde. Les Kinkel ont quelque peine à la réconforter et à la persuader qu'on peut vivre en harmonie

(1) M. v. M., Mémoires, p. 336.

avec soi-même dans tous les pays. Ils lui trouvent des leçons et elle se rend compte de l'opportunité de leurs conseils. Sa vie se dessine, elle écrit à Emma Robinoff, le 15 septembre 1852 :

« Bien chère Emma,

« Maintenant je ne travaille vraiment que pour gagner mon pain quotidien et je sens avec joie combien ce travail me donne de forces. Dans tous les cas, je me rends compte et *je sais* que la théorie n'était pas chez moi uniquement de la phraséologie. Cette harmonie intérieure enfin reconquise, me rend tranquille et heureuse. Je me jette aussi avec moins d'exaltation dans l'opposition qu'en Allemagne, car ici la lutte pour les mêmes idées est plus libre, plus loyale; et pourtant l'on combat avec autant de sérieux et d'attachement à sa cause, mais avec mansuétude, dans la claire certitude que l'évolution doit se faire par la voie paisible où l'on triomphe de l'opinion publique. Ici on peut l'influencer librement... »

Etant donné le droit de meeting et la liberté de la presse, l'opinion publique en Angleterre joue, en effet, un rôle capital. Comment de telles possibilités d'ascendance sur les esprits et de tels facteurs d'indépendance ne tenteraient-ils pas le grand révolutionnaire et pamphlétaire russe, cherchant à se fixer en terre libre ?

A la fin d'août en effet une grande nouvelle fait battre le cœur des réfugiés : Alexandre Herzen vient de débarquer à Londres. Kinkel et sa femme qui, comme Malwida, ont lu avec admiration son livre « De l'autre Rive » se réjouissent de l'accueillir et prient Malwida de se joindre à eux pour recevoir sa visite. Lorsqu'elle arrive, elle trouve avec ses amis, le fils Herzen d'une « beauté remarquable ». Puis Herzen entre : « robuste, trapu, ses cheveux et sa barbe noirs, il a les traits un peu larges des slaves et les yeux d'un éclat merveilleux; » jamais Malwida n'avait vu des yeux refléter tous les mouvements de l'âme avec cette mobilité.

L'esprit incisif de Herzen ne se départit rarement d'une certaine ironie, les jugements qu'il porte même sur ceux qu'il estime comme les Kinkel, en sont empreints. Il écrit :

« Je me suis demandé comment une tête de Jupiter a pu tomber sur les épaules d'un professeur allemand, et comment ce professeur, lui, a pu tomber sur le champ de bataille d'une révolution pour y être blessé, comment ayant été mis en prison et

après s'être évadé et avoir rejoint Londres, il reste malgré tout, professeur allemand. Il est grand de taille, les cheveux blancs, la barbe grisonnante, l'air vénérable, comme marqué d'une onction. Quelque chose du juge et du prêtre, solennel et conscient de sa propre dignité. On trouve ce maintien chez des pasteurs, des médecins de dames, des avocats pour bonnes mœurs, des magnétiseurs, des maîtres d'hôtels de palaces aristocratiques. Il s'est occupé de théologie et s'est libéré de tout dogme; il n'en demeure pas moins prêtre dans ses manières à la façon d'un Lamennais... Il est professeur à Somerset House et fait des cours publics, des conférences sur l'art à Londres et à Manchester, ce que ne peuvent lui pardonner les libérateurs des trente-quatre patries allemandes, toujours affamés de discussions. Kinkel est critiqué dans tous les journaux américains et allemands, on le maudit dans les meetings célébrant Blum, il est détesté par ceux qui trouvent que... ne pas prêter d'argent est un vol. Tous les folliculaires aboient, jusqu'au petit chien mal peigné et sale des bas étages de la démocratie allemande, qui rappelle dans une feuille qui ne sera pas lue les jours heureux de 1848.

« Dans les conférences de Kinkel, tout est très beau; il manque quelquefois une certaine lubrification des roues et ça tourne difficilement. Sa femme est une pianiste remarquable; mais quel ennui étouffant règne dans leur maison, où seuls les enfants, en gambadant, apportent dans leur vie un peu d'air frais ! « Ich bin ein Mensch der Möglichkeit » (Je suis l'homme des possibilités), dit Kinkel pour montrer sa position entre les deux extrêmes. Il croit qu'il est le premier ministre de l'Allemagne future. Kinkel conserve toujours sa dignité. Jeanne est devant lui dans un perpétuel étonnement. Entre eux, ils emploient pour parler des choses les plus insignifiantes, les termes nobles des comédies de bon ton, ou des romans moraux. Kinkel dit sans hâte et en soignant son intonation : « Ma très chère Jeanne, tu es si bonne, mon ange, verse-moi donc encore une tasse de ce thé exquis que tu fais si bien. » « Quelle divine joie, mon cher Gottfried, qu'il te plaise ! Ajoutes-y, pour moi, très cher, quelques gouttes de crème. »

« Elle lui fait croire qu'il est le nouveau Lessing allemand, et il croit que c'est vrai ; mais lorsqu'il a des amis, il la prie de garder le silence. Un jour, une amie arrive en jetant ces mots : « Savez-vous ce qui est arrivé à Heine ?... Il est mort ! — « Mon Dieu, quel bonheur ! s'exclame Jeanne. Moi qui craignais tou-

jours qu'il n'écrive quelque épigramme contre Gottfried ! » Puis, se reprenant : « Mais pour l'Allemagne, quel dommage ! »

Elle ne le laisse pas un instant sans l'entourer d'attentions, la nuit lorsqu'il sort, elle lui donne un revolver et lui dit de prendre garde au vent, aux malfaiteurs, aux mets, et de se méfier des regards féminins, plus dangereux que tous les vents et les pâtés de foie gras. Elle le poursuit sans cesse de sa jalousie et de son amour en éveil. (1)

Serait-ce la cause du désaccord qui règne entre son foyer et la maison de M^{me} de Brunning, si accueillante aux réfugiés allemands ? Malwida, qui a connu cette personne à Hambourg, est admise immédiatement dans le cercle des émigrés qui l'entourent. Là, elle rencontre Løwe, vice-président du Parlement de Francfort ; Schurz, ami auquel Kinkel doit son évasion et tant d'autres réfugiés qui remplissent ce salon de leurs discours et de leurs conspirations. M^{me} de Brunning ne se contente pas d'accueillir ceux qui viennent ; elle va au-devant des misères ; elle visite les quartiers pauvres de Londres. Un soir, elle invite Malwida à se joindre à cette expédition. Ce qui est presque une distraction pour les autres est une torture pour elle, qui croit entendre : « Laissez-nous à nos orgies de pauvreté et de misère, « laissez-nous l'obscurité de notre « gin » et de notre « brandy » « qui, du moins, nous donne un instant d'oubli, s'il nous mène « souvent au meurtre. Que nous importe de finir à la potence, « cela vaut mieux que de mourir de faim dans de lentes tortures « avec notre femme et nos enfants. Ne touchez pas au désespoir « qui cherche à s'étourdir, car il pourrait se lever contre vous « et alors malheur à vous ! » (2)

Le peuple qui, à Londres, se répand à toute occasion sur la place publique et dans les parcs pour manifester son mécontentement et ses revendications, défile en masse le 2 novembre 1852 dans les rues de la capitale. Wellington est mort, vive Wellington ! Celui dont Napoléon disait que son bonheur consistait dans un champ de bataille, semble, par son enterrement, porter un dernier défi à la France. L'Angleterre n'a pas encore dominé le trouble qu'a jeté en elle le coup d'Etat de Louis-Napoléon. Malwida dans une lettre à sa mère rapporte l'impression générale :

« La comédie qui se déroule en France est accueillie ici iro-

(1) Alexandre Herzen, Œuvres complètes, édit. Lemke, Moscou 1929. T. XIV, 301-02.

(2) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéliste, T. I, p. 400.

niquement, car ce comédien, malgré son intelligence, se trompe s'il croit pouvoir tenir le rôle de son oncle, dont il n'a pas le génie. Il ne sera pas empereur longtemps. » (1)

Pendant toute l'année 52, chacun avait pensé en Angleterre : « Le diable seul peut savoir ce qu'il médite. » A présent on le sait : « Louis-Napoléon a trompé deux fois l'Europe : en se donnant d'abord pour un idiot, ensuite pour un homme d'Etat. »

On lui prête seulement cinq projets : la guerre avec la Russie, la guerre avec l'Autriche, la guerre avec la Prusse, l'annexion de la Belgique et l'invasion de l'Angleterre. L'année se finit dans une grande surexcitation. L'Angleterre sert de champ de réaction à tout événement intéressant le continent. Elle est vraiment, selon le mot de Taine, la source d'information de l'histoire européenne.

Les crises politiques prennent chez les émigrés une acuité particulière. Schurz n'hésite pas à quitter ce milieu désorbité et égoïste pour gagner l'Amérique, et Malwida de constater : « Les réfugiés, à peu d'exceptions près, ont le tort de s'attacher uniquement à leur idéal théorique et perdent ainsi le sens des réalités qui les entourent et qui pourraient leur être de si utile enseignement. Des maisons comme celle de M^{me} de Brunning entretiennent cette fâcheuse tendance... On facilite la vie à ces utopistes oisifs qui finissent par prendre leurs rêves pour des certitudes. » (2) Herzen considère cette catégorie de réfugiés avec un sourire plein d'ironie. Les rapports entre les émigrés et la vie anglaise sont les suivants : « Elle étouffe et aveugle tout d'abord les Allemands et pour les avaler en fait de mauvais Anglais. L'Allemand, s'il entreprend quelque affaire, se rase et lève le col de sa chemise jusqu'aux oreilles. Il dit « yes » au lieu de « j'a » et ajoute « well » à contre-temps. Au bout de deux ans, il écrit des mémoires en anglais et vit dans un cercle anglais. Les Allemands n'ont jamais, envers les Anglais, les rapports qu'ils auraient envers des égaux. Ils agissent vis-à-vis d'eux comme nos bourgeois se conduiraient envers des fonctionnaires, des fonctionnaires envers la noblesse. En entrant dans la vie anglaise, ils ne deviennent pas Anglais, mais cherchent à se faire passer pour tels. Ils perdent leurs qualités d'Allemands sans devenir Anglais pour cela. Les Anglais capricieux se jettent

(1) Deutsche Revue, janvier 1908, p. 53.

(2) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéliste, T. I, p. 359.

sur l'étranger comme un acrobate et ne le laissent pas souffler. Ils lui cachent difficilement un certain sentiment de supériorité et de dégoût. Si l'étranger conserve son costume et sa coiffure, l'Anglais offensé se moque, mais petit à petit, s'habitue à voir en lui un visage original. Si, au contraire, un étranger effrayé se met à prendre ses coutumes, l'Anglais ne le respecte pas, et le traite du haut de son dédain britannique. Il faut être plein de tact pour s'adapter d'une manière digne. » (1) Ces mots peuvent caractériser une grande partie des émigrés médiocres qui composent le salon de M^{me} de Brunning. Il n'est pas étonnant que Malwida ait vite conclu qu'en exil « on apprend à détester les théoriciens et les divagations du sentimentalisme démocratique. On révise, pense-t-elle, le sens réel des mots dont on s'était grisé pendant le feu de l'action, et le revirement si brusque des événements donne à réfléchir ». Pour échapper à ce milieu superficiel, Malwida a la ressource d'assister aux conférences sur l'art que Kinkel donne à l'Université. C'est à l'une d'elles qu'elle doit le plaisir de rencontrer Herzen une seconde fois. Malgré l'immense affluence, Herzen la rejoint, « s'approche du groupe où elle est et se mêle à la conversation ; il s'exprime couramment en allemand. Malwida est très contente de voir qu'il lui parle comme à une vieille connaissance ; il lui fait quelques remarques pleines d'esprit sur ce qu'on vient de voir et d'entendre et elle conclut que sa vive intelligence garde sa pénétration et sa justesse dans d'autres domaines que ceux de la politique. » (2) Elle ne sait rien sur sa vie sinon qu'il habite une petite maison près de Primerose-Hill et qu'il s'occupe de travaux littéraires. Il n'était venu qu'une seule fois chez M^{me} de Brunning dont le tempérament ne pouvait pas lui plaire, car ses engouements allaient aux personnes plus qu'aux idées. Cependant, lorsque cette femme meurt, Herzen veut rendre hommage à son active bonté envers les réfugiés en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure. Malwida, qui n'a pas abandonné au milieu de ses souffrances cette amie dont la générosité faisait oublier les défauts, y rencontre Herzen pour la troisième fois.

Dans ce cimetière de Highgate, dans ce petit coin de terre tenant lieu de patrie pour le dernier repos, elle éprouve une douloureuse émotion, lorsqu'elle entend Herzen lui dire en lui serrant la main : « Il y a un an à peine, j'étais aussi devant une

(1) A. Herzen, édition Lemke. T. XIV, p. 194.

(2) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéaliste, T. I, p. 401.

tombe avec mes orphelins... » (1) Quelle évocation, quels souvenirs d'angoisse assaillent le cœur du réfugié russe ! Il revoit Nice, la tombe de sa jeune femme, Natalie, compagne de son enfance qui a charmé le temps de sa relégation en province à Vladimir, qui a accompagné sa vie errante à travers l'Europe jusqu'à Nice où ils se sont fixés. Puis, c'est le naufrage de son fils et de sa mère en vue d'Hyères, violentes secousses qui ébranlent définitivement la santé de sa femme. De plus, elle subit, et avec quel accablement, les menaces de chantage de Georges Herwegh, le poète ami de Wagner, dont les assiduités l'avaient lassée. Ce double malheur l'achève. Quand Herzen évoque la catastrophe tout se brouille, c'est la nuit sombre, stupéfiante et trouble. Un temps de douleur, d'angoisse, d'insomnie, le sentiment abrutissant de la peur, de l'impuissance morale et de la prédominante et terrible force physique. Il se souvient que trois jours avant la fin, Orsini lui avait apporté un billet de la femme de Herwegh pour Natalie. Elle implorait de lui pardonner tout ce qui avait été fait contre elle, de pardonner à tous. Il avait dit à Orsini qu'il ne pouvait pas remettre ce billet à la malade, mais qu'il appréciait parfaitement le sentiment qui avait dicté ces lignes et qu'il les acceptait.

Il avait fait davantage ; dans un des derniers moments de calme, il avait dit doucement à Natalie : « Emma Herwegh te demande pardon. » Natalie avait souri ironiquement sans répondre ; elle connaissait mieux que lui cette femme... L'enfant était né le matin ; le soir, Natalie demanda qu'on lui apportât le nouveau né et qu'on appelât les enfants. Le médecin avait ordonné le repos absolu. Alors, il la pria de ne rien faire. Mais elle l'avait regardé avec douceur.

« Et toi aussi, Alexandre, tu les écoutes », avait-elle dit ; « prends garde que tu ne regrettes plus tard de m'avoir privée de ce moment. Je me sens un peu mieux et je veux présenter moi-même le petit aux enfants. »

Il avait appelé les enfants.

N'ayant pas la force de tenir le nouveau-né, elle l'avait couché auprès d'elle et d'un air joyeux et rayonnant, elle avait dit à Sacha et à Tata : « Voici encore un petit frère pour vous, aimez-le. »

Les enfants s'étaient précipités gaîment pour les embrasser, elle et le petit. Il se souvient que Natalie avait dit, en regardant les enfants :

(1) M. v. M. Mémoires, T. I, p. 410.

— « Laissez les jeunes vies jouer à l'entrée du tombeau. »

Ecrasé de douleur, il avait regardé cette apothéose d'une mère mourante. Les enfants partis, il l'avait suppliée de ne pas parler et de se reposer; elle avait voulu se reposer, mais elle ne l'avait pu, les larmes coulant de ses yeux.

« N'oublie pas ta promesse ! Ah ! qu'il est affreux de penser qu'ils resteront seuls, tout à fait seuls, et cela dans un pays étranger...

« N'y a-t-il vraiment aucun salut?...

« Ah, si seulement je pouvais vivre jusqu'à l'arrivée de ma Natalie Touchkoff » et « les enfants dorment-ils ? » avait-elle demandé un peu plus tard.

Une voix d'enfant s'était élevée au loin.

« C'est Olinka, avait-elle dit », et elle avait souri pour la dernière fois de sa vie. « Va voir ce qu'elle fait ». Vers la nuit, une grande inquiétude s'était emparée d'elle...

Elle était restée dans cet état depuis une heure, le 1^{er} mai, jusqu'à 7 heures le 2 mai... Deux fois, elle lui avait serré la main. Vers six heures, elle avait demandé au médecin combien de temps il lui restait à vivre. Pas plus d'une heure...

Une heure et demie plus tard, il était assis seul devant la même fenêtre et il regardait de nouveau inconsciemment la mer et le ciel. La porte s'était ouverte et Tata entrant seule, s'était approchée de lui avec beaucoup de tendresse et avait murmuré intimidée : « Papa, j'ai été sage et je n'ai pas beaucoup pleuré ».

C'est avec une profonde affliction qu'il avait regardé l'orpheline. « Oui, tu dois être sage, tu ne connaîtras plus les caresses maternelles, l'amour maternel, rien ne les remplacera, tu auras toujours cette lacune dans ton cœur, tu n'éprouveras pas l'attachement le meilleur du monde, le plus pur... le plus désintéressé... Tu l'auras peut-être pour d'autres, mais personne ne l'aura pour toi, — et qu'est l'amour paternel en comparaison avec l'amour-douleur maternel?... »

Le plancher et l'escalier avaient été jonchés de géraniums rouges et jaunâtres; maintenant encore le parfum le secoue comme un choc galvanique et il se souvient de chaque détail, de chaque minute et il revoit la chambre tendue de blanc avec le miroir voilé; à côté d'elle, également entouré de fleurs, le corps jaune du nouveau-né endormi sans s'être réveillé, et son front froid, terriblement froid...

Une dame inconnue, tout en noir, accompagnée de deux enfants, avait ouvert doucement la porte. Elle avait demandé la permission de faire une prière catholique. Il était prêt à prier lui-même ! Elle s'était agenouillée devant le lit et les enfants avec elle. Elle avait murmuré une prière latine et les enfants l'avaient répétée doucement. Puis elle avait dit : « Eux non plus n'ont pas de mère et leur père est loin. Vous avez assisté à l'enterrement de leur grand-mère. » C'étaient les enfants de Garibaldi.

.....

Une énorme couronne de roses rouges était sur le cercueil ; chacun avait pris une rose et c'était comme une goutte de sang tombée sur chacun d'eux. Pendant qu'ils avaient gravi la colline, la lune était apparue ; alors ils l'avaient enterrée sur un petit promontoire en vue de l'Estérel d'un côté et de la Corniche de l'autre. Autour, un jardin. Ce décor continuait le rôle des fleurs répandues sur le lit...

Deux semaines plus tard, l'amie venant de Paris, M^{me} Reichel, avait dû partir pour Paris. Tous avaient insisté pour qu'il envoyât Tata et Olga avec elle et qu'il partît lui-même avec Sacha pour Gênes.

Il avait eu de la peine à se séparer de ses filles, mais peut-être, avait-il pensé, est-ce mieux ainsi ? Il avait prié seulement de ne pas emmener les enfants avant le 21 mai ; il voulait passer avec eux le 14^e anniversaire de son mariage.

Le lendemain de cet anniversaire, il les avait conduits au pont du Var. Il n'avait plus de foyer. Avec le départ de ses enfants avait disparu la dernière trace de sa vie de famille, tout prenait le cachet de la vie de célibataire. La moitié des chambres étaient fermées. L'élément féminin était exclu, et seule, Sacha, par son âge et par ses traits, lui rappelait qu'il y avait eu ici quelque chose d'autre ; il rappelait *quelqu'un d'absent* (1).

.....

C'est là toute l'agonie morale qu'Herzen repasse dans son cœur au cimetière de Highgate. L'intuition de cette détresse ne peut laisser Malwida indifférente et tacitement, sa sympathie va au-devant du destin qu'elle voudrait adoucir. Quelques semaines après cette rencontre, elle est heureuse de recevoir une lettre de Herzen lui demandant si elle consentirait à se charger de l'instruction de sa fille aînée :

(1) Herzen, Souvenirs, inédit.

3 Mai 1853.

Chère Mademoiselle,

Mes petites sont arrivées; je voulais absolument les avoir pour ces jours. Il y a juste un an après l'enterrement. Vous avez très bien fait l'autre jour, en me parlant de cette histoire terrible. Vous m'avez fait un grand bien. Des mois passent sans qu'une parole de sympathie vienne à moi. J'ai trop parlé au commencement; je me tais trop maintenant sur les faits. Oui, Mademoiselle, la position de la femme dans cette société tyrannique est atroce. Toutes les tyrannies ensemble sont tombées contre la femme (*sic*); à elle, point de trêve ni merci, point de réhabilitation ni de liberté... Au reste, pardonnez-moi si je viens de cette manière, à l'improviste, vous conter mes plaies, ce n'est point dans mon caractère, j'essaie toujours d'être gai. Je ne veux pas de rôle tragique, en général point de rôle, mais quelquefois les sentiments débordent et vous m'avez montré une attention affectueuse à laquelle je m'attache maintenant.

Passons à notre affaire, dites-moi où dois-je prendre un piano? Quelles sont vos heures les plus libres et, pour ne plus retourner sur les questions pécuniaires, quelles sont vos conditions?

Je vous salue de tout mon cœur. » (1).

Malwida accepte cette tâche, et quelques jours plus tard, Herzen la remercie de sa sympathie, en lui envoyant cette réponse: « Votre amitié me rappelle ma jeunesse, c'est une amitié active, la seule vraie... J'ai été aussi expansif et très expansif — je l'ai été avec vous; mais en général, ce sont des « *tempi passati* », je vous remercie donc avec chaleur de me rappeler qu'il y a une sympathie humaine individuelle dans ce *vacuum horrendum* dont le monde nous entoure. Croyez-moi, malgré mes airs de Falstaff, il n'y a pas de sentiment, quelque délicat qu'il soit, qui ne trouve un écho dans mon âme. » (2).

Après quelques jours, Malwida fait la connaissance de sa jeune élève, Natalie, fillette de 7 ans, aux yeux merveilleusement éveillés. A la seconde leçon, comme Malwida entre dans la pièce, elle aperçoit une petite forme blottie entre Natalie et le fauteuil; elle approche et découvre « une miniature déli-

(1) A. Herzen, édit. complète Lemke, op. cit. T. VII, p. 216.

(2) Ibidem. T. VII, p. 244.

cieuse », c'est la petite Olga, sœur de Natalie, âgée de deux ans. Le père, d'un mot, explique : « Ce n'est rien, elle est trop petite... » Mais déjà Malwida l'a prise sur ses genoux, et l'enfant sent passer dans cette étreinte la douceur d'une tendresse maternelle. Les leçons se terminent presque toujours par une longue causerie avec Herzen. Les lectures qu'il fait à Malwida, lui découvrent le monde de la littérature et de la civilisation russe. Pouchkine, Lermontoff, Gogol, autant de sources inépuisables qui font connaître à Malwida l'esprit raffiné de Herzen. Il lui explique, entre autres, pourquoi il désapprouve le rapport absolu que l'on cherche à voir entre Pouchkine et Byron, l'erreur de ceux qui croient voir en Onéguine le Don Juan russe; d'ailleurs, les deux auteurs sont respectivement orientés à l'opposé : Byron s'enferme dans un orgueil sceptique, il désespère de la civilisation, tandis que Pouchkine cherche dans l'histoire des raisons de croire à l'avenir de la Russie et écrit avec une foi instinctive: Boris Godounoff. Lermontoff évoque pour Malwida un génie, frère de Léopardi. « Dans l'un comme dans l'autre, la foi et la poésie sont en lutte avec le scepticisme, qui voit les puissances obscures présidant au destin des mortels et livrant les coupables à la loi d'airain du châtement. Mais, tandis que Lermontoff cherche un refuge dans la beauté sauvage des steppes montagneuses du Caucase, Léopardi tourne sans cesse ses regards vers la Grèce. » (1).

« Les heures où Herzen ouvre à Malwida le monde inconnu de sa grande et lointaine patrie enveloppée de brumes, sont autant d'oasis dans la vie aride et monotone qu'elle mène, et cette maison aux enfants pleins de charme devient un coin où elle se retrempe. » Il est un autre foyer où Malwida puise les bienfaits de l'amitié et où elle prend contact avec un autre milieu de réfugiés très intéressants, c'est celui des Pulsky; elle a retrouvé à Londres cette voyageuse croisée sur le chemin d'Ostende en 1849 et qui n'est jamais rentrée dans sa patrie depuis lors.

C'est dans le salon des Gibson que Malwida renoue cette sympathie. Là, les Cobden Russel, Bright, se croisent avec Mazzini, Victor Hugo, Louis Blanc, Herzen, Kossuth, Ledru-Rollin. Malwida écrit à sa mère le 21 avril 1853 : « ...M^{me} Gibson chez qui j'ai passé une matinée délicieuse, est si préoccupée de politique qu'il serait difficile de ne pas en parler. D'ailleurs,

(1) Mémoires. M. de Meysenbug, op. cit. T. I, p. 416.

pourquoi les femmes ne prendraient-elles pas part à la politique, puisque celle-ci n'appartient plus exclusivement au domaine de la diplomatie et aux ministres, mais au peuple dont la femme, il me semble, fait aussi partie. » (1)

Avec Thérèse Pulsky, Malwida peut échanger des opinions sur tous les sujets, car cette jeune femme et son mari sont remarquablement intelligents et érudits. Lui est un des quatre écrivains qui ont accepté de prêter leur nom dès la première heure aux publications de Herzen. Ce dernier vient de faire savoir en février 1853 qu'il va ouvrir une imprimerie russe à Londres, pour donner une libre tribune à la pensée russe et pour dévoiler les actes monstrueux du Gouvernement de Pétersbourg. Les quatre écrivains dont les noms doivent patronner les premières publications sont, avec celui de Pulsky: Saffi, triumvir romain de 1849, Johnes, chef des chartistes, ami de O'Connor, et Linton.

Chez les Pulsky, Malwida rencontre souvent les Kossuth, dont la pose en public lui est, à première vue, assez antipathique.

« Cependant, « il y a dans la personne de Kossuth aussi bien que dans sa cause, tout ce qui peut soulever l'admiration des réunions populaires. Son visage est d'une beauté frappante, et son extérieur imposant, pittoresque, peut-être même théâtral. Il ressemble à un portrait descendu de son cadre; sa pose et ses gestes semblent être calculés pour être saisis par le peintre et fixés sur la toile. Il est certainement un des orateurs les plus éloquents qu'ait jamais entendus le public anglais. Pendant l'une de ses captivités, il a étudié l'anglais, surtout dans les œuvres de Shakespeare. Il est arrivé à connaître cette langue comme peu d'étrangers la possèdent jamais, mais la langue qu'il s'est appropriée n'est celle, ni des rues, ni des salons; l'anglais qu'il parle est le style le plus noble qui peut être mis au service de l'éloquence. Kossuth s'exprime dans la langue de Shakespeare; il peut parler dans une réunion publique pendant plus d'une heure avec autant d'abondance que Gladstone, avec une dignité sagement mesurée et une force contenue que n'aurait pas désavouée Bright lui-même. Ses discours pleins de pittoresque, de majesté, de puissance et d'émotion communicative, rappellent les temps héroïques. Ce que Kossuth veut dire et ce que saisissent bien ses auditeurs, c'est que l'Angleterre

(1) Deutsche Revue, Fév. 1908, op. cit., p. 209.

doit déclarer la guerre à la Russie ou à l'Autriche et peut-être même à toutes les deux. A l'une, pour être intervenue entre l'Empereur d'Autriche et les Hongrois, à l'autre pour avoir provoqué cette intervention et en avoir tiré profit. » (1)

Malgré l'intérêt que Malwida prend à tout ce qui touche les émigrés et malgré la joie qu'elle trouve dans la famille Herzen, la vie fatigante qu'elle mène l'oblige à partir, au début de l'été, pour se retremper quelques semaines dans la solitude au bord de la mer, à Broadstairs. Elle choisit une modeste chambre chez des pêcheurs, d'où elle peut contempler la mer. Quel tableau charmant de la voir quitter ses livres de temps à autre pour raconter des histoires aux enfants et pour les emmener chercher des coquillages. « Les enfants et la nature se partagent ses loisirs. Elle sent ses forces se renouveler. Elle a retrouvé son courage en tête à tête avec elle-même et dans ses méditations qui lui font sentir le mystère de la vie, qui lui montrent la grande unité des choses, lui donne le courage de supporter ce que la vie quotidienne a de fragmentaire et de dispersé » (2).

La seule déception qui l'atteigne au cours de l'été, est le retard de la visite promise de Herzen et de ses enfants. Elle lui en fait le reproche dans une lettre à laquelle Herzen répond :

« Le 27 août 1853,

Chère Malwida,

Mais tout cela n'est pas vrai et jamais vous n'avez pu croire que je suis un être si ingrat de pouvoir boudier mes amis sans rime ni raison.

Ecoutez donc l'histoire: 1° J'ai reçu des lettres de Russie et entre autres, on m'a promis une visite ici à Londres, que j'attendais avec un battement de cœur redoutable. Hier, j'ai reçu la nouvelle que la visite ne viendrait qu'au mois de septembre. 2° Le *Morning Advertiser* a publié que Bakounine est un espion russe; l'article est signé: F. M. Eh bien, il faut donner une leçon à F. M. et il faut attendre sa réponse. Il y a, troisièmement, des disputes les plus désagréables du monde.

Belle disposition pour écrire des lettres sereines. Et voici comment d'un jour à l'autre le temps s'est écoulé. « Se tuer »,

(1) Histoire contemporaine de l'Angleterre de 1837-1880, par Mac-Carthy. Trad. de Goiraud. Paris, Ed. E. Perrin, 1885, p. 116.

(2) Mémoires. M. de Meysenbug, op. cit. T. I, p, 434.

« Sich totschiessen ». On ne se tue pas par suite d'un raisonnement; une balle n'est pas un syllogisme. Une fois dans ma vie, une seule, j'ai pensé à me suicider, une année, personne ne l'a su. J'ai honte de l'avouer et de me mettre au niveau d'un gredin qui exploite le suicide. Je n'ai pas de passion assez forte maintenant pour me tuer. J'ai même un désir ironique et de pure curiosité de voir comment tout ira.

« Il y a deux années, j'écrivais une dédicace à Ogareff et dans cette dédicace, je lui disais: « Je n'attends rien pour moi, rien ne m'étonnera ni ne me réjouira profondément. J'ai acquis tant de force, d'indifférence, de résignation, de scepticisme... de vieillesse enfin, que je survivrai à tous les coups de la fatalité, quoique je n'aie ni le désir de vivre longtemps, ni celui de mourir demain. La fin viendra par hasard, sans conscience ni raison, comme le commencement. Je ne *la provoque ni ne la fuie*.

« Ces lignes ont été écrites avec une grande sincérité. Méditez-les. Vous pourriez me reprocher le fait de ma fatigue si je me plaignais — mais je ne me plains que lorsqu'une voix amie touche aux cordes douloureuses — autrement, je parle révolution, comité démocratique, Milan, Amérique, Moldavie. Il y a des hommes qui me prennent pour l'homme le plus content du monde (ex. Golovine et Holynski), il y en a qui pensent que ce n'est que l'ambition politique qui me rend parfois pensif (ex. tous les Polonais).

« Oui, par moment, un orage dans la poitrine me suffoque. Oh! qu'on voudrait avoir un ami, une main, une larme — on a tant à dire — et je vais alors par les rues, j'aime Londres, la nuit, tout seul, je vais et je vais... un de ces jours j'étais à Waterloo-bridge, personne; je m'assis là... « en adolescent de 40 ans et j'avais le cœur bien gros. » (1)

Quelle existence a pu placer cet homme au tournant de la vie comme un arbre robuste guetté par la nuit ou par les nuées orageuses? Quelles tempêtes ont pu, par rafales, faire éclater ce cœur, tour à tour de haine, de douleur et de désespérance?

Alexandre Herzen était né en 1812 d'un père gentilhomme russe Jakovlev, cousin des Romanoff, et d'une mère protestante allemande. Quoique apparemment d'origine juive, comme l'indique son nom: Haag, elle ne l'était cependant pas. « Elle

(1) A. Herzen, édit. Lemke, op. cit. T. VII, p. 308.

était de religion luthérienne et naturellement pieuse. Chaque mois, une ou deux fois, elle allait le dimanche dans son église, que le laquais appelait sa « Kirke », raconte Herzen. Et il ajoute : « Quand je n'avais rien à faire, j'allais avec elle et c'est grâce à cela que j'ai appris à imiter, jusqu'à un degré artistique, les pasteurs allemands, leurs déclamations, leurs radotages, talent que j'ai conservé jusqu'à un âge mûr » (1).

Son père, chevalier de Malte, n'avait pu, pour cette raison, légaliser son mariage et le jeune Herzen a souffert sans mot dire dès qu'il a pris conscience de cette situation. Cependant, le joug sous lequel son père tenait toute la maison, devait faire surgir plus fortement en lui l'idée de la nécessité d'une revanche contre tout despotisme.

Un incident lui fit don, dès l'âge de dix ou onze ans, d'une merveilleuse amitié. Un cosaque avait repêché un homme qui se noyait. Sous la garde de cet homme un enfant jouait, dont « l'apparence délicate et la prononciation allemande, plurent beaucoup à Herzen. Cet enfant, Nicolas Ogareff, avait quelque chose de bon, de naïf, de réfléchi : il ne ressemblait en rien aux autres enfants de sa connaissance. Ils se lièrent étroitement. Herzen était un enfant vif, et l'autre, taciturne et pensif, mais il ne se laissait jamais aller à le tourmenter... Au bout de quelques instants, il lui proposa de lire Schiller. Le rapport qui existait entre leurs sentiments était frappant... Ils fermèrent le livre et essayèrent d'exprimer par des citations la sympathie qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. C'était la première fois qu'ils pouvaient causer librement. Un mois après leur première rencontre, ils étaient déjà si liés, qu'ils ne pouvaient passer deux jours sans se voir ou s'écrire. Herzen s'attacha à Ogareff avec l'impétuosité naturelle à son caractère, et lui, l'aimait sincèrement, mais sans démonstrations. Dès les premiers jours, leur amitié avait pris un caractère sérieux... Rien ne purifie et n'ennoblit la jeunesse, ne la préserve de toutes mauvaises influences, comme un ardent amour pour les grands intérêts de l'humanité. Ils honoraient en eux-mêmes leur avenir ! Ils se considéraient comme des vases d'élection tenus en réserve par le sort. Ils allaient souvent se promener hors de la ville, ils avaient des endroits préférés, tels que la Montagne des Moines... Un soir, le soleil se couchait, ils étaient sur cette hauteur, les coupoles de l'église étincelaient, la ville s'étendait à perte de vue devant eux ; c'était sur l'emplacement même du

(1) Herzen, œuvres complètes. Edit. Lemke, Moscou 1919, T. XII, p. 48.

temple projeté par Alexandre. Après quelques moments de silence, ils se donnèrent la main et là, en vue de Moscou, ils firent le serment de lutter avec courage contre l'absolutisme... » (1) : ceci, le lendemain du 15 décembre 1825, jour de l'exécution des Décembristes.

Certes, ce libéralisme instinctif fut fortifié par le romantisme qui se dégageait de la lecture de Rousseau, mais en même temps Herzen sentit en lui une tendance très nette vers les sciences expérimentales. Il était encouragé dans cette voie par son cousin Alexis, le chimiste. Ses études à l'école de physico-chimie auraient pu l'orienter vers le matérialisme. Mais il chercha au-delà de l'expérience pour interpréter la réalité, un système philosophique qui fasse la synthèse de toutes les forces conscientes en lui et autour de lui.

C'est alors qu'il suivit à l'Université les cours du Docteur Pavlov qui, avec chaleur et clarté, exposait la *Philosophie de la Nature* de Schelling. « L'homme, d'après ce dernier, est un organisme supérieur par lequel la nature arrive à percevoir l'identité du sujet et de l'objet. L'art devient la manifestation de l'esprit qui crée la vie, résultante de l'indissoluble communion entre l'esprit et la matière. L'histoire est le déroulement des desseins de la Providence, ramenant l'Univers vers l'absolu dont il est parti et le rôle de l'historien consiste à rechercher l'idée conférant à un peuple sa place éminente dans ce retour à Dieu. L'historien continue donc, dans le monde de la conscience, l'œuvre du savant dans celui de la nature. »

C'est pourquoi cet idéalisme sentimental n'a pu suffire longtemps à l'esprit de Herzen. Il voulut rechercher dans l'histoire l'accord permanent que celle-ci présente avec plus ou moins de dissonnances, entre l'hypothèse et la réalité. Comment se serait-il contenté à vingt ans de laisser son esprit voguer au gré des nuées philosophiques, tandis que la terre tremblait sous ses pas au choc des passions humaines. Herzen s'est dit alors : « L'histoire est le centre de toutes les connaissances... La tendance historique embrasse tout, les opinions politiques pour acquérir du crédit doivent s'appuyer sur les faits. Ainsi, A. Thierry, pour défendre quelques propositions, écrit l'histoire de France. La philosophie, après avoir fermé le cercle de son développement par la conscience de l'identité de l'esprit et de l'être, va tourner toute son activité vers l'application de ces concepts à la réalité, aux faits, à l'histoire de la nature et de

(1) Mémoires de A. Herzen, p. 15.

l'homme. La poésie, expression de ce que la nature humaine a de plus admirable, doit aussi aller au réel et se concentrer dans le genre historique. » (1).

Herzen arrêta un moment sa pensée à la philosophie de Victor Cousin chez qui on percevait les premières notes de la pensée Hégélienne, dans sa dixième leçon, le 26 juin 1828, Cousin expliquait : « Un peuple n'est un peuple que s'il n'est pas seulement une collection d'individus, mais à la condition d'exprimer une idée qui, passant par tous les événements dont se compose la vie antérieure de ce peuple, dans sa langue, sa religion, ses mœurs, ses arts, ses lois, sa philosophie, lui donne un caractère commun, une physionomie distincte dans l'histoire. » (2) Ne se contentant pas de discuter avec ses maîtres, Herzen fonde un cercle d'étudiants où l'on approfondissait l'histoire de la révolution française et où l'on chantait les chansons de Béranger. « La révolution de 1830 étant survenue, l'écrasement de la Pologne et ses déceptions atteignirent profondément la mentalité de la jeunesse. Ce qui les torturait, ce n'était pas seulement le fait que Nicolas s'était consolidé et s'était installé dans la cruauté : Ils commençaient, avec un effroi intérieur, à discerner qu'en Europe et particulièrement en France, d'où ils attendaient un mot d'ordre politique et une devise, les affaires allaient mal. Leurs théories leur devenaient suspectes, leur libéralisme enfantin de 1826, qui peu à peu avait pris corps dans la doctrine française, prêchée par les Lafayette et les Benjamin Constant, chantée par Béranger, avait perdu pour eux, après la ruine de la Pologne, sa force de séduction. C'est alors qu'une partie de la jeunesse, s'était jetée dans l'étude approfondie et sérieuse de l'histoire russe, l'autre dans l'étude de la philosophie allemande. Ogareff et Herzen n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre. Ils ont trop vécu avec des idées différentes pour les abandonner si rapidement. Leur foi dans une révolution de chanson de table à la Béranger, se trouva ébranlée, mais ils cherchèrent autre chose, qu'ils ne purent trouver ni dans la Chronique de Nestor, ni dans l'idéalisme transcendantal de Schelling. Au milieu de cette fermentation, de ces conjectures, de ces efforts pour comprendre les doutes qui les effraient, les brochures des Saint-Simoniens, leurs prêches, leurs procès, tombèrent entre leurs mains. Ils en furent frappés.

(1) R. Labry : A. Herzen, éditions Bossard, Paris 1928, p. 109.

(2) Labry : A. Herzen, p. 111.

« D'un côté, la libération de la femme, appelée à participer à l'effort commun, à prendre sa destinée entre ses mains, à s'allier à l'homme comme un égal, de l'autre, la justification, la réhabilitation de la chair » (1).

Dans cette doctrine, Herzen trouva un adoucissement à une souffrance encore inapaisée : celle d'avoir vu le rôle inférieur échu à sa mère. Il trouvait aussi dans ce système une large part faite au facteur humain dans le développement universel ; c'était à ce moment de toute importance à ses yeux, puisqu'il venait de choisir, le 1^{er} décembre 1832, comme exorde à son étude : *Sur la Place de l'Homme dans la Nature*, les mots de Rodriguez : « semblables aux physiologistes, les philosophes critiques ont fait de l'Univers ce que ceux-là ont fait de l'homme : un cadavre. »

En Saint Simon il avait trouvé enfin l'union de la philosophie allemande et de la pensée française. Reybaud l'exprime dans son étude sur la société Saint-Simonienne : « L'idée de perfectibilité a pris racine dans l'idée de création continue, l'idée d'égalité des hommes, dans l'idée de l'unité de la substance universelle. » Au nom de cette doctrine, la métaphysique doit céder le pas à l'histoire fixant la destinée humaine.

A Ogareff, Herzen écrivit le 19 juillet 1833 : « Tu as raison. Le Saint-Simonisme a le droit de nous occuper ; nous sentons (je te l'ai écrit il y a deux ans, et sans l'emprunter à personne) que le monde attend une rénovation, que la révolution de 89 a brisé et absolument brisé, qu'il faut créer une époque nouvelle, *palingénésique*, et donner d'autres bases aux sociétés de l'Europe : plus de droits, plus de moralité, plus d'instruction. Voilà un essai : le Saint-Simonisme » (2).

Herzen trouvait encore dans cette doctrine une réaction contre le voltairianisme des Encyclopédistes. La conception d'une société fraternelle, le mena à croire en Celui qui renouvela le monde romain par ces simples mots : « Aimez-vous les uns les autres. » Le Christ est à la base de cette nouvelle conception du monde. Herzen s'enthousiasma pour les Epîtres de saint Paul ; c'est alors qu'il fut appelé à partager, pour ainsi dire, le sort des martyrs ; le 21 juillet 1834, il fut saisi et déporté à Wiatka. Dans sa retraite, l'amour qu'il avait conçu pour sa cousine, mêlé à l'expression religieuse de son âme, le mena à

(1) Ed. Lemke, op. cit. T. XII Bylie i Dumy, p. 151.

(2) Cité par Labry : A. Herzen, p. 143.

une profession de foi, inspirée de Dante, dont il lut et relut les œuvres. Il chercha, grâce à la religion, à communier en Dieu avec l'objet de sa tendresse, Natalie Zakharin. La ferveur de son amour mêlée à sa foi l'amena jusqu'au mysticisme. Il brûla d'enthousiasme en lisant les écrits d'Eckhardt-Hausen. Plus que tout autre, ce dernier réclamait l'application pratique de la religion. « La foi sans les œuvres est une foi morte. » Herzen se laissa influencer. Il écrivit lui-même dans : « Remarques détachées sur la Législation russe », le 10 septembre 1837 : « Vous, Messieurs, vous ne connaissez pas la Russie en vivant dans son centre. Pour moi, j'ai beaucoup appris sur elle à Wiatka. Une grande partie de vos synthèses est fondée sur les livres. Moi, j'en ai peu, mais je les ai fondées sur la réalité même qui se crée sur les faits juridiques » (1).

L'année 1836 fut marquée du plus sombre désespoir. Il écrivit à sa cousine, le 12 décembre 1836 : « Par moments, cette douleur muette, cette tristesse qui perce dans mes lettres, et que tu n'aimes pas, m'envahissent et montent comme un flux. Quelques jours après vient l'accalmie, alors je reprends mon travail; je peux lire et penser. Mais le démon revient en criant et, de nouveau, tout me lasse, je m'abandonne à une sombre fantaisie. Parfois, quelque incident des plus insignifiants, une froideur à peine perceptible chez ceux qui m'entourent, une ombre de reproche suffit pour anéantir en moi toute fermeté : au moindre choc elle est brisée comme se brise la couche légère et peu consolidée de la glace sur un fleuve en automne » (2).

Pourtant, « au-dessus de sa vie particulière », il reconnaît avoir « l'obligation d'une vie générale universelle, d'une activité pour le bien de l'humanité et ce serait trop peu pour lui d'un seul sentiment. Il se réveillait peu à peu à l'action. Son tempérament actif se révoltait contre le désœuvrement.

En 1837, grâce au passage du prince héritier, futur Alexandre II, il fut ramené à Wladimir. Des obstacles surgirent entre lui et sa cousine de la part d'une tante qui voulait empêcher leur correspondance, obstacles qui déchaînèrent en lui la révolte, comme le témoigne la lettre suivante : « ...Mon ange, j'ai reçu tes lettres datées du 29 décembre. Oh ! c'est bien toi, je te reconnais dans chacune de ces lignes ! Mais je fus anéanti en les lisant. N'ayant pas de larmes, j'ai sauté comme un fauve qu'on aurait irrité; je sentais en moi la rage, non pas la douleur.

(1) Cité par R. Labry, p. 185.

(2) La Revue Blanche, Paris, rue Laffitte, 15 juillet 1896, p. 55.

Comment ! *Je ne devrai plus recevoir de tes lettres ou n'en aurai que très rarement !* Que ces misérables m'enlèvent tout, que je sois assujéti à toutes les privations, mais qu'on laisse au moins venir ces lettres de toi ! Encore cette épreuve-là... Oh non, je ne trouverai plus le courage de la supporter !... Vivre des semaines entières avec la seule pensée d'avoir un mot de toi... et en être privé ?... O Natacha ! c'est douloureux, c'est écrasant » (1).

Il mit fin à ces obstacles lorsque, gracié et établi à Saint-Petersbourg comme fonctionnaire au Ministère de l'intérieur, il se maria en enlevant sa fiancée. Après trois ans à peine, en juin 1841, pour une lettre trop légère envers la police, il prit de nouveau le chemin de l'exil vers Nowgorod.

Là, il trouva des commentaires de Hegel et fut frappé par l'exposé du dualisme de la religion et du développement du monde. « Métaphysique d'une part, Christianisme démocratique et social de l'autre, telles sont les deux études entre lesquelles il va se partager, jusqu'à ce qu'il les suspende l'une et l'autre et trouve leur étroite union dans la philosophie hégélienne ».

Hegel paraissait avoir réalisé enfin la synthèse de la raison et de la foi. Ce qui attira surtout Herzen dans le système de la Phénoménologie, c'est le dynamisme qu'il renferme. Il arriva très vite à se séparer de toute transcendance pour ne voir dans la marche des idées que le développement de la vie, cette poussée du devenir, prise dans les lois de la matière. Il pensa : « Si Hegel a dépassé le matérialisme et l'idéalisme en les conciliant, sa philosophie, à son tour, est dépassée par le mouvement de l'esprit vers l'existence concrète. Ce mouvement prolonge celui de la vie par la même succession de synthèses, où sont conservés, de la même façon, les éléments antérieurs, mais dans une force spécifique qui les surmonte.

« A la manière de la vie, l'esprit se cherche à travers tous les possibles, s'attachant à la fois à toutes les formes qui le réalisent et faisant effort pour la surmonter dans un mouvement incoercible... Il tend à travers les aventures de l'histoire par les créations heureuses ou les avortements, à extérioriser son essence, la liberté. Son devenir est commandé par les choses dans lesquelles il est engagé et par la conscience de plus en plus claire qu'il prend de lui-même dans l'individu et dans la société, réalité inséparable, l'une n'existant pas sans l'autre, pas plus

(1) La Revue Blanche, Paris, 15 juillet 1896, p. 56.

que l'animal n'existe sans l'espèce et réciproquement. Le socialisme est la poursuite de la synthèse de ces deux termes d'où sortira la libération définitive de l'esprit » (1).

Le socialisme était encore basé dans l'esprit de Herzen sur la conception de l'état cellule organique, survivance de la doctrine Saint-Simonienne. Au début de l'année 1843, il pencha vers les sciences naturelles. Les spéculations expérimentales le reprirent complètement. Il s'intéressa aux découvertes de Liebig « qui démontrent la continuité, qui rattache la matière organique aux tissus vivants ». Il écrivit à Ogareff, le 2 janvier 1845, « qu'il n'était pas du tout de son avis sur la limite qui sépare la matière organique de l'inorganique. C'est encore le vieux syllogisme fondé sur la passion d'établir des frontières ». Il sentait trop bien qu'il était vraiment un chaînon de la chaîne : « l'homme ressemble aux espèces qui, tout en restant soumises à la virtualité d'où elles tirent leur détermination, poursuivent leur réalisation par une variété de types toujours instables à la fois et toujours s'efforçant de persévérer dans leur être. Elle est mue par le même conflit entre deux forces de conservation et de réaction. Chaque forme historique s'efforce obstinément de durer comme si elle ne vivait que pour elle-même et elle tend, en même temps, à se dépasser comme si elle restait insatisfaite ». Elle est, de la même façon que les formes naturelles « un chaînon dans une chaîne », mais aussi un anneau « pour elle-même ». « Voilà pourquoi », avait dit Herzen dans sa conclusion du *bouddhisme dans la science*, « les peuples, ces acteurs colossaux du drame universel, accomplissent l'œuvre de toute l'humanité, comme leur œuvre propre, ajoutant ainsi à leurs actions, le caractère fini de l'art et la plénitude de la vie. Ils représenteraient quelque chose de pitoyable, s'ils se considéraient seulement comme un degré d'un futur inconnu; ils seraient semblables à ces porteurs auxquels revient seulement le poids du fardeau et le labeur de la route : ...Mais l'esprit de l'humanité portant dans sa profondeur son but immuable, une aspiration éternelle vers un entier développement, n'a jamais pu se reposer dans une des formes passées; c'est en cela que consiste le secret de sa transcendance. Cependant, ne l'oublions pas, chacune de ces formes l'avait pour contenu. Il n'y avait pour lui de forme autre que celle dont il a franchi les limites, seulement parce qu'il s'était développé jusqu'à elle et qu'il l'a

(1) R. Labry : A. Herzen, p. 415.

dépassée dans sa croissance. Chaque pas dans l'histoire, en engloutissant et en réalisant tout l'esprit de son époque, a sa plénitude, en un mot sa personnalité, bouillonnante de vie... Chaque phase du développement historique porte en elle-même son but, par conséquent, sa récompense et sa satisfaction... Nous pouvons prévoir le futur, parce que nous sommes les prémices d'une façon générale et abstraite. La foi dans l'avenir est notre droit le plus noble, notre bien imprescriptible; grâce à elle nous sommes pleins d'amour pour le présent » (1).

Voilà pourquoi en juillet 1844, Herzen gardait encore confiance dans la puissance créatrice de l'Univers. Cette foi fut mise à l'épreuve, lorsque quittant la Russie en 1847, s'étant libéré de toutes préoccupations métaphysiques, il assista à Paris à l'échec de la révolution de 1848. Il se sentit entraîné vers l'anarchisme, car il lui sembla « que l'Etat, soit république ou monarchie, se dresse au-dessus de la société et s'exerce contre la liberté des individus. Il doit se résorber en une simple administration fédérale. Sa destruction peut seule permettre le succès de la reconstruction sociale » (2).

Mais la violence s'apaisa vite. Il se demanda ce qu'on mettrait à la place de l'Etat détruit. A une tyrannie en succéderait une autre. C'est pourquoi son esprit ne s'arrêta pas au nihilisme. « Le législateur de l'utopie n'est point Herzen, le paradoxal et fascinateur écrivain, le grand railleur et le grand rêveur, à l'éloquence si chaude et si colorée que sa véritable patrie semblerait le pays du soleil, Herzen le poète ou le chantre de la négation, toujours romantique et idéaliste malgré lui, sceptique ou triste au fond, révolutionnaire par sympathie, par besoin de croire et d'espérer, le cœur ouvert à toutes les passions comme à tous les nobles sentiments, l'esprit accessible, jusqu'à la fin, à toutes les idées et même aux dures leçons de l'expérience... Herzen, par l'ampleur de son intelligence indisciplinée est toujours en quête du nouveau, par la large envergure et l'essor de son imagination qui l'emporte souvent au-delà de son système, dépasse singulièrement le cadre étriqué du nihilisme doctrinaire; il en a été moins le législateur que l'involontaire et libre précurseur avec toutes ses faiblesses et ses généreux élans, avec ses accès d'espoirs irréalisables et ses chutes dans le découragement, avec son désenchantement de la révolution comme de la civilisation, avec toutes les inconséquences et les

(1) Ed. Lemke, T. III, p. 231. Cité et traduit par R. Labry, p. 267.

(2) R. Labry, p. 405.

contradictions de sa pensée et de sa vie, Herzen, qui semble une sorte de Faust révolutionnaire, reste un des types les plus vivants du Russe moderne, désorienté par une civilisation dont il réclame plus qu'elle ne peut donner » (1).

Voilà pourquoi ce Voltaire russe, au milieu de ses sarcasmes, sent parfois des larmes monter à ses yeux. Celui que Bakounine appelle le seul homme libre de la Russie, paie chèrement la rançon de sa liberté.

Malwida, que les premiers froids ont chassé de Broadstairs, reprend, au début d'octobre 1853, ses leçons à Londres chez Herzen. Elle ne tarde pas à s'apercevoir du désarroi moral où Herzen se trouve. Un soir après une des causeries qui terminaient les leçons, particulièrement accablé, il lui dit, en la raccompagnant, « que sa maison ne marche pas, qu'il est tourmenté de l'avenir des enfants, que son intérieur n'est qu'une ruine et répète à plusieurs reprises, avec des sanglots dans la voix : « Je n'ai pas mérité cela, je n'ai pas mérité cela. Donnez-moi un conseil » (2). Malwida réfléchit. Elle lui offre de venir chez lui comme une sœur et de se charger de l'éducation des enfants. Sachant l'atmosphère chaotique qui règne et son amour effréné de l'indépendance, Herzen hésite, mais : « Tentons l'épreuve, répond-il, vous me rendrez le plus grand des services en sauvant mes enfants. Je n'ai pas le don pédagogique, mais je suis prêt à vous aider à faire tout ce que vous jugerez nécessaire » (3).

En lui offrant son concours sur le terrain de l'éducation, Malwida n'ignore pas quel merveilleux appui, quel guide elle va trouver en Herzen dans le domaine social où tous deux ont engagé la lutte pour l'humanité. Les premières semaines de décembre 1853 sont troublées par une agitation politique extrême : on vient d'apprendre le massacre de Synope, l'écrasement, par surprise, de la flotte turque. Tous s'indignent et Malwida, écrivant à sa mère, lui expose la réprobation du pays envers Palmerston qui hésite à déclarer la guerre à la Russie. Herzen prend position dans le conflit en écrivant aux soldats russes stationnés en Pologne : « Qu'amènera 1854 ? Laisserons-nous passer une occasion qui ne se renouvellera pas de longtemps ? Ne saurons-nous pas profiter de la tempête ? Voyez la Pologne, à peine a-t-elle appris la nouvelle de la guerre qu'elle a relevé la

(1) L'Empire des Tzars et les Russes. T. I, p. 185 (3^e édit., Paris Hachette 1890). Leroy Baulieu.

(2) Mémoires : M. de Meysenbug. T. II, p. 2.

(3) Ibidem, p. 4.

tête. Elle attend l'occasion de s'insurger pour la défense de ses droits » (1). Les droits des Polonais sont d'autant plus chers à Herzen, que dès les premiers jours, à Londres, il a été soutenu par Stanislas Worcell, noble polonais, réfugié, qui déjà, avait tenté de publier des articles politiques. Il s'est donc de suite associé aux efforts de Herzen; celui-ci, heureux de nouer avec lui une amitié plus étroite et appréciant son intelligence, le prie d'enseigner les mathématiques à son fils Alexandre. Malwida trouve chez Worcell un accueil amical, accueil qui lui est d'autant plus doux, que la plupart des habitués de la maison la regarde d'un très mauvais œil. On la soupçonne de vouloir mettre fin au désordre qui règne et, voire même, à l'exploitation de la générosité de Herzen. Comment Malwida n'éprouverait-elle pas une vive sympathie pour Worcell, cet homme, qui, étant né et ayant vécu dans le luxe, ne se plaint jamais. Martyr volontaire, il préfère souffrir pour son idéal de justice plutôt que de sacrifier à Saint-Petersbourg, à l'idole du despotisme. Sa femme, au contraire, trahissant son amour et sa cause, a accepté les promesses de la cour et est restée en Russie avec ses enfants.

Worcell, à lui seul, représente aux yeux de Malwida la sainteté de la cause polonaise, car les exilés polonais lui déplaisent en général. Elle déteste les allures de conspirateurs qu'ils se donnent et leur exaltation.

Presqu'aussi déplaisant est le patriotisme tapageur et lyrico-dramatique des Français qui, selon Herzen, « à l'encontre des Allemands admirant tout sans distinction en Angleterre, protestent, eux, contre tout et haïssent tout ce qui est anglais. Cela va jusqu'à une déformation comique. Le Français ne peut pas pardonner aux Anglais qu'ils ne parlent pas français et qu'ils ne comprennent pas du premier coup lorsqu'ils prononcent *Charing Cross* ou *Leicester square*. Ils ne peuvent pas admettre qu'un diner consiste en deux énormes morceaux de viande et de poisson et non pas en cinq portions de mets de toute sorte. Le Français ne peut admettre l'esclavage au nom duquel les cafés sont fermés le dimanche et que le peuple entier en présente son ennui à Dieu, bien qu'en France chacun s'ennuie sept jours par semaine dans le culte de Bonaparte. Le Français trouve tout — qualités et défauts — haïssable chez l'Anglais qui le lui rend avec usure » (1).

(1) Edition Lemke. Œuvres complètes d'Al. Herzen, op. cit. Tome XIV, p. 190.

Il est cependant un petit groupe de réfugiés français qui trouve grâce aux yeux de Herzen, parmi ceux-là Louis Blanc pour son talent historique. Il donne également sa sympathie à un réfugié français, Joseph Domengé, dont il fait le précepteur de son fils Alexandre. Celui-ci possède à la fois la bonté du cœur et la clarté de l'intelligence. Il est doué d'un grand discernement. Il reconnaît la difficulté de réaliser les théories de Louis Blanc, tout en en comprenant la beauté; il est le seul à oser tenir tête à cet idéaliste qui, malgré ses échecs, demeure un convaincu. A ses deux représentants du socialisme, se joint un troisième membre de l'émigration française : un certain Barthélémy. Herzen admire le degré de culture auquel cet homme est parvenu par ses propres moyens.

Parmi les exilés de tous pays, les Italiens sont ceux dont les aspirations semblent devoir se réaliser dans un avenir plus proche. Au début de l'année 1854, l'arrivée de Garibaldi, venant de l'Amérique du Sud, soulève l'enthousiasme. On se presse autour de lui. Après son exil, à la suite du Triumvirat de 1849, il était parti comme simple commerçant pour New-York, puis était devenu capitaine marchand au Pérou; mais, au milieu de son existence aventureuse, son idée fixe, l'unité de l'Italie, ne l'avait pas quitté. Il a attendu son heure. C'est pourquoi il est venu prendre contact avec les éléments révolutionnaires réfugiés à Londres. Le consul américain se fait un plaisir, pour narguer l'Europe, de réunir dans un banquet tous les chefs de partis républicains. Aux côtés de Garibaldi, l'on voit Mazzini, Ledru-Rollin, Louis-Blanc, Kossuth, Herzen, Kinkel, Marx.

Voulant rendre cette invitation, Garibaldi invite à bord de son navire, son hôte et ses convives. Herzen se trouvant malade à la date fixée, prie Malwida d'accompagner son fils Alexandre. Garibaldi, charmé de cette nouvelle rencontre, envoie ce billet à Herzen :

Londres, 26 mars 1854.

« Mon cher Herzen,

« Votre indisposition m'a privé du plaisir de vous voir et je lui en veux certainement.

« Mademoiselle et Alexandre ont contribué pour leur part à égayer et embellir la cabine du commandant.

« Je suis votre ami pour la vie.

J. Garibaldi » (1).

(1) Lettre inédite communiquée par Mademoiselle Herzen, Lausanne.

A quelques jours de là, Herzen l'invite afin de tenter un rapprochement entre lui et Mazzini. L'idéal de chacun de ces hommes est très différent. Mazzini attend tout d'un nouvel ordre social et veut un gouvernement républicain avant tout, tandis que Garibaldi veut d'abord l'unité de l'Italie, dût-on se rallier momentanément à la Maison de Savoie et garder un gouvernement monarchique. L'idéalisme de Mazzini qui croit à une destinée mystique de Rome, centre de toute civilisation, a déjà fait échouer les efforts de Garibaldi. Cette soirée chez Herzen ne fait que déterminer plus nettement leurs divergences.

Un ami et collègue de Mazzini au triumvirat de 1849, Aurelio Saffi, cherche à coordonner leurs communes aspirations. Autant Mazzini croit au dogme révolutionnaire, autant ce disciple, découragé trop tôt après une victoire rapide, se range au scepticisme de Herzen, et estime que pour le moment, il faut préparer l'opinion en niant tout ordre établi qui pétrifie la civilisation. Il est au tournant de sa carrière et prêt à se détourner de la politique pour l'histoire. On lui offre une chaire d'historien à Oxford.

Une autre personnalité se détache en traits sombres et vigoureux, c'est Orsini qui contraste avec la physionomie de Saffi. Autant l'un est affable et doux, autant l'autre semble rude et énergique. Tous deux sont silencieux; mais l'un rêve, l'autre combine des plans de bataille.

Tous ces vaincus d'hier que les gouvernements réactionnaires croient réduire à l'impuissance en les exilant, cherchent à s'unir sous l'égide de la liberté. Ainsi rassemblés, ils se rendent compte de la force de cette vague d'idéalisme qui les a portés au milieu de la mêlée, puis jetés comme des épaves sur les côtes anglaises ou en Suisse. Ce mouvement ayant pris naissance dans les régions obscures de la conscience universelle, est monté comme une houle dont la violence ébranle le vieux monde.

Toutes les dissensions et les rancunes personnelles disparaissent pour faire front dans la vie officielle, à la presse et aux meetings. Il faut s'unir pour ébranler l'opinion. Herzen compte sur ses écrits pour l'éclairer le plus possible. En cette année 1854, il écrit à Cœurderoy, réfugié en Espagne, après le coup d'Etat de 1851 :

« Permettez-moi de vous dire quel a été mon but dans les publications françaises parues en 49-50 sur la Russie. Vous jugerez alors si je l'ai atteint. Après un exil de 5 années, je viens en Europe, la connaissant théoriquement. Les journées de

juin 48 me révélèrent l'état véritable de l'Europe. Plus je regardais ce qui se passait, plus je sentais le besoin de dire au monde deux choses. Premièrement que la Russie n'est pas seulement une caserne et une chancellerie du Tzar, mais qu'elle porte en elle des éléments profondément révolutionnaires, anarchiste dans la noblesse, communiste dans le peuple. Secondement que l'Occident n'est pas si diablement révolutionnaire qu'il se l'imagina. Il a une grande pensée, un grand idéal, mais peu de force, peu d'énergie, il s'est énervé dans sa partie active et arriérée dans les autres. La Russie est un jeune vaurien emprisonné, il n'a jamais fait rien de bon, mais il promet, le vieillard vénérable à côté a beaucoup fait, fera peut-être encore, mais il est vieux. « L'Europe fara da se » (1). C'est possible; dans le cas contraire, invasion. L'avenir peut se réaliser par mille manières. Le résultat définitif sera toujours le même : la métamorphose sociale.

« L'invasion, à mon avis, ne sera qu'une montre-réveil, qu'un bourreau, qu'une démolition, qu'une putréfaction enclavée, qu'un orage passager. Car je n'ai jamais nié qu'au fond des populations des états de l'Europe, des populations sauvages déshéritées par la civilisation de la minorité, il n'y ait pas de nerf, de sperme pour engendrer une nouvelle forme sociale.

« Quant à Nicolas et à son régime, il n'y a rien en cela de national. L'impérialisme russe n'est que la dernière conséquence l'expression la plus (...) de l'état fort des amis de l'ordre. Que fera Nicolas ? je ne crois pas à cette homéopathie renversée « Similia, Similibus, Destruantur... » Il ne peut rien apporter qu'un bonapartisme exotique. Certainement que sur le point de vue de l'éternité, Nicolas peut contribuer involontairement au triomphe de la révolution, mais Louis Bonaparte aussi.

« Pie IX a fait de la romane un peuple de frondeurs, et au fond il n'est pas si fort que vous le pensez. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui. J'ajouterais encore qu'il m'est impossible d'accepter votre théodicée (dans votre ouvrage de la Russie) que j'ai lu l'année passée. Le monde chrétien que vous chassez si bien revient par la porte du dualisme idéalisé... mais mon Dieu, vous avez raison, de ces choses il faut parler et non écrire... Est-ce que l'on ne persécute pas les réfugiés en Espagne. Cette question est déjà une provocation à continuer la conversation qui m'est si près du cœur... » (2).

(1) Parole de Cavour s'appliquant à l'Italie.

(2) Edition Lemke. A. Herzen, œuvres complètes. T. VIII, p. 89.

Pour permettre les échanges d'opinions, Herzen reçoit, le dimanche soir, tous ceux qui viennent apporter leurs témoignages et revendications. Malwida assiste à ces interminables causeries. Bien souvent, elle préfère remonter auprès des enfants dont le paisible sommeil lui fait reprendre confiance. La vie n'est pas sans nuages. Herzen lui reproche de manquer de discipline, critique perpétuelle suggérée par son ami Engelson. Elle croit devoir lui répondre par un laconique billet :

« Je crois qu'on peut très bien surveiller les enfants sans leur faire sentir à tout instant cette vigilance anxieuse; une surveillance exagérée leur ôte toute indépendance; elle les rend poltrons ou étourdis, en les habituant à se fier sans cesse à autrui. Habituer l'enfant de bonne heure à ne compter que sur lui-même me semble indispensable à l'éducation d'un caractère libre et ferme. Mais pour cela il ne faut pas que les enfants se sentent constamment surveillés. Je crois que c'est le seul procédé rationnel, non seulement au point de vue physique, mais au point de vue moral...

« ...Cependant vous savez, cher ami, que si vous trouvez les résultats trop lents, si vous ne croyez pas qu'une influence morale et intellectuelle dont vous constatez vous-mêmes les effets, saura à la longue et imperceptiblement, corriger leurs petits travers tout extérieurs, je suis prête à résilier notre contrat et à mettre l'œuvre commencée en d'autres mains » (1). Avec patience, elle poursuit néanmoins sa tâche.

Un matin de janvier 1855, Domengé entre bouleversé : « Barthélémy s'est rendu coupable d'un crime ». L'agitation est extrême. L'Angleterre a horreur de ces arrestations. « L'Anglais », explique Herzen, « ne demande aux réfugiés qu'à les ignorer. Il n'aime pas beaucoup les étrangers, encore moins les réfugiés sans argent. La pauvreté est un vice à leurs yeux. Cependant l'Anglais tient au droit d'asile » et Londres se couvre d'affiches pour réclamer ce droit. Lorsqu'on apprend que Barthélémy a agi sur les instigations d'une femme qui prétendait l'aimer, et qui n'était qu'une espionne au service du gouvernement français, la fureur est à son comble. Dans la rue on dévisage les gens et l'on entend murmurer tout bas : « French Spy ».

Cette double trahison abat le prisonnier. Herzen, ainsi que Malwida, lui ayant proposé d'aller le voir ou de faire des démar-

(1) Mémoires : M. de Meysenbug. T. II, p. 40-41.

ches, il répond : « Je suis si profondément malheureux que je ne voudrais pas me sauver, même si je le pouvais » (1). L'émotion gagne tous les réfugiés, lorsqu'on apprend l'élévation d'âme de Barthélémy, marchant stoïquement à la mort. Le 8 janvier, en gravissant les dernières marches de l'échafaud, il s'est retourné vers le prêtre resté près de lui et lui a dit en l'embrassant : « Dans quelques instants je vais connaître le grand mystère ! » (2).

Au milieu de l'activité de chaque jour, le temps n'est plus aux spéculations métaphysiques. C'est la fièvre des discussions et des rassemblements. Le 27 février, on peut voir placardée dans toutes les rues de Londres, l'affiche d'un nouveau meeting international :

*Commémoration
du Grand Mouvement Révolutionnaire de 1848*

ALLIANCE DE TOUS LES PEUPLES !

UNE SOIRÉE INTERNATIONALE

suivie

D'UN MEETING PUBLIC

aura lieu

à Saint Martins Hall Long-Acre

le Mardi 27 février 1855

Les représentants les plus distingués de la Démocratie européenne ont été invités :

Français : Louis Blanc, Victor Hugo, Barbès, Félix Piat, Ledru-Rollin, Raspail, Eugène Sue, Pierre Leroux.

Allemands : Ronge, Schapper.

Italiens : Pianchiani, Saffi, Mazzini, Teleki.

Hongrois : Kossuth.

Polonais : Worcell, Zeno, Swientoslawski.

RUSSE : HERZEN.

Anglais : W. Coningham, J. Finlen, Cooper, Mayne-Reid, J. Beal, Gérard Massey.

Ernest Jones, Président ; Alfred Tallendier, section française ; Dombrowski, Pologne ; M. Bley, Allemagne ; B. Chapman, Angleterre.

Le thé sera servi à 5 heures. Les portes pour le meeting seront ouvertes à 7 h 1/2. Le meeting commence à 8 heures. (3).

(1) Mémoires : M. de Meysenbug. T. II, p. 53.

(2) Ibidem, p. 62.

(3) Œuvres complètes, Herzen. T. VIII. Edition Lemke, p. 141.

Herzen communique à Michelet le résultat de cette réunion :

« Le meeting international le 27 février, chartiste, a été splendide ; avant le meeting, j'ai été attaqué dans une feuille, et je m'attendais, en ma qualité de Russe, à avoir une mauvaise réception. Tout le contraire, le *Times* a dit lui-même dans son article perfidement calme : « The Russian Gentleman was welcomed with enthusiasm » ; après le discours, une dame anglaise me jeta un bouquet de fleurs me disant : « une sœur anglaise au républicain russe » ; voilà des faits assez rares pendant la guerre.

« Votre ouvrage est admirable, j'ai été jeune, j'ai été enthousiaste en lisant l'introduction ; c'est un poème. C'est l'histoire devenue art. La philosophie (la sorcière) même a trouvé une réhabilitation chez vous, et vous avez porté un tel coup au monde du dualisme, d'onanisme, au monde du Dieu imberbe — qu'il s'en souviendra —. Je ne connais rien après l'ouvrage admirable de Feuerbach (*Wesen des Christentums*), qui ait une portée si grande pour dégriser les hommes sur la théologie...

« J'ai lu des fragments de l'Introduction aux Allemands, aux Anglais, aux Français et tout le monde vous remercie. A propos, j'ai donné un exemplaire au correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. J'enverrai demain le dernier à Kapp, à New-York. Je prierai le célèbre Froebel, s'il est encore là (l'ami de Blum) d'écrire dans le *Citizen*, dans la *Tribune*... » (1)

L'esprit de Herzen, qui semble prendre l'Univers pour champ d'action, ne néglige pas de mêler Malwida au mouvement de sa pensée. Non seulement il lui apprend le russe qu'elle arrive à lire en quelques mois, mais il cherche à lui procurer des travaux littéraires intéressants. Le 31 mars, il écrit de nouveau à Michelet : « Il y a une dame allemande qui a tout bonnement un sentiment de vénération pour votre ouvrage ; elle m'a demandé si vous lui permettriez de le traduire en allemand. La traduction sera bonne, je vous en réponds ; elle m'a montré une feuille d'essai, très satisfaisante... J'organise, maintenant, une Revue russe sous le titre d'« Etoile Polaire » ; c'était le titre d'un almanach, supprimé par Nicolas... Les nuages passent et les étoiles restent. Je veux faire paraître le numéro 1 le jour de l'exécution de Pestel. Je serais très heureux d'avoir deux ou trois pages de vous. Je les traduirais. Votre nom est connu et aimé en Russie. » (2)

(1) Edition Lemke. A. Herzen. T. VIII, p. 128.

(2) Edition Lemke. A. Herzen. T. VIII, p. 164.

L'Etoile Polaire se lève dans l'enthousiasme. On apprend que Nicolas sentant s'effriter la résistance de Sébastopol, profondément humilié et attristé, est tombé malade; il a bu pour sauver son honneur la cigüe que lui a présenté sur son ordre le docteur Wylie, et meurt le 2 mars 1855. L'annonce de cette mort donne lieu à un délire de joie en Russie et à l'étranger.

La maison de Herzen est sens dessus dessous. On jette de l'argent aux enfants qui jouent sur la place pour leur faire crier : Hurra ! Le despote a lâché prise ; nul doute que le rayonnement de l'Etoile ne perce les brumes de l'ignorance.

Comment Herzen ne crierait-il pas son espérance et son attente à celui qui peut changer la face des choses ? Il écrit à Alexandre II, le 10 mars 1855 :

« Sire, Votre règne commence sous une constellation étonnamment heureuse. Point de taches de sang, point de remords. Ce ne sont pas les meurtriers de votre père qui vous ont apporté la nouvelle de sa mort. Vous n'avez pas eu à passer par la place inondée de sang russe pour vous asseoir sur le trône. Vous n'avez pas eu à annoncer par des exécutions capitales votre ascension au trône. Aucune chronique ne présente jusqu'ici un début aussi pur... Ce n'est pas tout : on attend de Vous de la douceur, on attend de Vous un cœur humain, Vous êtes extraordinairement heureux. Le sort, le hasard, tout Vous a entouré de ce je ne sais quoi qui parle en votre faveur. Vous êtes le seul de tous les Vôtres qui soyez né à Moscou. Vous êtes né dans un temps où cette ville ressuscitait à une vie nouvelle, après un incendie purificateur. Les canons de Borodino et de Taroutino qui viennent de rentrer de l'étranger, encore couverts de la poussière de Paris, ont annoncé votre naissance des hauteurs du K^remlin. Je les ai écoutés, enfant de cinq ans et je m'en souviens... Vous avez été élevé par un poète que la Russie a aimé ; le jour de votre majorité, le sort de nos martyrs a été amélioré. Oui, vous êtes extraordinairement heureux.

« Puis vint votre voyage à travers la Russie. J'en fus témoin, et qui plus est, je m'en souviens très bien, c'est par votre intervention que mon sort s'est trouvé amélioré topographiquement. On m'a transféré de Wiadtka à Vladimir. Je ne l'ai pas oublié.

« Exilé, obligé de vivre dans une ville éloignée au delà de la Volga, je regardais l'amour simple avec lequel le peuple pauvre allait à vous et je me disais : comment paiera-t-il cet amour ?

« Le temps du paiement est arrivé... et comme il vous est facile; donnez libre cours à votre cœur. Sûrement vous aimez la

Russie et vous pouvez faire beaucoup pour le peuple russe. Moi aussi, j'aime le peuple Russe, je l'ai quitté par amour. Je n'ai pas pu rester, les mains croisées et en silence, spectateur des horreurs qu'il avait à endurer de la part des propriétaires terriens et des fonctionnaires.

« Mon éloignement n'a pas changé mes sentiments ; au milieu d'étrangers, au milieu des passions déchaînées par la guerre, je n'ai pas replié mon étendard. Il y a quelques jours, le peuple anglais tout entier a salué en moi le peuple russe. Il va sans dire, mon drapeau n'est pas le vôtre : je suis un incorrigible socialiste ; vous êtes un empereur absolutiste ; mais entre votre étendard et le mien, il peut y avoir un lien commun : cet amour pour le peuple russe, dont je viens de parler. Au nom de cet amour, je suis prêt à apporter un immense sacrifice. Ce que n'ont pu m'amener à faire ni les persécutions de nombreuses années, ni la prison, ni l'exil, ni les fastidieuses pérégrinations d'un pays à l'autre, je suis prêt à le faire par amour pour le peuple.

« Je suis prêt à me taire, à m'effacer, à parler d'autre chose, pourvu que j'aie l'espoir vivant que vous tiendrez votre promesse à la Russie.

« Sire, donnez la liberté à la parole russe. Notre cerveau est à l'étroit, notre pensée oppresse notre poitrine par manque d'espace ; elle gémit dans les chaînes de la censure. Donnez-nous la liberté d'expression. Nous avons de quoi parler au monde et aux nôtres.

« Donnez la terre aux paysans. Elle leur appartient déjà. Effacez de la Russie la tache honteuse du servage, guérissez les cicatrices sur le dos de nos frères, ces terribles traces de mépris pour l'humanité.

« Votre père a avoué à son lit de mort — ne craignez rien, je sais que je parle à son fils — qu'il n'a pas eu le temps de faire tout ce qu'il avait voulu pour tous ses sujets. Le servage est venu comme un remords troubler sa dernière minute.

« Il n'a pas eu le temps, en trente ans, de libérer les paysans ! Hâtez-vous ! Sauvez le paysan des méfaits à venir, sauvez-le du sang qu'il aura à verser...

« Il se peut que des hauteurs où vous êtes placé, enveloppé du brouillard de la flatterie, vous soyez étonné de mon impertinence. Peut-être rirez-vous, même de ce petit grain de sable qui entre dans les 70 millions de grains de sable qui forment votre piédestal de granit.

« Mais il vaudrait mieux ne pas rire. Je ne fais que dire ce sur quoi l'on se tait chez vous. C'est pour cela que j'ai placé en terre étrangère le premier métier (imprimerie russe) ; comme un électromètre, il montre l'activité et la tension d'une force comprimée. Il suffit de quelques gouttes d'eau qui ne trouvent pas d'issue pour faire éclater un roc de granit.

« Sire, si ces lignes parviennent jusqu'à vous, lisez-les sans haine, tout seul, et réfléchissez-y ensuite. Vous n'aurez pas souvent l'occasion d'entendre la voix d'un Russe libre. » (1)

Un si grand espoir donne à la pensée de Herzen une chaleur communicative et une clarté dont témoigne la lettre suivante à Proudhon :

Juillet 1855.

« J'ai la vanité de penser qu'il y a même parmi des amis peu de personnes qui vous comprennent mieux et avec plus de sympathie dialectique que moi. Vous seul — je l'ai tant de fois dit aux autres — qu'il m'est impossible de ne pas le dire à vous —, vous seul, êtes le penseur autonome de la révolution ; la plupart des autres ont un corps d'idées donné, fait absolu. Ils sont comme les prêtres protestants auxquels on permet la discussion jusqu'à la douane théologique ; arrivé là, ils sont condamnés à ruminer : variations à l'infini sur de vieux thèmes avec des arabesques et de la rhétorique. Cela vous suffit pour voir que j'ai très bien saisi la seconde partie de la lettre.

« Quant à la Russie, et au monde slave, je ne pense pas que je les regarde d'un point de vue idéaliste ou exaltado. Voilà mes thèses : 1° la commune rurale basée sur le partage continu de la terre parmi les cultivateurs ; l'association des ouvriers basée sur le partage du gain, non égalitaire, mais d'après le consentement de tous me permettent de conclure qu'il y a des éléments socialistes dans la substance même des peuples slaves ; 2° l'Etat avant Pierre I^{er} et après, n'a jamais pu anéantir ses éléments. L'Etat est devenu très fort, très centralisateur, après Pierre l'Artificiel. Ce qu'on fera avec le retour au rationalisme ? Je n'en sais rien. L'Etat a soudé le tout et Nicolas, le dernier autocrate illimité, ne savait que faire, ni où aller (quoiqu'il y a une possibilité d'un tzar) ; 3° je pense que dans la participation des idées socialistes de l'Occident, les

(1) Lettre traduite du russe par G. Tchernosvitow. Œuvres complètes de Herzen. (Edition Lemke, Moscou 1929, tome VIII, p. 160-162).

peuples slaves n'auront jamais assez d'élan pour passer du communisme patriarcal au socialisme raisonné. La Russie moins altière que la Savoie ne « fara » pas « da se », elle a besoin de la solidarité des peuples de l'Europe, de leur aide ; mais, d'un autre côté, je suis convaincu que la liberté libre ne viendra pas en Occident tant que la Russie reste enrôlée comme un soldat aux gages de l'Empereur de Pétersbourg. » (1)

Proudhon pouvait retrouver dans cette déclaration l'influence de Hegel à laquelle, une dizaine d'années auparavant, un autre agitateur russe l'avait initié, un ami de Herzen, quoique de nature toute différente : Michel Bakounine. Tout imprégné d'hégélianisme, Bakounine avait fait paraître deux ans auparavant, en 1842, un article retentissant dans les « Deutsche Jahrbücher », publié par Arnold Ruge. Ruge était le chef de la « Jeune Allemagne », correspondant de la « Jeune Italie », fondée par Mazzini pour propager le carbonarisme et soutenir la révolution. Dans cet article, Bakounine, sous le nom de Jules Héliard, préconisait pour « réaliser la liberté », selon Hegel, de se rallier à la démocratie et de pratiquer l'esprit de négation. Il fallait « *se confier à l'esprit éternel qui ne détruit et ne supprime pas, parce qu'il est source de vie. La passion de la destruction est une passion créatrice* » (2), concluait-il alors.

Deux ans après, il arrivait dans les mêmes dispositions à Paris, invité à collaborer aux Annales Franco-Allemandes, fondées par Ruge, réfugié dans la capitale française. Bakounine se trouva à une sorte de foire humanitaire où chacun vantait l'excellence de son remède. On rencontrait des étrangers pittoresques, Mickiewicz entouré de grands seigneurs polonais, Herwegh et ses légionnaires, des mazziniens et d'anciens carbonari. Puis un jour, au milieu de cette foule bigarrée était apparu le très correct et savant Karl Marx. » (3). Les Annales Franco-Allemandes étaient le centre de ralliement des réfugiés à l'esprit messianique et révolutionnaire. Henri Heine avait présenté à Ruge, Karl Marx qui amena Engel. Les Annales avaient également ouvert leurs portes à Herwegh, Reichel chez qui était descendu Bakounine. « Tandis que Reichel se mettait au piano, Proudhon et Bakounine s'installaient devant la cheminée pour goûter les accents orageux de Beethoven et les méandres de la

(1) Edit. Lemke, A. Herzen, tome VIII, p. 195.

(2) Vie de Bakounine, par H. Iswolsky. Lib. Gallimard, 1930, p. 82.

(3) Vie de Bakounine. H. Iswolsky, op. cit., p. 92.

métaphysique. Sans doute les commentaires de Michel étaient-ils passionnants, car les veillées se prolongeaient; un ami, présent à l'une de ces conversations, qui s'était retiré avant les autres, revint le lendemain matin et trouva Proudhon et Bakounine assis à la même place devant les braises éteintes. Le philosophe français était si impressionné par le jeune Scythe, qu'il conviait ses amis afin de leur présenter *ce monstre de dialectique*.

« Tout en accusant Proudhon d'un excès d'idéalisme, Michel l'écoutait avec la plus grande admiration. Plus tard il se considéra comme le disciple et le continuateur de Proudhon. Celui-ci, lui, avait l'amour de la liberté et surtout le respect de l'individu qui échappait à Marx et qui devait faire plus tard de Bakounine un ennemi acharné de l'Internationale. » (1). Comment Proudhon n'aurait-il pas été conquis par ce fervent de l'indépendance et compris plus que tout autre le respect du libre développement de la personne humaine, « cet enfant du peuple, qui restait merveilleusement lui-même », que Michelet admirait pour cette intégrité. Admiration réciproque d'ailleurs, car en 1851, « Proudhon avait adressé au sujet de son Histoire de la Révolution Française, une lettre dont il avait été si frappé qu'il l'avait imprimée, honneur vraiment singulier, en tête de son cinquième volume comme une préface dont il eût contresigné les termes. Au lendemain du Coup d'Etat, Proudhon n'avait pas un instant faibli. Il n'avait pas désespéré, il n'avait pas quitté la France, il s'était à peine étonné. Pendant que Michelet se chauffait au soleil de Nervi, regardait courir les lézards, voler les oiseaux et se baignait dans les eaux salines d'Acqui, Proudhon vivait, narquois et fort dans ce pavillon du quartier de l'Observatoire où Courbet l'a peint » (2) et d'où il répond à Herzen le 23 juillet 1855 : « Mon cher Herzen, je n'ai reçu que le 18, communication de votre lettre du 14, dans un moment où accablé de travaux et d'affaires, il m'était absolument impossible d'y répondre...

« Je profite d'une éclaircie pour vous remercier bien cordialement d'avoir pensé à moi pour la composition de votre Revue. Nos idées, je crois, sont les mêmes; nos causes sont solidaires; toutes nos espérances se confondent. D'une extrémité à l'autre de l'Europe, la même pensée, le même éclair illuminent tous les cœurs libres. Sans nous parler et sans nous écrire, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes l'un et l'autre des collaborateurs. Je ne saurais, quant à présent,

(1) Vie de Bakounine, par H. Iswolsky, op. cit., p. 108.

(2) Jules Michelet par D. Halevy, Librairie Hachette, 1928, p. 154.

vous faire un article; mais ce qui est impraticable aujourd'hui peut se réaliser demain et, dans tous les cas, mort ou vif, je suis, je reste, un des rédacteurs de l'« Etoile Polaire »...

« Avant d'attaquer le despotisme chez les princes, ne faut-il pas le plus souvent que nous commençons par le combattre chez les soldats de la liberté?...

« Croyez-vous, par exemple, que l'autocratie russe ne soit qu'un produit de la force brutale et des intrigues dynastiques? N'a-t-elle pas ses bases cachées, ses racines secrètes dans le cœur de la nation russe? O, cher Herzen, le plus franc des hommes, n'avez-vous jamais été scandalisé, désolé, par l'hypocrisie et le machiavélisme de ceux que la démocratie européenne, à tort ou à raison, subit ou avoue pour chefs?... — Pas de division devant l'ennemi, m'allez-vous dire. Mais, cher Herzen, lequel est donc le plus à redouter pour la liberté, de la scission ou de la trahison?...

« Si les nouvelles publiées de tous côtés par les journaux sont véritables, voici déjà que le tsar Alexandre rend à la Pologne une partie de la plus précieuse de ses libertés. Comme si le tsar lui-même avait voulu accomplir la prédiction de votre prospectus! Tandis que l'Occident combattant pour la Turquie se déclare à la fois contre le tsar et la Révolution, le tsar appelle à lui la Révolution! A qui donc, nous, philosophes humanitaires, donnerons ici la palme, de l'aristocratie anglaise qui dans une tribune libre affirme solennellement son dédain de la Hongrie et de la Pologne, ou de l'autocratie qui commence la restauration de la Pologne? A qui l'honneur du pontife romain, qui condamne l'insurrection polonaise, ou du chef de l'Eglise schismatique, qui fait droit à l'insurrection?...

« L'histoire est pleine de ces contradictions.

« Mais ce que ne fera pas la « chair à canon », la plume de l'écrivain saura l'accomplir. Des bords de la Tchernaiâ, du Dniéper et de la Vistule, la Liberté, portée sur les ailes de la pensée, viendra faire honte à la vieille cité révolutionnaire. Elle évoquera contre elle les souvenirs du 14 juillet, du 10 août, du 31 mai, de 1830 et de 1848. Alors le monde saura si la France, victorieuse en Crimée, — je veux bien accorder à l'orgueil de la nation cette hypothèse gratuite — garde le sceptre de la civilisation et du Progrès, ou si elle le cède à son ennemie vaincue, mais alors véritablement triomphante, la Russie.

« Adieu, cher ami. Conservez intacte et pure votre belle et généreuse individualité: c'est le seul vœu que je crois devoir faire pour vous; c'est le gage de votre succès.

« Je vous serre la main (1).

« Signé: Proudhon. »

Cette année 1855 est faite aussi pour Malwida de Meysenbug d'espérance et de rencontres heureuses. Après deux ans de lutte et d'efforts de conciliation, elle commence à croire à son bonheur. Les enfants répondent à sa tendresse, leur éducation à son activité, le commerce de Herzen à son intelligence. Elle écrit à sa sœur: « Je ne puis te dire qu'une chose, c'est que je ne désire rien au-delà de ma vie actuelle. » (2). Herzen lui signifie sa confiance dans une lettre du 23 mai 1855:

« Richmond, 23 mai 1855.

« Chère Mademoiselle Meysenbug,

« L'automne passé, j'ai prié M. Engelson, dans le cas de ma mort, de bien vouloir se charger de mettre en ordre mes papiers, documents, manuscrits, conjointement avec vous, je lui ai donné une autorisation par écrit.

« Mes rapports avec M. Engelson ayant complètement changé, je retranche ma prière, et vous prie de vous en charger avec mon fils Alexandre; il est informé par moi que c'est ma volonté.

« Vous savez que j'ai déposé en 1852, à Morat en Suisse, un testament; D. Reichel et Ch. Vogt sont nommés par moi tuteurs et exécuteurs testamentaires, je leur communiquerai que je vous laisse la part la plus active dans tout ce qui a rapport à l'éducation de mes deux filles. Je conseille à mes enfants — et j'en écrirai à part à Alexandre, de retourner à Moscou, je serai heureux en pensant que vous les accompagnerez.

« Cette lettre vous servira de document pour les papiers et de témoignage de ma confiance illimitée dans votre amitié... » (3)

Ainsi que cette famille, les réfugiés ont adopté Malwida, et

(1) Pierre-Joseph Proudhon : Lettres choisies par D. Halévy et L. Guillaux, Grasset 1929, p. 188.

(2) Mémoires, Malwida de Meysenbug, tome II, p. 86.

(3) Edition Lemke. Herzen, œuvres complètes. T. VIII, p. 176.

chaque jour le cercle grandit. Wagner vient au printemps diriger quelques concerts. Avec quelle joie Malwida rencontre le révolutionnaire artiste, chez Frédéric Althaus, frère de Théodore, récemment réfugié à Londres.

Malwida avait lu avec enthousiasme : « l'Opéra et le Drame », et avait écrit à l'auteur une lettre dont il avait gardé le souvenir. Dès qu'on lui présente Malwida, il la remercie de la sympathie exprimée par cette lettre. La conversation s'engage sur un ton de parfaite aisance. Londres déplaît à Wagner. Il ne songe pas à y revenir, mais Malwida et lui se quittent comme de vieux amis, se promettant de se revoir bientôt. La musique a toujours été la source des plus grandes satisfactions pour Malwida qui n'avait pas négligé de développer ce don chez ses élèves; elle les avait confiés à Jeanne Kinkel. En août de la même année, elle rapporte dans une lettre à sa mère le bonheur éprouvé à nouveau dans une réunion chez les Althaus, à entendre un violoniste hongrois : Réményi qui, pendant une heure, avait tenu l'assistance sous le charme de sa sensibilité endiablée. Dans tous les récits de Malwida, il y a une place de prédilection pour les faits et gestes de la petite Olga. A propos de cette séance, elle conte à sa mère : « Rien ne fut plus curieux et amusant que de constater la jalousie du chien, lorsque Réményi a porté la petite Olga dans ses bras. Après quoi l'enfant, prise également sous le charme de cette musique, s'est mise à exécuter des petits pas de danse parmi les spectateurs. » (1).

Comment Malwida ne serait-elle pas touchée par la sensibilité de cette enfant de 5 ans, qu'elle trouve certain soir à genoux sur son lit, la tête posée souriante sur ses petites mains, l'attendant jusqu'à minuit parce qu'elle a deviné quelque discussion.

Une fête que Malwida organise pour l'anniversaire de Herzen en avril 1856, nous prouve combien sa tâche lui tient au cœur. Elle en retrace les moindres détails à sa mère :

« 11 avril 1856.

« Chère Mère,

« Tes lignes me sont parvenues en un très heureux jour. Dimanche, nous fêtons l'anniversaire de Herzen. Cette date tombant un dimanche, jour de réception, Herzen n'avait voulu

(1) Deutsche Revue, mars 1908, p. 323.

entendre parler d'aucune manifestation, parce qu'on ne sait jamais au juste qui viendra. Nous eûmes pour hôtes, la veille au soir, Frédéric Althaus et Charlotte (sa femme), avec deux amis. Alexandre fit une petite conférence sur un sujet de chimie avec expériences, traitant des connaissances qu'il avait acquises cet hiver... Dimanche matin, au premier repas, Herzen se trouva entouré de fleurs merveilleuses avec une invitation à se rendre au petit examen préparé par Tata (1) et Olga. Herzen et Alexandre composaient le public. Olga commença par une poésie, puis Tata récita : « Les Grues d'Ibykus ». Olga lut ensuite en allemand, puis Tata fut interrogée en géographie et en histoire où elle excelle. Enfin elle joua au piano et pour clore, nous chantâmes tous un chant de fête. Herzen était au comble de la joie et je me sentais vraiment heureuse car il n'était pas douteux que cette entente et ce bonheur étaient vraiment mon œuvre et le fruit de mes efforts constants. Tout le jour se passa dans la paix et la joie. Au soir, quelques bons amis arrivèrent et Olga particulièrement inspirée, commença à nous improviser une fable absolument merveilleuse. Chacun se tut pour l'écouter. Dans son enthousiasme, elle mélangeait les hommes et les animaux, contant ce qui lui passait par la tête et accompagnant ses paroles d'une mimique d'autant plus amusante qu'elle est toute petite et mignonne.

« C'était si extraordinaire, qu'un des messieurs de l'assistance fit la remarque que George Sand, si elle avait été présente, en aurait certainement tiré le sujet d'un conte.

« Une autre surprise a eu lieu cette semaine : nous étions encore à table, à deux heures, quand une voiture est arrivée chargée de bagages. Un homme et une femme en sortirent. Devinez qui ? Le meilleur ami d'enfance que Herzen languissait de revoir et dont la femme était amie intime de la sienne. Ils sont venus s'installer pour longtemps et inutile de te dire que cette arrivée est pour Herzen une immense joie. En ce moment, la vie est un peu dérégulée et sans dessus-dessous, ce qui est toujours pour moi une épreuve, car je ne souhaite plus que de continuer mon œuvre dans la paix et la tranquillité. Cependant, il faut bien admettre cette perturbation momentanée. L'ordre ne saurait tarder à se rétablir. » (2).

(1) Petit nom de Natalie Herzen.

(2) Deutsche Revue, mars 1908, p. 324.

CHAPITRE VI

Difficultés avec M^{me} Ogareff - Départ de Malwida - Collaboration avec Mazzini - Événements d'Italie - Malwida avec les Salis Schwabe et les Cobden à Paris - Premières impressions Wagnériennes.

Malwida prête à la vie plus de générosité qu'elle n'en a. Les choses changent de face. Ogareff représente pour Herzen sa jeunesse, sa patrie, ses serments, son enthousiasme, qui le reprennent tout entier. Il est aveuglé ou s'aveugle volontairement pour ne pas voir la perturbation que M^{me} Ogareff, avec son caractère superficiel et intrigant, jette dans l'ordre des principes que Malwida a si péniblement établis.

Un jour pourtant, qui n'est pas loin, à la fin de mai, Herzen prend conscience des antinomies qui existent dans les caractères de ces deux femmes et, optant pour M^{me} Ogareff, il fait savoir à Malwida qu'il a l'intention de donner une grande fête pour son départ qu'il juge inévitable. Malwida n'est pas de celles à qui l'on dore la peine avec des mots. Aussi préfère-t-elle partir brusquement en laissant une lettre à Herzen où elle lui reproche sa faiblesse, tout en essayant d'effacer les sentiments de rancune qui pourraient affaiblir une amitié que tant de joie et de peines partagées avaient forgée. Herzen de lui répondre :

« 30 mai 1856.

« C'est avec des larmes aux yeux que j'ai lu votre lettre.

« Non, ce n'est pas comme cela qu'il fallait nous séparer, non et non. Mais si cela vous a facilité un pas difficile, ainsi soit-il. Mais pas de rupture. Ogareff va vous porter, avec Alexandre, plus que ma lettre, ma profonde admiration, mon amitié sans bornes.

« Oui, d'un côté vous avez raison, le silence, les quatre yeux d'enfants, pour lesquels vous avez passé le seuil de cette maison malheureuse, — c'était beau de prendre ainsi congé — et j'accepte votre bénédiction pour les enfants et votre amitié pour moi. A vous, frère et ami.

« Les enfants et moi nous voulons vous voir le plus souvent, c'est sérieux, c'est ma volonté invariable. » (1).

Dès le 5 juin il lui récrit :

« Chère Malwida,

« C'est le véritable, c'est le grand terrain sur lequel je me sens à l'aise avec vous, le terrain de l'amitié dévouée. Vous faites un sacrifice, il y a une nécessité fatale qui nous a poussés dans une collision tragique... Restons amis, amis sincères. Revenez de votre voyage, plus sereine, und mehr geprüft, par la vie. Le nombre de vos amis s'accroît... la fatalité a brisé une existence commune qui avait de beaux côtés, mais où il se glissa un ton faux, amenant des entraves. Ce que je désirais, c'était cette séparation solennelle. Votre départ brusque a tout changé — mais à vous maintenant toute la gloire. J'ai beaucoup réfléchi hier sur votre proposition. La vie ensemble rouvrirait des plaies à demi guéries.

« Mais associons-nous dans des entreprises de traduction. Dans la même ville ou ailleurs, partout et partout vous avez un frère.

« Par votre lettre, vous m'avez ôté un fardeau que je traînais tout le temps. Eloignons-nous pour un repos, pour un recueillement. En avant dans la vie de travail. Ne m'en veuillez pas que je ne me sente plus en famille avec les Ogareff. Je suis un animal de fort attachement et de traditions. Vous ne commencerez à me connaître que maintenant. Adieu. Adieu. Eh bien ! Messieurs les détracteurs, l'amitié a vaincu ! » (2).

Encore une fois, Malwida va vers l'inconnu, enterrant une partie d'elle-même : après son amour de femme pour Théodore Althaus, c'est l'amour de mère qu'elle avait voué aux filles de Herzen, qu'elle croit perdu à jamais. L'absence de la petite Olga fait le vide dans son cœur désolé ; la vie décidément n'est qu'une longue agonie de toutes ses espérances.

(1) Edition Lemke. A. Herzen, œuvres complètes. T. VIII, p. 311.

(2) Edition Lemke. A. Herzen, œuvres complètes. T. VIII, p. 314.

De nouveau, le spectre du pain quotidien se dresse devant elle. Reprendre des leçons, revoir des yeux d'enfants se poser sur les siens, elle n'en a pas le courage et se met aux traductions de russe et d'allemand en anglais. Elle fait des articles pour différents journaux. Herzen la soutient de son mieux, il la met encore au courant par lettre de ses travaux.

Si chacun des réfugiés souffre cruellement des épreuves qui l'atteignent personnellement, il se sent du moins soutenu par la solidarité qui existe entre lui et tant d'autres, sur le terrain social.

C'est au nom de cette étroite collaboration que Mazzini, par exemple, écrit le 25 mai 1856 à Victor Hugo ces trois lignes :

« Je vous demande un mot pour l'Italie.

« Elle penche en ce moment du côté des rois. Avertissez-la et redressez-la.

« G. Mazzini. » (1).

Avec quel élan Victor Hugo répond :

« Italiens, c'est un frère obscur mais dévoué qui vous parle, défiez-vous de ce que les congrès et les diplomaties semblent préparer pour vous... Vous accepteriez, vous désarmeriez, ...vous n'auriez donc nulle foi dans l'avenir, vous ne sentiriez donc pas que l'Empire va tomber demain, et que l'Empire tombé, c'est la France debout, c'est l'Europe libre. Vous, Italiens, élite humaine, nation mère, l'un des plus rayonnants groupes d'hommes que la terre ait porté, vous, au-dessus desquels il n'y a rien, vous ne sentiriez pas que nous sommes vos frères... et que, le jour où il y aura dans le monde la France, il y aura l'Italie... Il y a entre vous et nous cette profonde solidarité humaine qui mettra l'ensemble pendant la lutte, et l'harmonie après la victoire. Italiens, la fédération des nations continentales sœurs et reines, et chacune couronnée de la liberté de toutes, la liberté des patries dans la suprême unité républicaine, les peuples unis d'Europe, voilà l'avenir. » (2).

L'avenir à peine naissant dans une aurore tardive ne saurait apaiser les luttes individuelles si ce n'est par les amitiés qu'il rapproche. Les Kinkel sachant la profonde détresse morale de Malwida, la prient de se joindre à eux pour passer l'été de

(1) Victor Hugo, œuvres complètes, édit. Ollendorff. T. VIII. Pendant l'Exil, p. 79.

(2) Ibidem, p. 79.

cette année 1856 à Hastings. Le talent de musicienne de Jeanne Kinkel, l'intelligence de son mari, la spontanéité des enfants ne peuvent que l'aider à réagir contre sa mélancolie. La mer, de plus, a toujours sur son esprit une influence pacifiante, c'est la grande harmonie qui fait taire toutes les dissonances que créaient en elle les révoltes contre les coups du sort.

Au contact de la nature, Malwida croit à la force de son inspiration et décide tout d'abord de s'y installer longuement pour y rédiger ses travaux personnels. Mais un plan de vie en commun avec une amie échoue, et les premières intempéries la forcent à regagner Londres.

Dès son retour d'Hastings, elle aménage un piano dans sa petite chambre à l'aide de ses dernières économies, premier pas sur le chemin qui l'éloignera de l'action sociale pour la ramener vers l'art.

Elle revoit souvent les Kinkel. Domengé vient fréquemment lui apporter des nouvelles de la famille Herzen et lui rappeler son affection toute fraternelle. Dans le petit groupe, un deuil se prépare. Worcell, dont le mal empire chaque jour, s'éteint au début de l'année 1857. Devant sa tombe, un grand nombre d'amis viennent apporter à cet homme héroïque qui a lutté loin des siens pendant 27 ans, l'hommage de leur admiration. Ledru-Rollin après avoir résumé la longue agonie de cet être remarquable, tirant de cet exemple d'énergie un appel à l'action, s'exclame : « Il faut abolir l'esclavage, quel qu'il soit, quelque nom qu'il porte, celui de servage ou de prolétariat. Le temps est venu d'un travail libre, c'est l'association qui sera la base de la société future. Le temps est passé des peuples tributaires : égalité et solidarité des individus, égalité et solidarité des peuples... Mais pour cela, il faut que le drapeau se relève qui porte cette inscription : « Un pour tous, tous pour un » (1). Ces paroles font impression sur l'assistance.

Plus loin que cette tombe, d'autres paroles prononcées au sujet de ce grand mort par Herzen attirent l'attention et la sympathie. Comment Herzen n'aurait-il pas chanté avec son âme de poète « cette nature entière, pure, fanatique, sainte, pleine de dévouement pour la cause, appartenant à la grande famille des martyrs, apôtres, propagandistes, qui toujours surgissent autour d'une croix ». Victor Hugo, appréciant les paroles d'Herzen, lui envoie ce billet :

(1) Mémoires de Malwida de Meysenbug. T. II, p. 180.

« Hauteville-House, 15 mars 1857.

« Cher Proscrit, cher frère,

« Merci pour vos grandes et nobles paroles sur ce vaillant mort. Vous avez parlé de Worcell comme Worcell eût parlé de vous. Mais vous, vivez, vivez pour la lutte qui a besoin de cœurs lumineux et de fronts rayonnants tels que vous.

« Je vous serre la main,

« Victor Hugo. » (1).

Les paroles de Herzen qui portent au loin les vibrantes émotions des cœurs exilés sont appréciées différemment à ce qu'il en semble par la lettre qu'il écrit à Malwida le 9 juin : « ...Et voilà deux nouvelles: un Russe a été arrêté à Paris parce qu'on a trouvé chez lui quelques exemplaires de mon article sur Worcell. Deuxième nouvelle: la Kreuzzeit a eu une sortie furibonde contre moi. Entre autre elle dit que c'est avec regret que le gouvernement voit comment de pareils écrits se répandent à Pétersbourg. » Suivent des conseils à Malwida : « En parlant de Byron, Poushchine et Lermontoff vous dites : « Dans les mêmes circonstances » ; une petite explication est de toute nécessité. Les circonstances extérieures n'étaient rien moins qu'analogues » (2).

En plus de ses travaux littéraires, Malwida se dépense pour soutenir les efforts d'affranchissement de certaines femmes qui l'entourent. Elle est mise en contact par deux amitiés nouvelles avec des milieux différents. Une exilée allemande, M^{me} de Lagrastroemla présente à la mère d'une de ses élèves, Madame ? dont les aspirations libérales sont en conflit avec celles de son entourage. M. Bell avait même tenté de faire interner sa femme parce que celle-ci veut élever sa fille d'après ses principes et s'oppose à ce qu'on mette son enfant dans un de ces pensionnats où l'éducation, toute superficielle, ne mène qu'au rigorisme hypocrite « ladylike ». Avec M^{me} Bell, Malwida visite bon nombre de pensionnats à Londres, ce qui éclaire et fortifie ses opinions sur l'éducation des femmes. L'amitié qu'elle témoigne à M^{me} Bell, en aidant celle-ci à s'affranchir, lui vaut de connaître davantage la vie anglaise; il est important de noter que Malwida ne veut

(1) Lettre inédite.

(2) Edition Lemke. A. Herzen, œuvres complètes. T. VIII, p. 515.

ni ne peut renouer les relations avec la société qu'elle avait fréquentée au commencement de son séjour à Londres. Non seulement elle n'en a nulle envie mais sa situation ne lui permet pas de faire les frais de toilette, de voiture que nécessite la vie à Londres. Elle se tourne vers l'étude de la vie du peuple, du paupérisme. Elle fait la connaissance d'une dame membre d'une société charitable fondée par un pasteur allemand, pour secourir les femmes allemandes, qui lui offre de l'emmener quelquefois dans les quartiers populeux.

Au cortège de misères que Malwida rencontre dans ces quartiers pauvres, un autre s'ajoute non moins navrant, celui des « sans travail » qui défile parfois des heures sous sa fenêtre. Devant une telle accumulation de souffrances de toutes sortes : « Pour la première fois elle doute de la perfectibilité du monde, elle commence à comprendre que l'existence même est le mal dont il faut tâcher de se délivrer. En voyant des centaines d'êtres mener une vie plutôt animale qu'humaine dans cette immense capitale, elle se sent frémir, et cependant que faire ? » (1). Cette hésitation... ce doute se changent en dégoût. Un jour où elle passe dans une rue mal famée de Londres, une indicible angoisse lui fait dire : « Voilà l'humanité dont je rêve la rédemption. C'est pour elle que j'ai renoncé à tout ce qui rend la vie belle et aimable » (2). Si sa sensibilité se trouve ainsi ébranlée, la cause n'en est-elle pas au premier choc subit dans sa raison influencée par l'esprit corrosif de Herzen.

Si elle avait encore eu le moindre espoir dans une révolution politique, elle l'aurait perdu en assistant aux discussions de tous les exilés qui avaient défilé chez Herzen pendant ces deux dernières années, tandis que lui, faisant une critique logique de tous les systèmes avec le fanatisme de la liberté, réclamait le développement illimité de toute virtualité; il haïssait et niait toutes les puissances établies, toutes les tyrannies qui pétrifient. Il aurait renié la République; et il le faisait déjà pour la République française de 1848, si la République avait voulu devenir un dogme, une entrave pour la pensée.

En considérant l'existence anéantie de tous ces illusionnés ou de ces fanatiques, en apprenant les condamnations et les intrigues, Malwida se rappelle souvent la parole de Byron : « Choisir entre croire sans penser ou penser sans croire ». A sa

(1) Mémoires de M. de Meysenbug. T. II, p. 157.

(2) Ibidem, T. II, p. 159.

mémoire revient aussi l'adresse formulée par Herzen à son fils, comme préface à « l'Autre Rive » : « Nous n'édifions pas, nous détruisons, nous n'apportons pas une nouvelle révélation, nous écartons seulement le vieux mensonge. Il vaut mieux sombrer que de chercher son salut dans l'hôpital de la réaction... La religion de la réorganisation future, voilà la seule religion que je te lègue » (1).

Si Malwida s'efforce de faire survivre sa foi en l'efficacité de l'action, si elle cherche à penser que la foi de l'homme dans l'humanité est en la possibilité d'un ordre meilleur, que la liberté est toute différente du fanatisme qu'engendre la religion de l'au-delà; si elle veut s'affirmer à elle-même : ceci c'est la confiance, la pensée, la conviction et non la superstition, elle croit encore entendre Herzen lui répondre : « Oui, c'est la pensée, la logique, l'abstraction, et pour cela même c'est la religion, la religion de la science, la religion de la généralisation, patrimoniale, héréditaire, transcendantale, de la raison et de l'idéalisme. Expliquez-moi, de grâce, pourquoi il est ridicule de croire à Dieu, tandis qu'il n'est pas ridicule de croire à l'humanité; pourquoi il est stupide de croire au règne céleste, tandis qu'il est très intelligent de croire aux utopies terrestres ? La foi est une puissante source de mouvement, de développement, de passion dans l'histoire; mais la foi dans l'âme humaine est, soit un fait particulier, soit une épidémie. » Le fatalisme qui se dégage logiquement du matérialisme peut subjuguier momentanément l'esprit de Malwida, il ne peut étouffer son cœur fait de dévouement. Elle continue, pendant cet hiver 1856 à 1857, ses visites aux pauvres malgré ses nombreux travaux littéraires. Elle a entrepris la traduction en Allemand des mémoires de Herzen.

Lorsque vient l'été, elle est invitée à Broadstairs par une amie d'enfance, retrouvée à Londres, qui est devenue la femme du secrétaire d'ambassade du Hanovre, A. Klingemann. Pour rendre service à cette amie, Malwida la devance au bord de la mer avec ses enfants. Chaque jour elle va sur le rivage pour continuer quelque article ou lire à son gré. « Un jour, tandis qu'elle est assise au-dessus du parapet, plongée dans son travail, une pluie de cailloux lui fait lever la tête, elle voit alors un monsieur et deux dames sur le quai. Ils la regardent en riant du stratagème qui a attiré son attention. Elle reconnaît immédiatement Mazzini, bien que ne l'ayant rencontré qu'une seule fois.

(1) Mémoires, M. de Meysenbug. T. II, p. 55.

Les deux dames sont deux sœurs, Emilie Hawkes et Caroline Stanfield, auprès de qui Mazzini a trouvé une seconde patrie, une affection, une vénération qui touchent au culte. Toutes deux sont mariées, Malwida se souvient de les avoir rencontrées un soir chez Herzen avant son séjour dans la maison. » (1)

Ces deux femmes s'intéressent passionnément à l'Italie et sans doute aussi à Mazzini. Elles réservent à Malwida un accueil très cordial, souvent les réunions tardent très avant dans la nuit, et l'âme ardente de Mazzini réveille en Malwida sa foi endormie. Le dogme qu'il défend est celui de la perfectibilité humaine. « Y travailler est le devoir de chacun, la tâche suprême de la vie. Il pense que la foi sans les œuvres n'est rien, à ce point de vue il demeure catholique. S'il avait traduit la bible, il aurait dit : *Au commencement fut l'action* » (2).

Après quelques semaines de réconfortante intimité, pendant lesquelles une amitié s'établit entre Caroline Stanfield et Malwida, cette dernière part pour Londres, qu'elle quitte de nouveau peu après pour aller visiter l'exposition de peinture rétrospective de Manchester. Herzen, qui l'accompagne toujours de ses pensées, lui envoie cette lettre :

« Je suis parfaitement content de l'exposition de Manchester, la richesse, le local, l'alternation d'une musique sérieuse avec les tableaux, tout cela donne un calme et une grande puissance, l'épicurisme artistique est le seul port — la seule « prière » que nous ayons pour nous reposer.

« Murillo domine tout. Remarquez, outre la Madone, une femme, qui boit, un petit garçon avec des brebis, Rembrandt, Van Dyck et Rubens, sont très bien représentés, Van Dyck avec une grande richesse. Je me suis approché de Rubens, regardez son tableau magnifique de la reine Thamary.

« Oubliez vos vieux Allemands, à l'exception du portrait du père d'Alb. Dürer.

« La migration russe continue, un capitaine de la garde est venu militairement, en disant : « Ayant été à Londres, j'ai cru que c'était mon devoir de me présenter ». J'ai de suite pris le ton d'un général.

« Les corrections ultérieures pour après-demain.

« N'oubliez pas que j'ai une petite amante à l'exposition,

(1) Mémoires, M. de Meysenbug. T. II, p. 188.

(2) Ibidem, T. II, p. 189.

non une aristocrate du pinceau de Raphaël ou de Murillo, mais une Sigismonda de Fariny-Galler.

« Tout le monde vous salue amicalement.

« La poste, la poste !

« N.-B. — Je vous prie de ne pas passer les portraits de Velasquez » (1).

Malwida retrouve à Manchester M^{me} Schwabe qui l'emmène au pays de Galles pour finir l'été avec elle. Elle éprouve là un véritable renouvellement physique et moral et se plaît à raconter avec gaieté à sa mère :

« Je me suis retrouvée telle qu'autrefois, et personne parmi ceux qui m'ont vue là-bas n'aurait pu se douter du nombre d'années que je fête demain. Nous avons eu continuellement un temps magnifique et jusqu'à la fin j'ai pu me baigner, vagabonder dans le parc sans chapeau ni manteau, en faisant mille plaisanteries avec la gouvernante par exemple, qui est une personne charmante, nous avons inventé de chanter des aubades sous les fenêtres des dormeurs. Peux-tu reconnaître là ta respectable fille. Je ne me souviens pas avoir été d'humeur aussi joyeuse; en tout cas, c'est la première fois depuis ma séparation d'avec Herzen. Pendant les derniers jours, mon cœur a même été en danger, car il est venu un ami du docteur Springer, historien d'art à Bonn, un jeune homme de Bohême, élève de Gallait à Paris, qui s'est déjà acquis une grande renommée, ses peintures sont vendues à prix d'or. C'est un artiste remarquable, et un homme si aimable et charmant que j'ai vraiment regretté de n'être plus de son âge, d'autant que ma sympathie était manifestement partagée... Après quelques jours, les Springer durent songer à rentrer en Allemagne, le jeune peintre Czermack à Paris, et j'étais décidée à regagner Londres seule, quand M^{me} Schwabe proposa de nous y raccompagner... Hier j'ai conduit mon jeune ami jusqu'à la gare, parce qu'il ne parle pas anglais, et j'ai dû lui promettre de passer une partie de l'hiver à Paris. Il s'est offert à me servir de guide à travers les ateliers et les galeries, se faisant fort, de plus, de me trouver un refuge. J'ai appris qu'un élève de Chopin, que j'ai également connu chez les Schwabe, vient de se marier à Paris. Par lui j'aurai accès dans le monde musical. » (2)

Les départs en vertu d'on ne sait quelle harmonie imita-

(1) Edition Lemke. A. Herzen, œuvres complètes. T. IX, p. 21.

(2) Deutsche Revue. Avril 1908, p. 90.

tive, sorte de courant continu, suggèrent d'autres départs, comme la mort appelle d'autres morts, et tout en reprenant sa vie à Londres, Malwida songe à Paris, où tant de sympathies l'attendent.

Deux fortes amitiés la soutiennent, Herzen lui témoigne un dévouement continu, même plus, une affection indéfectible; quand il ne la voit pas, il s'inquiète, par exemple le 6 décembre 1857, il lui écrit de Putney : « Chère Malwida, c'est une chose inconcevable, et je vous assure que vous seriez bien contente de voir la sincère, la véritable tristesse qui s'est emparée de nous tous, Ogareff, moi, Alexandre; nous vous avons cherchée sans succès. Pourquoi n'êtes-vous donc pas venue ? Il n'y a qu'une salle. Nous sommes arrivés à une heure vingt, et nous sommes partis à une heure quarante » (1). D'autres fois il prend la plume pour stimuler Malwida dans ses travaux de traduction, il lui écrit par exemple, le 7 janvier 1858 : « Je vous remercie pour le numéro, je l'ai reçu aussi de Manchester. L'article dans le *Daily News* de Londres a été écrit par Engelson. La guerre entre nous est commencée. L'ambassade russe insiste pour fermer les voies de communication par l'Allemagne » (2). Et le 15 janvier : « Avez-vous lu que la noblesse de Nijni veut libérer le paysan... très important parce que très central. Le discours de Schurz ainsi que l'*Augsburger Zeitung* va vous être envoyé. Voulez-vous traduire le livre de Korff, Trübner le demande » (3). Et le 15 février, il reprend : « Un propriétaire de Tambov a dit, à la réunion des nobles, que l'Empereur provoque une insurrection des paysans et que le gouvernement ne comprend pas que l'émancipation des paysans mène au socialisme. Le discours de cet animal m'est parvenu aujourd'hui, et demain je l'imprimerai » (4).

Malwida est non seulement forte de cet appui, mais encore des exhortations, des encouragements de Mazzini. Elle est reçue chez lui à ses soirées politiques, et souvent le dimanche elle y va comme un membre de la famille. Mazzini vit avec le jeune ménage Stanfield. C'est chez eux qu'il reçoit, sous un faux nom, sa correspondance.

Au sortir de l'hiver 1857, le petit cercle qui se réunit chez

(1) A. Herzen. édit. Lemke. T. IX, p. 107.

(2) Ibidem, p. 112.

(3) Ibidem, p. 115.

(4) Ibidem, p. 125.

Mazzini est profondément troublé à la nouvelle de l'attentat de la rue « le Pelletier ».

L'Empire français brille d'un incomparable éclat. Morny, demi-frère de l'Empereur, génial démocrate, *son élégance* le duc de Morny, a merveilleusement organisé le règne politique, finances, plaisirs, luxe... Seul, l'Empereur garde au fond de son âme sensible la tristesse du serment non tenu... Forlì, les Carbonari, toujours l'Italie. Napoléon III se rappelle certainement avoir prononcé le serment le plus beau, le plus inspiré qu'un poète lyrique ait jamais écrit pour exprimer sa foi politique, ce serment que l'on prononce les larmes aux yeux :

« Moi, citoyen italien,

« Devant Dieu, Père de la liberté, devant les hommes nés pour en jouir, devant moi et ma conscience, miroir des lois de la nature :

« Sur les droits individuels et sociaux, qui constituent *l'homme*, sur l'amour qui m'attache à ma patrie malheureuse, sur les tourments soufferts par mes frères italiens, sur les larmes versées par les mères sur leurs fils tués ou captifs, sur le frémissement de mon âme à me voir seul, inerte, impuissant à agir, sur le sang des martyrs de la patrie, sur la mémoire de mes aïeux, sur les chaînes qui m'entourent,

« Je jure :

« De me consacrer tout entier et toujours, de toutes mes forces morales et physiques, à ma patrie et à sa régénération; de consacrer ma pensée, mes paroles, mon action à conquérir l'indépendance, l'union et la liberté à l'Italie; d'employer mon bras à détruire, ma voix à couvrir d'opprobre les tyrans et la tyrannie politique, civile, morale, qu'elle soit italienne ou étrangère; de combattre par tous les moyens les inégalités entre les hommes d'une même terre; de favoriser par tous les moyens l'accession des Italiens à la liberté et aux vertus qui la rendent éternelle;

« De chercher à tout prix que les hommes de la *Jeune Italie* arrivent à la direction de la chose publique;

« De développer avec une prudente activité la Fédération dont je fais partie à dater d'aujourd'hui;

« D'obéir aux ordres et aux instructions qui me seront transmis par ceux qui représentent avec moi l'union des « frères »;

« De ne révéler, par séduction ni tourments, l'existence, les

lois, le but de la Fédération et de tuer, s'il se peut, le dénonciateur.

« Tel est le serment que je fais, renonçant à tous mes intérêts particuliers au profit de ma patrie et appelant sur ma tête la colère de Dieu et le mépris des hommes, l'infamie et ma mort comme parjure, si je manquais à mon serment » (1).

Ce soir du 14 janvier 1858, le couple impérial va faire son entrée au Gala de l'Opéra, quand soudain éclatent trois coups de canon, à quelques secondes d'intervalle, en même temps le gaz s'éteint, et dans la nuit soudaine retentit un effroyable vacarme de bêtes abattues, de brancards fracassés, de vitres brisées, tandis que les chevaux des lanciers bondissent au hasard, sautent dans la foule, cognent les boutiques, écrasent les gens éperdus, hurlant... Plus de 150 victimes (2)... un attentat... On en sait l'auteur : Orsini.

Malgré que Mazzini soit brouillé avec Orsini, la condamnation à mort de ce dernier lui cause une profonde douleur. L'agitation est très grande en Angleterre. On arrête de nombreuses personnes soupçonnées de complicité, dont l'acquittement donne lieu à une manifestation d'enthousiasme. Palmerston, qui avait proposé une loi contre les réfugiés, l'amendement du « conspiracy bill », perd son portefeuille. Malwida assiste à tous les débats où l'on fait triompher les privilèges de la liberté anglaise. Elle envoie, à ce sujet, un article à Mazzini pour son journal « Dio e il Popolo ». En lui répondant, Mazzini l'engage fortement dans la voie de l'activité :

« Chère Amie,

« Je vous remercie de tout cœur pour votre compte rendu que j'ai traduit moi-même et expédié. Ce que vous avez fait pour moi ne vous libère nullement de la correspondance allemande. En lisant les journaux allemands, vous choisirez quelques faits pour y rattacher vos réflexions. Vous savez ce que sont les correspondances des journaux politiques. Je voudrais de temps en temps des vues d'ensemble sur la marche des événements politiques en Allemagne et que ces vues aient un caractère élevé, philosophique. Ne pourriez-vous consacrer une heure à un coup d'œil sur la presse politique allemande actuelle et ses

(1) Une conspiration en 1830. Benjamin Crémieux, édit. Laffite. Il y a cent ans, p. 51.

(2) L'attentat d'Orsini, par M. Boulenger, Librairie Hachette, p. 20.

tendances, par rapport à la France, à l'Angleterre, à la Russie ?

« Pardon pour toutes ces requêtes, mais vous êtes bonne et dévouée à la cause. J'en use et j'en abuse.

« Votre frère et ami :

Joseph » (1).

L'événement politique qui, au premier plan, occupe l'esprit de Malwida à ce moment, est le mariage du prince Frédéric Guillaume de Prusse avec la Princesse Victoria, fille de la reine Victoria, célébré le 25 janvier 1858. Le 9 février elle écrit à sa mère :

« ...Impossible d'assister au mariage, les places étaient achetées à prix d'or... Les illuminations du soir étaient pitoyables en regard de celles que l'on trouve en Allemagne en pareils cas. Mais le mouvement populaire des rues était amusant. La grande faute a été de traiter cette fête en affaire privée, plutôt qu'en fête nationale. Seuls les privilégiés ont pu y prendre part... Demeurer 5 heures en plein air, au froid, pour voir le couple princier paraître un instant au balcon, et risquer pour cela d'être bousculée, m'a semblé un effort exagéré. Si le mariage religieux s'était passé à l'Abbaye de Westminster, ou dans la Cathédrale Saint-Paul, le peuple ne se serait pas trouvé mis à l'écart. Il est extraordinaire de constater combien de sombres présages ont accompagné cette fête apparemment joyeuse; ce fut si frappant que les journaux anglais ont rappelé le souvenir de Marie-Antoinette et que même le « Times » a rédigé un article dont le ton aurait convenu plutôt à un enterrement qu'à un mariage... Le jour du départ des jeunes mariés a été marqué par une chute de neige telle que, dans la voiture découverte qui les menait à la gare, à travers la ville, la princesse a dû en être entièrement recouverte. A l'embarquement, le bateau du couple princier a failli être sérieusement endommagé par un autre, bref, toutes sortes d'avatars. Souhaitons que ces signes ne soient pas de mauvaise augure, car la Princesse semble très aimable et douée d'un cœur sensible. » (2)

Dans ces lignes, la pensée de Malwida laisse entrevoir les pressentiments d'une destinée tragique, et souligne en même temps la sympathie qui s'attache à la fille aînée de la reine, sympathie qui gagne l'entourage de la princesse en Allemagne

(1) Mémoires. M. de Meysenbug. T. II, p. 208.

(2) Deutsche Revue, Avril 1908, p. 93.

dès les premiers jours de son arrivée dans sa nouvelle patrie :

« Walburga, comtesse von Hohenthal, dame d'honneur de la Princesse, fait d'elle ce charmant portrait : « La princesse semble extrêmement jeune, une rondeur enfantine s'attache à ses formes et la fait paraître plus petite qu'elle n'est. Elle est vêtue, suivant une vieille mode, d'une robe de soie prune agrafée dans le dos; ses cheveux sont relevés sur le front, ses yeux m'ont frappée : l'iris est vert comme la mer par un jour de soleil, et le blanc a un miroitement particulier, leur donnant une fascination qui, ajoutée au sourire de ses petites dents si jolies, éblouissent ceux qui l'approchent; le nez est très petit et légèrement retroussé, le teint, peut-être un peu trop rouge, donne une impression de force et de parfaite santé... Elle a une voix délicieuse qui ne s'élève jamais trop haut et donne un charme particulier au léger accent avec lequel elle parle anglais et allemand » (1).

En haut lieu cette admiration est plus mitigée. Bismarck écrit au général von Gerlach : « Vous me demandez ce que je pense du mariage anglais. Il faut que je sépare les deux mots : « anglais » ne me plaît pas, quant au « mariage » il peut très bien réussir, car la Princesse a la réputation d'une femme de tête et de cœur. Si la Princesse peut détruire en elle l'Anglaise et devenir prussienne, elle sera une bénédiction pour le pays. Mais, si notre future reine sur le trône de Prusse reste Anglaise si peu que ce soit, notre Cour sombrera sous l'influence anglaise. Un berlinois se pâme quand un pur jockey anglais lui parle et lui donne l'occasion de baragouiner l'anglais de la reine. Qu'est-ce que ce sera quand la première dame du Royaume sera anglaise ? » (2). Si Bismarck met dans son accueil une certaine réticence, c'est qu'il n'ignore pas combien les caractères anglais et allemands s'assimilent difficilement l'un à l'autre, cela dans toutes les classes de la société.

Il n'est pas jusqu'aux ouvriers exilés en Angleterre qui, au lieu de s'acclimater, ne se sentent dépaysés et perdent leur vigueur. Leur énergie se charge de détails et se dépouille de l'essentiel. Cependant Mazzini, cherchant à s'appuyer sur les groupes du prolétariat exilé, demande à Malwida de faire effort pour les gagner à sa cause. Il ne se contente pas de stimuler le

(1) Sir Frédérick Ponsonby : *Lettres de l'Impératrice Frédérique*. Trad. par Al. Turpin, édit. Grasset. Paris, p. 22.

(2) Ibidem, p. 21.

zèle de cette amie dans le domaine de l'information. Il vise surtout au développement d'un parti national, puis européen. Ce qui lui tient le plus à cœur, c'est l'organisation d'un parti ouvrier. Il engage Malwida à tenter de réunir les ouvriers allemands, si nombreux à Londres.

Sans doute, les désillusions successives ont affaibli la force d'enthousiasme de Malwida car, malgré ses efforts dans le sens indiqué par Mazzini, elle lui écrit peu après qu'elle est triste et va chercher du repos et une consolation dans la nature. Mazzini lui répond :

« Vous êtes triste ? Je le suis aussi. Vous allez au bord de la mer ; j'aimerais y aller, mais je ne le puis. Je travaille comme un manœuvre, je ne puis quitter ma machine. Je me dessèche à la peine, mais je ne puis faire autrement. Voici quelques lignes pour Kossuth ; il habite Ventnor, mais je ne sais pas son adresse ; vous n'aurez pas de peine à la trouver ; je lui parle de vous comme d'une amie.

« Pourquoi pensez-vous que je ne sois pas content ? Je suis très content de tout ce que vous faites, de tout ce que vous dites. Je considère votre action sur les ouvriers comme très importante. Quand vous me direz que vous avez gagné un peu de terrain et que vous jugerez mon intervention utile, je m'adresserai directement à eux.

« Au revoir, mon amie ! Ne doutez jamais de mon estime et de ma sympathie, qui vous sont acquises. Soyez forte et brave. La crise finale se prépare malgré tout.

« Votre frère,

Joseph » (1).

Malwida passe l'été à Ventnor, dans l'île de Whight, où elle retrouve les Stanfield et les Pulsky. L'amitié qu'elle ressent pour la jeune Thérèse Pulsky grandit pendant ces mois d'intimité. Son affection est d'autant plus précieuse que l'hiver réserve à Malwida une immense peine : Jeanne Kinkel meurt subitement le 15 novembre 1858.

Avec cette femme s'en va l'âme du foyer qui tenait lieu de patrie à tant d'exilés. On ne pourrait oublier « son attitude admirable pour faire face à toutes les exigences de sa vie ». C'est un deuil général pour le petit groupe d'amis qui a pu également apprécier son talent de musicienne. Sur sa tombe,

(1) M. de Meysenbug, *Mémoires d'une Idéaliste*. T. II, p. 209.

Kinkel veut non seulement éloigner l'idée d'un suicide, mais encore prononcer lui-même l'éloge de celle qui l'a toujours soutenu. Malwida est heureuse de recueillir le témoignage qu'une femme peut, sans sacrifier ses devoirs de famille, élargir son champ d'action.

Le poète Freiligrath se trouve parmi ceux qui accompagnent Jeanne Kinkel à sa dernière demeure. Il apporte un douloureux hommage à l'artiste qui disparaît et exprime ses regrets en une poésie touchante qu'il adresse peu après à Malwida :

« Nous te portons au tombeau comme un frère d'armes; tu dors dans cette terre étrangère, frappée d'un coup mortel devant l'ennemi; car l'exil est un champ de bataille; c'est là que tu es tombée, ne voyant de ton ferme regard qu'un but, celui que nous poursuivons tous.

« C'est ici qu'est ta place d'honneur, au milieu de ces fleurs sauvages d'Albion; nul sol, mieux que celui-ci, n'a droit de veiller sur toi dans ton cercueil ! Repose où la mort t'a fauchée ! Repose où tu as combattu ! Nul champ de mort n'est plus digne de toi que le pays de Grande-Bretagne.

« La brise qui passe à travers ces herbes et qui fait onduler la pelouse s'est jouée dans les boucles de Milton, le poète rebelle; de son souffle, elle faisait flotter les étendards de Cromwell et voilà le sol que foulaient ses chevaux » (1).

Gottfried Kinkel, désorienté, trouve un appui dans l'amitié de Malwida. Elle accepte de collaborer momentanément au journal qu'il vient de fonder et qui occupe son esprit. Elle lui cherche d'autres collaborateurs et le met en rapport avec Lothar Bucher, ami des Stanfield, un des principaux députés prussiens de 1848 à l'assemblée de Frankfort, dont elle a fait la connaissance à Ventnor. Il continue à Londres à commenter avec elle les événements et vient régulièrement une fois par semaine l'initier à l'économie politique. Sur la demande de Malwida, il avait accepté, en septembre, « d'aider Mazzini dans la mesure du possible, quelles seront ces possibilités, nous le discuterons de vive voix » (2). Mais à la fin de l'année, il a quelques réticences : « Vous avez raison, écrit-il à Malwida, je suis à présent terriblement raide et froid en société, personne ne le sait mieux que moi, et quand j'en prends conscience, cela ne me

(1) M. de Meysenbug, *Mémoires d'une Idéaliste*. T. II, p. 236.

(2) Lettre inédite.

rend pas plus souple. Cela ne vient pas de mes dispositions naturelles, mais résulte premièrement de la contrainte effrayante que j'ai dû subir pendant des années en Allemagne, deuxièmement de l'état chaotique de la société en 1849 et 1850, troisièmement de la vie d'ermite que je mène ici... Chez les Stanfield et vos amis, j'éprouve de plus le sentiment d'être incrusté de force dans un cercle formé depuis longtemps... Il m'est pénible de penser que j'ai eu l'air si rude envers Mazzini. Je vais m'infliger pour pénitence d'emplir aujourd'hui et demain deux grandes feuilles pour lui, bien que j'aie du travail par dessus la tête. Je vous apporterai le manuscrit si possible demain et m'en remets à vous pour le soin de m'excuser auprès de lui d'une manière ou d'une autre. Quand je vous aurai dit ma façon de voir l'histoire du monde et ce que j'en sais, si démesuré et si peu scientifique que cela paraisse, vous comprendrez pourquoi je suis silencieux en face de Mazzini et des autres. Mes idées sont foncièrement différentes et je devrais relever chaque mot, vous voyez que cela n'est pas très facile d'être éloquent dans de telles conditions. Je viendrai donc demain » (1).

Ces opinions n'empêchent pas Bucher de s'intéresser à l'activité de Malwida et de lui demander ce que seront les associations dont elle lui parle, quel en sera le but, pour lui dire ce qu'il en pense. Sans être aussi pessimiste que lui, Malwida commence cependant à douter du progrès. Elle essaie, par amitié pour Mazzini, de grouper les ouvriers allemands, dernière tentative d'action sur le peuple. Quand elle parvient à en réunir une vingtaine, elle prie Mazzini de l'aider de sa présence pour inaugurer l'association, ce qu'il accepte bien volontiers. « A l'heure dite les ouvriers se trouvent au rendez-vous, tous sont dans une attente un peu émue, car ils savent qui ils vont voir. Mazzini arrive et les salue d'une manière amicale et fraternelle. Loin de prendre un autre ton pour parler à des gens d'une classe inférieure, comme le font tant de démagogues, soit en les traitant avec condescendance, soit en leur parlant sur un ton familier et vulgaire, il reste ce qu'il est, simple, naturel et digne... Quelques ouvriers d'un bon esprit écoutent d'un air attentif et respectueux. D'autres, déjà entraînés par le communisme, prennent une attitude assez arrogante et interrompent Mazzini à plusieurs reprises, car tous parlent le français. L'un d'eux, un homme très intelligent, mais sous l'influence de Marx et des

(1) Lettre inédite de L. Bucher à Malwida de Meysenbug.

chefs de la Commune, demande tout à coup : « Et quelles garanties nous donnez-vous pour l'avenir ? Si la République universelle allait se réaliser, que ferez-vous pour la classe ouvrière ? »

« Mazzini répond en souriant : « Mais, mon cher ami, quelles garanties voulez-vous que je vous donne ? Si je vis assez pour voir se réaliser nos idées, ce n'est pas moi, certes, qui aurai à organiser la société nouvelle, surtout en Allemagne; vous y aurez autant de part que moi. Ce sera votre tâche de défendre les droits de la classe ouvrière et de déterminer ses devoirs » (1).

« Pendant quelque temps, Malwida organise les séances et fait un effort réel pour intéresser les membres à une bibliothèque. Cependant, son activité n'est plus soutenue par la confiance d'autrefois. Depuis le jour où elle a été prise de dégoût devant la promiscuité des bas-fonds de Londres, le doute a ouvert la porte au découragement. Elle ne tarde pas à constater que « l'humanité dans son ensemble, telle qu'elle se révèle dans l'histoire et telle qu'elle se montre dans les masses, est une apparition effrayante. Le lien entre le penseur désabusé de ses pieuses illusions et l'humanité, c'est la compassion, qui le ramène aux hommes. Malwida a mis beaucoup du sien. Et lorsqu'elle voit que chacun de ces pygmées n'aspire qu'à être le premier dans son milieu, lorsqu'il faut renoncer à éveiller chez ces ouvriers le désir de s'instruire, qu'elle avait vu dans les associations ouvrières en Allemagne, lorsqu'enfin ces hommes arrivent à un ton de familiarité choquante, elle se retire peu à peu » (2).

Avec l'année 1859, des menaces belliqueuses s'accumulent. Depuis le congrès de Paris, depuis que, selon le mot de Cavour, « l'état de l'Italie avait été jugé dangereux et porté devant la conscience européenne », une guerre se dessine. On avait eu connaissance de l'accord de Plombières entre Napoléon III et l'Italie. En janvier 1859, il devient officiel. Les paroles de Victor-Emmanuel prennent un ton provocateur à l'égard de l'Autriche. Cavour fait voter un emprunt de cinquante millions pour l'armée Sarde. L'offensive est déclanchée. Le 13 avril, François-Joseph croit prendre au dépourvu Victor-Emmanuel et le somme de désarmer. Le 29 avril, les troupes autrichiennes passent le Tessin, l'armée française franchit les Alpes et Napoléon III déclare qu'il fera l'Italie « libre des Alpes à l'Adriatique. » La Prusse a consenti à promettre sa neutralité. Laissera-t-elle gran-

(1) M. de Meysenbug, *Mémoires d'une Idéaliste*. T. II, p. 256.

(2) Malwida de Meysenbug, *Mémoires d'une Idéaliste*. T. II, p. 258.

dir Napoléon III aux yeux de l'Europe ? Malwida partage ce souci. Herzen lui répond ce même 29 avril :

« Chère Malwida,

« Et toi Brutus ? Croyez-vous que l'on puisse penser à assujettir l'Allemagne ? La guerre est là. Personne ne pense à l'Allemagne. L'Autriche doit disparaître. La France, par une guerre libératrice, doit apprendre de nouveau la liberté ou sombrer dans le despotisme le plus brutal. Cette guerre contre l'Autriche est très populaire en Russie. » (1)

L'enthousiasme et l'espoir font battre le cœur de tous les réfugiés italiens. Saffi et Mazzini apprêtent leur départ. Ils veulent partager le sort de leur pays. Malwida aimerait aussi assister à l'apothéose promise. Les Althaus la mettent en rapports épistolaires avec Grégorovius, historien de Rome, qui accueille avec joie son amitié, mais avec plus de circonspection son enthousiasme, comme le témoigne cette lettre :

« Le 7 mai 1859.

« Noble amie,

« Votre bonté à mon égard me permet le privilège très doux de vous donner cette appellation.

« Vos vœux au sujet de l'Italie s'accomplissent. Pendant que je vous écris ces lignes, le cœur de l'Italie est en proie aux flammes de l'émeute et l'armée de France et d'Italie se battent sans doute autour de Marengo et d'Alexandrie. Mes vœux pour la libération de l'Italie sont aussi vifs et sincères que les vôtres car voici sept ans que ma vie s'écoule dans ce pays; malheureusement, mes espérances sont très faibles. Dans le cas le plus favorable, l'Italie échangera un joug contre un autre et l'histoire italienne, dont j'ai étudié à fond les annales, présentera toujours le même développement. J'aime l'Italie comme ma seconde patrie, mais je ne lui crois pas la force de s'adapter à une organisation nouvelle. Rien ne pourra remonter ce malheureux pays complètement démoralisé, si ce n'est un dictateur énergique : l'absolutisme. Les révolutions politiques, les républiques et toutes les comédies de ce genre, nagent à la surface du temps sans laisser aucune trace. » (2)

(1) A. Herzen, édit. Lemke. T. IX, p. 584.

(2) Grégorovius à M. de Meysenbug. Turner, janvier 1923, p. 237.

L'optimisme de Malwida ne l'empêche d'ailleurs pas d'éprouver la plus vive angoisse et d'être déprimée par les nouvelles des batailles meurtrières. Herzen, heureusement, est toujours, par lettres ou en personne, auprès d'elle; il soutient ses efforts et ses travaux. Le 9 juin 1859 il lui écrit : « Je pense que j'ai fait une grande bêtise mais je tâcherai d'y remédier. J'avais laissé à Harrisson quatre pages de ma traduction, il m'a demandé si je pouvais lui permettre de les imprimer; par distraction, j'ai dit que certainement je lui demanderai aujourd'hui s'il voudrait me les céder. Mais cela n'empêche en rien votre traduction.

« La biographie de Garibaldi est à vos ordres. Je pense que c'est facile de trouver où la placer. Demandez pour la correspondance si le Monsieur pourrait la placer dans un journal hebdomadaire. Vous obligerez par là nos amis Italiens.

« Votre lettre, l'avant-dernière, était triste et vous vous défendez toujours d'être idéaliste, mais comment cela se fait-il donc que chaque année, et plus d'une fois, vous trouvez que vous vous êtes trompée dans l'appréciation des individus ?

« Ce n'est pas un défaut, c'est du romantisme. Vous êtes une personne extrêmement bonne et très pure, mais cela ne vous donne aucun droit de croire que chacun est aussi bon.

« Je vais vous régaler de quelque chose de magnifique, c'est le roman de George Sand « Elle et Lui » et la réponse de Paul de Musset « Lui et Elle ». Vous n'avez jamais encore vu quelque chose de plus cynique que ces révélations. Que voulez-vous ? Le monde s'encanaille. » (1)

En Lombardie, le sort de l'Italie se joue avec acharnement. Mac-Mahon arrive à temps pour aider Napoléon III à prendre Magenta. On est terriblement fiévreux en Angleterre, car les nouvelles tardent et souvent se contredisent. Le groupement des réfugiés Italiens se disloque peu à peu, Mazzini est sur son départ. Malwida assiste à sa dernière soirée chez Caroline Stanfield. « Il est grave. L'heure est solennelle, la grande espérance de sa vie, à laquelle il a tout sacrifié, pour laquelle il a tout risqué, tout supporté, est sur le point de se réaliser. » (2) Il lui faut une certaine audace pour se rapprocher de la Patrie qui l'a exilé. Il sait que la police de tous les pays est prévenue contre lui et qu'au cas où on l'arrêterait, son sort n'est pas douteux. Pourtant il se plaît à raconter « qu'en traversant la France,

(1) A. Herzen, édit. Lemke. T. X, p. 24.

(2) Malwida de Meysenbug, Mémoires d'une Idéaliste. T. II, p. 260.

venant un jour d'Italie pour regagner l'Angleterre, il avait été dénoncé à Paris. Il n'avait pas hésité un instant à écrire à Jérôme Napoléon, qu'il connaissait personnellement et il avait reçu, en réponse, un avis de se rendre en voiture fermée dans une certaine rue, devant une certaine maison. Ayant suivi ces indications, il avait trouvé, au rendez-vous, un homme enveloppé d'un grand manteau et avait reconnu le prince, qui lui remit un passeport, grâce auquel il arriva en Angleterre sain et sauf. » (1) Malgré son espérance, une certaine tristesse est empreinte sur ses traits et « lorsqu'il donne la main à Malwida, au moment du départ, il lui semble une des figures les plus tragiques de l'histoire moderne... Elle le bénit dans son cœur et lui dit adieu pour ne plus le revoir. » (2)

Les batailles se succèdent, de plus en plus meurtrières; après Magenta, Solferino, le 24 juin. Entre temps, la Prusse qui, jusqu'alors, avait maintenu sa neutralité, menace d'envoyer deux cent cinquante mille hommes sur le front français. Napoléon III se décide à signer l'armistice de Villafranca. La Lombardie est cédée à Victor Emmanuel, mais l'Italie reste divisée en sept Etats, et l'empereur d'Autriche doit entrer dans la Confédération nouvelle comme souverain de la Vénétie. On crie à la trahison. Une atmosphère lourde de déception pèse sur les réfugiés. Le départ de Mazzini fait un grand vide dans l'existence de Malwida. Herzen, pressentant son isolement, lui propose de venir passer l'été dans l'île de Wight. En même temps, M^{me} Schwabe lui écrit de la rejoindre au pays de Galles, pour partir en automne à Paris avec les Cobden. Kinkel réclame également sa présence. De ces trois invitations, Malwida choisit celle de la famille, que trois ans de joies et de peines communes ont fait sienne. Malheureusement, les quelques jours qu'elle passe à Ventnor lui prouvent, une fois de plus, qu'il est impossible de s'accorder avec M^{me} Ogareff. Elle ne peut supporter la tyrannie de cette femme. Après avoir fait valoir cruellement ses droits de priorité sur l'amitié de Herzen, M^{me} Ogareff a été plus loin, elle s'est arrogé celui de mettre au monde une fille dont le père est Herzen. Cet événement n'a causé aucun drame entre lui et Ogareff. Herzen avait loyalement prévenu son ami que sa femme lui manifestait plus que de l'amitié, ce à quoi

(1) Malwida de Meysenbug, *Gesam. Werke*, herausg. v. B. Schleicher, Schuster u. Loeffler, Berlin 1922. B. III, S. 500.

(2) Malwida de Meysenbug, *Mémoires d'une Idéliste*. T. II, p. 260.

Ogareff avait répondu : « Il n'arrivera que ce qui doit arriver », il arrive en septembre 1858... une fille, Lise. La venue de ce bébé ne troublerait nullement la paix entre Herzen et Malwida, d'autant que Malwida ignore le secret de sa naissance, si Natalie ne se montrait d'une nervosité malade. Plutôt que de voir les discussions s'envenimer, Malwida préfère se retirer à Eastbourne, où sont réunis Bucher, les Hawk et Caroline Stanfield, en correspondance avec Mazzini.

Avant son départ de Londres, Malwida a reçu des lettres de Bucher, pleines de confiance et d'affection. Dans l'une d'elles, il lui confie sa lassitude. « Le sentiment de ma vie manquée me met dans un état d'infériorité qui m'envahit jusqu'à me donner le dégoût de moi-même. Ajoutez à cela la conscience de tous les avantages et de toutes les supériorités des autres sur moi. Je voudrais avoir une foi, un système, quelque chose de définitif et de satisfaisant, un travail actif, au lieu de passer mon existence à apprendre péniblement et plus péniblement encore, à désapprendre. Je voudrais presque revenir à cette époque où je fus aussi un enthousiaste. Je dois avouer que ceux qui sont portés par l'enthousiasme font de plus grandes choses. Quand un être croit sérieusement à un idéal, susceptible d'être atteint en quelques années, et qu'un autre juge cet idéal réalisable seulement au prix de plusieurs générations, comment voulez-vous que ces deux êtres collaborent, l'un jugera l'autre à chaque mot comme un « loggerhead. » (1) A cette lettre, succède une autre qui montre combien Malwida avait su rendre Bucher sensible à son amitié. Il lui dit qu'il est tourmenté de la savoir souffrante... qu'il passera chez elle avant son départ, dans l'espoir de la trouver mieux... qu'il est dans une perplexité extrême, car ajoute-t-il : « Vous m'avez si bien extirpé de ma retraite, l'année dernière, que la perspective de passer quatre semaines en automne seul, ou avec les Pulsky, à Ventnor ou ailleurs, ce qui était avant mon programme habituel, ne me dit plus rien du tout. » (2) Malwida trouve de la part de tous, le plus chaleureux accueil. La vie s'écoulerait très agréablement si une certaine anxiété ne préoccupait tous les esprits au sujet de Mazzini, en expédition près des frontières italiennes. Un jour enfin, une lettre arrive, émouvante, prophétique. A la lecture de ces lignes, Malwida revit les heures du voyageur solitaire et lui envoie toute sa sympathie, à laquelle il répond :

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

« Ma chère amie,

« Je ne vous écrit que deux mots en réponse à vos lignes ! Ai-je besoin de vous assurer qu'elles m'ont été précieuses. Je ne mérite pas tout ce que vous me dites. Je suis trop loin du but que je me propose, mais je crois que mon cœur est supérieur à mon intelligence, tandis que chez la plupart des gens, c'est l'intelligence qui est supérieure au cœur. Voilà pourquoi les autres n'agissent pas. Si j'avais avec moi vingt hommes ayant votre cœur et votre capacité de dévouement, j'aurais déjà régénéré l'Europe. Mais ces hommes-là n'existent pas. Continuez à m'aimer pour ce que j'aurais voulu faire.

« Je ne vis ici que par l'esprit, l'indignation et le sentiment du devoir ; le cœur n'y est pour rien et il est loin d'ici. Que pensez-vous du mouvement pour l'unité de l'Allemagne, qui commence à se faire sentir ? Qu'en pensent Kossuth, Bucher et les autres ? Quelles sont vos espérances ? Ici, la crise ne fait que commencer.

« Adieu, chère amie, croyez à mon amitié sincère et inaltérable. »

« Joseph. » (1)

De Eastbourne, Malwida part pour Brighton, où M^{me} Salis Schwabe doit la prendre pour l'emmener à Paris, passer l'hiver. En attendant l'arrivée de cette amie, Malwida donne libre cours à ses pensées au bord de la mer, essayant de deviner dans cette communion avec la nature l'énigme de la vie. La réponse que lui suggère la mer ne ressemble en rien à celle des glaciers, interrogés douze ans auparavant, à son retour d'Hyères. Dans un élan d'enthousiasme, elle avait alors accepté de renoncer à toutes les douceurs de la vie pour conquérir par l'action héroïque l'idéal qui se présentait à son esprit. Elle avait dit : « Aimer et sentir ne suffit pas, il faut avant tout penser et agir. » A présent elle se trouve « devant une nouvelle révélation des mystères de la vie », elle comprend « qu'il faut se dépouiller de ce qui passe, pour entrer dans le royaume des idées, qui seul n'est pas éphémère. » L'agitation que nous donne la vie nous abaisse, elle vient de ce moi haïssable, de cette forme passagère que prend l'âme du monde en s'incarnant dans l'individu. Sortir de cette agitation, c'est nous élever à notre vraie dignité, à ce moi supé-

(1) Malwida de Meysenbug, Mémoires d'une Idéaliste. T. II, p. 268.

rieur qui se confond avec tout ce qui est grand, sublime, divin. » (1)

Une évolution s'est produite au cours de ces années d'expérience sur la terre d'exil. Son âme, meurtrie au contact de la réalité, sent passer dans le vent du large un appel irrésistible vers la plus pure, la plus libre manifestation de la pensée : l'art. Elle ne doute plus de sa toute-puissance, lorsqu'à Paris, pour la première fois, elle comprend tout ce qu'on peut attendre de cette révolution musicale qu'est l'art wagnérien. « Cette musique lui ouvre un monde nouveau, plein de grandeur, de passion et d'élévation. Elle voit se réaliser toutes les aspirations de son âme vers l'idéal... Elle est transportée, elle a la certitude d'être en face d'un art nouveau, elle n'aspire qu'à revoir l'auteur de si belles choses. » (2) Le hasard est généreux, qui, durant un concert, la place derrière Wagner et sa femme, avec une de ses amies hongroises, qui connaît le maître ; elle lui présente Malwida, qu'il se rappelle très bien avoir rencontrée à Londres chez les Althaus ; il se montre très aimable et l'invite à ses soirées musicales. A dater de ce moment, une affectueuse amitié s'établit entre les membres de la famille Wagner et Malwida ; elle assiste non seulement aux soirées, mais encore aux répétitions ; ces heures de rêve vécu la reposent des réceptions purement mondaines qui se succèdent chez les Salis-Schwabe et les Cobden. La présence de Richard Cobden qui, le 23 janvier 1860, signe un traité de commerce avec Napoléon III, attire autour de lui un cercle de personnalités officielles et d'hommes de lettres, tels que Dolfus, Cousin, Renan, que Malwida a grand plaisir à connaître.

Elle voit également les Michelet. Elle avait pour eux une lettre de recommandation de Herzen, ainsi rédigée :

« Deux individus me prient de leur procurer l'honneur de vous être présentés. L'un...

« L'autre est une dame qui vous admire avec passion, M^{lle} de Meysenbug ; quoiqu'elle soit la sœur du baron qui a été à Zurich comme compagnon de Collérédo, elle n'a rien d'Autrichien ni de catholique. Je la connais intimement. C'est une personne remarquable, d'esprit radical et sans peur des conséquences logiques... » (3)

Enfin, Malwida se rend également aux invitations de

(1) M. de Meysenbug, Mémoires d'une Idéaliste. T. II, p. 270.

(2) Malwida de Meysenbug, Mémoires d'une Idéaliste. T. II, p. 283.

(3) A. Herzen, édit. Lemke. Tome X, p. 146.

M^{me} Hollond, dont le brillant salon est fréquenté en particulier par les Orléanistes. Elle voit là Jules Simon, de Rémuzat, de Pressensé, Odilon Barot, de Broglie et Guizot, pour lequel M. de Meysenbug avait eu la plus grande admiration. A ces relations, dont le caractère superficiel lasse Malwida, il faut ajouter l'amitié retrouvée de celui qui, deux ans auparavant, lui avait promis de lui servir de guide et de lui trouver un refuge. Cet ami est le peintre Czermak ; tenant parole, il l'emmène au Louvre, dans différents ateliers, et même au bal masqué de l'Opéra. A ces divertissements, Malwida préfère les heures d'intimité, qui ont pour cadre l'atelier de Czermak, l'ancien couvent des Cordeliers. Là, pendant que cet ami peint ou interprète au piano du Beethoven, du Chopin ou du Wagner, dont il est un admirateur fervent, Malwida travaille, soit à ses Mémoires, soit à quelque article de journal, ou engage quelque ami lointain à venir à Paris. Une de ces invites est adressée à Grégorovius, qui lui répond de Rome le 29 novembre 1859 : « Je crois bien, très chère amie, que dans la recherche des plus grands biens de la vie, si j'avais le plaisir de vous connaître personnellement, nous tomberions d'accord. J'ai été nourri de principes républicains ; non seulement j'en ai hérité par l'étude de l'antiquité, mais encore je prétends les avoir propagés dans les temps modernes, où il n'y a plus de républicains. Ma longue documentation sur l'histoire de Rome, de l'Italie, m'a donné un aperçu plus froid des hommes et des choses que celui de bien des gens qui sont au fond de mon avis. Ma connaissance des Italiens n'est même pas atteinte par la contradiction des événements, suscitée par l'intervention des armes françaises. De semblables phénomènes se sont répétés cent fois de la même manière et mettent souvent en valeur de plus grands caractères qu'à présent. Ne placez pas Victor-Emmanuel en plus haute estime qu'il ne le mérite ; Garibaldi n'est à vrai dire qu'un capitaine d'aventures habile, mais sans génie ; des hommes de cette étoffe, braves et hardis, il y en a par centaines en Italie ; Cavour... Ah ! non, laissez-moi rire...

« Merci mille fois de vos aimables lignes. Avec quel plaisir je vous souhaiterais la bienvenue à Rome. Aller à Paris m'est impossible, je ne peux ni ne dois voyager ; force m'est de me réjouir quand d'autres sont heureux de profiter pleinement de l'existence. Pour moi, la vie consiste à retourner et à enfoncer les pierres, tout comme un cantonnier, qui doit se réjouir de voir passer une belle voiture sur la route. Il ne m'est donné que

d'entendre de lointaines et charmantes voix, dont je perçois à distance la mélodie, me rappelant que j'ai été jeune, heureux et plein d'amour. Ce temps a été rejoindre beaucoup d'illusions, qui forment la cour d'honneur de la vie humaine. Je me réjouis de ce qu'à Paris vous avez trouvé un foyer vivant hospitalier. » (1)

Malwida est reçue également dans le salon d'une amie des Cobden, M^{me} Mohl. Cette jeune femme d'origine anglaise, Marie Clark, dont le professeur Fauriel avait été épris toute sa vie, était, avec sa mère, une des femmes les plus appréciées du salon de M^{me} de Récamier. Lorsque sa mère et elle avaient inauguré un salon littéraire à Paris, tout le petit groupe s'était reformé autour d'elles, avec Thiers, Saint-Hilaire, Mignet, Jules Simon, Renan, Laboulaye, Léopold Ranke, on y avait même revu M^{me} Récamier et la princesse Belgiojoso, Mérimée, Tocqueville, Cousin, Augustin Thierry, Benjamin Constant, Quinet. Après la mort de Fauriel, en 1844, et la mort de sa mère, en 1846, Marie Clark, dont le chagrin était immense, avait été demandée en mariage et épousée par Julius Mohl, professeur de langues orientales au Collège de France. Après la chute de Louis-Philippe, tout le groupement Orléaniste trouvait dans ce salon de quoi nourrir sa haine contre Napoléon III.

A toutes ces réceptions officielles, Malwida préférait ses longues promenades qui l'éloignaient des luxueux hôtels des Champs-Élysées et de la rue de Rivoli, où étaient descendus les Salis-Schwabe et les Cobden, pour aller rêver dans le vieux Paris tout chargé d'histoire. Les heures qu'elle passe à côté de Czermak, dans cet antique cloître, qui abrite un génie d'artiste après avoir contenu des foules passionnées, comptent parmi les meilleures de son séjour à Paris, après les soirées passées chez Wagner.

Malwida comprend de plus en plus la portée de cette rénovation musicale, accomplie par l'auteur de « l'Opéra et le Drame », et lorsqu'elle apprend, peu avant son départ, que Tannhäuser sera représenté à l'Opéra à la fin de cette année 1860, elle prend la ferme détermination de revenir passer l'hiver à Paris.

Lorsqu'elle regagne l'Angleterre, le pessimisme de Grégorovius semble mis en échec par les événements. C'est l'épopée fulgurante, la marche triomphale de Garibaldi à travers la

(1) Ferd. Grégorovius an M. von Meysenbug. « Turmer », janvier 1923, p. 298.

Sicile. L'enthousiasme porte chacun à désirer venir en aide aux mille héros de cette nouvelle légende. Malwida reçoit une lettre de Jessie White Mario, qui, suivant comme infirmière l'armée de Garibaldi, demande à Malwida quelques secours d'ambulance. Grâce à la générosité de M^{me} Schwabe, Malwida est heureuse de répondre à cet appel ; « bientôt des caisses de matelas, de tentes, de pansements, partent par mer pour Naples ; l'entreprise héroïque de Garibaldi et de ses mille soldats donne à toute cette époque un intérêt extrême. » (1) Une vaste souscription s'organise en Angleterre et la voix de Victor Hugo s'élève, sollicitée par les habitants de Jersey, pour recueillir des fonds permettant d'envoyer quelques subsides à l'armée de Garibaldi : « Messieurs, je me rends à votre appel. Partout où une tribune se dresse pour la liberté et me réclame, j'arrive, c'est mon instinct, et je dis la vérité, c'est mon devoir... Il fallait délivrer l'Italie, je dirais presque, il fallait délivrer le roi. Garibaldi s'en est chargé.

« Garibaldi. Qu'est-ce que c'est que Garibaldi ? C'est un homme, rien de plus. Mais un homme dans toute l'acception sublime du mot. Un homme de la liberté, un homme de l'humanité.

« Admirez ses étapes glorieuses. Et je vous le prédis, pas une ne fera défaut dans les échéances infaillibles de l'avenir. Après Marsala, Palerme, après Palerme, Messine ; après Messine, Naples ; après Naples, Rome ; après Rome, Venise ; après Venise, tout... Quelle est la résultante de cette épopée splendide ? Que se dégage-t-il de tout ceci ? Une loi morale, une loi auguste et cette loi, la voici : La force n'existe pas. Non la force n'est pas, il n'y a que le droit. A l'heure qu'il est, François II croit peut-être encore exister ; il se trompe : je lui déclare ceci, c'est qu'il est une ombre. Il aurait beau refuser toute capitulation, assassiner Messine, comme il a assassiné Palerme, se cramponner à l'atrocité ; c'est fini. Il a régné. Les sombres chevaux de l'exil frappent du pied à la porte de son palais. Messieurs, il n'y a que le droit, vous dis-je. Voulez-vous comparer le droit à la force ? Jugez-en par un chiffre. Le 11 mai, à Marsala, huit cents hommes débarquent. Vingt-sept jours après, le 7 juin, à Palerme, dix-huit mille hommes, terrifiés, s'embarquent. Les huit cents hommes, c'est le droit. Les dix-huit mille hommes, c'est la force.

« La liberté est un abîme divin qui attire ; l'irrésistible est

(1) Malwida de Meysenburg, Mémoires d'une Idéliste. T. II, p. 297.

au fond des révolutions. Le progrès n'est autre chose qu'un phénomène de gravitation ; qui donc l'entraverait ? Une fois l'impulsion donnée, l'indomptable commence. O despotes, je vous en défie, arrêtez la pierre qui tombe, arrêtez le torrent, arrêtez l'avalanche, arrêtez l'Italie, arrêtez 89, arrêtez le monde précipité par Dieu dans la lumière. » (1)

La presse anglaise vibre de ces paroles génératrices d'énergie, et chacun de répondre en actes de générosité à l'appel de cette cause qui dépasse infiniment le petit bataillon sacré qui se bat fièrement pour accomplir le geste de l'humanité.

Par delà les pansements, les matelas et les tentes, Malwida songe à une autre lutte, plus sombre parce que solitaire, la lutte de l'artiste qui, à Paris, s'apprête à lutter contre l'opinion... Wagner ! Pour soutenir son courage, il n'a ni les clameurs des foules, ni la gloire des conquêtes brutales, il n'a, pour forger sa victoire, que le chant de son âme et les blessures de son cœur.

(1) Victor Hugo, Œuvres complètes, édit. Ollendorf. T. VIII. *Pendant l'Exil*, p. 92.

CHAPITRE VII

**Herzen confie entièrement sa fille Olga à Malwida -
Tâche éducatrice - Évolution philosophique de Malwida -
Amitié de Wagner - Nombreux déplacements - Corres-
pondance suivie avec Herzen - Bouleversements politiques**

Malwida n'est pas de celles qui oublient les détresses dont elles s'éloignent. Songeant sans cesse à la situation financière inextricable de Wagner, elle arrive, par une persuasion affectueuse, à intéresser M^{me} Schwabe au sort de l'artiste, dont elle est sans nouvelles. Elle parvient à lui envoyer une somme assez importante et sa joie est grande en lisant cette réponse, datée de Paris, le 20 mai 1860 :

« Ma chère Amie,

« Grand merci pour votre envoi qui, à un double point de vue, arrive à propos, car il me donne votre adresse égarée... » (1).

Après quelques semaines, de nouveau, Malwida reçoit un billet désespéré. Elle ne se lasse pas de demander pour ceux qu'elle aime, et M^{me} Schwabe se fait un plaisir de répondre par une seconde avance. Wagner très touché, écrit à Malwida le 22 juin : « Très bonne et chère amie, recevez tous mes remerciements pour votre lettre amicale. Vous avez raison de vous expliquer mon silence par un très sombre état d'âme. De toutes les personnes à qui je me suis adressé, M^{me} Schwabe est la seule qui ait vraiment pris à cœur de m'aider. Pour tout ce qu'elle

(1) Malwida de Meysenbug : Gestalten, Œuvres complètes. T. III, op. cit., p. 13.

a fait pour moi, je ressens à son égard le plus profond respect. » (1)

La situation pénible où il se trouve n'empêche pas Wagner de penser aux grands événements qui se déroulent en Italie, et il ajoute: « Je n'en ai pas moins pu adresser ces temps-ci, à Garibaldi, toute ma sympathie, je vous avoue que je me suis fait apporter le journal chaque soir, avec empressement. Comme vous le remarquez si justement, c'est la seule chose qui me rende quelques forces, puisque l'élément artistique, surtout dans une situation comme la mienne, en est incapable. Pour cela il faudrait *être* libre et non pas seulement vouloir le devenir... La perspective de vous voir revenir à Paris est pour moi une grande consolation...

« Recevez les meilleures pensées de votre:

« Richard Wagner. » (2).

A l'entrée de l'hiver, la maladie vient se surajouter aux autres ennuis. L'espoir survit cependant. Wagner écrit à son ami Hans de Bülow pour réclamer sa présence. Ce dernier, élève de Listz, dont il a épousé la fille Cosima, s'est enthousiasmé pour l'œuvre de Wagner depuis la représentation de Lohengrin à Weimar, en 1850. Listz, après avoir rompu avec la comtesse d'Agoult et avoir obtenu sa nomination à la cour de Weimar, s'est efforcé de gagner à Wagner exilé les suffrages du public. Il peut être satisfait de lui avoir acquis une amitié aussi dévouée que celle de son élève Hans de Bülow. Wagner n'y fait jamais appel en vain. Le 25 novembre, il lui écrit :

« Cher Guido,

« Effectivement, je suis très malade depuis quatre semaines; mon rétablissement est fort lent, je me sens encore très faible. Il m'est impossible de travailler à quoi que ce soit...

Le seul être dont j'ai besoin ici, c'est toi. Tu me causes une grande joie en me faisant espérer ton arrivée près de moi. Les répétitions n'ont pas eu trop à souffrir de mon absence. Mon

(1) Malwida de Meysenbug, œuvres complètes : Gestalten. T. III, op. cit., p. 17.

(2) Ibidem, p. 18.

chef de chant est excellent et l'ordre qui règne, comme aussi le bon vouloir, est parfait...

« La plus complète et la meilleure représentation de Tannhäuser se prépare maintenant pour la première fois à Paris...

« Mes salutations à Cosima; je lui souhaite un prompt rétablissement. Comporte-toi gentiment à l'occasion du baptême.

« Ton Richard Wagner. » (1).

Tant d'espoirs semblent devoir être couronnés enfin à l'entrée du printemps. La Princesse de Metternich est fière d'avoir décidé l'empereur à ordonner cette représentation de Tannhäuser à l'Opéra. A la répétition générale, tout marche à merveille et: « après l'admirable sextuor où le maître chanteur salue le retour de Tannhäuser, l'orchestre se lève comme un seul homme pour acclamer Wagner. » Pourtant quelques nuages s'élèvent à l'horizon: « la presse est dépitée parce que Wagner n'a pas invité les critiques à des dîners fins, comme le faisait Meyerbeer. » La claque, payée d'ordinaire par les compositeurs, avait été exclue. Enfin, « les jeunes lions de la société parisienne », ces messieurs du Jockey-Club, sont indignés qu'il n'y ait pas de ballets. » (3). La première représentation a lieu dans les derniers soirs de mars.

On murmure sous la loge de la princesse de Metternich: « Les Autrichiens cherchent évidemment leur revanche de Solférino. »

« Dans la chaleur prévoyante de son zèle, M^{me} de Metternich a groupé autour d'elle tous ses amis, ou plutôt, elle les a répandus dans la salle. Ce sont, parmi les femmes, les comtesses de Pourtalès, Walewska, Lahon, les princesses de Sagan, Poniatowska, de Beauveau, M^{me} Erázzu, la belle Mexicaine; parmi les hommes, on reconnaît les Rotschild, les Aguado, les frères Lamberty, le marquis de Massa, d'Alton-Shée, Galiffet, Grammont-Caderousse et combien d'autres! Dominant de leur loge tous ceux-là, l'Empereur et l'Impératrice sont présents, s'efforçant en conscience d'avoir une opinion, de paraître s'intéresser

(1) Lettres à Hans de Bülow, traduites par G. Khnopff. Paris, édition Grès, 1928, p. 126.

(2) Malwida de Meysenbug: Mémoires d'une Idéaliste, op. cit. T. II, p. 306.

(3) Ibidem, p. 307.

à une musique qui leur reste incomprise. Mais leurs yeux reviennent sans cesse vers M^{me} de Metternich, qui s'est chargée visiblement de conduire les applaudissements et les bravos. En effet, la partition est déployée devant elle sur le rebord de sa loge. Elle a l'éventail levé comme un bâton de commandement. Malheureusement, on a débuté par rire dans la salle, et rire un peu haut. Le sérieux ne reviendra plus. Les « caraïbes » sont déchaînés. L'indignation peinte sur les traits de la princesse, ses gestes courroucés, un mot qu'elle ne peut retenir et qui siffle à travers la salle : « Imbéciles », n'y peuvent rien. On a applaudi la marche, parce qu'il est impossible de ne pas être enlevé, soulevé malgré soi par cette page merveilleuse. Le reste va à la débandade. Et c'est un bruit, un tumulte inénarrable. Des loges à l'orchestre, de l'orchestre à l'amphithéâtre, des mots sont échangés et vibrent comme une volée de flèches. Et Dieu sait si l'on cause et si l'on jase ! Certains insinuent que la représentation de Tannhäuser fut une des conventions secrètes du traité de Villafranca, d'autres prétendent qu'on a envoyé Wagner aux Parisiens pour les forcer d'admirer Berlioz. » (1).

Les amis de Wagner réclament cependant une seconde, puis une troisième représentation, plus tumultueuse l'une que l'autre.

À la troisième, les perturbateurs sont plus nombreux que jamais, décidés à interrompre la représentation. Mais les chanteurs, héroïques, attendent, jusqu'à un quart d'heure et davantage, que la tempête de la salle se calme. Debout, imperturbables, ils fixent le public, reprenant le chant dès que le silence se rétablit.

Au milieu du vacarme on peut distinguer une petite voix courroucée, qui martèle ces mots : « A la porte, à la porte ! ». C'est la voix d'une enfant d'une dizaine d'années, aux yeux de feu, qui, dans son emportement contre les siffleurs, se penche par-dessus le balcon. Un occupant de la loge voisine, la saisissant par sa robe, s'adresse à la personne qui semble être sa mère et dit : « Elle est charmante cette petite, mais tout à l'heure elle va tomber. » (2).

Quelques paroles courtoises s'échangent entre ce monsieur et son interlocutrice, femme très distinguée d'une quarantaine d'années, qui s'indigne avec lui des procédés grossiers employés

(1) *Les femmes du second Empire* : Frédéric Loliée, édit. Taillandier, Paris, p. 179.

(2) Nous tenons ce récit de Madame Monod, née Olga Herzen.

pour couler l'œuvre de Wagner. Celle qui défend ainsi l'auteur n'est autre que Malwida de Meysenbug et l'enfant à qui elle ne peut imposer silence est la petite Olga Herzen. Son père s'est décidé à la confier définitivement aux soins maternels de Malwida, constatant la difficulté de garder cette petite à son foyer, à cause du caractère essentiellement nerveux et anti-pédagogique de Natalie Ogareff.

L'indignation farouche de l'enfant au cours de la représentation, rapportée à Wagner, est pour lui un sujet de contentement extrême et pour la taquiner, les jours suivants, il la reçoit en lui disant: « Est-ce possible que toi, Olga, tu m'aies sifflé aussi ? ». (1). L'affection de Malwida et de sa fille adoptive sont un grand adoucissement pour Wagner, qui les prie de venir le plus souvent possible.

Au milieu de la tourmente déchaînée, Wagner essaie de faire à mauvaise fortune bon cœur. Il sait qu'il a contre lui : « l'effarement des défenseurs de la tradition et de la routine devant les innovations audacieuses du génie, l'ironie boulevardière en présence de l'idéalisme si profondément convaincu du musicien allemand » (2) et le dépit de quelques « oisifs opulents » qui sont mécontents de ne pouvoir emporter de petits airs comme ils emportent le parfum d'une fleur « pour s'en parfumer à volonté, eux et leurs magnifiques vêtements, quand l'envie les en prendra. » (3).

Par contre, Wagner mesure aussi le dévouement de ses amis qui sont plus que des partisans, des disciples. Il écrit à Hans de Bülow le 4 avril : « Je suis peut-être excellent maintenant, grâce à la rage des membres du Jockey-Club; cette représentation, ainsi entravée, est entourée maintenant d'une véritable auréole. Il se forme déjà des sectes qui tout bonnement me vénèrent, et cela jusque dans le peuple même. »

Il sait que la plupart de ses défenseurs sont des initiés ; Malwida est du nombre, elle a lu « Opéra et drame », manifeste qu'il permet de prendre conscience de l'ampleur des vues de l'artiste. Après cette lecture, on peut saisir la puissance de l'art wagnérien, qui arrache l'être entier à lui-même, car le mythe et la musique qui l'accompagne échappent aux limites humaines, aux détails qui trop longtemps ont fait de l'art l'expression de

(1) Nous tenons ce récit de Madame Monod, née Olga Herzen.

(2) Wagner, Henri Lichtenberger, édit. Alcan, Paris, p. 61.

(3) R. Wagner : Œuvres complètes, tr. J. C. Prud'homme, édit. Delagrave, Paris. T. IV, p. 89.

l'accidentel. Comme l'explique Wagner, la décadence est venue de ce fait que « l'on a pris la musique pour le but alors qu'elle doit rester un moyen, et le drame, qui doit être le but, pour moyen. » (1). L'art dramatique doit se joindre à l'art musical pour s'unir selon le symbole cher à Wagner : « La musique est un organisme féminin qui doit être fécondé par un principe mâle: le drame. »

Pour que l'idée renfermée dans le drame s'associe parfaitement à la musique qui l'exprime, il faut qu'elle puise dans l'essence même de l'homme, qu'elle ne soit pas la description d'un fait limité dans l'espace par la couleur locale, ou dans le temps, comme une réminiscence historique. D'où l'excellence du mythe qui se dégage d'une réalité supérieure et inaltérable de l'humanité. Les Grecs, dans leur art tragique, étaient parvenus à cette synthèse de la légende et du mythe. De plus, la légende, comme le mythe, étant le poème d'une conception collective de la vie, l'art qui les tient à sa disposition exercera une action directe sur la foule. Elle n'aura besoin, pour saisir la beauté de cette conception artistique, d'appartenir ni à telle époque, ni à tel milieu.

Malwida s'enthousiasme d'autant plus qu'elle trouve dans cette conception théâtrale une voie nouvelle pour aller au peuple et l'aider à s'élever et à s'affranchir. Si elle a échoué en s'adressant uniquement à l'intelligence des masses, le théâtre de Wagner réussira à développer des aspirations vers un idéal, car la sensibilité ne saurait faire défaut.

Après avoir placé toute sa confiance dans la valeur de la connaissance, Malwida se trouve délivrée de cette erreur, grâce à Wagner qui lui fait don de l'œuvre de Schopenhauer: « Le monde comme volonté et représentation ». La lecture de cette œuvre devient l'objet des méditations de Malwida pendant tout son séjour à Paris et contribue à affermir sa foi dans la révolution du monde par l'art wagnérien.

Elle trouve tout d'abord dans l'exposé de cette philosophie la critique de l'optimisme de Rousseau, critique que l'expérience vient lui imposer cruellement. La nature, loin d'être bonne, est tragique dans son essence, puisque l'être à qui elle prête vie ne vient au monde que pour se rendre compte de la fragilité des apparences, de la vanité de toutes choses, pour

(1) R. Wagner : Œuvres complètes, tr. J. C. Prud'homme, édit. Delagrave, Paris. T. IV, p. 160.

éprouver la souffrance, la ruine et la mort de tout ce à quoi il aspire. Issu de la nature éternelle, il cherche l'éternel, et le définitif se joue de lui sous toutes les formes. Il croit saisir le monde par ses sens, mais ceux-ci ne sont que des interprètes imparfaits, esclaves du temps et de l'espace. Ce sont des miroirs fragmentés qui rendent imparfaitement les apparences, derrière lesquelles la réalité demeure inaccessible à la connaissance. Pour Schopenhauer, contrairement à Kant, il existe un moyen d'atteindre cette réalité par l'introspection directe du moi, objet de la métaphysique. Cette science ne sera plus un défilé de mots vides, « éternité, âme, nécessité ». Mais elle sera la généralisation de l'expérience intuitive et objective. Avant tout, il faut comprendre que le monde n'est pas seulement la représentation d'un principe éternel, mais « ma » représentation. Il y a donc un foyer de réaction qui constitue « l'être en soi », et par lequel on peut atteindre à l'absolu, non pas à l'aide de la raison, mais de l'intuition. On y découvre tout d'abord la manifestation de cette force première de la nature, cet appel à l'existence que Schopenhauer appelle la volonté de vivre. Cette volonté dans l'individu s'objective par l'intelligence, faculté de rassembler les causes qui s'enchaînent toutes. Cette élaboration du cerveau est dictée par l'instinct vital afin que l'être puisse survivre au milieu d'elles. La connaissance ne lui est donnée que pour reconnaître la part d'illusion qui entre dans les apparences, par delà lesquelles la volonté cherche à se reposer, à se retrouver, dans le principe immanent qui les a conçues et qui s'exprime par un reflet de l'éternité. L'art seul peut capter le reflet et mener vers cette halte bienheureuse; c'est grâce à lui que l'homme, sous les apparences dont l'art se sert, peut contempler l'Idée éternelle. Les lois de l'harmonie sont comme les échelles de Jacob qui en permettent l'accès. A la façon de Platon, Schopenhauer considère l'Idée comme une, identique à elle-même, soustraite à la loi du devenir, représentative par elle-même, éternelle. En la contemplant, l'homme est libéré des lois du temps, de l'espace et de la causalité. L'art cherche à reproduire les aspects de l'univers sans y être asservi. Il s'absorbe dans une contemplation qui le conduit à l'absolu. On arrive ainsi au chef-d'œuvre de la poésie hindoue où l'homme s'abîme dans le grand Tout. C'est pourquoi l'artiste est souvent voisin du fou, qui a l'intuition immédiate de bien des choses que le commun des hommes n'aperçoit pas. Dans l'art, il y a une grande part d'intuition, de révélation de l'inconscient. Il est expression

formulée du vouloir. Cette formule, qui associe l'expression limitée, fournie par la connaissance au pressentiment de l'infini, n'a son mot que dans la souffrance. L'artiste oublie sa souffrance en l'objectivant, c'est pourquoi l'art est libérateur, il interprète le but vers lequel marche le vouloir. A coup sûr, la musique est le grand art par excellence, car elle n'emprunte rien au monde des apparences ; ce n'est pas un défilé d'images ou d'idées comme dans la poésie ou la peinture. On peut dire qu'elle naît spontanément des sources du vouloir. Elle est à elle seule une métaphysique. Mais l'art selon Schopenhauer ne peut être qu'une libération momentanée. La libération définitive est dans l'ascétisme, dans la sagesse du renoncement, dans la compréhension du « mal d'être né », ce mal qui naît de la lutte finalement déchirante du principe de vie éternelle en proie à toutes les limites de l'individuel. Pour se libérer victorieusement, il faut rompre avec les apparences qui nous aveuglent et nous réduisent à aller de réalisations éphémères en réalisations éphémères.

Que Malwida placée devant cette conception géniale de l'existence se sente renaître, « qu'elle retrouve par ce mot « négation de la volonté de vivre » l'idée qui l'a dirigée dès sa jeunesse vers des velléités d'ascétisme, qu'elle comprenne que la lutte si longue et tourmentée de l'existence n'ait pas d'autre portée que cette résurrection après le calvaire où meurt notre moi, pour revivre d'une vie universelle », (1) cela tient évidemment de l'enthousiasme d'une néophyte. Mais Wagner ne dit-il pas qu'il a reçu « un don de Dieu » et Nietzsche qu'il a ressenti « l'ardeur d'un premier amour » en découvrant Schopenhauer. Ces paroles qui ne choquent pas de la part des hommes, sont comptées comme des fautes de goût pour des femmes. Ce qui est admis pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Sans doute faut-il en chercher la raison dans leur mission qui est différente. L'homme est avant tout force et la femme expression, par conséquent, mesure, harmonie et même limite.

En essayant de formuler les impressions qu'elle ressent, Malwida obéit à une tendance du moment. Après avoir fait retentir le monde du bruit de leurs amours, les écrivains s'épuisent pendant la seconde moitié du XIX^e siècle en mémoires et en carnets intimes. Non contents de laisser leur exemple à la posté-

(1) Malwida de Meysenbug : Mémoires d'une Idéliste, op. cit. T. II, p. 305.

rité pour léguer à celle-ci le fruit de leur expérience, ils s'intéressent passionnément à l'éducation. Michelet vient de faire paraître « Nos fils » ; Malwida, qui est reçue très souvent chez M. et M^{me} Michelet, peut admirer cet amour de la jeunesse qui est une des caractéristiques du génie de l'auteur. Il écrit au début de « Nos fils » : « Quelle est la première partie de la politique ? L'éducation. La seconde ? L'éducation. La troisième ? L'éducation. » Comment Malwida profondément déçue par l'action politique et à qui incombe à présent le souci de l'éducation de la petite Olga ne serait-elle pas heureuse d'entrer en relations plus amicales avec cet homme plein de zèle et disposé à la comprendre.

De plus, c'est un esprit fort et optimiste. Il a toujours espéré le bien et force à y croire. Pour Malwida, dont l'esprit est complètement captivé par le pessimisme de Schopenhauer, l'amitié de M. et M^{me} Michelet est un antidote. La conversation de cet homme possède un grand charme. « Il ébauche une idée d'un mot. Il éveille les idées de son interlocuteur et la vivacité de cet échange ne se ralentit jamais. » (1). Un de ses élèves d'alors à l'Ecole Normale, Gabriel Monod voit : « dans le haut du visage une noblesse et une majesté admirables. Ce front encadré de longs cheveux blancs, ces yeux pleins de flamme en même temps que de bonté, disent la poésie, l'enthousiasme de ce grand cœur. Les narines minces et dilatées expriment une intensité de vie extraordinaire. Sa bouche un peu grande, mais à lèvres fines, dessinée d'un trait accentué et ferme est tour à tour éloquente et spirituelle et donne à sa parole un son net et vibrant qui fait porter chaque mot. Enfin, le bas du visage, le menton carré un peu lourd, révèle la forte origine plébéienne, peut-être même un côté de nature moins idéal, plus matériel, qui ne se trahit jamais dans la vie, mais qui parfois perce dans ses livres.

Quand il parle, quand la pensée anime ses yeux, on ne voit plus que son regard, ce regard qui est jusqu'au bout limpide et brillant comme chez tous ceux dont le cœur reste jeune. (2)

Il vient de faire paraître « La Femme », livre que Malwida apprécie hautement pour la physionomie qu'il donne et réclame de la femme : « L'adorable idéal de grâce dans la sagesse, par lequel la vie de famille et la société elle-même vont être recommencées ». Ces deux livres font l'objet de plus d'une critique sévère. On reproche à Michelet d'embellir les couleurs

(1) M. de Meysenbug : Mémoires d'une Idéaliste. Tome II, p. 278.

(2) Jules Michelet par Daniel Halévy, édit. Hachette, p. 7-5.

de son style et de sa poésie, de détails physiologiques qu'il aurait mieux valu laisser aux livres de science. On le trouve indiscret. Il peut y avoir quelque chose de fondé dans ce reproche, mais le principal tort de Michelet est de ne pas songer assez au public français, à l'esprit gaulois qui a toujours pris, pour sujet de ses plaisanteries, l'amour et le mariage. Michelet n'a rien de cet esprit. Railler pareil sujet lui semblerait de l'impiété; pénétré de la sainteté de la cause qu'il défend il ose tout dire, oubliant que si « tout est pur au pur » il n'en est pas de même pour la foule frivole et rieuse. (1). Ah ! comme Malwida s'entend avec Michelet pour bannir cette frivolité qui à ses yeux rend la vie si superficielle en France, comme elle en écartera à tout prix la jeune Olga.

Dès à présent, les récréations de l'enfant seront des visites aux musées ou des promenades au jardin de Luxembourg et des Tuileries. Malwida ne manque pas de faire remarquer jusqu'au moindre accent de beauté qui parle à l'âme. Le soir elle l'entretient parfois de la sagesse hindoue et, sans comprendre exactement, la petite Olga est pleine de respect pour ces grandes légendes d'un autre âge. Malwida ne néglige pas pour cela les distractions salutaires. Elle la costume même une fois en italienne, pour un bal d'enfants donné par M^{me} de Char-nacé, dont le fils est costumé en russe et tient lieu de cavalier à la petite Olga. Elle et lui forment pendant toute la soirée, un couple de danseurs ravissants et inséparables.

Dès le mois de juillet, Malwida est rappelée en Angleterre par Herzen. Il désire passer l'été au bord de la mer avec tous les siens. Il vient d'essuyer un revers cruel. Après avoir applaudi à l'avènement d'Alexandre II, après avoir cru à l'esprit libéral de ce dernier, qui avait prononcé l'affranchissement des serfs, après s'être mis en devoir au début de mars 1861 d'illuminer sa maison d'Orsetthouse et de lancer des invitations pour un immense banquet, afin de célébrer l'esprit de réconciliation du tzar, au moment où il avait décidé de porter un toast à la santé du libérateur, Herzen avait reçu la nouvelle d'un massacre en Pologne. A Varsovie on avait tiré sur une place et dans des églises où les gens attroupés et à genoux étaient sans défense. Le clergé, il faut le dire, était particulièrement séparatiste. C'était bien là cette révolution prématurée que n'avait cessé de réprouver Herzen, prêchant la patience.

(1) Renan, Taine, Michelet, par G. Monod. Paris Calmann-Lévy, p. 295.

Quel coup pour lui dont l'attitude, à présent, vis-à-vis du Tzar est mal interprétée en Pologne, malgré le blâme et les regrets désespérés qu'il avait témoignés publiquement au cours de cette fête qui était devenue une commémoration.

Lorsque Malwida arrive, les difficultés ne se sont pas apaisées et l'été est particulièrement douloureux. Malwida, en butte aux incartades de Natalie Ogareff, ne peut rien organiser spontanément ni pour elle, ni pour les enfants. La petite Olga subit de perpétuelles réprimandes. La situation devient si tendue à la fin de l'été que Malwida, malgré son désir de poursuivre la tâche ébauchée à Paris, décide de se retirer seule à Londres en priant seulement Herzen de lui envoyer les enfants pour les leçons.

L'hiver est désastreux pour tous et aussi pour la santé de Malwida. Par les temps de brouillard elle souffre particulièrement de rhumatismes dans la tête, tant et si bien qu'elle prend la résolution de partir dès l'hiver suivant vers un climat plus chaud. La jeune Natalie Herzen souffre également de violents maux de tête et donne force inquiétudes à son père qui prie Malwida d'envisager la possibilité d'emmener avec elle ses deux filles, ce qu'elle accepte bien volontiers, ne serait-ce que pour soustraire la petite Olga à l'ambiance tragique de nervosité et de menaces dont l'entoure M^{me} Ogareff. Elle soumet à Herzen l'idée d'aller rejoindre pour six mois son fils Alexandre installé à Florence, comme assistant du professeur de physiologie Maurice Schiff. Herzen accepte avec enthousiasme... Le long voyage se passe sans encombres et Malwida est ravie de l'accueil d'Alexandre et de la beauté de ce « merveilleux cadre qu'est la cité florentine frileusement blottie, comme une princesse, dans sa conque de jardins et de villas entre Monte Oliveto et les hauteurs de Fiesole, cette Florence si discrète et si fière, avec ses palais, ses musées et ses églises, où le mysticisme le plus raffiné du moyen-âge voisine familièrement avec les splendeurs éclatantes de la Renaissance, où la symbolique sévère de la Bible se marie sans crainte aux nudités marmoréennes du paganisme. C'est par la perfection de ses monuments et de ses chefs-d'œuvre, par l'harmonie concentrée de son paysage exquis, comme par l'immortel souvenir d'une pléiade de génies souverains, que cette cité privilégiée invite ses hôtes à s'exprimer eux-mêmes, dans leur plus pure essence, à se récréer dans leur plus haute individualité. Giotto, Angelico, Bruneschi, Donatello, Raphaël, Michel-Ange, le divin Léonard et son Botticelli,

tant d'autres, que de maîtres insignes, que de rivaux et, pourrait-on croire, que d'ennemis. Mais comme Homère, Virgile et leurs pairs dans le poème de Dante, ils apparaissent ici dans un groupe où l'on ne voit que des « regards tardifs », où l'on n'entend que des « voix suaves ». Tous ensemble ils disent : « Regarde-nous, étranger. Si différents que nous soyons, une merveilleuse harmonie nous a ainsi groupés. La nature nous séparait, mais une déesse nous a réunis. D'où que tu viennes, et quoi que tu fasses, prends exemple sur nous. Que tu veuilles exprimer les choses de la terre ou du ciel ou ta propre essence, tu ne pourras y parvenir que par la Beauté » (1).

Quelle détente et quelle source de force intérieure ! Malwida arrive à temps pour fêter, avec Alexandre, les 18 ans de la jeune Natalie à la fin de décembre. Celle-ci a déjà l'esprit très développé par un don remarquable d'observation et par de nombreuses lectures. Elle a le goût assez formé pour puiser largement dans cette vie nourrie d'impressions artistiques et d'intéressantes causeries avec Malwida.

La petite Olga, encore un peu jeune, se joint à ses stations dans les galeries de peinture, mais préfère à tout, les grandes promenades et le recueillement auprès de cette mère adoptive, dont elle sent chaque jour davantage la tendre affection veiller sur elle. Après quelques semaines, la perspective de rentrer en Angleterre, sans être passé par Rome, est si pénible à Malwida qu'elle obtient de Herzen le consentement à un séjour de Pâques dans la ville éternelle, désir auquel Herzen obtempère avec plaisir.

« Rome est encore sous la souveraineté papale. C'est le pontificat de Pie IX et tandis que le reste de l'Italie réalise son rêve d'unité nationale, à Rome le moyen-âge règne encore, mais en même temps aussi le charme d'une vivante tradition d'un glorieux passé et ce charme remplit l'âme d'une telle poésie, d'un tel ravissement de beauté, qu'aucune autre ville moderne ne pourrait éveiller ces sentiments avec autant de force.

« Le tourisme n'a pas encore fait irruption dans la vie sociale ; il faut encore se confier aux vetturino et arriver par une bonne route de voitures, de Florence à Viterbe, dans une calèche confortable, traînée par d'alertes chevaux dont les clochettes tintent. Quand arrivé sur les hauteurs de la voie flaminienne on entend retentir le cri « Ecco Roma », qu'on fait halte et qu'on voit

(1) *Le rêve d'une vie* : Ed. Schuré. Paris : éd. Perrin 1928, p. 170.

devant soi la coupole de Saint-Pierre, baignée dans la lumière dorée du soir et de la campagne romaine resplendissante de mille couleurs merveilleuses, — alors comme faisaient sans doute autrefois les pèlerins qui venaient là pour leur salut, — on a envie de s'agenouiller et l'on sent passer en soi le souffle de cette toute-puissance qui, invisible, régit les destinées humaines et qui, à travers les siècles, en dépit de l'inintelligence et de la résistance des hommes, conduit les idées éternelles à leur accomplissement » (1).

Malwida comprend mieux encore, dès cette grandiose arrivée, le sentiment mystique de Mazzini à l'égard de cette ville, dont le nom retourné, comme il se plaisait à le faire remarquer, est : « Amor ».

Malwida est reçue à bras ouverts par Grégorovius qui l'aide à trouver un logement. Il lui sert de guide à travers les musées et les églises dont il connaît, pour ainsi dire, chaque pierre, son œuvre sur « l'histoire de Rome » lui ayant ouvert tous les secrets des archives. Quel rêve pour Malwida. Elle prend des notes tant ses impressions, par leur force, créent en elle le désir de les objectiver. Elle les envoie à Herzen en le tenant au courant du développement des petites. Le 12 mars 1863, Herzen lui répond : « Mille remerciements pour vos élégies romaines. Pour vous en remercier, j'ai dîné chez Kinkel et j'ai tâché de croire, depuis six à dix heures, que l'Allemagne est prête d'être libre, unitaire, démocratique. La santé d'Ogareff ne va pas mieux. La périodicité des évanouissements est interrompue, le reste est très grave.

« Vous verrez dans la lettre à Tata nos projets et la date de départ. Vous n'avez rien à craindre d'une séparation trop subite avec le Colisée, le Sacré Collège. Je me réjouis de ce que les leçons d'Olga vont bien. Je voudrais seulement savoir si c'est par les yeux de l'affection que vous regardez ou par les yeux critiques... Les lettres russes et même l'excuse de Tata me mettent du scepticisme. Je vous donne une prière d'essai : laissez de côté l'histoire, les arts, la géographie, etc. et demandez-vous : lit-elle maintenant couramment une langue quelconque ?... Sceptique en tout, vous me permettrez de l'être, chère romaine, dans l'affaire des succès. Addio » (2).

Dans les lignes qu'il ajoute à Tata, il la prie de communiquer

(1) Malwida de Meysenbug : *Le soir de ma vie*, op. cit., p. 5.

(1) A. Herzen, édition russe Lemke. Petersburg 1919. T. XVI, p. 136.

à Malwida son intention d'aller les chercher toutes trois à Rome pour les ramener, mais il ne peut donner de date fixe, à cause des événements de Pologne, en proie, plus que jamais, à l'insurrection et à la terreur. Malwida est pleinement d'accord et décidée à profiter plus longuement de Rome, lorsque la malaria se déclarant, il lui faut songer à reprendre seule le chemin du retour avec les enfants ou à presser la venue de Herzen. A sa demande il répond sans donner de solution : « L'Officier polonais Padewski fusillé par les russes... la guerre est une terrible tragédie... l'insurrection en Gallicie, jusqu'aux gymnasiens de 14 à 16 ans... Ce qui se passe en Russie maintenant est pour ainsi dire incroyable. La dissolution, la putréfaction... Ecrivez-moi quels sont les N^{os} du *Kolokol* qui vous manquent » (1). Puis, le 25 juin : « La grande lutte vient à pas de géants. Heureux ceux qui ont prévu car ils ne s'étonneront pas, aurait dit Jésus. Avez-vous lu, vu, goûté le livre de Renan » (2). Enfin il abandonne ses dispositions d'aller à Rome dans un assez vif délai; Il lui écrit :

« Chère très honorable Baronne,

« Je pars vers le 15 septembre, je vous attends ou vous m'attendrez le 20 à Florence, ou si vous voulez à Gênes, à Spezia ou même à Pise. C'est un ultimatum genre Muravieff » (3).

Malwida s'associe à l'affliction de Herzen et parcourt dans le *Kolokol* les articles se rapportant au sort tragique de la Pologne. Elle est si indignée que selon son habitude d'aller jusqu'au bout des conséquences logiques, elle écrit à Wagner pour l'engager à refuser de se faire entendre en Russie. Celui-ci répond de Vienne le 23 juin :

« Très bonne et très chère amie,

« Vous êtes vraiment une amie qu'une lettre laissée sans réponse n'épouvante pas et qui écrit à nouveau de si gentilles choses.

« Je vous dois les plus hauts éloges. J'ai reçu votre avant-dernière lettre à mon retour de Saint-Pétersbourg, ici à Vienne.

(1) A. Herzen, éd. Lemke. Tome XVI, p. 265.

(2) Edition Lemke, op. cit., p. 402.

(3) Edition Lemke, op. cit. T. XVI, p. 435.

Je ne savais pas qu'y répondre puisque vous supposiez que je n'accepterais pas l'invitation de la Société philharmonique de Pétersbourg, surtout des musiciens allemands, au nom de mon patriotisme polonais et que pour cela je préférerais mourir de faim en Allemagne. Dites-moi, enfant, comment puis-je vous faire parvenir mon poème des Maîtres Chanteurs ? Renseignez-vous et écrivez-le moi... Tranquilisez-vous, chaque jour en lisant dans le journal autrichien l'événement concernant la Pologne, je suis porté involontairement à prendre parti pour elle et je retombe dans d'anciennes faiblesses. Il m'arrive ce qui est arrivé à Goethe : Je n'ai pas assez de haine pour nourrir une ardeur politique vraie, et sans la haine on n'a pas assez de valeur pour appartenir à un parti politique.

« Mais mon Dieu, croyez-vous qu'il y ait à Saint-Pétersbourg un homme cultivé pour lequel les événements de Pologne ne soient pas une abomination et qui ne ressente la même réprobation que vous et moi, mais la politique, le gouvernement quel que soit le nom qu'on donne à cette œuvre du diable, c'est une autre affaire. Croyez-vous que vous et moi nous soyons faits pour cela ? Pas même Garibaldi et moins encore Bakounine, mais certainement Louis Napoléon, et allez donc vous mesurer avec celui-là, que diable » (1).

Chassée de Rome par la malaria, Malwida préfère, pour attendre Herzen, se retirer à Capri. « Là, écrit-elle pour elle-même, on a le pressentiment de ce que pourrait être la vie si l'homme était resté comme la nature : éternellement innocent et inconscient, ou bien si sa conscience ne s'était pas heurtée aux contradictions de la vie et aux énigmes obscures de l'avenir, devant lesquelles il s'arrête désespéré... Contemplons à l'aise notre vie. Une douleur apaisée ressemble à un fouilleur de trésors qui ouvre des profondeurs ignorées remplies d'un métal précieux » (2). En dehors des méditations que suggère le cadre merveilleux de la nature, Capri, véritable joyau de l'Italie, ne présente pas d'autres ressources intellectuelles et bientôt Malwida, dans l'énervement de l'attente, regrettant ce temps d'arrêt dans le développement des enfants, écrit à Herzen une lettre pressante à laquelle il répond le 25 août : « Brigadier vous avez raison, Ogareff et moi, nous avons immédiatement apprécié la

(1) Malwida de Meysenbug : *Gesammelte Werke* B. III Verlag. Schuster und Loeffler 1922, p. 31.

(2) M. de Meysenbug : *Soir de ma Vie*. Tr. Fanta, éd. Fischbacher 1908, p. 233.

vérité incontestable. Vous devenez inhumaine et misanthrope. C'est l'air de Capri, Tybère l'était aussi. (2).

Quelques semaines après, Herzen se hâte vers Naples où Malwida s'est fixée afin d'organiser quelques études pour Olga et Natalie. Il ne tarde pas à trouver la ville artificielle et préfère partir pour Livourne. Insatisfait encore, on repart pour Pise, pour Lucques. Le tourment qu'il porte en lui l'empêche de s'adapter à toute vie régulière. La fièvre de l'activité le rappelle bientôt à Londres. Malwida obtient de retourner pour l'hiver à Rome où Natalie pourra travailler la peinture, art pour lequel elle montre de réelles dispositions. Grégorovius, à son arrivée, met Malwida en rapport avec le peintre paysagiste Lindeman à l'atelier duquel Natalie est admise. Malwida renoue des relations plus amicales avec M^{me} de Stein à qui l'avait présenté Grégorovius. Un petit cercle d'Allemands, auquel appartiennent les filles du banquier Oppenheim, entoure le trio romain sans pour cela opérer la moindre brèche dans le programme rigoureux que Malwida s'impose. La plus grande partie du temps est consacrée à la contemplation des œuvres d'art et à l'étude. De loin, Herzen donne des conseils, ainsi le 21 janvier 1864 : « Chère sceptique, tout va lourdement comme le temps. On nage dans le brouillard. Je suis tout à fait de votre avis sur l'éparpillement des forces, mais se développer en largeur est aussi nécessaire que de se concentrer ; or, mon avis à moi, consiste en cela : au centre la peinture, comme complément, la musique. » (2). Aux progrès de Tata en peinture, dont Lindemann est enchanté, s'ajoute bientôt chez cette nature très douée d'excellents débuts en musique.

Olga en est encore à la théorie musicale. Elle s'attache aussi plus sérieusement à l'étude qui la rebutait auparavant, ayant été chez son père, constamment livrée à elle-même. Malwida escompte encore deux mois de travail lorsque Herzen lui fait la proposition de revenir en Angleterre car il trouve la distance décidément trop grande. Malwida lui répond qu'un effort soutenu pendant tout un hiver, dans l'unique but du développement des deux enfants, ne mérite pas d'être ainsi brisé. Herzen, chez qui le sens de l'éducation, qui repose sur la patience, est très émoussé, abandonne sans peine les projets nés souvent du caprice d'un désir. Il répond le 18 avril 1864 :

(1) A. Herzen, édition Lemke. T. XVI, p. 455.

(2) Edition Lemke. T. XVII, p. 29.

« Ma très chère Malwida,

« Vous êtes difficile à contenter. Je vous écris une dissertation avec le calme d'un philosophe, l'humilité d'un chrétien, la docilité d'une femme battue par son mari. Avez-vous l'abnégation ? ai-je dit l'amitié et toutes les autres bonnes choses qu'il faut pour passer, en cas de besoin, un hiver à Londres ? Répondez-moi avec la plus simple franchise. Ne pensez pas que je vous tente comme feu Satan et que la chose soit décidée « Pas du tout ». (1)

Franchement, Malwida ne se sent pas le courage d'exposer sa santé aux brouillards de Londres. Elle accepte de passer l'été en Angleterre, mais à condition que rien n'entrave son départ pour l'Italie ou un climat plus doux, dès l'entrée de l'hiver. Elle reçoit cette réponse le 26 mai : « Je suis très content que nous soyons tous d'accord, moi, en promettant dès le mois de novembre, la seconde expédition, vous, en venant vous reposer des beautés dans la liberté. » (2)

Malheureusement la liberté n'est pas le résultat d'une convention extérieure mais elle naît spontanément du respect de la personne humaine. Le séjour de Bornemouth n'est pas favorisé par un semblable état des âmes. Le caractère de M^{me} Ogareff, sa façon d'élever Lise révolte Malwida qui ne peut cacher sa désapprobation. La santé de Natalie Ogareff vient d'être encore ébranlée par la naissance de deux jumeaux dont Herzen est également le père, ce qu'elle se garde de révéler à Malwida ; mais l'exemple de cette dernière n'est-il pas pour Natalie un blâme vivant qui exaspère son antipathie naturelle. L'atmosphère pleine de réticences ne peut qu'éloigner encore ces deux femmes de caractères si opposés. Malwida se sent constamment desservie auprès de Herzen et préfère reprendre le chemin de l'Italie. Elle fait part de sa décision à Herzen lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite de consentir à un nouvel hiver studieux à Rome, en tous cas pour Olga. Elle préférerait laisser Natalie à son père, car elle comprend plus difficilement le caractère impétueux, le tempérament sportif et l'esprit railleur et lucide de celle-ci. Herzen la prie pourtant de les emmener ensemble afin de ne pas les séparer et parce qu'aussi bien il n'a pu que constater leurs progrès.

(1) Edition Lemke, Tome XVII, p. 145.

(2) Ibidem, p. 176.

A Rome, Malwida réorganise donc pour l'hiver ce foyer quasi familial. Elle arrive juste à temps pour se réjouir avec Grégorovius de la victoire de l'Allemagne et de l'Autriche sur le Danemark qu'un second traité de Vienne consacre.

Le Danemark qui avait reçu au traité de Vienne de 1815 les trois duchés de Schleswig, de Holstein et de Lauenbourg en échange de la Norvège, avait vu le Holstein et le Lauenbourg passer en 1818 au pouvoir de la Confédération germanique. Le Schleswig, de population mi-danoise mi-allemande menaçant de lui échapper, le roi Frédéric VII de Danemark, au début de 1863, avait tenté de l'annexer pacifiquement, mais la Diète germanique s'était émue. Passant outre ces menaces, Frédéric VII avait décrété le 13 novembre 1863 l'annexion en vue. Deux jours après il était mort, mais son successeur Christian IX, maintenant les intentions de son prédécesseur, avait provoqué la rupture. Bismark, dès février 1864, avait fait appel à l'Autriche pour le soutenir dans sa marche contre le Danemark. L'Autriche avait accepté l'alliance. Les Danois, en infériorité de nombre de plus de 50 %, s'étaient d'abord retirés jusqu'à Duppel et force avait été, devant l'envahissement presque total du Jutland, de demander la paix le 27 juillet.

A présent, 30 octobre, Christian IX est contraint de renoncer aux trois duchés. Il ne reste plus qu'à régler la question entre la Prusse et l'Autriche. Une commune admiration pour Bismark resserre les liens d'amitié entre Malwida, Grégorovius et le petit cercle allemand composé de Lindeman, des Oppenheim, de Mele, de Stein auquel est venu se joindre le fils de M^{me} Schwabe que Malwida retrouve avec joie. Peu après le retour de Malwida, Grégorovius, par le sculpteur Kopf, est averti de la présence de Lenbach et emmène la jeune Natalie pour la lui présenter. La jeune fille assez intimidée ne retient de cette visite que la gravité des yeux derrière de grandes lunettes. Grégorovius s'était réjoui du retour de Malwida, il le lui avait écrit le 13 septembre : « Je serai à Rome le 8 octobre et vous attendrai avec plaisir et très cordialement. » (1) Sans doute est-il heureux de reprendre les habitudes des beaux dimanches passés avec Malwida, quelques familles d'artistes et les joyeux enfants, compagnons de la petite Olga, à courir la « campagna ». Ils font halte dans une des nombreuses « osterie » et prennent un repas champêtre arrosé d'excellents vins du

(1) Ferdinand Grégorovius an Malw. v. Meysenbug, op. cit., p. 240.

cru; ils goûtent jusqu'à une heure tardive de la soirée, la poésie d'une vie si différente d'une toute autre vie moderne, ou bien encore ils traversent le Tibre en bac (sauf le Pont Saint-Ange, c'est le seul moyen de communication entre ses deux rives) et les voilà déambulant vers le Monte Mario où le soir, dans les buissons, scintillent les vers luisants; les enfants en mettent sur leurs cheveux et rentrent ravis de cette brillante parure. O poésie de la vie, combien la richesse et le luxe te sont inutiles pour produire les fleurs les plus précieuses ! La pureté du cœur, la noblesse de l'intelligence, l'amour, la bonté, l'esprit et la nature, voilà tes éléments, et combien peu d'hommes savent puiser à ces sources si riches ! Ils cherchent en dehors d'eux ce qui ne peut venir que du dedans. » (1)

Cependant la simplicité et le calme de la vie studieuse menée par Malwida et les deux enfants est troublée à la fin de l'année, par un coup terrible frappant celui dont l'esprit est l'hôte familier des pensées du petit trio romain. Le 18 décembre 1864, de Montpellier, Herzen écrit : « J'ai assisté à ce terrible spectacle de la mort la plus atroce. La suffocation de ces deux enfants (les petits jumeaux). J'ai tenu la petite pendant l'opération de la trachéotomie et j'ai fermé les yeux du boy. Tout cela d'emblée, coup sur coup, comme un rêve. Ogareff malade, pâle, tombant évanoui lorsque le petit commençait l'agonie. La mère, effarée, hors de sens, renvoyée de la maison par les médecins pour sauver Lise, le brave Tschorgegsky étonné, les larmes aux yeux. Les petites misères du dernier temps se sont perdues dans ces coups de foudre, de peste, de l'absurdité... Les pauvres, ils sont morts avec pleine confiance, sentant la mort, le manque d'haleine, et priant de les prendre et de les sauver... Et les médecins, ces bourreaux des innocents, ces barbares de la science... Lise est sauvée, une angine commençait et elle guérit vite. » (2).

Malwida chez qui le ressentiment ne saurait étouffer la pitié répond de tout son cœur, non seulement à Herzen, mais à la mère si cruellement éprouvée. Cette lettre, reçue dans de telles circonstances, semble rapprocher les deux femmes, puisqu'elle reçoit de Natalie Ogareff cette réponse, datée du 22 décembre 1864, de Montpellier : « Chère, chère amie, Oui si vous l'aviez pris il vivrait du moins. Oh ! croyez-moi, je sens que j'ai été une marâtre aussi bien pour mes enfants que pour Tata et Olga. Il

(1) Malwida de Meysenbug : *Soir de ma vie*, p. 7.

(2) A. Herzen, édition Lemke. T. XVI, p. 424.

n'y a pas de consolation pour moi, le seul soulagement que je désire c'est de pouvoir vous montrer à toutes que je vous aime, que mes derniers jours sont à vous aussi bien qu'à Lise. Ne me craignez plus, chère pauvre amie, je ne suis plus la femme égoïste que vous avez connue, j'ai passé par la vraie douleur. Je suis au Purgatoire et je vous crie encore ne me craignez plus ; aimez-moi un peu, car je suis bien malheureuse, ne me plaignez pas car je l'ai mérité. Adieu, je voudrais vous voir, je suis impatiente de vous voir. S'il arrivait que nous ne nous revoyions plus, pardonnez-moi de tout votre cœur, c'est le seul soulagement que je demande.

« A vous pour toujours.

« NATALIE. » (1)

A cette lettre, Malwida répond avec toute la générosité que lui dicte sa profonde pitié pour cette femme si éprouvée.

1865 s'ouvre sur des cœurs désolés. Mauvaise année qui, dès ses débuts, va semant le deuil et la tristesse. M^{me} Lindemann tombe gravement malade. Une des deux sœurs Oppenheim meurt presque subitement. A Carlsbad, une amie de Grégorovius est entre la vie et la mort. Et les mauvaises nouvelles ne cessent pas. Herzen est désorienté ; il ne sait où se fixer. Le 15 mai enfin il abandonne définitivement Londres pour Genève.

Mauvaise année dont le printemps brise une longue espérance chez une femme d'élite que Malwida tient en grande estime, Caroline de Wittgenstein.

Depuis 1860 Caroline de Wittgenstein et Liszt avaient émigré à Rome dans l'espoir d'obtenir du Pape le divorce de la Princesse qui leur aurait permis de s'unir. Leurs démarches étaient demeurées infructueuses. Du moins à Rome bénéficiait-elle de nombreux concerts où Liszt déployait son admirable talent. On se querellait au sujet des poèmes symphoniques, déniant à cette « musique à programme » la valeur d'un art classique. Cependant Liszt se réclame de Beethoven, non comme imitateur mais comme disciple. « La musique à programme des poèmes symphoniques n'est pas selon lui contraire à la tradition classique, elle ne rompt pas la tradition, elle la poursuit en l'interprétant. » (2).

Malwida est une fervente admiratrice de cet éminent ami de

(1) Lettre inédite.

(2) Liszt, par J. Chantavoine. Paris, édit. Alcan, p. 144.

Wagner. Elle connaît aussi Caroline de Wittgenstein, mais plus par ses innombrables publications sur l'église que par des rapports personnels limités aux relations mondaines. Elle sait qu'au cours de l'année passée, 1864, le prince de Wittgenstein est mort, laissant toutes espérances à sa veuve de pouvoir épouser enfin l'artiste bien aimé. On attend d'un jour à l'autre cette nouvelle. Malwida voit souvent Liszt et quelques-uns des élèves qui l'entourent toujours. L'un d'entre eux particulièrement, un anglais, lui est passionnément attaché. Un soir de cet avril 1865 « un concert est organisé par les princesses romaines dans un but charitable, et dans lequel, généreux comme à son ordinaire, Liszt joue. Le lendemain matin, le jeune Anglais en question arrive chez Malwida tout bouleversé et lui dit : « Liszt a disparu, personne ne sait rien de lui et on craint qu'il lui soit arrivé malheur. » L'affaire fait naturellement grand bruit et dans le cercle encore si restreint de la société il n'est question que de cela. Le jeune élève est inconsolable ; quelques jours plus tard cependant, il paraît chez Malwida tout rayonnant ; Liszt est revenu mais vêtu en abbé ; il s'est jeté dans les bras de son fidèle élève en lui disant : « Je suis toujours le même ». C'est au Vatican, dans la chapelle privée du cardinal Hohenlohe, qu'il a reçu les ordres (le 27 avril) et immédiatement après Pie IX a accueilli le nouveau prêtre qui s'est présenté à lui en disant ; « Saint Père, la moisson est grande, voici un moissonneur de plus. » (1) Chacun sait que la princesse est très pieuse mais sa piété ira-t-elle jusqu'à sacrifier l'égoïsme de la passion à la gloire de Dieu dont l'abbé Liszt devient le musicien sacré. Caroline de Wittgenstein garde jalousement le secret de sa souffrance.

L'année qui a si lugubrement commencé pour Herzen fait peser sur lui une angoisse et une solitude d'autant plus grandes que Natalie Ogareff s'est installée à Nice avec Lise ; il cherche un plan de réunion possible et demande à Malwida de venir en Suisse. Il lui fait part de son intention de mettre Olga en pension à Genève. Malwida se laisse toucher par la tristesse de cet ami et se résigne à l'idée d'abandonner Olga quelques heures de la journée à la pension dont parle Herzen. Cette vie régulière lui sourit assez et de plus elle songe à l'apaisement que M^{me} Ogareff pourra peut-être éprouver dans cette tentative de conciliation.

A peine quelques semaines s'écoulent-elles pendant les-

(1) Malwida de Meysenbug : *Le soir de ma vie*, p. 71

quelles Malwida fait toutes les concessions possibles que, de nouveau, la vie devient intenable. Malgré les trente-deux chambres du château de la Boissière, M^{me} Ogareff ne laisse de calme ni à Malwida ni aux enfants. De plus, les pensionnats étant encore en vacances à Genève, Herzen s'impatiente et prend des renseignements sur un établissement de Berne où il est disposé à envoyer Olga. Malwida allant jusqu'aux dernières limites du dévouement, ne veut pas refuser d'emblée la vie à Berne où elle compte se consacrer à l'éducation d'Olga en dehors des heures de classe. Elle part avec Herzen et la petite qui la supplie de ne pas la quitter. Malwida cherche à se rendre compte des possibilités d'installation dans cette ville. Quel n'est pas son étonnement lorsque, sous l'influence de Frölich, directeur du pensionnat, Herzen est prêt à mettre Olga pensionnaire. Lorsque, de plus Herzen obéissant au désir de Natalie Ogareff, lui apprend la situation qui existe entre lui, la femme de son ami et Lise, Malwida qui était accourue d'Italie croyant Herzen vraiment privé de tout lien familial, se sent trompée dans son amitié et son dévouement. Elle lui résume son état d'âme et son accablement dans une longue lettre.

Herzen, alors, craignant des difficultés trop grandes pour Malwida, et voyant bientôt les lacunes de la pension pour Olga, écrit pour toute réponse, le 22 août 1865, de

Genève, le 22 août 1865.

« Chère Malwida,

« Vous savez très bien ce que j'ai voulu, c'était la vie d'Olga avec vous et l'école...

« *Je vous autorise sans condition, en cas de maladie, ou de besoin, à prendre Olga chez vous.*

« Jamais, demandez à Alex et à Ogareff, je n'ai eu l'intention de vous séparer d'Olga. Et je m'étonne que vous m'avez (*sic*) laissé faire (*sic*), plus, vous avez contribué à la donner en pension.

« Ce n'est pas un reproche, je vous en donne ma parole. Mais mon cœur est navré de tout cela. Pourquoi ne prenez-vous pas Olga dans votre chambre ? Voulez-vous que j'écrive à Frölich ? » (1)

(1) Lettre inédite.

Bientôt Malwida, ne supportant décidément pas le climat, fait savoir à Herzen qu'elle se voit dans l'obligation de partir pour l'Italie et de laisser Olga insuffisamment nourrie.

Mauvaise année, qui sème dans le temps des germes de guerre. Le 25 août, par l'accord de Gastein, réglant l'affaire des duchés avec l'Autriche, la Prusse agit, selon le dire de l'Angleterre, dans un esprit de violence et de conquête. Par cet accord la Prusse prend le Lauenbourg en versant quinze millions à l'Autriche. Le Holstein et le Schleswig seront un bien commun, mais la Prusse aura la direction du Schleswig tandis que l'Autriche administrera le Holstein.

Pour décider l'Autriche à ce marchandage, Bismarck avait fait peser la menace d'une alliance avec l'Italie, qui pourrait mettre la Vénétie en jeu.

Cette affaire des duchés fournit à Bismarck la preuve qu'il ne pourra jamais créer l'hégémonie de la Prusse qu'il rêve, tant que l'Autriche sera à ses côtés dans la Diète germanique; aussi ses menaces dessinent-elles la ligne de conduite dont il tirera des plans dans l'avenir. Il sait qu'il pourra, malgré tout, passer pour un esprit libéral, voulant aider à l'unification de l'Italie.

Les combattants de 1848 n'avaient-ils pas fait figurer à leur programme ces deux revendications : la liberté des individus et l'indépendance des nations; en travaillant à cette seconde fin par sa collaboration à l'unité italienne, il peut laisser espérer qu'il travaillera ensuite à atteindre le premier but.

Les critiques, les journalistes allemands, les historiens, ne manquent pas de se réjouir. Grégorovius traduit dans une lettre à Malwida l'impression la plus répandue. Le 24 août 1865 il lui dit : « L'Allemagne est vraiment le peuple Messie de la terre, malgré les insultes des étrangers. » Puis il ajoute, ayant appris les difficultés physiques et morales de Malwida à Berne : « Votre vie dans la famille Herzen a sans doute subi une rupture du fait de l'installation d'Olga en pension. Pendant mes pérégrinations, j'ai très souvent pensé à vous, à la solution bienfaisante qu'il faudrait trouver à votre existence, mais je vois que vous ne vous rendez pas à mes vœux les plus chers, vous ne voulez pas vous jeter dans les bras de vos sœurs au cœur si noble, et vous réconcilier enfin avec votre patrie » (1).

(1) Ferdinand Grégorovius et Malwida Meysenbug. Lettres inédites publiées par B. Schleicher dans « Türmer » revue, janvier et février 1923, p. 312.

Un mot seul à la fin de la lettre trahit la compréhension que Grégorovius pourrait avoir du déchirement éprouvé par Malwida contrainte de s'éloigner de l'enfant bien-aimée : « Dites mes meilleures pensées, je vous prie, à « sweet » Olga ». (1). Aucun mot ne peut plus résumer le charme exercé par cette nature dont la tendresse refoulée pendant les premières années de dépaysements successifs de son enfance, s'ouvre impétueusement à toutes les forces de vie. Tout est pour elle sujet d'amour et de sympathie, non seulement les hommes, mais les fleurs et les animaux, et sans doute le grave savant se souvient-il en écrivant ce mot, des longues et fréquentes promenades au cours desquelles il prenait plaisir à effrayer la petite Olga en lui faisant croire qu'on la condamnerait à être placée sur le haut de l'une des colonnes si nombreuses à Rome, si elle continuait à appeler à elle les chiens plus nombreux encore, pour les caresser (2).

Non, Malwida ne retourne pas en Allemagne, mais à Florence, car Herzen a pris conscience des lacunes du collège de Berne. De préférence à Rome, Malwida choisit la ville où Alexandre Herzen réside, pour créer un foyer où se rassemblent plus aisément les membres de la famille. Malgré sa grande fatigue elle entre en pourparlers dès son arrivée avec Joseph Domengé qui a suivi à Florence son élève devenu un ami, et a ouvert un collège pour les jeunes gens étrangers. Il est entendu que la petite Olga suivra le même programme. Elle va prendre des leçons chez lui et rencontre souvent les deux fils Reclus. Elle vient d'atteindre sa quinzième année.

Herzen a-t-il gardé quelque ressentiment contre Malwida ? Il écrit un billet assez amer le 13 novembre 1865, du château de la Boissière : « Tout est lugubre, la mort de miss Reeve nous a lourdement frappés. Bakounine et sa femme ont assisté à ses derniers moments... Allez-vous schopenhaueriser, phantasieren, le tout est absurde » (3). Mais Malwida calmement lui répond :

Florence, le 20 novembre 1865.

« Et pourquoi pas schopenhaueriser ? encore mille fois plus. Est-ce que la mort est chose nouvelle pour nous ? Non au con-

(1) Ferdinand Grégorovius et Malwida Meysenbug. Lettres inédites publiées par B. Schleicher dans « *Türmer* » revue, janvier et février 1923, p. 312.

(2) Récit qui nous a été fait par M^{me} Olga Monod, née Herzen.

(3) Edit. Lemke, tom XVIII, p. 248.

traire : rendre la vie encore mille fois plus digne, plus pleine d'idées, plus sublimement noble, voilà la seule réponse que j'ai sur l'amertume de la mort...

« Alex. est très aimable pour Olga, il est, en pleine vérité, un bon frère et Olga l'aime chaudement. Ils vont même souvent seuls le soir chez Schiff.

« Adieu. J'inclus quelques lignes à Natalie, pour qu'elle ne croie pas que mon cœur ne soit pas avec elle dans ce triste temps. Envoyez-les si elle n'est déjà plus à Montreux. Je ne sais pas son adresse » (1).

M^{me} Ogareff est, en effet, de nouveau partie avec Lise, laissant Herzen seul avec Ogareff et sa fille Natalie dans cette immense maison. Voilà donc comment s'achève le rapprochement souhaité ! Pour être juste, la seule coupable est Natalie Ogareff. Herzen le lui écrit :

Genève, novembre 1865.

« Tu me dis toi aussi, — aie pitié de moi, — comme si tu ne savais pas combien j'ai eu pitié de toi, combien je te plains actuellement. Cette pitié nous unit autant que les souvenirs, autant que le passé, autant que le présent. Accepte avec calme les conditions de la vie.... Tu me demandes ce qu'il faut faire du billet de Malwida. Je ne l'ai pas lu, mais je suis sûr qu'il est, de sa part, un élan pour aplanir le passé; pour quelles bonnes raisons le repousses-tu ? Sa lettre t'est parvenue pendant notre semaine de la Passion, elle est rattachée au souvenir d'un très grand malheur. Dans ces jours peux-tu être méchante ? c'est pourquoi je trouve qu'il faut écrire quelques lignes et dire : « terminons notre dispute au nom d'autres intérêts », et non pas se jeter sur cette lettre et la repousser, ce sont là nos voies humaines, prends-les, et avec étonnement tu verras comme les rapports hostiles disparaissent. Tu veux mon conseil, le voici : Sors de ce monde des mesquineries personnelles, et tu ne diras plus que tu es incapable d'élever Lise, et la tranquillité d'âme et la capacité d'élever l'enfant s'éveilleront en toi, je t'aiderais de tout mon cœur pour toi et pour Lise. Ne garde pas l'humeur qui m'exaspère tant; si tu y retombes je ne tarderais pas à m'éloigner » (2).

Sombre année, qui s'achève tristement aussi, pour un ami

(1) Lettre inédite de Malwida de Meysenbug à Alexandre Herzen.

(2) Lettre inédite de A. Herzen à A. Ogareff.

que Malwida croit en plein bonheur. Elle avait appris l'année précédente que le roi Louis II de Bavière avait appelé Wagner à Munich pour permettre à son génie de s'imposer. En effet, à la fin d'avril 1864, Wagner, touchant à la misère et au désespoir, s'était vu accosté par le conseiller du jeune roi Louis II. Couronné un mois auparavant, cet adolescent de 19 ans, qui dans son enfance avait élu pour lieu de prédilection de ses pensées le château de Hohenschwangau dont les murs évoquaient la légende de Lohengrin, avait lu dans le prologue de « l'Anneau des Nibelungen » ce simple et vibrant appel : « Se trouvera-t-il un prince pour rendre possible la représentation de mon œuvre ». Il voulait être celui-là et avait fait appeler Wagner. Lorsque Wagner avait paru, « Louis, debout, était redevenu un enfant timide. Il osait à peine lever les yeux vers ce petit homme à courtes jambes avec une trop grosse tête. Il entrevoyait le front bombé, le visage vieux, les grands traits depuis longtemps sculptés pour la célébrité. Ce Lohengrin de cinquante ans, quel ami pour son âme vierge ! Il avait tendu la main. L'autre s'étant avancé, l'avait saisie, s'était incliné. Instant, comme dit Goethe, de l'ivresse sans vin ! Longtemps, Wagner était resté penché plein de silence. Et brusquement le roi l'avait attiré contre son cœur, prononçant en lui-même le serment d'une fidélité éternelle » (1). Wagner avait écrit le 11 mai 1864 de Vienne à son ami Hans de Bülow : « Le Prince » de mon avant-propos à l'Anneau de Nibelung est trouvé; divin, merveilleusement beau, l'idéal réalisé; dès que j'aurai plus ou moins retrouvé le calme, je t'écirai une lettre détaillée » (2).

Quelques jours après, définitivement installé auprès du Roi, qui avait accueilli avec un délirant enthousiasme tous ses plans, Wagner, ne se sentant pas assez fort et pas assez heureux non plus, pour pouvoir à la fois poursuivre et guider son œuvre, avait appelé à lui le seul être capable de le secourir; le 9 juin 1864, il avait écrit à nouveau :

« Mon cher Hans,

« Les lignes que je t'écis maintenant et la prière que je t'adresse, ne les considère pas comme la subite inspiration d'un

(2) Hamlet-roi par Guy de Pourtalès, Revue de Paris 16 août 1928. P. 782.

(1) Lettre à M. de Bülow, op. cit., p. 177.

caprice momentané, mais comme un important paragraphe du testament d'un mourant.

« Je t'invite, avec femme, enfants et bonne, à venir prendre tes quartiers chez moi, aussi longtemps que possible cet été.

« Tel est le résultat d'une longue conférence que j'ai tenue avec moi-même.

« Hans, vous me trouverez dans l'aisance, ma vie est complètement transformée. Je suis soutenu, porté par la plus solide affection, par la volonté la plus pure.

« Mais, ma demeure est déserte ! Et maintenant seulement je le ressens plus profondément que jamais.

« Durant cette première période, venez donc à mon secours, mes chéris ! Animez ma demeure, tout au moins pour quelque temps ; je vous en prie du fond de mon âme ! Songez-y, c'est la phase de la vie la plus importante qui m'est accordée : une grande époque, un paragraphe significatif. Recueillons-nous ensemble et voyons de commun accord le sens de tout cela, et ce que pareille situation peut nous accorder.

« Au point de vue extérieur, j'établis mon plan, pour ce qui te concerne, de la façon suivante :

« 1° Acceptation de mon projet par acclamation ; pour l'amour de Dieu, ne point réfléchir au préalable ;

« 2° Délai pour les préparatifs du départ : trois jours.

« Si tu ne peux quitter Berlin immédiatement, envoie déjà ta femme, les enfants et la bonne. Mais le 20, tu dois arriver toi aussi ; le Roi a pris spécialement ses dispositions pour s'installer à cette date dans mon voisinage...

« Toi, mon petit Hans, tu rétabliras à fond ta santé ; tu resteras aussi longtemps que possible (peut-être pour toujours !) Restreindre au minimum les tournées de concerts (tu seras dédommagé). — (Wagner a l'intention de proposer au roi H. de Bülow comme chef d'orchestre).

« En vérité, mes chéris, vous seuls manquez à mon bonheur ! J'ai éprouvé de l'hésitation à me représenter tout cela : tantôt une chose, tantôt l'autre suscitait un doute en moi ; à présent tout est clair, nous devons une fois nous appartenir et cela doit avoir lieu maintenant, oui, maintenant !

« Pour l'amour du ciel ! mes enfants, mes enfants ! pas de non ! Je ne pourrais le supporter. Télégraphie : oui, je t'en conjure ! En route, venez retrouver votre

R. Wagner » (1).

(1) Lettres à Hans de Bülow, op. cit., p. 187.

Peu après cette offre, de Bülow avait accepté la charge de chef d'orchestre. Après l'enthousiasme soulevé par la représentation du « Vaisseau fantôme » le 4 décembre de la même année, Wagner et Bülow s'étaient mis en devoir de préparer « Tristan ». Peu de jours avant la représentation, Louis II, malade, avait écrit : « Mon unique et mon tout, auteur de ma félicité, journée de ravissement, « Tristan », combien je me réjouis de cette soirée : qu'elle vienne donc bientôt ; pourquoi le jour succède-t-il à la nuit, quand éteindra-t-on les flambeaux ? Quand fera-t-il sombre ? Aujourd'hui, aujourd'hui presque tangible... Mon amour pour vous, oh ! qu'ai-je besoin de le redire, vous restera toujours. Fidèle jusqu'à la mort. Voici que je renais. « Tristan » me remettra entièrement malgré la fatigue... J'espère revoir bientôt mon unique. Combien les plans de Semper (1) me réjouissent. Espérons que les projets du bâtiment monumental ne se feront pas trop attendre. Il faut que tout s'accomplisse. Je ne faiblirai pas, le rêve le plus hardi doit se réaliser, né pour toi, élu par toi. C'est là ma vocation, je salue vos amis, ils sont les miens. Ecrivez, je vous en prie. Votre fidèle : L. » (2).

Le 10 juillet 1865, l'exécution de « Tristan » — « cet orage désespéré n'avait désaltéré que l'âme royale de Louis, toute craquelée de sécheresse » (3), la foule avait été malveillante, faisant éclater son mépris pour l'Homme et pour l'Œuvre.

Cette représentation n'avait pu manquer de rappeler à Wagner l'inspiration qui avait présidé à la composition de Tristan. Il avait écrit autrefois à Mathilde Wesendonk, après leur brusque et douloureuse séparation : « Tristan » me coûte beaucoup d'efforts. Quand il sera achevé, il me semble qu'alors une merveilleuse période de ma vie aura trouvé sa conclusion, et que je lèverai désormais mon regard vers le monde, calmement, clairement, profondément, avec un esprit renouvelé, et ce qu'à travers le monde je regarderai, ce sera « toi »... (4).

Ce soir-là, son regard avait dû s'élever à nouveau, non plus vers « toi » : Mathilde Wesendonk ; mais vers « toi » : Victoire sublime du renoncement libérateur sur l'égoïsme de la passion ; victoire remportée au nom de la conception esthétique de la

(1) Architecte bavarois qui avait dressé les plans d'un théâtre destiné aux œuvres de Wagner.

(2) Hamlet-roi, Guy de Pourtalès, Revue de Paris, 15 août 1928, p. 739.

(3) Hamlet-roi, G. de Pourtalès, Revue de Paris, 15 août 1928, p. 741.

(4) Wagner, Henri Lichtenberger, op. cit., p. 169.

vie. Encore une fois il avait dû, ce soir de juillet 1865, s'investir de cette attitude d'âme, pour regarder « calmement, avec un esprit renouvelé », ce monde, cette foule, dont l'envie et la jalousie déchiraient à coups de sifflet ses lointaines espérances.

Münich avait su que le Roi avait payé les dettes de l'artiste, l'avait autorisé à ouvrir une école, lui avait promis un théâtre monumental... quels impôts seraient la rançon de ces folies ! On avait même soupçonné Wagner d'être au mieux avec sa secrétaire, M^{me} de Bülow, la ville avait jase. Le 6 décembre, les ministres, réunis en conseil, avaient décrété que le Roi devait « choisir entre l'amour et le bonheur de son peuple, et l'amitié d'un homme méprisé par tout ce qu'il y a de bon et de sain dans le royaume » (1). Quelques jours après, Wagner avait reçu ces lignes : « Mon cher, mon bien-aimé ami, les mots ne peindront pas ma douleur... » (2) Et « le 10 décembre 1865, à l'aube, Wagner part seul, avec son vieux chien mourant, pour son dernier exil » (3).

Le 23 décembre il écrit de Genève, à son ami :

« Mon bon Hans, que t'écrirais-je ? ce qu'il faut simplement endurer et ce à propos de quoi il convient d'agir. Le crime qu'on a commis à mon égard en m'atteignant précisément dans ce qui m'est le plus sensible, la paix domestique si péniblement conquise, il faut que j'en tire vengeance ! Il s'agit de consoler et d'encourager le Roi » (4). Et le 1^{er} janvier il récrit à son ami : « Que te dirais-je de moi, si ce n'est que je me cramponne à la possibilité de poursuivre mon œuvre... Je ne puis rien d'autre que voir si j'arriverai encore à faire agir mes nerfs martyrisés pour achever ma tâche. Ma vie ne peut plus avoir d'autre sens. Mourir, à la bonne heure... » (5).

(1) Hamlet-roi, G. de Pourtalès, Revue de Paris (15 août 1928), p. 745.

(2) Hamlet-roi, G. de Pourtalès, Revue de Paris (15 août 1928), p. 746.

(3) Hamlet-roi, G. de Pourtalès, Revue de Paris (15 août 1928), p. 746.

(4) Lettres à H. de Bülow, op. cit., p. 198.

(5) Lettres de H. de Bülow, op. cit., p. 201.

CHAPITRE VIII

Gabriel Monod à Florence - Amitié de Wagner - Fiançailles officieuses de Gabriel Monod avec Olga Herzen - Mort de Herzen (janvier 1870) - Retour à Florence - Guerre de 1870 - Cercle d'amis - Pose de la première pierre à Bayreuth - Connaissance de Nietzsche - Mariage d'Olga Herzen avec Gabriel Monod (mars 1873).

Les uns aspirent à la mort, d'autres aspirent à la santé. C'est le flux et le reflux de l'existence qui se refuse aux uns et se donne aux autres, obéissant à des lois indéchiffrables.

Au début de l'hiver 1865, un jeune étudiant, Gabriel Monod, a quitté Paris pour venir à Florence, dans l'obligation de se reposer, mais avec l'intention, néanmoins, d'étudier les corporations florentines d'arts et de métiers. Quelques mois auparavant, candidat au concours de l'agrégation d'histoire à Paris, avec M. Lavis, il s'était vu classé premier. « Né au Havre en 1844, fils d'un homme remarquable et petit-fils de pasteur, il a hérité de cette fermeté d'âme qui le prépare à être dans la vie et la science, un confesseur de la vérité, au besoin même un martyr, le tout avec simplicité, sérénité et même avec candeur. (1) A 16 ans, ses parents l'envoient à Paris pour suivre les cours du lycée Bonaparte, puis à Louis-le-Grand. Pendant ces deux années, il est confié aux soins de M. et de M^{me} de Pressensé, esprits élevés, âmes d'élite. M. de Pressensé, pasteur qui avait fondé la Revue Chrétienne, pour soutenir en religion le libéralisme, fait preuve dans sa lutte contre l'empire d'une prodigieuse activité. Il a un caractère entraînant et chaleureux, fait pour séduire le jeune Gabriel. Sa femme, d'une bonté rivalisant avec son intelligence, guide les efforts de perfectionnement de

(1) Etude sur Gab. Monod par Albert Delatour (séance du 9 janvier 1905). — Séance des Sciences morales, Firmin Didot 1915, p. 3.

leur jeune ami. Il passe sous leur toit, deux années incomparables, dans une disposition constante d'enthousiasme et de ferveur... Il avait reçu une éducation profondément pénétrée de piété et de croyance orthodoxe, il se trouve tout à coup transporté dans un milieu où les idées qu'il avait considérées comme incontestées, sont discutées... remises en question, non pas au nom du rationalisme, mais au nom d'un protestantisme plus libre... Il se trouve bientôt tout à la fois animé d'une ferveur religieuse qu'il ne s'était jamais connue et du besoin impérieux d'examiner à nouveau toutes ses croyances (1). M^{me} de Pressensé a l'intuition du danger et lui redit sans cesse : « Nous avons besoin de croyants, puissiez-vous en être un, vous avez bien raison : le danger de votre génération c'est de vouloir trop comprendre » (2). Sans cesse elle revient sur cette recommandation : « Mon mari vous trouve », lui écrit-elle, pendant un séjour de vacances, « bien enclin au rationalisme... Je vous en prie, ne vous établissez pas dans un scepticisme de parti-pris, souvenez-vous que si le doute n'est pas un principe de vie, il est un principe de mort » (3).

Cette tendance critique n'affaiblit pas les vibrations profondes et l'enthousiasme du jeune collégien qui écrit à Michelet le 1^{er} février 1862 : Je viens de lire avec la plus profonde admiration votre nouveau volume sur Louis XIV. On est heureux de voir revivre, avec sa vraie expression, un siècle que les historiens se sont efforcés de changer en solennelle momie, de voir renverser toutes les menteuses idoles; de sentir parfois un cœur qui bat pour toutes les nobles causes, pour les protestants dans les Cévennes, pour les Jansénistes à Port-Royal. Cette histoire-là est bien une résurrection » (4). Oui, le contrôle qu'il veut établir dans son esprit n'affaiblit en rien « sa facilité pour toutes choses et sa curiosité insatiable. L'économie politique et sociale, l'histoire religieuse, sciences psychologiques et morales, arts, littérature, tout sollicite sa nature réceptive et compréhensive » (5). A ce moment, l'érudition le glace et irrite son impa-

(1) Quelques amis d'élite, E. Eichthal, éd. Hachette, Paris 1919, p. 98.

(2) M^{me} de Pressensé. Souvenirs et lettres inédites, par G. Monod 1904. page 30.

(3) M^{me} de Pressensé. Souvenirs et lettres inédites par G. Monod 1904. page 51.

(4) Lettre inédite du 1^{er} février 1862.

(5) Quelques âmes d'élites, Eugène Eichthal, Paris. Hachette 1919. Page 102.

tience de vie. Il souffre à l'école normale où il entre en 1862, de la discipline étroite à laquelle les élèves sont soumis. Que penser d'un règlement infligeant une consigne à Vidal Lablache pour s'être, en étude, appuyé sur son coude? Liberté, liberté, songe-t-il. Il va jusqu'à tirer une bordée vers le catholicisme et écrit à Monseigneur Dupanloup, afin de mieux connaître le rôle du catholicisme dans l'histoire. Son élan retombe bientôt devant une des réponses de l'évêque, réponse affectueuse sans doute, mais inacceptable pour son âme inquiète : « Dieu nous a donné des Pasteurs et des Docteurs, un Corps enseignant... voilà pourquoi le vrai chrétien ne cherche plus. Et tandis que les autres chancellent au milieu du sable mouvant des opinions humaines, lui, il se repose et demeure ferme dans la lumière de la foi; et appuyé sur la vérité, il marche d'un pas sûr vers le but de sa vie... La vérité révélée est immuable comme Dieu même, mais comme Lui aussi elle est immense » (1).

Il songe, pour s'affranchir, à partir pour l'Allemagne, patrie de méthodes naissantes de critiques historiques. Il s'en ouvre à Taine dont il reçoit le conseil suivant :

« ...Je prends votre question tout à fait abstraitement. Il s'agit simplement de savoir si, étant donné un homme intelligent, instruit, muni de la meilleure éducation française, cet homme fera bien d'aller achever son éducation en Allemagne. Je réponds oui sans hésiter.

« La plupart des grandes études historiques ont aujourd'hui leur centre et leur source en Allemagne. Cela est incontestable pour les études sanscrites et persanes, pour l'exégèse biblique tout entière, pour toute l'histoire et la philologie grecque et latine. Lorsqu'on arrive à l'histoire moderne, cela est moins vrai. Chaque nation, l'Angleterre, la France, a ses historiens originaux, et néanmoins, même dans ces provinces étrangères, dans l'histoire de l'Italie, de la Provence, de l'Espagne, les Allemands font autant que les nationaux.

« Leur supériorité historique a deux causes. En premier lieu, ils sont philologues, ils vont aux textes mêmes, ils lisent les manuscrits et les documents inédits, ils viennent à Paris, à Oxford, à Dublin, étudier les variantes. Leurs études sont de premières mains...

« En second lieu, ils sont philosophes. Presque tous ont suivi

(1) Souvenirs d'adolescence. Mes relations avec M. Dupanloup, G. Monod. Paris, Fischbacher 1903, p. 31.

à l'Université ou suivent pendant leurs études un ou deux cours de philosophie, ce qui leur donne l'habitude de généraliser, de voir les objets par masse. De là, leurs idées sur l'ensemble et le développement d'une civilisation entière...

« Au retour, la France vous donnera quelque chose qui manque à l'Allemagne; voyez des artistes, des peintres, des voyageurs, des gens du monde, surtout des romanciers, des observateurs comme Flaubert et Sainte-Beuve. Ceux-là seuls et bien mieux que Gervinus et Lassen, vous enseigneront à connaître l'individu, le personnage réel et vivant, et à le mettre en mouvement » (1).

Il lui faut, tant bien que mal, supporter encore les derniers mois à l'école normale; d'ailleurs l'ennui ne règne pas seulement là, mais partout. « Ceux dont l'enfance et l'adolescence s'écoulaient pendant ces douze premières années du second Empire, se rappelleront toujours la froideur de morne ennui qui accable les âmes pendant cette triste époque... Séparés par un abîme de la France du passé dont ils ont perdu les traditions et les croyances, désabusés des espérances de liberté et de progrès, tour à tour excités et déçus par tant de révolutions... les plus nobles esprits se réfugient dans un dilettantisme égoïste ou dans des rêveries humanitaires. Pour plus d'un et pour Gabriel Monod, les livres de Michelet sont une consolation et un cordial. On apprend en les lisant, dit-il, à aimer la France, à l'aimer dans son histoire ressuscitée par lui, à l'aimer dans son foyer, à l'aimer dans son sol même : avec lui on prend foi dans l'avenir de la patrie en dépit des tristesses du présent. La vocation qui le pousse vers des études historiques, c'est à Michelet qu'il la doit. Le premier, il l'a ému de sympathie pour ces morts innombrables qui ont été nos ancêtres, qui nous ont fait ce que nous sommes et dont l'histoire retrouve et ressuscite les pensées, les désirs et les passions ».

Muni de connaissances acquises avec tant d'ardeur, il n'est pas surprenant que ce candidat passe le concours d'agrégation avec le plus grand succès. Ce n'est pas sans un grand effort physique qu'il a triomphé des difficultés. Il se voit dans l'obligation de prendre un congé de convalescence. Florence, par son soleil et par son passé, lui offre le réconfort de sa terre d'élec-

(1) Hippolyte Taine. Sa vie et sa correspondance, t. II, p. 315.

(2) Renan, Taine, Michelet, G. Monod, éd. Calmann-Lévy, Paris, p. 176, 6^e édition.

tion. De tout temps, il a eu une profonde admiration pour l'Italie, « foyer ardent de vie intellectuelle, artistique et politique où se sont heurtés les extrêmes de la liberté républicaine et de la tyrannie princière, amoureux d'indépendance et voué à un éternel servage » (1).

Voilà comment la destinée amène Gabriel Monod à ce jour de janvier 1866, où, comme à l'habitude, il vient prendre son repas dans un restaurant tranquille.

« Un groupe de jeunes gens discute avec animation à quelques pas de lui. L'un d'eux l'a remarqué, se détache et vient lui demander de lui faire le plaisir de se joindre à leur entretien, il accepte et se présente. A son tour, son interlocuteur se présente : « Alexandre Herzen ». — « Seriez-vous apparenté à l'auteur des mémoires ? » — « Son fils » (2). Les relations établies sur ce terrain prennent bien vite la voie de l'amitié. Alexandre Herzen, tout fier de sa nouvelle recrue, veut l'amener à Malwida, mais celle-ci refuse tout d'abord, car elle ne veut faire aucune connaissance susceptible de déranger la vie studieuse qu'elle s'impose et impose à la jeune Olga. De plus, elle est très triste car elle vient d'apprendre la mort de deux de ses frères, morts succédant à peu d'intervalle à celle de sa mère et, comme elle l'écrit à Herzen : « elle revit, très émue, ce passé depuis si longtemps écoulé mais qui ne cesse jamais d'être vivant par des fibres du cœur vibrantes à jamais » (3). Après quelques semaines cependant, elle se laisse présenter le jeune homme dont le sérieux gagne dès l'abord sa sympathie. Elle ne trouve pas en lui la frivolité de la nature française qu'elle redoutait. Sans doute cette sympathie est-elle réciproque, car Gabriel Monod écrit à M^{me} de Pressensé, le 12 mars 1866 :

« Monsieur Schiff est un des physiologistes les plus distingués de notre temps et c'est une intelligence encyclopédique qui connaît tout et cause aussi bien sur l'histoire, la politique, la philosophie que sur la médecine et l'algèbre. Un vrai savant allemand, naïf comme un enfant et la tournure d'un moine alchimiste du moyen-âge... M. Alexandre Herzen, le fils du socialiste russe, aide Monsieur Schiff à la Specola, s'occupant aussi, non seulement de science, mais d'histoire et de philosophie... Mademoiselle de Meysenbug... Monsieur Emile Levier qui a fait

(1) Notice sur G. Monod, par Delatour, op. cit., p. 12.

(2) Récit que nous tenons de M^{lle} Natalie Herzen, Lausanne 1931.

ses études de médecin... Monsieur Domengé, Français, insurgé de février et de juin, proscrit après le 2 Décembre, qui, après avoir habité l'Angleterre et la Suisse, est venu se fixer à Florence où il a une petite pension chez lui. Il en est le seul professeur, enseigne le latin et le grec, les sciences, l'anglais, l'allemand, l'histoire, etc. C'est un homme d'une instruction très vaste et d'une remarquable intelligence. J'ai rarement entendu de conversation plus intéressante. Monsieur Berdushek, fils d'un pasteur de Berlin, mais qui a passé armes et bagages au positivisme, il va s'établir ici pour faire la commission de librairie avec l'Allemagne... Voilà la petite société révolutionnaire où je vis et où je me trouve comme un poisson dans l'eau... » (1)

Il ne tarde pas à être, dans le petit cercle, sur un pied de franche intimité, intimité qui s'exprime par correspondance lorsque, désolé de partir, il est obligé de regagner le Havre pour passer l'été dans sa famille.

Lorsqu'il arrive en France, l'atmosphère est de plus en plus chargée de menaces belliqueuses, depuis Gastein, Bismarck n'a cessé d'amener ses plans à exécution. Il en a fait part en octobre 1865, à l'entrevue de Biarritz, à Napoléon III. En avril il est parvenu à conclure une alliance offensive avec l'Italie pour trois mois.

Une des femmes qui connaît bien le caractère du ministre, la Princesse Royale, au mariage de laquelle Malwida avait assisté à Londres, ne doute plus que la guerre soit imminente, elle supplie sa mère, la reine Victoria, de travailler à l'éviter, et la reine propose de porter la question devant une cour européenne, mais « le méchant homme », selon l'expression de la princesse, veut la guerre. Elle écrit le 29 mai : « Tout le monde parle de guerre et de préparatifs de guerre. Fritz est chargé du commandement de l'armée de Silésie et doit rejoindre son poste demain... quand le reverrais-je ? A cette pensée, mon cœur se brise. Tout ici n'est qu'incertitude, ruine, malheurs » (2).

Effectivement, le 8 juin, la Prusse envahit le Holstein, sous prétexte qu'il est mal administré. A l'étranger plusieurs opinions règnent. Gabriel Monod les résume à Malwida. Il ne peut lui affirmer assez catégoriquement son désir de voir l'Autriche réactionnaire battue, mais il en est des gens, ajoute-t-il, comme Domengé et Reclus, qui ne voient dans l'Alliance de l'Italie avec

(1) Lettre inédite de M^{me} de Pressensé.

(2) Lettres de l'impératrice Frédéric, op. cit., p. 59.

l'Allemagne que la honte pour Garibaldi d'être au service de Bismark. D'autres enfin, intéressés et de parti-pris rétrogrades, veulent le triomphe de l'Autriche. L'opinion de Malwida est étrangère à ces scrupules concernant Garibaldi, elle répond à Gabriel Monod, au début de juin : « J'ai écrit à Herzen que si les choses vont vite il doit venir de suite à Venise libérée et que nous nous réunirons là. Ce serait encore quelque chose que de goûter des scènes pareilles et de serrer encore une fois la main à Garibaldi » (1).

La victoire décisive de Sadowa réveille l'orgueil de la Prusse et le prestige de sa force. La princesse royale, quelques semaines avant si pacifique, écrit à présent, le 9 juillet, à sa mère, après la victoire remportée à Nachod par le prince :

« Que dites-vous de ces terribles batailles ? N'êtes-vous pas un peu contente que ce soit notre Fritz, seul, qui les ait gagnées ? Vous savez combien j'ai essayé d'éviter la guerre ; mais maintenant qu'elle est engagée, je suis heureuse de penser que notre cause, sous la conduite de Fritz, a été victorieuse...

« Vous n'imaginez pas quelle est la modestie de Fritz. Il évite les éloges, et se contente de faire son devoir. Les soldats l'adorent...

« ...La fatigue du corps n'est rien, dit-il, devant les émotions de la lutte et l'horreur du champ de bataille. Pour quelqu'un d'aussi sensible, je sais ce que doit être un pareil choc...

« ...Si l'Europe connaissait tous les éléments de cette guerre, le jour sous lequel se sont montrés nos officiers et nos hommes, le peuple prussien aurait droit à la considération de chacun...

« Quant aux séduisants Autrichiens, ils sont d'une cruauté qui fait dresser les cheveux sur la tête. Fritz dit qu'il ne l'aurait jamais cru, s'il ne l'avait vu de ses yeux.

« Je vous envoie une photographie de miss Victoria. C'est une charmante petite chose, et si vivante... Henry et Willy (futur Guillaume II) sont très sages... » (2).

Tout le monde ne ressent pas aussi impérieusement, même en Allemagne, ce prestige de la force. Gabriel Monod écrit à Malwida : « Mais l'Allemagne... l'état moral de l'Allemagne est, paraît-il, pitoyable. On ne sait pas ce qu'on veut. Nous avons ici une jeune Allemande de Stuttgart, très unitaire comme tous les Allemands, et qui aime tant son pays qu'elle est dans les larmes depuis plusieurs jours. Elle reçoit des lettres qui révèlent

(1) Lettre inédite de M. de Meysenbug à G. Monod.

(2) Lettres de l'impératrice Frédéric, op. cit., p. 63.

furieusement l'état de désorientation où en sont les esprits. Un de ses correspondants, étudiant à Tubingen, est un Germain pur sang, enthousiasmé de la sublime épopée de Schleswig-Holstein, et de l'unité allemande, mais ennemi de Bismarck, haïssant la Prusse, il a pris parti pour l'Autriche. La victoire de Sadowa l'a exaspéré au point qu'il accepterait même la conquête du Rhin par la France, parce que, dit-il, la Prusse rhénane est après tout *Prusse*, et ce qu'il faut c'est abaisser la Prusse. Voilà donc un Germain qui est aveuglé au point de désirer la destruction de la seule puissance capable de fonder l'Allemagne de l'avenir... quel désordre moral. » (1).

Malwida n'hésite pas, elle, à prendre parti pour Bismarck, malgré les avertissements de Gabriel Monod, qui lui objecte : « Croyez-vous que Bismarck ne profitera pas de la victoire, pour établir en Allemagne un régime identique à celui de la France. Vous dites qu'il fait appel aux idées libérales... mais vous ne savez pas qu'aujourd'hui ce n'est plus au nom de l'autorité qu'on tue la liberté, mais au nom de la liberté elle-même » (2). Malgré ces avertissements, Malwida soutient son point de vue idéaliste et lui écrit, le 11 juillet, une lettre résumant son état d'esprit :

« Vous qui m'avez parlé de mon âme dans votre dernière lettre en disant que vous êtes malheureux et désorienté sans la beauté et l'harmonie. La beauté et l'harmonie, c'était là le culte de toute ma vie et j'ai été brisée avant le temps parce que j'ai dû voir tant de laideur et de discorde. Encore dans ces jours, j'ai été frappée par un coup affreux, j'ai encore vu s'éteindre une des lumières qui m'étaient restées. » (Malwida fait allusion à l'un des frères qu'elle vient de perdre). « Restez-moi au moins, vous, jeune étoile, ne tombez pas avant que la nuit éternelle ait fermé mes yeux pour toujours à toutes les désillusions de cette vie. S'il y avait quelque chose qui puisse faire croire à l'immortalité individuelle, c'est cette soif de la beauté de l'harmonie, qui ne peut être satisfaite dans la vie telle qu'elle est. Et elle sera aussi satisfaite, j'en suis sûre, non sous la forme de cette pauvre individualité, qui n'est qu'une apparition passagère, mais sous sa vraie forme qui est la vie universelle, à laquelle nous appartenons et qui est le fond de notre joie dans les meilleurs moments de la vie... Ce qui nous transporte dans les moments

(1) Lettre inédite de G. Monod à M. de Meysenbug.

(2) Lettre inédite de G. Monod à M. de Meysenbug.

d'enthousiasme, ce qui nous pousse aux grandes actions, aux sublimes sacrifices, ce n'est pas le moi, restreinte et pauvre manifestation du grand principe de la vie, c'est justement cette part objective de nous qui nous élève au-dessus de nous; ce que nous aimons dans l'objet chéri, c'est encore cette étincelle d'un principe universel de lumière, de vertu, d'amour, dont l'écho se réveille dans notre cœur au son de la voix individuelle qui en est devenue l'interprète. Ce n'est ni du panthéisme, ni du spinozisme, cher Gabriel, mais c'est une symphonie que j'entends au fond de mon âme dans des moments intimes de la vie et dont je ne parle jamais qu'avec ces positivistes qui savent que le positivisme n'est qu'un bon télescope qui nous montre de plus larges horizons jusqu'à la limite au delà de laquelle il y en a encore de plus larges.

« ...Comment serait-ce possible de me tromper ou de m'exalter au sujet du Roi de Prusse ou de Bismarck ? Ce que j'ai dit dès le premier instant, lorsque le mouvement a commencé et lorsque les chances étaient plutôt encore contre la Prusse que pour elle ; c'est : puisque les choses sont une fois ainsi il faut se jeter dans ce mouvement pour le dominer dans notre sens ; il faut aller avec la Prusse, parce que, dans cette lutte, elle représente le progrès de la lumière tandis que l'Autriche et la Diète germanique représentent la réaction et les ténèbres. De rassembler un parti assez fort, assez uni, qui puisse forcer après Bismarck dans la voie du progrès, malgré lui, c'était là l'urgente nécessité pour ne pas perdre, comme en 1815, le prix de tant de sacrifices et de tant de larmes. Les événements ont plus que justifié mon opinion, que le seul parti qui a de la vitalité, qui a une organisation et une force jeune étonnante, c'est la Prusse. C'est elle donc qui doit prendre l'avenir de l'Allemagne en mains. Le non-sens de l'Empire d'Autriche doit tomber et avec lui ces petits Etats qui ont montré leurs faiblesses morales et physiques. On ne peut pas ne pas admirer la perspicacité, le calme et l'ordre parfait des plans prussiens et leur vigoureuse exécution. Bismarck doit avoir eu ce plan depuis longtemps ; ne devait-il peut-être pas pour ce but s'emparer d'un pouvoir presque absolu et vaincre cette résistance passive d'une démocratie honnête mais sans caractère ? et vous le dites vous-même : après il faut qu'il aille les chemins du progrès ou qu'il périsse.

Cher ami, guérissez-vous donc du cauchemar d'une telle Allemagne unie, conquérante et agressive. Croyez-moi, per-

sonne en Allemagne, pas même Bismarck, j'en suis sûre, ne songe à conquérir du territoire français. Pourvu que la France ne s'y mêle pas, ni l'Allemagne ni l'Italie ne penseront à l'attaquer. Ils auront trop à faire chez eux, et d'ailleurs à quoi bon ? Qu'ont-ils besoin de s'agrandir ? Mais de l'autre côté, quel droit a la France d'empêcher l'Allemagne de devenir unie et forte, son droit de repousser d'injustes prétentions ne commence que le jour où ces prétentions seront faites ; mais il y a encore jusque-là longtemps. » (1).

A quoi Monod répond :

« Le Havre, le 22 juillet 1866.

« Je ne fais point le rêve d'une Allemagne conquérante, d'abord parce que je crois qu'elle ne serait pas assez déraisonnable pour tenter sérieusement ce rôle, ensuite parce que je ne la crois pas capable de le soutenir.

« Quant à empêcher l'Allemagne de s'unifier, je ne pense pas que personne y songeât en France, sans le fantôme (puisse-t-il ne jamais se réaliser !!) fantôme de l'établissement d'un césarisme démocratique en Allemagne... une Allemagne unie, grande, libre et pacifique serait applaudie de tous les Français.

« Du reste, il faut laisser passer ces fumées d'orgueil, causées d'un côté par l'enthousiasme du succès, de l'autre par le dépit de l'impuissance, les paroles passeront avec leur vain bruit, et il restera ces deux grands faits : l'Italie complétée, l'Autriche cléricale et autoritaire anéantie, qui sait ? forcée peut-être par ses défaites de devenir libérale... Bismarck vise à être le Cavour de l'Allemagne... C'est une grande erreur de croire que les grands Etats sont la garantie de la paix. Voici par exemple l'Allemagne, la France et l'Italie. J'imagine qu'à moins d'une sagesse invraisemblable, elles vont se ruiner en vue d'une guerre que leurs préparatifs même rendront impossible. Voici déjà la France qui voudrait les frontières de 1814, voici des Teutons enragés qui réclament l'Alsace. Supposez un moment de folie ou un menteur ambitieux, et la guerre est allumée.

« Voilà pourquoi je désire la paix — pourquoi je voudrais voir tous les peuples s'occuper de leur liberté, et s'ils s'occupent de leurs voisins, s'en occuper pour les aider à conquérir leur liberté et non pour leur imposer le bienfait de leur domination. Voilà pourquoi je ne saurais sympathiser avec ce que dit Scholz.

(1) Lettre inédite de M. de Meysenbug à G. Monod.

Je sympathise entièrement avec le début de ce que vous me dites de lui : c'est l'organisation démocratique de l'armée prussienne qui a fait sa force. Mais quand il ajoute : il faut conserver le *gouvernement à la Bismarck* pour quelques années afin de conquérir l'Autriche allemande, je me prends à craindre d'avoir eu raison en prévoyant l'avènement du militarisme en Allemagne. Voilà maintenant les démocrates qui vont plus loin que Bismarck. Bismarck demande seulement l'absolution pour le passé et vous allez lui donner les pleins pouvoirs pour l'avenir.

« Vous voulez l'Autriche allemande, mais sachez d'abord si elle veut de vous. Scholz parlait autrement quand il était à Florence et qu'il regardait l'alliance prussienne comme une honte pour l'Italie. Enfin, vive le Pan-Teutonisme et tous les Pans du monde. Seulement il me reste une crainte, c'est que dans le panthéisme démocratique de notre âge, l'individu ne disparaisse et qu'au lieu d'un édifice de pierres solides, la société moderne ne soit qu'un amas de grains de sable tourbillonnant au souffle du despotisme... Du moment que ma manière de voir non seulement vous paraît fausse, mais encore vous cause un certain chagrin, j'aime mieux ne rien dire. Seulement permettez-moi de différer passablement d'opinion avec vous... Il me semble que vous portez une passion trop individuelle. (1).

Herzen n'est pas plus conciliant. Il écrit à Malwida le 11 juillet 1866 :

« Lausanne, hôtel du Belvédère...

« J'ai reçu votre lettre encore à Genève. ...C'est bien que l'Autriche soit mortellement blessée, mais je hais encore plus cette infâme patrie des Junkerthums... qui trouvent grâce même à vos yeux. Vous dites entr'autres que si Bismarck voulait, etc... D'accord, si Bismarck était un Danton ou un Robespierre, les choses seraient tout autres, mais il est Bismarck. Vous avez, chère cosmopolite, un air tout patriotique pour les (.....) et malgré vous vous êtes prussophile (comme tous les Allemands du Nord) jusqu'au bout des ongles. » (2).

Herzen pourrait comprendre cependant plus qu'un autre, l'espoir de Malwida, de voir le parti de la force s'engager dans des voies libérales, lui, qui, malgré les sanglantes répressions

(1) Lettre inédite de G. Monod à M. de Meysenbug.

(2) Edit. Lemke, t. xix, p. 10.

de l'insurrection polonaise en 1863, dont l'attentat de Karakosov est un aboutissant, croit encore dans l'intervention du Tsar pour seconder les efforts de la révolution. A propos de cet attentat il écrit le 31 mai 1866 à Alexandre II : « Tout le monde vous trompe autour de vous... il n'y a pas de complots, ni grand ni petit. Ce qu'on appelle ainsi, c'est la pensée de la Russie qui s'éveille : on vous conduit d'injustice en injustice, les conspirateurs sont les gens de votre entourage... Il m'est difficile d'abandonner définitivement la pensée que c'est d'autres qui vous entraînent à ce péché contre l'histoire, à cette affreuse injustice perpétrée autour de vous. » (1). Herzen ne veut pas douter que la raison n'atteigne enfin la supériorité sur la brutalité ignorante. Il faut se rappeler qu'il a choisi comme épigraphe de l'Etoile Polaire « Vive la raison » et qu'à un correspondant qui lui demanda la cause de ce choix, il a répondu : « C'est l'unique formule qui n'ait pas encore été usée après toutes les devises rouges, tricolores, bleues ou blanches... Aucune révolution n'a réussi, parce que toutes marchaient sous le drapeau, non pas de la raison, mais des sentiments, des croyances, des fantaisies... (2)

C'est au nom de cette raison qu'il a prêché aux Polonais depuis l'avènement d'Alexandre II l'inanité d'une révolte trop hâtive. Ces recommandations, ces exhortations l'ont rendu de plus en plus suspect aux Polonais qui entendent obtenir par tous les moyens leur indépendance. Ils ne se rendent même pas à l'expérience de la cruelle régression qui a suivi l'insurrection de 1863 après laquelle ils ont été ni plus ni moins incorporés à la Russie.

Herzen subordonne le mouvement nationaliste au mouvement communiste, il dit aux paysans polonais de s'unir aux paysans russes pour réclamer la possession de la terre qu'ils cultivent. Ce raisonnement est pris pour une trahison par les Polonais qui ne veulent même pas tirer une leçon de leur échec. Herzen achève de se faire honnir par un article de décembre 1866 intitulé : « l'ordre règne », dans lequel il constate la décomposition de l'Europe, et ajoute, que la Pologne y contribue en se dressant contre la Russie au lieu de s'unir à elle pour obtenir un fédéralisme européen. Il maintient cette opinion énoncée en 1859 : « La Pologne, l'Italie possèdent le droit imprescriptible et entier d'avoir une existence politique indépendante de la

(1) Lettre citée par Labry, op. cit., p. 383.

(2) Lettre du 10 avril 1856 citée par Labry, op. cit., p. 372.

Russie. Désirons-nous que la Pologne libre se sépare de la Russie libre, c'est une autre question. Non, nous ne le désirons pas. Et serait-il possible d'avoir ce désir à une époque où les nationalités exclusives, comme les haines entre peuples, constituent un des principaux obstacles au développement de la liberté universelle ? Si je hais profondément toute centralisation, je suis convaincu que la fédéralisation entre peuple de même race offre un milieu politique incontestablement plus large que le morcellement d'une race en partie séparée » (1)... Ce qu'il faut avant tout c'est la liberté des paysans par l'association des communes libres possédant la terre en collectivité. C'est aux yeux de Herzen plus important même qu'un coup d'état, le tzarisme n'étant nullement inconciliable avec cette décentralisation. La République ne jouit plus d'aucun prestige, « il y eut un temps où son nom seul faisait battre le cœur. Mais aujourd'hui, après 1849, 1850, 1851, ce nom éveille autant de doute que d'espérance. N'avons-nous pas vu que la république avec l'initiative laissée au gouvernement, avec une centralisation despotique, avec une immense armée, est beaucoup moins favorable au développement de la liberté que la monarchie anglaise sans initiative, sans centralisation ? N'avons-nous pas vu que la démocratie française, c'est-à-dire les qualités dans l'esclavage, est la forme la plus proche de l'absolutisme ? Si on m'objecte : « Mais la liberté et l'indépendance peuvent-elles exister hors de la république et de la démocratie ? » Je répondrais qu'elles peuvent ne pas exister, même dans une *république et une démocratie* si le peuple n'est pas mûr pour elles. Prenez par exemple un peuple ignorant ; au tempérament soldatesque, dans ses couches inférieures, corrompu dans le haut et adonné à la seule recherche du gain, la république produira chez lui, en quatre mois, un Cavaignac, et en neuf mois Napoléon. Le suffrage universel a fait de la France une maison de force. S'en suit-il que je préfère la monarchie constitutionnelle à la république et le sens électoral au suffrage universel ?... Vous me dites que mon attitude à l'égard d'Alexandre II est différente de celle que j'avais à l'égard de Nicolas. Vous pensez que j'ai changé. Non, ce n'est pas moi qui ai changé, mais Nicolas, par le fait justement qu'il est mort. Alexandre n'a supplicié personne... comment pourrais-je me comporter envers lui comme envers Nicolas. Vous ne pouvez supposer une immobilité aussi obstinée chez

(1) R. Labry : A. Herzen, op. cit., page 376 (note 2).

un homme vivant, dont la cervelle n'est pas frappée de monomanie » (1).

Voilà où divergent totalement l'esprit de Herzen de celui de Bakounine. Pour ce dernier, le Tzar est l'ennemi et il en veut à Herzen de sa modération. En avril, Bakounine a rompu avec lui car, affirme-t-il, une révolution sociale sans révolution politique est aussi invraisemblable qu'une révolution politique sans une révolution sociale. Le tzarisme se portant au secours de la révolution se suiciderait de lui-même. Bakounine n'entre pas non plus dans les vues quasi « mystique » du *mir* de Herzen. Cette commune idéale alors même qu'elle serait affranchie de la domination du propriétaire et passerait à la collectivité des paysans formant le *mir*, ne retomberait pas moins sous la tyrannie de l'état par le système social de l'impôt rendant le paysan responsable. C'est un cercle de fer par lequel celui-ci serait de nouveau rattaché à l'esclavage. « Le seul ferment de liberté », soutient Bakounine, « est renfermé dans la lutte entreprise par les associations ouvrières ou démocratiques internationales. Ce qu'il faut détruire c'est la centralisation des forces entre les mains de l'état. L'état est une pétrification qui entrave le « bouillonnement des masses » processus vital des civilisations.

« L'Etat, selon Bakounine, est la négation même de l'humanité, et sa loi suprême est l'augmentation de sa puissance, au détriment de la liberté intérieure et de la justice intérieure. C'est bien à cause de cette passion destructrice qu'il déteste le marxisme et l'avènement du prolétariat, « conscient et organisé ». En ce cas son opinion rejoint celle de Herzen qui voit, dans l'état, non pas une forme définitive, mais une forme transitoire requise par une force intérieure, en évolution vers une liberté toujours plus grande. Inutile, pour acquérir cette liberté, de « faire sauter le monde bourgeois entier car, lorsque la fumée se sera dissipée, lorsqu'on aura nettoyé les décombres, ce monde renaîtra à nouveau, modifié, mais toujours bourgeois, parce que son principe intérieur n'est pas épuisé » (3). A son avis, c'est à la raison seule qu'il faut faire appel, puisque l'expérience a prouvé que la force ramènerait le monde à la barbarie. « Avec le capital, entassé par les usuriers, périrait un autre capital, transmis de génération en génération et de peuple en peuple, base de la

(1) R. Labry : A. Herzen, op. cit., p. 378 (1).

(2) La vie de Bakounine, H. Iswolsky, op. cit., p. 221.

(3) R. Labry : A. Herzen, op. cit., p. 390.

personnalité et de l'effort créateur aux époques diverses, matière d'où sont sorties d'elles-mêmes, feuille à feuille, les annales de la vie humaine, capital dans lequel s'est cristallisé l'histoire. Malheur à la révolution pauvre d'esprit et à jeun de pensées artistiques, qui de tout l'acquis du passé tirerait un morne atelier... Il existe pour les hommes des valeurs qu'ils n'abandonneront pas, seule la tyrannie de la violence pourrait les leur arracher, et encore dans des minutes de fièvre, à la faveur d'un cataclysme » (1). Est-ce cette brouille qui fait refuser à Herzen l'invitation au congrès de la paix où se rend Bakounine ?

Le 10 septembre 1867, ce dernier se présente au nom de « l'alliance » qu'il a formée pour lutter contre l'Internationale de Marx dont il voit « l'ombre s'étendre sur l'Europe ». Devant ses auditeurs « il modère les termes de sa doctrine. Il parle cependant de la suppression du tzarisme, et des états centralisés, qui céderaient la place à des états unis d'Europe. » (2) Aucune résonnance d'anarchie dans ce discours. La veille, le 9 septembre, dans le palais électoral, contenant plus de cinq à six mille assistants, un autre homme s'est présenté au milieu de l'enthousiasme général, c'est Garibaldi. « En prenant sur la table une feuille de papier, appliquant un monocle à son œil droit, il s'est adressé au congrès en ces termes :

« Primo : toutes les nations sont sœurs ;

« Secundo : la guerre entre elles est impossible ;

« Tertio : toutes les querelles qui peuvent survenir entre les nations seront jugées par le congrès. »

On s'est regardé avec quelque étonnement. Garibaldi s'en est aperçu et a ajouté : « Vous me direz peut-être que je m'avance un peu trop ! »

Le général a repris la lecture des articles. Soudain son œil s'est enflammé, « sa tête de lion encadrée d'une barbe fauve et grise se relève d'un air sublime » et d'une voix vibrante il s'est écrié :

« Sesto : la papauté, comme la plus pernicieuse des sectes, est déclarée déchue. » (Acclamations frénétiques) (3).

La portée de ces paroles devait le mettre bientôt devant la preuve la plus cruelle de la lâcheté humaine. A peine rentré à Rome, en octobre 1867, il reçoit de toutes parts des encourage-

(1) Cit. par R. Labry : A. Herzen, p. 392.

(2) Bakounine, H. Iswolsky, op. cit., p. 206.

(3) La vie de Bakounine, H. Iswolsky, p. 205.

ments pour libérer Rome du joug de la papauté. Depuis décembre 1866, les Français, au nom de la convention de septembre, conclue deux ans auparavant, ont évacué la ville à condition toutefois, que « Victor Emmanuel s'engage à ne pas attaquer le territoire pontifical, et à empêcher, même par la force, toute attaque venant de l'extérieur contre le dit territoire. » Une terrible nouvelle se répand bientôt : « On dit », écrit Malwida à Gabriel Monod, le 30 octobre 1867, « que Garibaldi est devant Rome et que le général Ramsler a déclaré qu'il faut appeler les troupes italiennes, qu'il ne peut tenir la ville, car les troupes indigènes désertent et se rangent du côté des nationaux » (1). Gabriel Monod, séjournant en Allemagne, lui demande des précisions le plus tôt possible. Le 16 novembre 1867 elle lui répond : « *Il est sûr* que Garibaldi a reçu quatre cent mille francs du roi pour l'entreprise, et qu'à sa dernière entrevue ici avec Ratazzi, celui-ci lui a remis, de sa propre main, cinquante mille francs. Donc, ayant protégé l'entreprise, ayant poussé les bras des volontaires à la lutte, ayant mis tous les pays en mouvement, on n'abandonne pas seulement l'entreprise, mais on se tourne contre elle... Herzen a raison; il m'écrivait ce matin : « Garibaldi est un homme antique, déplacé dans le 19^e siècle » (2).

Malwida est d'autant plus bouleversée que le souvenir de la dernière visite qu'elle lui a faite est présent à sa mémoire. Le 17 avril de cette année 1867, lors du dernier séjour de Garibaldi à Florence, elle avait tenu à lui présenter « la fille de son ami Herzen, la jeune Olga qui, très intimidée par la quantité d'Anglais qui l'entouraient, avait à peine osé lever les yeux. Lui, très cordialement, lui mettant la main sur l'épaule en la reconnaissant, s'était exclamé : « Somo, povera gente » (3)... Malwida se rappelle ses traits graves et sa physionomie si énergique. Elle reçoit de Gabriel cette réponse :

Berlin, fin novembre 1867.

« L'Empereur a déshonoré notre armée en la faisant tirer sur Garibaldi.

«...L'autre infamie, l'autre horreur, c'est l'évidence que le gouvernement italien a poussé Garibaldi pour l'abandonner ensuite. On lui a dit : « Allez, la France laissera faire et nous

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

(3) Nous tenons ce récit de M^{me} Olga Monod, née Herzen.

vous aiderons. Et puis on va maintenant le traîner devant les tribunaux. Le sang de tous ceux qui sont tombés dans cette lutte criera vengeance contre le gouvernement de Victor-Emanuel. Quand on est fort, quand on sait ce qu'on veut et ce qu'on fait, on peut mentir, intriguer, être malhonnête comme Bismarck, mais quand on est faible il n'y a qu'un moyen de se sauver, c'est d'être franc et de savoir périr s'il le faut par une conduite noblement suivie » (1).

Gabriel Monod est d'autant plus attristé par ces nouvelles que déjà l'atmosphère de Berlin lui pèse après Florence. Il se trouve déprimé « dans ce froid et lointain Berlin, où l'on ne voit rien de la nature, où l'on est toujours en présence de l'effort, estimable sans doute, mais minutieux, pénible, sans joie, de la volonté humaine. L'atmosphère est lourde et garde comme l'odeur d'une salle de dissection. Tous les savants, philologues, historiens, naturalistes, physiologues, fouillent de leurs scalpels aux entrailles des cadavres, espérant y trouver le secret de la vie.

« Les Allemands sont sages, patients, érudits, instructifs. Mais ils ne savent interroger que la mort, et la vie ne leur dit pas son secret » (2).

A Berlin, il suit les cours de Lazarus et de Jaffé. Ces cours qui lui font dire à Malwida : « Savez-vous que nous tournons terriblement à la physiologie pure, ici comme en France. Les idéalistes comme George Sand et Michelet sont également des physiologues et mettent tout l'homme presque dans le sang et les nerfs. Au théâtre ici on représente le cas pathologique plutôt que des luttes morales. La brutalité envahit l'art et l'homme prend plaisir à descendre. Serait-ce là ce progrès dont on parle tant. Le Césarisme a changé le monde en caserne. La science va le changer en hôpital... » (3) Il allait en Allemagne avec « l'espoir d'y trouver encore quelque chose de Grimm, de Schleiermacher, de Humboldt et de Gervinus... Il découvre tout à coup la puissance réaliste comme le roc et tranchante comme l'acier... » (4) Ses camarades s'étonnent de le voir refuser d'aller au bal et le trouvent « légèrement ridicule », mais lui préfère « la tranquille joie qui remplit son cœur en songeant à Florence, à l'hiver der-

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre à M. et M^{me} Roy, § 7.

(3) Lettre inédite à M. de Meysenbug.

(4) Ames d'élites. F. Eichthal, op. cit., p. 103.

nier, aux soirées du lundi et du jeudi, à ses lectures avec Olga, à ses leçons d'allemand, à toute cette vie commune où il se sentait devenir meilleur » (1). Qu'avait-il besoin de plaisirs fugitifs alors que son bonheur veillait à Florence ? Avant de quitter pour la seconde fois l'Italie, à l'issue de ce dernier hiver, il avait déclaré à Olga Herzen qu'il désirait faire sa vie avec elle. Ces fiançailles, très officieuses, n'avaient pas été sans soulever d'objection de la part de Malwida qui jugeait Olga encore beaucoup trop enfant pour songer au mariage. Mais pourtant, en en repoussant la consécration dans le domaine des lointains possibles, elle s'était montrée très heureuse à la pensée, non pas que... ce sera charmant, mais que... ce serait charmant. Il a été convenu que leur correspondance passerait par Malwida qui d'ailleurs le tiendrait au courant de leur vie.

Gabriel Monod est sûr de ses sentiments, il aime par dessus tout la nature franche, primesautière, tendre de sa fiancée, cette flamme si claire et si pure dans ses yeux, cette animation qui fait surgir à tout instant des joies inattendues. Si épris qu'il soit, il n'en garde pas moins sa personnalité, il va jusqu'à écrire à Malwida : « Ces tendances mystiques chez Olga me font à la fois peur et plaisir. Plaisir parce qu'elles démontrent une nature poétique et large. Peur, parce que si elle n'était pas capable réellement de saisir la morale positive, la vie conçue comme le grand combat stoïcien, si elle avait besoin de se réfugier dans l'édifice vermoulu de l'Eglise moderne, ce serait une séparation entre nous » (2). Malwida le tient au courant de leurs déplacements; de Venise, elle lui écrit : « qu'elle veut faire avec Olga un abrégé de l'histoire de cette ville et qu'elle tâchera de son mieux de lui faire comprendre l'architecture, la peinture et l'histoire » (3). Il les suit en pensées :

Berlin, 30 juillet 1867.

« Combien vous devez jouir à Venise... Je conçois qu'Olga sente mieux cet éblouissement que la sévère et exquise Florence. C'est plus tard qu'on aime ces artistes sérieux, « ces âmes fines et ciselées dont Vinci est la dernière et la plus sublime expression... De temps à autre, il donne des conseils à Malwida au

(1) Lettre inédite à M. de Meysenbug.

(2) Lettre inédite à M. de Meysenbug.

(3) Lettre inédite à G. Monod.

sujet des lectures, il lui dit, entre autre, qu'il n'est pas partisan de l'achat de Sakuntala, s'il y a à choisir... c'est long et un peu mou. Pourquoi pas plutôt une belle traduction de Sophocle et d'Eschyle ou même celle de l'Iliade par le comte de l'Isle... pour moi, je suis pour la nourriture saine et vous le savez, dans les forêts de l'Inde il y a toujours des senteurs délicieuses et empoisonnées, faites acheter à Olga les moralistes romains de Martha... Puisque je suis en train de contredire, je vous dirai mon avis sur « Paris et Londres » de Dickens. Premièrement, c'est un des plus faibles romans de Dickens. Secondement, j'ai horreur du roman historique, qui fausse toujours l'histoire ou n'intéresse pas. Troisièmement, ceux que l'histoire n'intéressent pas ne s'y intéresseront pas par le roman. Mais je résonne sans doute en entêté obtus. Je suis bourré de préjugés contre les romans, et si l'on me laisse faire, je ferais périr Olga d'ennui et de sécheresse protestante » (1).

A propos des lectures encore, il s'étonne lorsque, à la fin de l'année, Herzen, venant faire un séjour à Florence, lui apporte à lire « Le Chevalier de la Maison rouge ». Il se contente de répondre à Malwida : « J'ai un dédain absolu d'Alexandre Dumas » (2). Herzen prétend aussi, de loin, guider l'instruction d'Olga. Comment Malwida parvient-elle à accorder ces deux conseillers et à garder un peu sa manière de voir ? Malwida accueille tous les conseils avec bienveillance sans opposer jamais le moindre amour-propre blessé. Ils sont souvent d'ailleurs, de la part de Herzen, de simples boutades adressées sur un ton d'intimité prouvant assez le caractère naturel de Malwida. Entre autres, celle-ci :

« Chérissime des Malwides,

« Vous avez du sang de Vasco de Gama et de Magellan, voyageuse intrépide, lagunophile et terrophobe. Je ne sais pas où vous écrire, mais en outre ce n'est pas tout; vous avez quelque chose de La Pérouse et de Cook, comme Cook qui a inventé les sandwiches, vous avez un vrai talent financier, un talent Turgot et Cobden. Votre idée de séculariser en ma faveur quelques propriétés du clergé est très juste... Maintenant parlons des livres. Cette éducation classique a fait son temps, on peut, on

(1) Lettre inédite

(2) Lettre inédite.

doit lire Homère, La Mahabarata, mais cette lecture ne doit pas primer. Il y a une lecture qui développe beaucoup plus : émancipons-nous de l'Olympe comme nous nous sommes émancipés du Golgotha » (1). On comprend que le choix de Herzen tombe, à cet effet, sur le « Chevalier de la Maison rouge ».

Malwida ne voit, dans ces conseils, que l'amitié, amitié à laquelle se mêle parfois même de la tendresse. Lorsque des séjours les rapprochent, Herzen constate avec émotion le dévouement inlassable de cette femme. Il n'échappe pas à une certaine émotion qui se traduit par l'aménité des lettres qui suivent. Après le mois d'août 1867, que Malwida a passé à Prangins, avec Olga qui la suit partout comme une petite ombre, lorsque Herzen lui annonce sa venue pour l'hiver, il termine par ces mots : « Je vous embrasse de tout cœur » (2). Il s'est beaucoup réjoui à l'avance de cette arrivée à Florence pour décembre et ce séjour est certainement le plus agréable que Herzen y ait passé. Il arrive dans les meilleures dispositions, la perspective de faire paraître sa revue, « La Cloche », interrompue le 1^{er} juillet 1867, à Genève en français, pour le 1^{er} janvier 1868, le console de bien des déboires. Il partage l'animation qui suit l'échec de Garibaldi. Il assiste aux discours de Rouher à la chambre défendant le parti de Cavour. « Ce discours n'est-il pas le comble de l'insolence ? » Malwida s'indigne dans une lettre adressée à Gabriel Monod, le 8 décembre 1867 : « Demain ici la Chambre attend la réponse de Ménabré sur l'interpellation de la gauche, à propos de ce discours. Herzen veut aller à la Chambre. Je regrette que ma santé ne me permette pas de faire de même. Un nommé Pianciani hier, qui a pris part à toute l'affaire romaine et commandait même un corps de volontaires, a promis de faire entrer Herzen dans la loge des sténographes comme rédacteur du « Kolokol » (La Cloche) » (3).

Herzen se produit tant et si bien dans la réunion officielle, donnant son opinion, s'emportant, déclarant ses convictions, que le 23 décembre, Malwida vient d'apprendre une nouvelle bouleversante qu'elle confie à Gabriel Monod : « Je vous dirai quelque chose que nous venons d'apprendre, mais il faut que vous n'en parliez à personne. Quelqu'un a été chez Schiff pour lui dire que le gouvernement russe a demandé qu'on lui livre

(1) Edition Lemke, op. cit., t. xiv, p. 390.

(2) Edit. Lemke, op. cit., t. xv. Lettre du 24 oct. 1867, p. 28.

(3) Lettre inédite à G. Monod.

Herzen et Alexandre. Ménabré a répondu que c'est une folie, qu'on ne peut pas demander de lui qu'il se couvre d'infamie aux yeux de l'Europe. Alors on a demandé l'expulsion. Ménabré a refusé et a dit qu'Alexandre est même sous la protection du gouvernement puisqu'ils l'ont employé. Voilà ce qui nous menace. J'avais déjà de pénibles appréhensions en lisant qu'on parle d'un grand rapprochement entre la Russie et l'Italie. Maintenant reste à pénétrer l'exacte vérité de la chose et, si elle se trouve vraie, à en avertir Herzen, ce que nous n'avons pas encore fait pour ne pas l'agiter » (1).

Herzen retourne à Genève sans savoir le péril qui l'a menacé. Il a même retrouvé de la gaité, car la présence de Malwida, par sa douceur et son charme maternel rachète, au delà de tout, sa phraséologie épistolaire commune à un grand nombre de ses contemporains. L'état d'esprit de Herzen et la bonne entente qui a régné jusqu'à son départ, apparaît clairement dans la réponse que Malwida lui adresse le 20 décembre 1867 :

Via Maggio.

« Carissimo, vous avez prolongé le rayon lumineux que votre présence a laissé par votre lettre... ce ne sont pas de bonnes paroles, depuis longtemps je ne me suis pas sentie si complètement en harmonie avec vous que cette fois. Oui, vous avez raison, nous sommes déjà un peu les Don Quichotte d'un autre monde et la génération actuelle ne nous comprend plus tout à fait. Ils sont plus « matter of fact people » et moins poètes; ils ne connaîtront pas les douleurs de nos luttes, mais ils n'entreverront pas non plus les horizons que nous avons entrevus et pour la réalisation desquels nous avons sacrifié notre vie. Eux, ils réaliseront quelque chose. Mais ce sera une petite et mesquine partie de ce que nous avons voulu. Eh bien ! à chacun sa part. L'histoire a toujours marché ainsi. La faute que nous commettons, c'est de vouloir leur demander ce que nous avons exigé de nous-même. » (2).

A cette lettre, Herzen répond le 1^{er} janvier 1868.

« Nice. Je vous remercie beaucoup de votre lettre, chère Malwida, elle est si aimable et si sincère que j'éprouve le besoin de vous le dire. » (3).

(1) Lettre inédite à G. Monod.

(2) Lettre inédite à A. Herzen.

(3) Edition Lemke, op. cit., t.xv, p. 127.

Après quelques jours, l'influence de Natalie Ogareff très déprimée nerveusement, semble avoir chargé sa pensée de tristesse car il achève cette lettre à Malwida par ces mots : « Quel volume d'histoire, dit-il, sur chaque année, des lambeaux de notre chair... pour être classique, « un klassisch zu sein », je citerai Ulysse qui raconte avoir ensanglanté chaque rocher en nageant vers l'Ithaque. » (1).

Le mois suivant, de Genève, il dédie à Malwida un petit article sur les femmes nihilistes qui commençaient à abonder à Genève. Cet article est intitulé « Les fleurs doubles et les fleurs de Minerve » et doit paraître dans la « Cloche » de la fin de février... « La minorité des dames papillonacées imitent admirablement les Lorettes parisiennes, elles s'assimilent leurs manières, leurs gestes... Ayant des sommes folles à dépenser on peut beaucoup... faire la lionne excentrique aux Eaux d'Allemagne, s'étendre avec une grâce voluptueuse dans sa calèche, faire un grand bruit et des petits scandales, faire baisser les yeux des hommes par des propos érotiques, fumer des cigares de havane le soir... changer d'amant chaque quinzaine... être Messaline première ou Catherine II, tout est possible, praticable, excepté d'être une « Lorette »... La lorette soupant dans un cabinet de la Maison d'Or, rêve à son salon futur; la Traviata grande dame, faisant les honneurs de son salon, rêve à l'estaminet. Il serait bien intéressant de savoir d'où est venu dans le cœur des dames riches cette soif de ribotte... par quel escalier le demi-monde est monté au grand...

« La guerre de Crimée a mis fin à ces exhibitions, le nihilisme supplante les doubles fleurs tant soit peu fanées par les fleurs de Minerve. Le bruit des fêtes, les amours de boudoir, les salons de casinos, se changent en auditoire académique, en salle de dissection, dans lesquelles les jeunes filles étudient avec acharnement les arcanes de la nature.

« Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution. Ce ne sont plus des passions, des aspirations vagues, c'est la solennelle proclamation des droits de la femme. L'amour est relégué au troisième et quatrième plan... On se livre par principe, on fait des infidélités par devoir... Nageront-elles longtemps à livre ouvert. Je n'en sais rien, mais elles laisseront une trace, un sillon. Les gens les moins avisés se sont aperçus de leur signification. Nos pères et nos grands-pères, nos graves et burgraves

(1) Edition Lemke, op. cit., T.

s'en émeuvent. Eux qui sont si condescendants, si paternels avec les belles polissonnes (pourvu qu'elles ne soient pas les épouses de leurs fils), envisagent tout autrement les austères nihilistes. Ils voient au-dessous de leurs lunettes un danger imminent pour l'Etat... la police est lancée à la chasse des nihilistes. Les vieillards sont convaincus qu'il faut assurer l'existence de l'Empereur contre toute tentative jusqu'aux Champs-Élysées, mais ils ont oublié que les Champs-Élysées ont un représentant terrestre à Paris avec un rond-point très dangereux.

« Les mesures extraordinaires du salut public ont fait le plus grand bien aux jeunes nihilistes. Il leur manquait de jeter bas l'uniforme et de se développer en liberté. L'Etat, avec sa grossièreté habituelle, s'en est chargé en leur ordonnant le port de la crinoline, mais il a laissé par dessus le marché une petite auréole de martyr sur leurs cheveux coupés... (1).

La bonne entente entre Malwida et Herzen est à nouveau menacée par l'ombre de Bismarck qui vient de nommer Schurz ambassadeur. Malwida trouve très naturel qu'il tente de profiter de cette autorité pour répandre ses idées, mais Herzen objecte... « Vous devenez trop dévouée à Bismarck. Schurz doit rester américain. Il faut avoir des échantillons d'hommes purs... il devient maussade et lui déclare que ses lettres ne le désennuient pas », tout cela parce que Malwida n'a pas compris le rôle de l'Etat comme commanditaire de la Fédération communale. Cet état d'esprit ne prépare pas Herzen à un accueil favorable pour les « mémoires » de Malwida qui viennent de paraître à Bâle. Son jugement est quelque peu bourru. Le 8 avril, il lui écrit : « Chères mémoires de mes contemporaines... Du haut des Alpes, 56 ans vous contemplent avec reconnaissance... quel démon vous a poussé à les écrire en français. Tout ce qui est français est haï en Allemagne... Laissez donc les Renan et les Fichte et prenez la grammaire. » (2).

Malwida connaît ces boutades dont le cœur est toujours victorieux. En effet, dix jours ne se sont pas écoulés qu'il lui annonce les démarches qu'il a faites auprès de ses deux libraires à Paris, Lacroix et Denti, pour donner en commission ces mémoires. Malwida passe d'autant plus facilement sur ces instants de malaise qu'elle est soutenue par l'affection grandissante de Gabriel Monod. Ce dernier, quittant Berlin pour aller

(1) Edition Lemke, t. xx.

(2) Edit. Lemke, op. cit., t. xv, p. 194.

suivre à Göttingen les cours de Waitz, s'arrête au passage et écrit, sous le coup de l'émotion à Malwida le 22 mai 1868 : « J'ai passé mercredi et jeudi à Cassel avec Pomairol, par un temps splendide et j'ai admiré les splendides ombrages de votre patrie... C'est ainsi que j'ai accompli mon pèlerinage dans votre ville, n'est-ce pas curieux... et quelle singulière chose que ce mouvement des années qui amène en 1868 le fils d'Edouard Monod du Havre à visiter Cassel en songeant à M^{lle} Malwida de Meysenbug, fille du ministre du duc électeur de ce petit Etat, réunis à travers le temps et l'espace par des convictions communes, et réunis l'un et l'autre par l'intermédiaire d'une famille de Russes exilée. Puissé-je à votre âge me rendre le témoignage d'avoir été autant que vous fidèle à mes convictions, et vraiment un homme du monde nouveau, un citoyen de la cité future... » (1)

Malwida éprouve une grande joie à la lecture de cette lettre; elle se hâte de répondre en laissant espérer une non moins grande joie à Gabriel Monod : celle d'une prochaine entrevue. Elle lui annonce son intention d'aller entendre à Munich les Maîtres-Chanteurs. Elle ne saurait manquer au rendez-vous fixé par Wagner dans sa dernière lettre où il lui expose les souffrances qu'il a eu à endurer à Munich, alors qu'elle le croyait heureux. Il lui avait écrit de :

Lucerne, 1^{er} juillet 1867.

« Bien chère amie,

« Folie, folie, de toutes parts folie. Voilà mon leit-motiv à présent. Le fait que vous ayez pu croire que je ne vous avais pas répondu parce que *tout allait bien* est un des plus magnifiques quiproquos qui puissent survenir. Vos lettres qui m'avaient encore atteint à Vienne, m'apportaient les échos de vos transports de *vie* en Italie, tandis qu'elles me trouvaient dans un perpétuel état de chaos et de désespoir, ne pouvant parvenir à contraindre cette chienne de vie à me donner un an de travail paisible. Vous répondre à ce moment où je vivais au jour le jour sur le qui-vive cela eût été un pur non-sens, croyez-moi. C'est alors que se place mon arrivée à Munich, là du moins je fus heureux, à votre avis ? Pauvre enfant ! Avez-vous la plus faible idée de ce que j'ai eu à supporter là-bas ? Pour une habitation agréable et de quoi vivre, faveurs inouïes, être vilipendé, traîné dans la boue, est-ce cela être heureux ? A chaque instant

(1) Lettre inédite.

j'avais envie de tout envoyer au diable, seul m'en a retenu l'amour véritable qui m'attachait à ce jeune et merveilleux ami, capable peut-être aussi de merveilles, pour lequel j'ai plus souffert que pour n'importe quel être au monde. Vous faire part de tout cela eût été très difficile. Je l'ai sauvé et j'espère avoir en lui sauvegardé au monde une de mes œuvres. Vous avez su mon départ de Munich en décembre 1865 ; je partis par Genève où je repris le souffle, mes regards allaient vers le sud de la France ou vers l'Italie pour établir ma demeure où pouvoir enfin travailler. C'est alors que j'ai pensé à vous et vous ai cherché des yeux, car avec la perspective du travail revenait l'espoir que tout *irait bien*. C'est alors que je pense à mes amis et non lorsque tout va mal, insensée que vous êtes ! Où pouvais-je vous prendre alors ? Vous aviez fait silence depuis longtemps ! Un jour en rentrant chez moi, je trouvais une carte de Herzen venu avec une jeune fille (sa fille) ; elle avait écrit au dos de la carte quelques mots de salutations de votre part et avait ajouté que leur visite n'était que remise. J'essayai alors d'atteindre Herzen qui habitait très loin car votre pensée me paraissait un appel du destin. Je manquais Herzen deux, trois fois. Ma peine fut perdue puisqu'elle ne le décida pas à revenir, ce qui me chagrina fort.

« Derrière mes talons, le diable était déchaîné. Je ne devais pas m'éloigner de Munich afin d'empêcher le jeune roi d'abdiquer. Au commencement d'avril 1866, je louais cette maison près de Lucerne où je suis installé pour sept ans de travail. L'été dernier, j'ai dû traverser encore une crise terrible, mais à présent la musique des « Maîtres Chanteurs » est achevée. Encore une œuvre qui a vu le jour. Je ne vais plus à Munich qu'en visite. Les « Maîtres Chanteurs » y seront donnés au commencement de l'hiver prochain. A *cette* représentation, vous devez venir, entendez-vous ? C'est mon chef-d'œuvre, rien ne l'égale.

« Je suis ici un peu fatigué avec un grand et un petit chien, un bon musicien comme secrétaire, et je compose, folie, folie, partout folie. Donnez-moi un signe de vie, pour que quelque chose de bon m'arrive.

« De tout cœur.

« Votre WAGNER. » (1)

(1) Malwida de Meysenbug, Œuvres complètes : Gestalten, t. III, p. 34, op. cit.

La représentation des « Maîtres Chanteurs », en ce mois de juin 1868, comme l'avait prévu le Maître, a un immense succès, et cependant dans les coulisses de la vie théâtrale, que de tribulations ! Le jeune roi, bien que très satisfait que cette manifestation ait été réservée à l'occasion des fêtes nuptiales, est d'une humeur fort ombrageuse. D'une part, il est exaspéré par l'obligation où il est de se lier sans amour. D'autre part, il a été très bouleversé en apprenant, quelques mois auparavant, que Cosima de Bülow est allée rejoindre Wagner à Triebchen pour vivre avec lui, ce qui rendait indubitables les rapports entre le Maître et Cosima, rapports que lui, avait toujours niés en face du mécontentement populaire. De Bülow, silencieux, avait adopté le rôle ingrat de **mari** confiant afin de ne pas voir périliciter l'œuvre à laquelle il s'était voué. Malgré les désaccords entre le Roi et Wagner, le succès n'en est pas moins complet.

Malwida rapporte l'enthousiasme général à Gabriel Monod en ajoutant la confiance qu'elle a dans la répercussion sur la masse d'une semblable force esthétique. A quoi Gabriel Monod répond plus sceptique :

« 24 juin 1868.

« Ce qui m'étonne seulement, c'est que Wagner, dont le but semble être de ressusciter sous une forme moderne et musicale, l'âme mythique de l'Allemagne, ses légendes, sa religion, son histoire, fasse de la musique aussi peu populaire. Rienzi est intelligible pour le peuple, Lohengrin n'est déjà plus qu'un régal de délicats et de raffinés... Je ne reconnais pas à ces signes la marque d'une grande rénovation artistique. Le vraiment grand art dans l'histoire a toujours été salué comme un Roi. » (1).

C'est au retour de Munich qu'a lieu la rencontre espérée, Malwida se rendant aux bains d'Ems avec deux de ses sœurs venues à sa rencontre. Tant d'amitié et tant d'amour préside à cette réunion, que Malwida n'hésite pas en partant à remettre un exemplaire de ses mémoires à ce jeune ami, en signe d'affection. Il lui répond quelques jours après :

« 3 juillet 1868.

« Ma chère et noble amie,

« Je viens de terminer la lecture de vos mémoires.

« J'aurais dû travailler, peut-être, au lieu de me livrer à

(1) Lettre inédite.

cette lecture, mais mon cœur était encore trop plein des souvenirs des jours passés pour que je puisse accorder une vive attention à un travail difficile et j'avais besoin de vivre encore avec vous, après ce départ si rapide et cette trop courte entrevue. Vous pouvez comprendre quelle impression j'ai eue de cette lecture, de vos luttes passées, après vous avoir vue assise à côté de vos sœurs, après avoir connu ces natures aimables et simples, dont vous avez eu pourtant tant à souffrir. Ce que c'est que la vie, et comme les hommes devraient se dire : « Pourquoi ne pas commencer comme nous finissons, en acceptant l'inévitable ? » Mais non, l'inflexible égoïsme lutte d'abord, jusqu'à ce qu'il brise et soit brisé. Puis quand les vies ont été anéanties, dispersées au vent du ciel, alors on revient, on se tend la main, mais trop tard, et quand des êtres bien-aimés ont fermé les yeux.

« Je ne sais si je vous aime et vous admire plus qu'auparavant, mais je sais mieux pourquoi je vous admire et vous aime. Ce n'est pas que parfois je ne vous trouve un peu émancipatissime (comme dit Herzen), du moins pour la règle générale. Mais avec une nature comme la vôtre, rien n'étonne plus ni n'effraie, elle a une flamme sacrée qui purifie tout ce qui l'approche. Et puis, vous savez, j'ai encore toute sorte de préjugés réactionnaires sur les femmes. Je sens si vivement les défauts de l'éducation des hommes, les irrésistibles tentations auxquelles ils sont exposés, que je suis épouvanté à la pensée seule de voir les femmes s'en approcher. La femme qui serait comme le meilleur des hommes serait déjà descendue à mes yeux. Mais j'ai peut-être bien des idées fausses là-dessus. Aussi bien que je trouve parfois votre livre... *Übertrieben* (exagéré) et me rappelant trop celui des héroïnes de Schiller (pardonnez-moi mon juste milieu français). C'est avec une vraie et sainte émotion que j'ai lu ces pages où sont retracés tant de grands et tristes événements. Je voudrais en connaître les personnages, la petite Anna, le professeur, le démocrate, le prédicateur. — Vous avez noblement combattu et mérité de vivre dans nos cœurs, vous aurez votre récompense si Olga devient — je me trompe — parce qu'Olga devient la femme que vous avez souhaité la voir devenir. Vous l'avez déjà eue, car bien des gens ont comme moi, été affermis par vous dans la voie du devoir et du dévouement.

« Je suis content que vous aimiez Antigone, c'est ma pièce de prédilection. Que les destinées sont étranges!... O! je me

disais en lisant cette péripétie, et songez qu'en supprimant un seul de ces événements, une de ces souffrances, tout serait peut-être changé. Vous n'auriez pas été chargée de l'éducation d'Olga. Nous ne nous serions pas rencontrés en Italie, et nos vies auraient suivi des cours tout différents, sans peut-être jamais se rencontrer. Dans mon égoïsme, j'étais tenté de bénir les malheurs qui ont agi sur votre destinée, comme je bénis la maladie qui m'a forcé d'aller en Italie.

« J'ai fait des corrections au crayon, pour que vous puissiez effacer celles qui ne vous plairaient pas. Je ne puis dire que, même corrigé, votre style ait l'air tout à fait français. Il y a un parfum d'étrangeté très caractérisé, surtout dans le récit pur. Lorsque vous êtes émue, le style devient excellent, juste, précis et original. Mais je crois que le lecteur s'apercevra de suite que vous n'êtes pas française. Vous verrez que j'ai effacé quelques expressions qui ne sont pas en elles-mêmes très incorrectes, mais qui appartiennent à la mauvaise langue démocratique française (lutteuse d'un principe), etc... Je n'aime pas en général le style tout fait, surtout quand il s'agit de sentiments très puissants et qui, par conséquent, ne doivent pas se servir des expressions banalement usitées... » (1).

Herzen n'est pas content de cet été passé loin de lui, et dans un milieu strictement allemand. Il lui écrit le 3 octobre 1868 : « Remettre un peu Olga dans notre tradition n'est pas une chose légère et est pour cela aussi nécessaire » (2). Il vient d'éprouver cet été encore l'irritation d'assister à un congrès socialiste de Berne en faveur de la paix, qui l'a déçu. Il ne croit plus au « but pratique des conciles de paix en vue des armées diplomates, qui se guettent, demandent à grand cri le droit au travail, et sont prêtes à se ruer les unes sur les autres, avec toute la férocité d'un patriotisme carnassier, attisé et exploité par le gouvernement, qu'aucun congrès du monde ne peut arrêter... Le congrès de Berne, comme le congrès de Genève, n'a pas plus de moyens de rendre les résolutions obligatoires, d'arrêter les armements, de dissoudre les armées, de conjurer la guerre, que n'en avaient les Saints Quakers, qui sont allés avant la guerre de Crimée, faire profession de foi de leur religion pacifique, devant les soldats de l'empereur Nicolas. Est-il d'une

(1) Lettre inédite.

(2) Edit. Lemke, t. xvi, p. 104.

bonne politique d'étaler son impuissance devant un ennemi sans scrupules, nous ne le croyons pas. » (1).

Définitivement brouillé avec Bakounine qui, à ce congrès, a affiché plus que jamais des idées anarchistes, désavoué par la jeunesse nihiliste qui ne peut admettre que Herzen jouisse de sa fortune et soit socialiste, Herzen ne se sent plus assez soutenu par ses amis. « Leur indifférence, écrit-il à Edgard Quinet, l'absence de contingent (sic) moral me décide à baillonner « Ma Cloche » bien plus que l'acharnement de mes ennemis. » (2).

Abandonné à lui-même, Herzen songe plus fortement à regrouper autour de lui sa famille. Il semble quelque peu jaloux de l'influence de Gabriel Monod et écrit le 29 novembre à Malwida: « Si vous avez votre ancienne foi du principe éveillant de ma présence, sur tous ceux qui m'entourent, si vous comptez que l'unisson avec moi, d'Olga, vaut quelque chose, alors, qu'elle vienne à Zurich... Sans aucune fierté de ma part, je pense que je vaudrais un peu Domengé et un peu Monod. » (3). Il a toujours jugé celui-ci théorien, « et réactionnaire en herbe ».

La crise de confiance périodiquement renouvelée s'aggrave, ses soupçons le tourmentent, il craint toujours que Malwida ne révèle à Olga, avant lui, la véritable situation de Natalie ; il s'en ouvre à Ogareff: « Tata a reçu une longue lettre d'Olga. Il y a des énigmes et des allusions si horribles que j'ai peur de les commenter. Une intrigue systématique de la part de Malwida, qui a pour but de détacher Olga de tout et surtout de moi, une intrigue qui n'est pas dépourvue de calomnie, qu'en dis-tu? J'ai écrit à Sacha (son fils) et j'attends sa réponse. » (4). La réponse ne se fait pas attendre, car une semaine après il écrit à Ogareff: « Il y a une lettre de Sacha qui défend Malwida. J'ai étouffé l'affaire, mais pourtant je suis mécontent d'elle en mon for intérieur. Il faut s'établir quelque part, mais où?... » (5). Il demande à Malwida de lui envoyer Olga à Gênes pour un mois. Cette demande, cette nouvelle interruption, l'atmosphère que Malwida pressent, lui dictent une longue réponse où elle remet encore une fois Herzen en face des faits:

(1) Edit Lemke, t. XXI, p. 123.

(2) Edit. Lemke, t. XXI, p. 261.

(3) Edit Lemke, t. XXI, p. 181.

(4) Edit. Lemke, lettre à Ogareff, t. XXI, p. 296.

(5) Edit. Lemke, lettre à Ogareff, t. XXI, p. 318.

« Florence, 17 février 1869.

« Comme nous sommes réunis pour la première fois pour l'éducation des enfants, je me suis juré à moi-même que le bien des enfants sera le but suprême de mes pensées et de ma vie, naturellement tel que je le comprends et que je suis en état de l'exécuter... Après quelques essais infructueux d'installation en commun, j'ai voulu donner quelques années d'études suivies à Olga, au risque même de vous déplaire, l'expérience m'a donné pleinement raison, et quand je la vois maintenant, gracieuse, joyeuse, belle, en sentant enfin une base se former dans son esprit, dans ses souvenirs, dans son cœur, je ne me repens pas de l'avoir retenue loin de vous, car votre vie ambulante ne l'aurait pas faite ce qu'elle est... Quand vous avez parlé de réunir de nouveau la famille autour de vous, ai-je répondu autre chose que: fixez-vous quelque part, faites un home pour vos filles, et je vous ramènerai Olga.

« Maintenant, vous proposez qu'Olga vienne passer un mois avec vous à Gênes. Je vous répons sur cela des raisons très valables qu'il vaudrait mieux la laisser finir les cours de Schiff, les leçons de Domengé et Rey, les cours de musique, ce qui finit en juin, puis être plusieurs mois de suite avec elle, et cher ami, sur cela vous m'avez écrit une lettre qui m'a rendue abominablement triste comme si je vous avais volé, non seulement la personne, mais le cœur de votre fille.

« Et depuis quand est-ce que je vous connais et vous estime si peu, pour ne pas entretenir dans le cœur d'Olga, un culte peut-être plus profond et plus pur, que si, dans son ignorance enfantine, elle vous eût bien des fois méconnu, et mal compris... Pourquoi donc doutez-vous qu'elle vous aime et vous vénère? Seulement, faites aussi quelque chose pour elle, en l'instruisant et en la développant, mais non en mettant sur sa jeune âme, à peine harmonisée, des reflets de toutes les discordances de son enfance, le scepticisme et le poids des terribles complications de la vie... Je ne connais rien de plus triste que ces existences malsaines où le doute et le scepticisme trop prématurément implantés, tuent en germe, toute force d'action vraie, utile et bienfaisante. Non, ni le doute amer, ni l'ironie, ne sont des éléments salutaires pour la jeunesse et je vous avoue que sous ce rapport, j'ai peur de vous...

« Enfin, pardon de « ces mémoires d'une idéaliste », j'avais besoin de vous dire, une fois de nouveau, toute ma pensée.

Merci, si vous ne croyez pas que je veux être un instrument de la Némésis; il y avait même un temps où vous me supposiez l'intention de vouloir être l'instrument de réconciliation, c'était plus près de la vérité. Mais, cher ami, vous êtes vous-même votre Némésis et personne d'autre, parce que vous ne voulez pas reconnaître la logique des choses, et vous y résigner, vous voulez sauver tout, réussir tout, forcer la nature et les choses. A tels désirs, Dieu reste implacable. Ce n'est que la véritable résignation qui désarme la Némésis.

« Et maintenant, adieu, je vous serre la main et vous dis que jamais rien n'ébranlera mon amitié » (1).

A cette lettre, Herzen répond un peu impatienté :

« 3 mars 1869.

« L'idée de vous séparer d'Olga ne m'était pas venue dans la tête. J'ai fait une invitation, elle n'allait pas, c'eût été très suffisant de donner une courte explication. Wird Olga Drang haben, (Olga aura-t-elle soif) de me connaître et de connaître mes écrits, mon œuvre, si oui, elle le fera, je laisse tout à sa spontanéité. Mais le tort d'un oubli complet de la langue russe sera difficile à réparer. C'est un des coups les plus rudes que vous m'avez infligé sans le vouloir... Pourtant: « Te souvient-il, disait un capitaine », vous m'aviez promis qu'Olga continuerait le russe, c'est du temps où vous alliez pêcher avec Grégorovius. Tempi passati... » (2).

Les raisonnements et la logique ont cependant adouci les sentiments de Herzen vis-à-vis de Malwida, il est moins agressif dans les lettres à son fils. Le 2 avril, il lui écrit: « Avec le développement de la pensée, il se développera en Olga le besoin de me connaître. Tout ce que je crains, c'est que Malwida l'influence pour son mariage, en dépit de toutes ses protestations. Il est clair qu'elle a rendu Olga plus étrangère envers moi qu'il ne l'aurait fallu, c'est clair, et qu'elle l'ait bien voulu, cela lui a échappé plusieurs fois... Parle de Paris à Malwida, il n'y a pourtant pas bien longtemps, semble-t-il, que Paris lui faisait l'effet d'un paradis. Tout le cercle des Wyruboff, de Reclus et de Michelet, lui est ouvert, avec celui de Bamberger (3).

(1) Lettre inédite à A. Herzen.

(2) Edit. Lemke, t. XXI, p. 310.

(3) Edit. Lemke, lettre en russe à son fils, t. XXI, p. 360.

...Il s'adoucît jusqu'à lui écrire, à Malwida, pour effacer l'amertume de ses dernières lettres, le 17 mai : « J'ai été sévère pour votre livre et je vous en dirai la raison. Ce n'est pas l'idéalisme qui m'a un peu brouillé, c'est le familisme, l'apothéose et la transfiguration de tous les membres de la famille, c'est le soleil sans tache, le public a comme vous le voyez un autre diapason. Le public est moins réaliste, il est meilleur juge. Les hommes qui s'habituent aux rochers et aux écueils, s'étonnent quelquefois en voyant des fleurs, il faut les plaindre. Un temps de lutte recommence partout. Les dernières soudures, les dernières poutres s'ébranlent. J'ai longtemps pensé que la famille résistera comme puissance de la nature, elle résistera aussi plus que l'état, mais elle aussi sera absorbée comme une forme historique du passé, comme dernier refuge du conservatisme. Nous avons porté le deuil « du bon Dieu, de l'âme, du libre arbitre », préparons-nous à porter le deuil de la famille. Savez-vous que j'ai la nostalgie de Londres, ô inconstance humaine, il n'y a qu'une exception : pour l'amitié, ainsi tout à vous. » (1).

Malwida connaît à ce moment l'extrême joie de voir son livre accueilli avec enthousiasme par ses amis, et la presse même renferme des articles élogieux. Sans doute ce plaisir nouveau, ce premier succès, lui fait-il oublier trop facilement la part de politesse renfermée dans tout éloge et elle se prévaut un peu trop ostensiblement, avec ingénuité, de cette joie neuve. Elle demande à Herzen de s'occuper d'une seconde édition, elle ajoute : « si le succès n'avait pas été si grand, je n'aurais jamais pensé à vous faire une telle demande. Monod m'a écrit que dans le cercle des Reclus et Bamberger, on est tout à fait enthousiasmé de mon livre, moi-même j'ai reçu une très jolie lettre de Stuart Mill, auquel je l'avais envoyé, comme défenseur des droits des femmes. Enfin, on me presse de toute part d'écrire la continuation. » (2).

Si Malwida expose aussi simplement le plaisir du succès, c'est qu'elle voit non pas surtout sa propre satisfaction, mais le triomphe des idées qu'elle a défendues par l'action et qu'elle ne peut plus soutenir que par la plume. Avec quel contentement elle raconte à Herzen... « Mon livre a fait du bien. Le professeur Villari, homme d'un mérite réel, très patriote, un des Italiens que je préfère, l'a lu et j'ai ensuite eu avec lui de

(1) Edit Lemke, t. xvi, p. 383.

(2) Lettre inédite.

longues discussions sur l'éducation des femmes, et sur l'urgente nécessité, en Italie surtout, d'y mettre la main. Maintenant, il est entré au nouveau ministère de l'Instruction publique comme secrétaire général, ce qui est un poste plus important que celui du ministre, et en outre Bargoni et son ami est d'accord avec lui. Or, l'autre soir, Villari est venu et il m'a dit : « J'ai à vous raconter une chose qui vous fera plaisir, le premier drapeau que j'ai arboré, c'est la « Femme » ; il a proposé de diviser le budget de l'instruction en deux parties égales et de mettre dans tout le royaume l'instruction des filles sur un pied d'égalité complète avec les garçons. Il a de grands plans, s'il réussit il sera le Stuart Mill de l'Italie. Quel bonheur de me dire que j'y ai contribué. » (1).

Depuis la dernière mésentente, Olga ne veut pas qu'il soit dit que Malwida la rend étrangère à sa famille et Herzen déclare à Ogareff que les lettres d'Olga sont de plus en plus sympathiques.

La réunion tant souhaitée se précise chaque jour. Herzen écrit à Ogareff de Paris, le 28 octobre 1869 : « Je crois que Meysenbug s'est enfin décidée à bouger. J'ai trouvé un logement provisoire dans un hôtel petit, mais propre, aux Champs-Élysées, 33, avenue d'Antin. Puis j'ai en vue un très bel appartement meublé, juste en face du Luxembourg. Je pense qu'après avoir tourné par le monde, il faut pourtant établir quelque part sa maison d'invalides, et y installer grands et petits. Je t'offrirai de venir ici dans un an. » (2).

Malgré les 52 ans que Malwida vient d'atteindre, elle s'apprête à se mettre courageusement en route, à rompre avec ses habitudes, à abandonner le climat propice à sa santé.

Si elle éprouve quelque tristesse à quitter les amitiés fortement enracinées, elle est encore plus angoissée au sujet de l'avenir en constatant que ce sentiment de tristesse bien naturel n'a pas été compris par Herzen... Olga elle-même, souffrant de ne pas voir estimer Malwida à sa juste valeur, écrit à son père :

« 19 novembre, Florence.

« Cher Papa,

« Console-moi en me promettant que tu regarderas Malwida pour ce qu'elle est — ne dis plus que je suis au bord d'un précipice quand je suis avec elle. Plutôt partout ailleurs le serais-je,

(1) Lettre inédite.

(2) Edit. Lemke, t. XXI, p. 308.

mais guidée par elle, ah ! non... Malwida qui a passé avec dignité par la vie, sait aussi conduire dignement ceux qui l'écoutent et justement parce qu'elle est une idéaliste, je trouve que seulement ceux qui ont un idéal ont l'âme tranquille, sont heureux et font ce qui est juste.

« Je t'embrasse bien chaudement, ton amie sincère : Olga (1).

« J'embrasse Tata, Natalie et Lise. A bientôt. »

Lorsque Malwida voit Olga répondre si généreusement à ses sentiments, elle se prend à craindre l'entourage qui va bientôt la reprendre. Elle ne peut résister au désir d'en avertir Herzen. « Si j'ose vous prier pour quelque chose, par rapport à Olga, c'est d'estimer en elle ce sentiment chaud et enthousiaste et de ne plus la railler quel qu'en soit l'objet. La raillerie n'est pas une nourriture saine et bonne pour un jeune cœur, et blesse souvent cruellement si elle est exercée là où on voudrait vénérer, où l'on admire et estime. Nous sommes depuis la fin de septembre sans occupation régulière, et par exemple, pour la musique d'Olga, c'est une grande perte. Natalie m'a dit que la seule et unique ressource de Nice est M^{me} Garibaldi. Eh ! bien, je vote dans l'intérêt de tout le monde pour Paris au plus vite possible (2).

Herzen écrit alors à son fils :

« Malwida veut bien voir Paris et en être heureuse et veut bien ne plus en sortir pour plusieurs années, il me semble qu'elle a dirigé ses traits du côté de la rue Vaugirard et Olga ne pourra éviter Monod. Du reste, je donne la liberté à tous, quoique cela me fasse sincèrement beaucoup de peine que tous aillent de leur côté et pas en Russie. Un mot : le sort. » (3).

Ce n'est pas qu'Herzen s'oppose à un projet entre Monod et Olga, mais il ne voit en ce jeune normalien qui vient d'être nommé répétiteur à l'Ecole des Hautes Etudes fondée par Victor Duruy qu'un réthoricien antirévolutionnaire.

Les difficultés ne s'aplanissent pas vite, le 23 décembre Herzen écrit à Ogareff : « Meysenbug ne fera pas d'Olga une cantatrice, elle ne fait que la gâter par ses soucis constants au sujet de sa gorge qui vont jusqu'au ridicule. » (4) Quelques jours plus tard, le 4 janvier, il lui expose ses craintes : « Je ne sais

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite à A. Herzen.

(3) Edit. Lemke, lettre de Herzen à son fils, t. XXI, p. 535.

(4) Edit. Lemke, lettre à Ogareff, t. XXI, p. 541.

de nouveau pas que t'écrire. Tout avance lentement, mollement, et pas sans secousses, tout va clopin-clopant comme avant. Je ne sais si je réussirai à avoir de l'influence sur Olga, Malwida est décidément sur la défensive...

« Je te dirai franchement que je ne crois pas pouvoir établir de vie en commun ici. » (1).

A la mi-janvier, Herzen rentre un soir très tardivement et se sent pris de fièvre. On appelle le docteur Charcot, mais le mal le terrasse, il expire le 21 janvier.

Personne ne peut croire à cette mort survenue comme un coup de foudre. Ses filles ont à peine eu le temps de voir progresser le mal. Devant un malheur si brutal, leur douleur est immense; Malwida, bouleversée, pleure non seulement l'ami, sincère jusqu'à la brutalité, mais encore celui dont le cœur n'a jamais vu une souffrance sans lui porter secours et enfin ce défenseur de la liberté. Gabriel Monod, accouru dès les premiers jours, veille ce grand mort avec une piété toute filiale. Parmi les amis les plus frappés se trouve Michelet. « Saisissant la main de Malwida dont il comprend la désolation, il lui dit à mi-voix, comme pour ne pas troubler le sommeil de celui qui repose pour toujours après sa vie de lutte : « Un grand cœur a cessé de battre, un homme vrai comme il y en a peu sur terre », et des larmes emplissent ses yeux. » (2).

Le lendemain, 22 janvier, Malwida reçoit cette lettre de M^{me} Michelet :

« Chère Mademoiselle,

« J'ai été atterrée en apprenant au retour de mon mari cette affreuse nouvelle, on ne peut y croire, on verra toujours sa flamme ardente et mouvante qui en faisait un esprit. Je l'entends encore nous lire un article palpitant, si plein de son âme qu'elle semblait y avoir passé tout entière.

« On ne peut dire, il est mort, car il était à lui seul la vie de tout un peuple; en lui, nous le retrouvons toujours davantage.

« Mais pour ses pauvres enfants à peine entrevues et déjà chères, pour vous-même, Mademoiselle, je voudrais savoir la destinée.

(1) Edit. Lemke, t. XXI, p. 547.

(2) Malwida de Meysenbug, œuvres complètes, op. cit., t. IV, p. 340.

« Quand vous pourrez me recevoir, faites-moi signe et j'accourrai.

« Tenez-moi pour vôtre d'amitié et de dévouement.

« A. MICHELET. » (1)

Malwida reçoit quelques jours après les lignes déchirantes d'Ogareff, trop malade pour faire le voyage de Genève à Paris, le 6 février :

« Chère Malwida,

« Si je n'ai pas encore écrit c'est que je suis muet et reste stupide et ne peut encore comprendre. Comment cela est-il arrivé. Ce que je ressens seulement, c'est que j'ai tout perdu et que je demeure seul. Je n'aurais jamais cru survivre. Cela me semble anti-naturel, mais le fait est là, je reste pour notre travail.

« Je ne suis pas en état d'écrire plus longuement, mes larmes coulent, ma main refuse d'écrire.

« Votre OGAREFF. » (2)

Quinze jours après, Bakounine apprenant le malheur qui avait pour toujours fermé les yeux de celui dont l'estime était un bien inconcevable, écrit sous le choc de l'émotion, à Ogareff :

« Est-ce possible ? Est-il vraiment mort ? Oui, sans doute, il en est ainsi. Ton effroyable télégramme ne peut rien signifier d'autre, et selon la lettre que tu m'écrivais hier, il ne peut en être autrement ? Pauvre ami... Pour de tels malheurs, il n'existe pas de paroles. Il ne nous reste plus que celles-ci : Mourons pour la cause commune. Si tu peux, écris-moi un mot.

« Ton à présent unique ami.

« Michel BAKOUNINE. » (3)

Quelle honte pour l'humanité de penser qu'à peine quelques semaines après, Bakounine attire la fille aînée de Herzen, la jeune Natalie, âgée d'une trentaine d'années, dans un véritable guet-apens. Natalie était allée à Genève sitôt après la mort de son père avec M^{me} Ogareff pour rejoindre l'oncle Aga (Ogareff) à qui la disparition de son ami avait porté un terrible coup.

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite de Ogareff à Herzen.

(3) La vie de Bakounine, H. Iswolsky, p. 247.

Bakounine profitant de la présence de Natalie Herzen la fait venir dans un quartier solitaire de Genève à une heure tardive et là, essaie par des promesses et des intimidations avec son acolyte anarchiste Netchaïef de lui faire admettre que son nom paraisse sur « la Cloche », reprise par eux pour soi-disant continuer l'œuvre de son père. La jeune Natalie, nature virile, d'une lucidité parfaite n'est pas celle qu'ils avaient cru trouver et troubler à si bon compte. Elle sait trop tout ce qui séparait son père des théories anarchistes de Bakounine pour obtempérer à leurs désirs. Elle tient tête à ces deux hommes d'une manière toute sportive, fière et inébranlable. Netchaïef devient fou furieux. Bakounine ne peut réfréner le mouvement naturel de son cœur en face de la fille de son ami et l'interpelle : « Tout doux, jeune tigre (1). Pourtant n'a-t-il pas approuvé l'article 6 du premier paragraphe du catéchisme révolutionnaire rédigé par ce disciple :

« Sévère envers lui-même, il (le révolutionnaire) doit l'être envers les autres.

« Tout sentiment tendre et amollissant de parenté, d'amitié, d'amour, de gratitude et même d'honneur doit être étouffé en lui par l'unique et froide passion révolutionnaire. Il n'existe pour lui qu'une seule volupté, une seule consolation, récompense ou satisfaction, — le succès de la révolution. Jour et nuit, il ne doit avoir qu'une pensée, qu'un but : la destruction la plus implacable. Travaillant froidement et sans répit à ce but, il doit être prêt à périr lui-même et à faire périr de sa main ce qui empêche cet accomplissement. »

Et l'article 8 :

« Le révolutionnaire ne peut chérir et traiter en ami que celui qui a réellement fait preuve d'une activité révolutionnaire égale à la sienne. La mesure de l'amitié, du dévouement et autres devoirs envers un camarade est déterminée exclusivement par le degré d'utilité de celui-ci au point de vue des effets pratiques de la révolution destructrice. » (2).

De cette tentative d'usurpation, la jeune fille sort victorieuse. Force a été de la laisser repartir sans succès... Que faire ? Ils passeront outre et imprimeront quand même le nom de Herzen en tête des revues. Deux fascicules paraissent, à l'insu de

(1) Nous tenons ce récit contraire à celui de M^{lle} Iswolsky dans « La vie de Bakounine », de M^{lle} Herzen elle-même. Lausanne 1931.

(2) La vie de Bakounine, H. Iswolsky, p. 296, op. cit.

Natalie qui est allée rejoindre Malwida et Olga, aux eaux d'Ems, où Gabriel Monod vient leur rendre visite.

Gabriel Monod, après la mort de Herzen, se sentant prêt à protéger pour la vie celle qui lui est plus chère que lui-même, a passé à son doigt une petite chaîne en gage de son amour promis.

A peine est-il reparti que la petite ville est le théâtre d'un geste signant l'arrêt de mort de milliers d'hommes... La candidature de Hohenzollern au trône d'Espagne une première fois écartée, vient d'être remise en question par la diplomatie française. Quel n'est pas l'étonnement de Malwida d'apprendre que Lothar Bucher a été envoyé par Bismarck pour servir ses plans auprès du général Prim. Elle écrit à M^{me} de Stein: « Olga vient d'assister à la scène historique lorsque le roi Guillaume, sur l'esplanade, s'est éloigné de Benedetti, pour toute réponse à sa hardiesse effrontée. » (1).

Prêter à l'insistance de Benedetti le sens d'une injure et à l'impatience du roi celui d'une rupture, voilà l'œuvre de Bismarck.

« Il compte soulever à la fois Allemands et Français. Les uns convaincus qu'on a humilié le roi, les autres qu'on a outragé leur ambassadeur. « Cela, dit-il, va produire là-bas sur le taureau gaulois l'effet d'un manteau rouge. » (2).

Les villes de Genève et de Berne résonnent encore des déclarations de paix faites pendant ces deux années précédentes. C'est donc là tout le résultat des manifestations et des congrès tenus particulièrement par les classes ouvrières ?

« Au moment où la ruse ambitieuse de la Prusse et la légèreté criminelle du gouvernement français menacent l'Europe d'une guerre impie, Michelet, presque seul, ose protester publiquement contre l'entraînement d'un chauvinisme vaniteux et brutal. Sa clairvoyance d'historien et son sens profond de la justice lui font prévoir l'issue de la guerre. Il a droit d'être écouté lui qui toute sa vie a prêché le patriotisme comme on fait d'une religion. Sa voix se perd dans le tumulte et le 16 juillet il écrit ces lignes à Gabriel Monod : « Les événements se sont précipités... le crime est accompli. L'Europe interviendra mais pas assez vite pour qu'il n'y ait avant un désastre immense.

(1) Lettres à Aug. Stein. Rebecchini, p. 32.

(2) Histoire contemporaine, A. Malet. Hachette, Paris, p. 470.

(3) Renan, Taine, Michelet, G. Monod, op. cit., p. 223.

Il ne se trompait que sur un point, l'intervention de l'Europe. » (3).

L'Europe consternée assiste... à la précipitation des événements. Malwida de Meysenbug écrit à M^{me} de Stein : « Nous avons gagné en hâte le sol neutre à travers l'Allemagne bouleversée, nous avons vu le soulèvement grandiose du peuple allemand et sommes arrivées en Suisse dans l'enthousiasme de la cause allemande (1). Mais en Suisse, que pense-t-on ?

La masse du peuple peut prendre des partis dictés par des passions diverses, mais un homme, au-dessus de la mêlée, le 14 juillet écrivant une lettre à son ami Erwin Rohde, s'arrête au milieu d'une phrase et marquant d'une ligne blanche l'interruption de sa pensée :

« Voici un terrible coup de tonnerre, écrit-il, la guerre franco-allemande est déclarée et le plus horrible des démons s'abat sur toute notre culture, usée jusqu'à la corde. Qu'allons-nous éprouver ? Ami, cher ami, nous nous sommes encore une fois revus dans le crépuscule de la paix. Que signifie aujourd'hui toutes nos aspirations. Nous sommes peut-être au commencement de la fin. Quel désert, des cloîtres vont devenir nécessaires. Et nous serons les premiers frères. » (2).

L'auteur de ces lignes est Frédéric Nietzsche.

Il signe de ces deux mots *le loyal Suisse*, voulant exprimer ainsi non pas sa naturalisation obligatoire, depuis son professorat à Bâle, mais sa parfaite indépendance de jugement.

Le sentiment d'angoisse devant le cataclysme et de non approbation s'est répandu aussi bien en France qu'en Allemagne. De part et d'autre, on ouvre les hostilités avec une certaine estime de l'ennemi. Chacun croit offrir sa vie pour venger son honneur. A la première bataille, le prince héritier de Prusse écrit à sa mère le lendemain de la victoire de Woerth qu'il vient de remporter : « Il ne m'a fallu rien moins que l'admirable constance de nos soldats pour abattre les héros de l'armée française. Emportés par une véritable furie, inconscients du péril, voulant vaincre ou mourir, les Français ont offert un spectacle digne des plus grandes épopées. Quelle vaillance des deux parts. Et si le vainqueur a le droit d'être fier, quel respect ne doit-il pas au vaincu ? »

Les premières hécatombes décident de nombreux dévoue-

(1) Lettre à Aug. Stein. Rebecchini, p. 33.

(2) La vie de Frédéric Nietzsche, Daniel Halévy, édit. Calmann-Lévy, Paris, p. 78.

ments; Gabriel Monod qui vient de s'engager comme infirmier volontaire, écrit à Malwida le 8 août: « En tout cas, vous savez avec quel sentiment j'irai là où mon devoir m'appellera, sans une trace de haine dans le cœur. Je ne cesserai pas, quoi qu'il arrive de penser à vous et à Olga qui est toute mon âme et toute ma vie. Vous serez unies dans mon cœur à ma propre famille. » (1).

La femme du vainqueur de Woerth écrit à sa mère la reine d'Angleterre: « Je comprends qu'il vous soit difficile, souveraine d'un pays constitutionnel et d'une puissance neutre, de m'envoyer ostensiblement des secours pour les blessés, mais je croyais que vous auriez pu le faire aussi pour l'impératrice des Français. Un blessé, n'est-ce pas, cesse d'être un ennemi. » (2).

L'annonce de cette bataille de Woerth, le 7 août: « *Victoire allemande, pertes considérables* » arrache Nietzsche à sa résolution de demeurer hors du combat. Il s'engage également comme infirmier volontaire.

Il y a quelques jours encore, l'honneur, la bravoure, la défense du sol, tous ces mots caractérisaient la patrie idéale, mais à présent, c'est la guerre... les corps mutilés, les blessures béantes... c'est la réalité.

Seuls, ceux qui se tiennent à l'écart du massacre peuvent encore poursuivre le rêve de la grande noble Allemagne et même poursuivre le rêve de leur vie individuelle. C'est le cas de Wagner. Il invite Malwida à venir quelques jours se reposer à Trieb-schen, de ses derniers bouleversements. Là, elle se plaît à reconnaître l'élévation d'âme de ses hôtes et elle confie à M^{me} de Stein qu'elle n'aurait su refuser dans ces conditions l'invitation qui lui a été faite d'assister au mariage du maître avec Cosima de Bülow. Elle se rend avec Olga à la cérémonie intime de la petite chapelle de Lucerne. Elle n'oubliera pas de longtemps le tableau charmant des trois filles de Cosima assistant recueillies à cette bénédiction, sans oublier la présence du petit Siegfried dans les bras de sa nourrice, enfant qui, un an auparavant, avait scellé l'amour du maître et de Cosima.

L'opinion des amis est fort joliment exprimée par M^{me} Nietzsche: « la séparation de Cosima et de Hans de Bülow est le don le plus sublime accordé au génie de Wagner. De Bülow, lui, a gardé un silence digne, il a même écrit à un ami, quelques jours avant la consécration, le 24 juillet « que sa femme se

(1) Lettre inédite.

(2) Lettres de l'impératrice Frédéric, op. cit., p. 76.

séparait de lui et se retirait pour longtemps en Suisse avec les enfants. » (1). En se confiant à Bechstein au moment du second mariage de sa femme, il pousse la grandeur d'âme jusqu'à écrire : « Le fait que je resterai pur, même aux yeux méchants du monde, me console peu de penser qu'on va immanquablement crier haro sur le grand maître; mais je ne puis me sacrifier davantage. » (2).

Pendant ces quelques jours, le sort du monde s'est joué devant Sedan, et ceux qui ont vu le carnage ne peuvent échapper aux mauvais conseils de la souffrance : Il leur faut trouver un responsable. La haine se lève,

Nietzsche, sous les murs de Sedan, « sent toutes ses passions militaires s'éveiller en lui. » Malwida reçoit de Gabriel Monod une lettre également significative :

« Sedan, le 21 août 1870.

« Je plains l'Allemagne de sa victoire, elle lui fera plus de mal que notre défaite. J'ai été heureux en voyant de mes yeux ce que c'est qu'une invasion, que nous n'ayons pu commettre tous les crimes qu'elle entraîne nécessairement. » (3). Le 2 septembre, Sedan capitule et Napoléon III est livré prisonnier avec ses troupes. Quelle émotion pour Malwida d'apprendre qu'il est envoyé prisonnier au château de Wilhemshöhe, à Cassel. Ce cadre lui rappelle tant de luttes et de passions politiques soutenues par son père.

D'une part, la haine grandit dans le cœur des vaincus et d'autre part, l'orgueil préside bientôt à l'élan de l'armée allemande en marche sur Paris. La France sortant du joug de l'empire et proclamant la république espère obtenir un armistice, mais Bismarck communique à Jules Favre, délégué aux Affaires étrangères, les propositions suivantes : non seulement la remise de l'Alsace et la Lorraine, mais encore celle du Mont Valérien. Devant une telle exigence, la déception est grande, car chacun avait compté sur la chute de l'empire pour mettre fin à la guerre. Pour saluer l'avènement de la République, Malwida avait écrit un appel en faveur de la paix qui parut dans plusieurs

(1) Lettres à Hans de Bülow, tr. de Khnopff, op. cit., intr. de J. Chantavoine, p. 12.

(2) Lettres à Hans de Bülow, tr. de Khnopff, op. cit., intr. de J. Chantavoine, p. 12.

(3) Lettre inédite.

grands quotidiens. (Campagne Baumgartner. Genève, le 6 septembre 1870, à Madame de Pressensé): « Enfin elle est donc là celle que nous avons tant désirée, la République, et je vous en félicite de tout mon cœur. Sachez maintenant la garder, la développer et donner au monde le glorieux spectacle d'une nation qui se relève plus grande et plus vertueuse de sa défaite. Désormais, vainquez le monde par l'excellence de vos institutions, par le sérieux de votre liberté, par l'absence de toute vanité et frivolité. Faites une paix honorable maintenant que vous pouvez la conclure. Ce n'est pas contre vous, mais comme un peuple voulant la liberté pour soi et respectant celle des autres que l'Allemagne combat. C'est l'empire qui a été la guerre, c'est la république qui doit être la paix. Une paix mettant fin à ces horribles massacres, épargnant les vies qui seront encore menacées, adoucissant les larmes qui coulent déjà des yeux des veuves et des orphelins. Une belle paix serait une action plus glorieuse que les plus hauts faits d'armes. C'est à la fraternité et non au meurtre que doivent tendre les peuples républicains et la plus grande preuve de la vertu serait de vaincre la susceptibilité nationale pour consoler les souffrances humaines. L'Allemagne n'a pas fait une invasion agressive, elle n'a fait que défendre son sol menacé. Faites la paix non comme des vaincus mais comme ceux qui remportent la plus haute victoire de toutes, celle sur soi-même. C'est ainsi que vous serez vraiment la grande nation qui ouvrira une ère nouvelle à l'humanité, dans laquelle les principes barbares de l'honneur lavés dans le sang et le droit du plus fort, cesseront de régner et seront remplacés par l'honneur et le droit de la justice et de la fraternité. Vous qui avez provoqué la grande douleur, mettez le grand baume. C'est alors que les autres peuples marcheront à votre suite et imiteront votre exemple. Des millions de cœurs béniront le nom de la France et se tourneront vers elle comme ayant résolu le problème de l'avenir. Faites la paix au nom des femmes et des enfants en France et en Allemagne. Faites la paix. »

Cruelle est la déception de Malwida, trompée dans son attente. Les événements sont de plus en plus tragiques. Elle reçoit des lettres découragées de Gabriel Monod, entre autre :

« Sedan, le 20 septembre 1870.

« La prétention des Allemands de faire une guerre de conquête me paraît révoltante et digne de châtiments. Il n'y a évidemment qu'une fédération républicaine qui puisse donner à l'Europe un peu de calme et de raison. Ce vieux fou de Guillaume qui croit accomplir une mission divine en écrasant la France et en détruisant les républicains, verra aussi, je l'espère, son trône ébranlé par l'Esprit Nouveau. Je compte plus à cet égard sur l'Allemagne que sur la France qui est plus profondément gangrenée que je ne le croyais et sur l'avenir immédiat de laquelle je n'ai que peu d'espoir. » (1).

Le vent d'orgueil qui entraîne l'Allemagne entière ne touche pas Nietzsche. Rapatrié pour cause de maladie, il écrit de Naumbourg à son ami Gersdorff : « Je crains que nous n'ayons à payer nos merveilleuses victoires nationales d'un prix auquel pour ma part je ne consentirai jamais. En confidence, je suis d'avis que la Prusse moderne est une puissance autrement dangereuse pour la culture (2).

Il n'est pas seul à redouter la tyrannie de cette toute puissance.

Dans les rangs des doctrinaires exactement opposés, Bakounine écrit : « La cause de la France est redevenue aujourd'hui celle de l'humanité, sa chute et son asservissement, sous un régime qui lui serait imposé par la baïonnette des prussiens, seraient le plus grand malheur, au point de vue de la liberté et du progrès humain, qui puisse arriver à l'Europe et au monde. » Il écrit « *Les lettres à un français sur la crise actuelle* », où il expose l'urgence d'un soulèvement national. Il entre en rapport avec les socialistes de Lyon. Il leur écrit : « En faisant du patriotisme nous sauvons la liberté universelle. » Il sait que l'initiative d'un mouvement populaire ne peut venir de Paris; la capitale n'est-elle pas en partie aux mains des réactionnaires, en partie minée par l'Internationale de Marx. Le 19 septembre, Bakounine est décidé à l'action et écrit de Lyon à Ogareff : « Je joue gros jeu. » En effet, un Conseil municipal a remplacé le Comité de Salut Public. Le désordre règne. Le 25 septembre, Bakounine fait placarder une affiche contre le gouvernement, mais la population ne réagit pas. Sans peine, le maire de Lyon

(1) Lettre inédite.

(2) La vie de F. Nietzsche, D. Halévy, p. 34.

peut dégager l'Hôtel de Ville des insurgés, à l'aide des gardes nationaux. Bakounine est emprisonné, s'échappe et, après l'échec complet, s'embarque à Marseille.

Ce que Bakounine pensait au sujet de Paris est-il faux ?

L'Internationale avait fait du chemin depuis 1862. Karl Marx avait acquis une victoire significative en obtenant la liberté de grève, en 1864, grâce à l'intervention de Tolain, ouvrier ciseleur, conseiller intime d'Arlette Dufour, ami personnel de Napoléon III. Il avait fait demander à l'Empereur s'il ne consentirait pas à prouver sa bienveillance envers la classe ouvrière en la délivrant des articles 414 et suivants du Code Pénal qui interdisent les coalitions. Grâce à un subterfuge électoral dans le cours de l'année, cet article était abrogé ainsi que celui condamnant les grèves. Fort de ce levier, pouvant soulever toutes les révolutions, Karl Marx, après un meeting soi-disant en faveur de la Pologne, avait habilement dissimulé son programme sous un revêtement philosophique d'apparence si anodine, qu'il avait obtenu, sans peine, de Napoléon III « la dispense d'autorisation » lorsque les bureaux de l'Internationale de Paris s'étaient ouverts. Ces facilités administratives avaient permis de ne pas déclarer les noms des adeptes. En 1869 leur nombre était, à Paris, de 70.000. Or, lorsque Gambetta, ratifiant la demande de Jules Favre, avait ordonné, le 4 septembre, l'armement des gardes nationaux recrutés en majeure partie parmi les ouvriers parisiens en mal de chômage et leur avait donné le droit de nommer leurs chefs, un quart des effectifs appartenait à l'Internationale, les nominations tombèrent sur des membres dévoués à Karl Marx. Celui-ci, comme le savait Bakounine, était loin de conseiller un mouvement insurrectionnel de crainte qu'il ne tourne à un mouvement national, malgré son mécontentement de voir arriver au gouvernement de la république succédant à l'Empire, « cette race d'avocats ». Il écrit le 9 septembre un manifeste : « Il ne faut pas que les ouvriers français se laissent entraîner par les souvenirs de 1792. Ils n'ont pas à recommencer le passé mais à édifier l'avenir » (1). Il est d'accord avec son ami Engel qui lui répond : Il faut empêcher le déclenchement des ouvriers avant la paix. Bismark sera bientôt en état de la conclure, soit par la prise de Paris, soit parce que la situation européenne l'obligera à mettre fin à la

(1) Cité dans les articles intitulés Henri Heine et Karl Marx, Salluste. Revue de Paris, 1^{er} juillet 1929.

guerre. De quelque façon que la chose se termine, il faut qu'elle soit réglée avant que les ouvriers puissent rien faire. » (1).

La prise de Paris est, en effet, imminente. Si imminente que ce même 9 septembre une voix s'élève, écho sonore qui traduit l'angoisse générale. En français et en allemand, cet appel est publié. Victor Hugo parle au nom du peuple français : « Allemands celui qui vous parle est un ami. Il y a trois ans, à l'époque de l'exposition de 1867, du fond de l'exil, je vous souhaitais la bienvenue dans votre ville. Quelle ville ? Paris. Car Paris ne nous appartient pas à nous seuls. Paris est à vous autant qu'à nous. C'est à Paris qu'on sent vivre l'Europe. Paris n'est autre chose qu'une immense hospitalité... Cette guerre, est-ce qu'elle vient de nous ? C'est l'Empire qui l'a voulue. C'est l'Empire qui l'a faite. Il est mort...

« Mais cette guerre, Allemands, quel sens a-t-elle ? Elle est finie puisque l'Empire est fini. Vous avez tué votre ennemi qui était le nôtre. Que voulez-vous de plus ?...

« Ah ! certes, personne ne peut songer à vous effrayer, Allemands, magnanime armée, courageux peuple, mais on peut vous renseigner. Ce n'est pas, à coup sûr, l'opprobre que vous cherchez, eh bien ! c'est l'opprobre que vous trouverez ; et moi, européen, c'est-à-dire ami de Paris, moi Parisien, c'est-à-dire ami des peuples, je vous avertis du péril où vous êtes, mes frères d'Allemagne, parce que je vous admire et vous honore et parce que je sais bien que si quelque chose peut vous faire reculer, ce n'est pas la peur, c'est la honte... La mort de Paris, c'est le deuil. L'assassinat de Paris, c'est le crime. Le monde aurait le deuil, vous auriez le crime. » (2).

Plus sobrement, Gabriel Monod exprime la même pensée à Malwida :

Tours, le 22 octobre 1870.

« Paris est très grand, très ferme et très rassuré. Cela donne à penser aux Prussiens. » (3).

Paris sera-t-il bombardé ? Cette seule perspective d'abus de force de la part du vainqueur rallie de nouvelles sympathies à la France. Garibaldi, jusqu'à Sedan, partisan de l'Allemagne, vient combattre aux côtés de la France.

(1) Cité dans les articles intitulés Henri Heine et Karl Marx, Salluste. et paroles depuis l'exil, p. 24.

(2) Victor Hugo, œuvres complètes, édit. Ollendorf, Paris, t. VIII, actes. Revue de Paris, 1^{er} juillet 1929.

(3) Lettre inédite.

Malwida est rentrée à Florence où viennent se réfugier également M. et M^{me} Michelet. A une invitation de cette dernière, elle répond :

« Chère Madame Michelet,

« Vos aimables paroles ont augmenté le plaisir avec lequel nous acceptons votre bonne invitation. Croyez bien que, si la plus vive sympathie et le plus sincère dévouement peuvent contribuer à amortir l'amertume des jours que vous passez, ils vous sont acquis. Et d'ailleurs ne souffrons-nous pas tous ensemble ? Est-ce que la patrie de ceux qui aiment l'humanité est la France, ou l'Allemagne, ou tel autre pays ? Leur patrie est le pays idéal où les nationalités auront disparu, où il se fera la grande fraternité des gens de bien.

« Tout ce qui empêche cette patrie de se développer ou de se réaliser est une douleur et une souffrance commune. Soyez sûre que je n'ai pas plus de sympathie pour l'Allemagne guerroyante après Sedan, menaçante pour Paris, que je n'ai pour la France officielle qui continue, sous un autre nom, les traditions de l'Empire...

Recevez, chère Madame, pour vous et Monsieur Michelet, nos chaleureuses salutations. Au revoir, à demain.

M. de Meysenbug.

« P.-S. — L'historien Villari m'a écrit qu'un télégramme l'a appelé pour quelques jours à Rome, mais dès son retour il viendra vous rendre visite. » (1).

La sympathie de Malwida pour la France n'est pas exprimée seulement en paroles. Elle s'emploie auprès de M^{me} Schwabe de telle sorte que Gabriel Monod, envoyé en Angleterre pour remonter son ambulance, lui écrit, le 8 octobre 1870 : « Nous avons passé par Londres... En cinq jours nous avons 51.000 fr. et un immense matériel. Nous emportons avec nous 250 lits tout prêts. M^{me} Schwabe, votre amie, a été on ne peut plus aimable et dévouée. C'est une vraie cosmopolite à ce qu'il m'a paru, aimant les hommes comme hommes sans distinction » (2).

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

L'Angleterre est d'ailleurs sollicitée de tous côtés. La Princesse royale de Prusse demande constamment à sa mère des subsides, aussi bien pour les prisonniers que pour les blessés allemands : « Elle n'a plus ni ravitaillement ni argent ». La Reine Victoria collabore largement à cette œuvre de bonté. La Princesse royale est presque suspecte à Berlin.

On accuse le prince héritier Frédéric et sa femme d'entraver par leur inertie la bonne marche de la guerre. Le 8 décembre il écrit : « C'est maintenant la mode à Berlin de rendre ma femme responsable du retard apporté au bombardement de Paris, et de l'accuser d'agir sous l'influence de la reine d'Angleterre, ce qui m'irrite au delà de toute expression » (1). Le 30 décembre, force lui est de céder, l'ordre est donné de bombarder Paris. « Bismark », écrit-il, « nous a fait grands et puissants, mais il nous a dépouillés de nos amis, de la sympathie mondiale et de notre conscience » (2).

Après trois semaines, Paris se rend. Quel coup en France et au delà. Lorsque la nouvelle parvient à Florence, M. Michelet, l'apprenant brusquement, tombe frappé d'une attaque. Son cœur ne s'en remet pas. Bientôt c'est l'armistice, 'prélude de la paix mutilante. Gabriel Monod écrit à Malwida :

Paris, 1^{er} mars 1871.

« Voilà la paix, je pense, paix désastreuse pour la France, et déshonorante pour l'Allemagne... Les bêtises que racontent les journaux français ne sont rien. Ce qui est vraiment triste, c'est la perversion du sens moral, l'adoration de la force, le développement du côté valet de la nature allemande » (3).

N'avait-il pas écrit à Bunsen, le 18 décembre 1870 : « Ce qui me désole le plus, c'est de penser à la longue inimitié qui va exister entre la France et l'Allemagne, à la difficulté qu'il y aura à rétablir, même entre les individus, des rapports amicaux qui allaient augmentant tous les jours et qui auraient eu de si bons résultats pour les deux nations. »

L'heure de Karl Marx n'a-t-elle pas sonné ? L'Internationale de Paris a nommé un Conseil de vigilance, en rapport constant avec Karl Marx. Le 1^{er} mars, feignant de craindre que les Prus-

(1) Lettres de l'impératrice Frédéric, op. cit., p. 91.

(2) Lettres de l'impératrice Frédéric, op. cit., p. 93.

(3) Lettre inédite.

siens défilant par les Champs Elysées, rompant les engagements de l'armistice, ne s'emparent des canons placés dans la banlieue, ordonne à la Garde Nationale d'opérer une rafle dans les parcs d'artillerie et docilement ceux-ci parviennent à hisser environ 300 canons sur la butte Montmartre. Une habile propagande contre l'Assemblée nationale, l'accusant de monarchisme, suffit à créer quelques soulèvements. Le 18 mars, Thiers demande à Georges Clémenceau, maire du 18^e arrondissement, d'intervenir auprès du Comité central, véritable organe occulte formé le 4 mars par la Fédération républicaine de la Garde nationale, pour l'engager à laisser reprendre les canons parqués à Montmartre. La Garde nationale, sur l'ordre du Comité central, répond par un état de défense, mutine les troupes du gouvernement, passe aux armes deux généraux. La révolution est déclanchée. Thiers organise la résistance hors de Paris, mais dans Paris le Comité central s'installe à l'Hôtel de Ville, édite un programme révolutionnaire, forme le Conseil général des Communes. Le 3 avril, la Commune de Paris envoie des troupes contre Versailles. Celles-ci subissent une défaite; les prisonniers sont fusillés. Le gouvernement révolutionnaire, en fureur à Paris, prend des otages et les massacre. Les armées reformées par Thiers recommencent le siège de Paris. Lorsqu'elles pénètrent, après un mois, dans la capitale, c'est une guerre de rues qui s'achève par la semaine sanglante. « La ville est couverte de barricades, beaucoup armées de canons, toutes défendues avec rage. Dans une crise de folie de destruction, les fédérés, auxquels se mêle la lie de la population, incendient au pétrole les Tuileries, le Louvre, le Palais Royal, la Cour des Comptes, le Palais de Justice, la Préfecture, l'Hôtel de Ville, les Magasins généraux, la gare de Lyon, etc... un peu partout de très nombreuses maisons : la Seine coule entre deux murs de feu... » (1)

Les Allemands, en vertu de l'armistice campés au nord de Paris, assistent à ce suicide d'une nation désespérée. Après une si frénétique douleur, comment ne pas se sentir brisé. Gabriel Monod écrit à Malwida le 11 juin 1871 :

« Pour nous qui avons des sympathies socialistes, cette insurrection porte un grand coup à nos espérances, car... l'Internationale est déshonorée... Vraiment le sens moral a baissé. Andrée Léo est arrêtée (amie des Reclus). Je crains qu'elle

(1) Histoire contemporaine, A. Malet, op. cit., p. 672.

n'encourt un très sévère châtement car elle a écrit pendant tous ces temps des articles dans le journal « La Sociale » qui la rendent tout à fait solidaire du parti le plus extrême. Fait-elle vraiment de l'épilepsie morale.

Les esprits nobles, cultivés ont partagé le deuil de la France. Autant de pertes irréparables. Ensuite lorsque les journaux de Bâle, le 23 mai, ont annoncé l'incendie du Musée du Louvre, Nietzsche hors de lui, est allé se joindre à son ami Burckardt, et ils ont pleuré ensemble cette atteinte portée « en un jour » à des « périodes entières d'art », il note : « La guerre, ma plus profonde douleur : l'incendie du Louvre. »

En Italie, lorsque cette nouvelle s'abat sur le petit cercle français réuni à Florence, c'est un déchirement. Michelet, songeant aux archives de l'Hôtel de Ville, où il a passé tant d'heures à édifier son histoire de la Révolution, s'effondre à nouveau dans une crise de cœur qui le met entre la vie et la mort pendant plusieurs jours.

Malwida accourt, ainsi que tous les amis profondément attachés au maître, pour entourer M^{me} Michelet de toute sa sympathie. Là où une souffrance peut être soulagée et une discorde peut être aplanie, le cœur de Malwida a des richesses sans fin. On peut lui reprocher de favoriser des mariages, mais on ne peut l'accuser de désunir des foyers. Pourtant au cours de cet hiver 1870 le sort la rend indirectement responsable d'une de ces dislocations de deux êtres, par une force brutale, irrésistible, une sorte d'envoûtement. L'hiver précédent elle avait croisé à Paris, chez les Michelet, l'écrivain Edouard Schuré ; celui-ci lui avait confié qu'il cherchait une retraite pour écrire « l'histoire du Drame Musical » et elle l'avait fortement engagé à venir augmenter le petit cercle de Florence. Conseil qu'il suit. A son arrivée, Malwida le présente gracieusement, ainsi que sa femme, à un certain nombre de personnages de marque de la société florentine. Sous cette liste se trouve une Grecque de Corfou, fixée en Italie, femme d'une beauté saisissante et d'une intelligence hors ligne, mais d'un caractère quelque peu énigmatique. » (1). Le jour de leur première visite se trouvant le lendemain de la première de Lohengrin, Malwida dit son admiration et demande à M^{me} Mignati, leur hôtesse, ce qu'elle pense de cette représentation : « C'est une véritable révélation », s'écrie Marguerite Albana. Et de sa voix musicale au timbre pathétique,

(1) Le rêve d'une vie, E. Schuré, op. cit., p. 104.

elle se met à parler du drame avec une pénétration de son sens profond et de sa signification transcendante, qui donne immédiatement l'impression d'une âme vibrante et d'une intelligence supérieure. » (1). A cette expression, se joint « l'éclat solaire du regard » et Ed. Schuré éprouve « l'attraction irrésistible du Nord rêveur par le Midi conscient. » (2). Malwida qui sans doute a pressenti les suites, dit à Schuré dans l'escalier, d'un air légèrement piqué : « Eh bien, vous avez une fière chance... la belle ténébreuse s'apprivoise, vous avez fait sa conquête. »

« Je n'ai rien fait pour cela, répond Schuré, et je ne sais pas comment c'est arrivé. »

« Jamais je ne t'ai entendu parler comme cela, dit sa femme, tu avais l'air hors de toi ; es-tu saoul ou envoûté ? » (3) ...Dès ce jour, Ed. Schuré vit dans le cercle de Marguerite Albana tandis que sa femme demeure surtout dans le cercle très animé et très choisi de Malwida.

Cependant « le premier désir de l'amour lorsqu'il embrasse toute la gamme de l'être humain est un désir de fusion, d'oubli de soi, d'immersion dans l'autre. Ce désir, dans la sphère intellectuelle et spirituelle, produit la lumière et l'harmonie, produit d'abord dans la sphère passionnelle un vortex cahotique où la fête sublime des sens semble aboutir au gouffre de la folie et de la mort. » (4). Ed. Schuré, après trois mois, craignant de perdre la concentration nécessaire à son travail personnel, décide de faire un voyage avec sa femme.

Ils partent pour Rome, non sans échanger par correspondance ses impressions avec Marguerite Albana. Dans sa première lettre il lui dit : « J'ai retrouvé ma patrie au milieu du Vatican. Le marbre est vraiment un cristal des dieux. » Marguerite Albana lui répond : « A Rome, on se sent comme détaché du présent et l'on vit dans l'éternel. En entrant au Vatican, l'âme céleste reconnaît sa patrie ; elle salue le Vrai en voyant ses rayons, et comme une prêtresse fidèle elle pénètre dans son sanctuaire, c'est du moins ce que j'ai ressenti à ma première visite au Vatican. Je croyais entendre une harmonie familière et retrouver le langage d'un ami. Ce Vatican avec ses marbres merveilleux ne m'a point surprise et m'a satisfaite. Il a apaisé

(1) Le rêve d'une vie, E. Schuré, op. cit., p. 106.

(2) — — — — p. 106.

(3) — — — — p. 107.

(4) — — — — p. 114.

ma soif du beau. Dans la magnifique tête de « Jupiter Olympien » la blancheur du marbre m'a donné froid. Il me manquait l'éclat chaud de l'ivoire sculpté par Sidias. J'ai admiré tranquillement l'Apollon du Belvédère, sans en être émue. Le torse d'Hercule m'a enchantée à cause de la force gigantesque qu'il révèle dans la sveltesse du tronc. Enfin, je me suis arrêtée devant la tête de Pallas Athéna, grave, douce, d'une majesté souriante. En elle, il me semblait que je rencontrais le génie même de notre civilisation, la femme divinisée par l'esprit de sagesse : la vierge avec son égide de force et de splendeur. » (1).

Plus le temps passe et plus les lettres de Marguerite Alabana résonnent comme un appel. D'abord indéfinissable : « Je viens de recevoir avec une émotion extraordinaire et de lire avec un mélange infini de sensations ta dernière lettre qui me raconte ton excursion à Frascati... J'aime à revivre ce que tu as vécu et tout voir par tes yeux... Tu me décris délicieusement la nuit d'Albano. » (2). Puis l'appel devient plus direct : « J'ai revu tout ce que tu as vu, mais hélas loin de toi. Encore un long mois d'attente et de souffrances... » (3).

Enfin c'est l'explosion : « Mon ami, tu n'as pas bien compris le sens de mes paroles, quand je te disais que j'enviais à Wagner tout le plaisir qu'il a pu te donner par sa musique. En ceci je me mettais bien au-dessus de mon être de femme et j'exprimais le désir d'être pour toi l'incarnation de l'idée de la musique, comme l'est le grand compositeur, non par jalousie, mais pour te faire mieux vivre ma vie, *pour te remplir de ma mélodie, pour te réjouir de moi*. Comme parfois je voudrais être la voûte du ciel qui t'enveloppe, le soleil qui te donne le jour, l'air qui caresse ta tête et agite ton cœur ! Edouard, tu ne sais pas encore, tu ne sauras peut-être jamais entièrement ce qu'un cœur comme le mien contient d'amour intense. Ce qu'une âme comme la mienne a de terrible et de divinateur, combien il y a de forces aussi dans ce sentiment redoutable... » (4).

Le retour est une allégresse. Lorsque Schuré arrive à Florence, Marguerite Alabana l'attend à Livourne dans sa propriété au bord de la mer. Sa femme comprenant l'attraction irrésistible exercée sur son mari n'a qu'un désir, celui de rejoindre Malwida

(1) Le rêve d'une vie, Ed. Schuré, p. 131, op. cit.

(2) — — — op. cit., p. 132.

(3) — — — p. 133.

(4) — — — p. 134.

de Meysenbug auprès de laquelle elle sait retrouver une *paix* bienfaisante. En effet, pendant qu'elle jouit de l'amitié de celle-ci, agrémentée du charme de la jeune Olga, à Lucques, son mari rejoint M^{me} Mignati. Leur bonheur est fait d'un échange continu de pensées et de sentiments. Schuré confie à Marguerite Albana le sujet qu'il désire traiter dans son livre : « L'histoire parallèle de la poésie et de la musique couronnée par le drame musical de Wagner. » Elle accueille ce plan avec une joie sans mélange... Il lui raconte donc successivement, scènes par scènes, tous les drames du Maître qui lui avaient révélé un nouvel idéal. Il les détaille avec l'enthousiasme bouleversant qu'ils avaient provoqué en lui. Par la flamme des yeux de Marguerite Albana, par l'expression changeante de son visage, elle semble absorbée et devenir les héroïnes qu'il évoque devant elle... A ce moment d'extrême exaltation, les gestes de Marguerite Albana et la vibration magnétique de son être remplacent presque la musique absente qu'il croit entendre à l'avance... » (1) Il prend la résolution de passer l'hiver à Florence et d'y écrire son livre. Il avait toujours pensé : A Naples on vit, à Venise on rêve, à Rome on pense, à Florence on crée » (2). Il veut rechercher cette ambiance pour utiliser ses forces spirituelles reconquises, plus décuplées.

Il se sent à peine pareil à celui qu'il était quelques mois auparavant. La voix mélodieuse d'une grecque l'a enlevé d'un coup d'aile à l'âme arrienne de l'Europe.

Si l'âme grecque personnifiée dans cette merveilleuse créature qu'est Marguerite Albana Mignati, préside à l'élaboration du drame musical, elle vibre tout entière dans un autre écrit, de la même période, célébrant également le maître de Bayreuth. C'est à Bayreuth en effet que Wagner a dressé les plans de son théâtre modèle.

Cet écrit est signalé à Malwida de Meysenbug en janvier 1872 par Cosima Wagner qui ajoute : « Ce livre a pour auteur un professeur de Bâle, un de nos amis, Frédéric Nietzsche. »

La première ébauche de ce livre est née sous les murs de Sedan, tandis que Nietzsche s'exaltant pour la guerre, pensait aux épopées tragiques des grecs, il songeait à leur sérénité et cherchait comment ils avaient pu être soutenus au milieu de leurs destins tragiques par les évocations de leurs légendes,

(1) Le rêve d'une vie, Ed. Schuré, p 161.

(2) — — — p. 17.

comment ils avaient pu s'enflammer à la lecture des exemples de leurs héros. La clef de voûte de ce monde surhumain, le mot de leur courage, il faut le chercher dans la puissance de leurs rêves. Comme Schopenhauer, il pense que la vie ne peut se soutenir logiquement, mais que la valeur esthétique que lui confère le rêve, cet interprète entre l'humanité et le beau, peut lui donner un sens. Le culte des formes auquel préside Apollon fera la transvaluation. Mais si l'homme a la faculté de rêver, il a de plus celle de sentir qu'il rêve, celle de souffrir, mais aussi celle de sentir qu'il souffre.

Prendre conscience, c'est éprouver une solidarité avec la cause de sa souffrance ou de sa joie. Alors s'ébauche la fusion entre l'homme et la communauté des êtres, entre l'homme et la nature, fusion qui lui fait ressentir l'appel vers la vie, vers toutes les possibilités de la vie. L'homme ne fait bientôt plus qu'un avec la force créatrice, dépouillée de toute réalisation, par conséquent de toutes limites avec l'inengendré. L'être qui entre dans cette fusion est possédé de l'esprit de Dionysos. L'esthétique de Nietzsche innove sur le classique en ce qu'elle n'oppose plus le beau et le sublime, mais le rêve et l'enivrement. » (1). Enivrement qui donne à l'être l'élan nécessaire pour s'élever jusqu'au rêve apollinien. Le mirage de l'Olympe peut seul être une école d'âmes pour cet « homme tragique » qui est « la nature humaine dans sa plus haute forme de création et de connaissance : celui qui joue avec la douleur. » (2). L'art qui guidera les foules vers cette humanité supérieure, est l'art wagnérien. Sa similitude avec la tragédie grecque est notoire : mêmes éléments essentiels, état d'âme dionysien, force intacte du mythe, influence sur les foules. Cet art est la réconciliation « des deux divinités hostiles chez les grecs, qui viennent à la rencontre l'une de l'autre et scellent leur alliance. La musique est l'accompagnement harmonique qui donne de la profondeur à la mélodie du rêve imagé. La pensée lumineuse apaise et clarifie le trouble confus de l'inspiration, comme une mélodie qui appelle et groupe les harmonies. Sans cesse, des combinaisons neuves se recomposent. Toujours la pensée apollinienne a tendance à se fixer en mythes définitifs, en métaphores immobiles, en dogmes rigides.

(1) Nietzsche, sa vie et sa pensée, Ch. Andler, édit. Bossard, Paris, tome III, p. 32.

(2) La vie de Nietzsche, D. Halévy, op. cit., p. 83.

Toujours l'instinct Dionysiaque brise dans son bouillonnement ces formes trop pures et figées, et après les avoir crevasées et détruites, répand la lave de sa vie nouvelle, qui à son tour se prendra en arêtes cristallisées... » (1).

Nietzsche, dans son livre « de l'origine de la tragédie », joignant la passion à la pensée « ne s'adresse pas uniquement à la raison de ses lecteurs, mais à l'homme tout entier... » (2). « Son attitude est celle d'un philosophe tragique vivant au sein d'une civilisation socratique, car il bouleverse l'ordre de ceux qui se plient à la seule raison. » (3).

On comprend les critiques et les louanges passionnées que ce livre suscite. Wagner en recevant cette œuvre qui exalte sa conception de l'art dramatique, éprouve la plus violente émotion, et écrit : « Nietzsche, cher ami, je n'ai jamais lu un livre plus beau que le vôtre. Tout est magnifique... » Quelques jours après le 10 janvier, il lui écrit à nouveau : « Vous venez d'écrire un livre qui est incomparable. Notre lecture est constamment coupée par nos exclamations, je n'en reviens pas encore de l'émotion que j'éprouve. » (4).

Cosima à son tour écrit : « Vous avez subjugué dans ce livre des esprits que je croyais au seul service de notre Maître. Vous avez projeté une lumière rayonnante sur deux mondes, dont l'un, trop éloigné, nous demeure inaccessible et dont l'autre, par sa proximité trop grande, nous aveugle. Grâce à vous, nous saisissons la beauté du premier que nous présentions seulement, et nous comprenons la laideur qui, pour ainsi dire, nous anéantissait. Cet avenir que votre flamme éclaire devient si présent à nos cœurs que nous éprouvons une grande consolation et une grande espérance en appelant de toute notre ardeur le « Règne du bien ».

« J'ai lu votre livre comme on lit un poème. » (5).

Dès que Malwida entre en possession du livre, elle en entreprend la lecture avec le petit groupe d'esprits d'élite qui continue à se réunir chez elle tous les jeudis.

(1) Nietzsche, sa vie, sa pensée : Ch. Andler, t. III, le pessimisme esthétique, p. 46.

(2) La philosophie de Nietzsche : H. Lichtenberger. Edit. Alcan, Paris, page 3.

(3) La philosophie de Nietzsche, H. Lichtenberger. Edit. Alcan, Paris, page 52.

(4) La vie de Nietzsche : D. Halévy, op. cit., p. 113.

(5) Wagner u. Nietzsche zur zeit ihrer Freundschaft verlag. G. Müller. München S. 88, 1918.

Elle écrit au sujet du livre, « la naissance de la Tragédie » : le clair exposé des deux éléments de la vie grecque que l'auteur appelle : dionysien et apollinien, fait comprendre à l'aide de pensées magnifiques le sens du monde, « le vouloir en soi ». L'état d'âme dionysien dont la musique est l'expression primitive, engendre, grâce à la beauté des apparences, de l'apollinien, le chef-d'œuvre de la tragédie... Ce qui nous attire dans ce livre plus encore que la connaissance intime de l'antiquité, c'est la richesse d'esprit et de poésie, c'est cette 'devination du poète et cette intuition du voyant pénétrant dans le secret des réalités profondes... » (1).

Comme Malwida se réjouit à la pensée de faire la connaissance du jeune auteur, lorsque Cosima invite Malwida à assister à la pose de la première pierre du théâtre de Bayreuth et lui annonce la présence de Nietzsche! Cosima la présente déjà par correspondance à l'ami de Bâle. Celui-ci écrit à sa sœur Elisabeth le 22 mai 1872. « La fête de Bayreuth fixée au mercredi 22 de ce mois, se divise en deux parties : 1° L'après-midi, pose de la pierre et discours de Wagner ; 2° le soir, exécution de la neuvième symphonie...

« Quelle merveilleuse rencontre pour les amis intimes de Wagner. Voici ceux qui, je pense, descendront au même hôtel que moi. Ministre von Schleilitz et sa femme, M^{me} de Muschamos, la comtesse Krokow, M^{lle} de Meysenbug, Gersdorff, Rhode, professeur également. » (2) Au cours de la répétition générale, pendant un des entr'actes, Cosima vient à Malwida accompagnée d'un homme jeune de taille moyenne, aux yeux remarquablement beaux, et le lui présente, M. Nietzsche. « Comment s'exclame toute heureuse Malwida, « vraiment lui Nietzsche ». — « Lui, Nietzsche », répond Cosima très amusée ainsi que l'intéressé. Dès cet instant s'établit un accord entre Malwida, cette ancienne révolutionnaire et le penseur aux tendances aristocratiques, accord non pas tellement sensible à ces esprits si différents de principes et d'envergure, mais à ces deux cœurs de même noblesse, capables de grands dévouements.

La fête se déroule sans dissonances, mais avec quelque tristesse. Celle du ciel déjà. Il pleut à torrents. De plus, celle que provoquent trois absences : Litz n'est pas là; il n'a pas pardonné à Wagner d'avoir fait divorcer sa fille. De Bülow s'est détaché du

(2) Malwida de Meysenbug, œuvres complètes, op. cit., t. III, p. 36.

(1) Nietzsche Briefe an Mutter und Schwester, p. 16.

Maître. Louis II est également absent. Il envoie cependant un télégramme que Wagner place en terre avec la pierre. Malgré la foule enthousiaste qui remplit le vieil opéra rococo où Wagner va diriger la neuvième symphonie, on devine je ne sais quel abandon, quelle déception, dans cette âme pourtant coriace. Avant le grand éclatement d'allégresse du chœur de la neuvième, on entend comme l'écho sourd de cette plainte dans une recommandation de Wagner au premier cor de son orchestre : « Point de nuances de sentiment... Il faut que cela sonne comme derrière un voile... » (1).

Les fidèles se retrouvent en partie, au mois de juillet, à Munich pour la représentation de *Tristan*. Malwida s'y rend, avec la jeune Olga, « sa petite ombre. » C'est à elle que Nietzsche fait allusion, lorsque Malwida lui demandant pourquoi il ne se marie pas, il répond : « Elevez-moi une femme comme celle-là. » (2) Il passe quelques belles journées dans la société de cette nouvelle amie et de son camarade Gersdorff. Au moment de se séparer, ils se promettent d'établir entre eux une correspondance. Cet échange naît spontané, affectueux. Dès la première lettre de Malwida, Nietzsche peut sentir la compréhension, la sympathie de ce cœur qui lui est ouvert, si ce n'est l'entière correspondance de son esprit. Elle lui dit combien elle se réjouit de le voir poursuivre son œuvre sur les grecs, dont « la naissance de la tragédie » n'est qu'un fragment, et elle ajoute, faisant allusion aux critiques qui assaillent ce premier livre : « Il y a une haine que l'on aime et un combat qui fortifie. » Aussi n'hésite-t-il pas à confier à cette amie capable de prononcer une telle parole : « Qu'il essaie de se détourner du dégoût qui risque à chaque pas de vous envahir...

« Très vénérée Mademoiselle, vous avez passé par une épreuve plus rude que la mienne, mais semblable, et qui sait jusqu'où se réalisera la similitude de nos vies, car jusqu'à présent je n'ai fait que commencer d'exprimer ma pensée, j'ai besoin de beaucoup de courage, de nobles et fortes amitiés et avant tout d'exemples pour que je ne perde pas le souffle avant la fin. Oui, j'ai besoin de nobles exemples, alors je pense à vous et mon cœur se réjouit de vous avoir rencontrée, combattante solitaire. Croyez une fois pour toute que ma confiance vous est

(1) Hamlet-roi, G. de Pourtalès. Revue de Paris, 15 septembre 1928, page 386.

(2) Nous tenons ce récit de M^{me} O. Monod, née Herzen.

entièrement acquise, ainsi que cette confiance que je ne puis ressentir qu'à l'égard d'un très petit nombre d'intimes au milieu de cette tromperie universelle et sachez que, dès notre première rencontre, j'ai éprouvé ces dispositions à votre égard. Mademoiselle Olga peut également compter sur moi dans n'importe quelle circonstance de la vie, car je vous aime toutes deux de tout cœur et j'espère avoir l'occasion de vous le prouver. » (1).

Cette serviabilité extrême est le secret de l'amitié sobre et vraie de Nietzsche. Son dévouement à la cause de Wagner ne va-t-il pas jusqu'à l'intention de rompre ces cours pour faire des conférences en faveur du Maître de Bayreuth. Cette force de dévouement passionnée est à la base de la confiance que Malwida rend à Nietzsche. Par correspondance elle lui fait partager un peu sa vie. Elle lui signale les livres qu'elle croit intéressants. Elle attire son attention sur « Français et Allemands » que Gabriel Monod vient de publier. Nietzsche tombe d'accord avec l'auteur lorsqu'il déclare : « la corruption de la religion, de la culture intellectuelle, l'oubli de l'idéal, l'obscurcissement du sentiment de la justice, la sécheresse pratique, l'avidité du gain, le patriotisme étroit et envieux, voilà les vices d'une partie des classes éclairées de l'Allemagne, voilà le fruit empoisonné de la victoire et de l'orgueil qui la suit, voilà ce qui couvre d'un crêpe noir les lauriers de cette glorieuse campagne et jette l'ombre sur les nobles qualités du peuple allemand. » (2).

Tantôt Malwida parle à Nietzsche des travaux de ceux qui l'entourent, entre autre du *drame musical*, œuvre à laquelle Schuré s'adonne avec ardeur. Tantôt Malwida lui demande des conseils.

Elle sollicite son avis sur l'étude prématurée de plusieurs langues. Nietzsche bien volontiers réfléchit à cette question, quoique il n'ait, dit-il, pas beaucoup d'expérience. « Cela dépend avant tout de la langue maternelle de l'enfant. S'il est allemand il aura un véritable avantage à ce qu'on lui enseigne le français et le latin dans toutes les règles classiques, pour développer en lui la notion de la forme et du style. Par contre, pour les grecs comme pour les français il serait absolument superflu qu'ils apprennent une deuxième langue; de tels peuples possè-

(1) F. Nietzsche Gesam. Briefe B. III, Verl. Schuster, Löffler, Berlin 1905, S. 415.

(2) Allemands et Français, G. Monod, p. 92.

dent au plus haut degré le sens de l'harmonie dans l'expression. » (1).

Au cours de l'hiver, un autre rapprochement se crée entre Nietzsche et Malwida du fait des circonstances, grâce au séjour à Florence de Gersdorff, l'ami qui était avec eux présent à Munich lors de la représentation de *Tristan*. Gersdorff n'a pas oublié le charme de douceur et le caractère égal de celle qui le retrouve avec joie dans le courant de janvier 1873. Nietzsche écrivant à sa sœur le 30 janvier lui dit au sujet de Gersdorff : « Il habite tout près des galeries, ce qui l'enchanté, il n'a même pas besoin de parapluie. Il est ravi de son séjour et est tous les soirs chez Mademoiselle de Meysenbug » (2). A Florence, toutes les réunions sont imprégnées de l'esprit de l'ami absent. Avec ceux qui se réunissent autour d'elle, Malwida lit la conférence que Nietzsche vient de donner et dont il a envoyé le manuscrit : conférence sur les écoles de l'avenir, exposé des méthodes préconisant l'enseignement mutuel à la manière grecque. Cette conférence paraît si importante à chacun que Gersdorff la copie entièrement afin que ne s'égare pas l'exemplaire unique que Nietzsche a envoyé. Malwida lui rapporte ce trait d'amitié. Nietzsche en est profondément touché. Elle lui raconte aussi comment Gersdorff apprenant qu'un de ses amis obtenant un prix de sculpture « s'est promené dans les rues dans un état de véritable Bacchante ». Cela amuse Nietzsche, il l'écrit aussitôt à sa sœur.

Les lettres de Malwida à Nietzsche, outre les protestations d'amitiés, les saillies spirituelles et humoristiques, renferment de nombreux développements sur le culte Wagnérien et sur les efforts qu'elle fait pour gagner la Reine d'Italie, Marguerite de Savoie, à la présidence d'un cercle de protectrices. « Il règne en tout ceci un air assez fâcheux de snobisme. Mais Mademoiselle de Meysenbug est une femme exquise, aux intentions irréprochables, pure de cette pureté qui purifie tout ce qu'elle touche. Nietzsche n'exerce pas sa critique sur les lettres de cette amie. » (3). Il la juge d'autant moins sévèrement qu'il y a une part d'accoutumance aux termes quelque peu prétentieux, qui

(1) Fr. Nietzsche *Gesam. Werke* B. III, zweite Hälfte S. 437, verl. Schuster et Loeffler 1905.

(2) F. Nietzsche *Briefe an Mutter u. Schwester*. Insel verlag 1826, S. 177.

(3) La vie de Nietzsche, D. Halévy, op. cit., p. 125.

sont alors monnaie courante. La chose en soi « conscience cosmique » sont des symptômes de l'hypertrophie du moi dont souffre une partie de la littérature des journaux intimes, le panthéisme bouddhique fournit aussi une masse d'expressions ésotériques, sorte de travesti oriental sous lequel revient le mysticisme que chacun croyait avoir congédié. Nietzsche ne critique même pas cette initiation spirituelle dont Malwida lui parle comme ayant été le seul baptême d'Olga. Le mot baptême est impropre, car il ne s'agit là d'aucune manifestation extérieure. Il s'agit d'un état d'âme que Malwida veut éveiller chez sa fille adoptive en face de cette splendide nature du lac de Garde au moment où celle-ci à 18 ans va entrer en contact avec la réalité de la vie. Elle veut lui faire sentir que tout, dans l'existence, peut être accompli avec le « grand sérieux dont parle Goethe », qui confère à la moindre vécille humaine la splendeur d'avoir été l'objet du vouloir, de cette force subjective universelle qui pour la pierre se fait pesanteur, pour l'oiseau se fait l'élan du vol, pour l'homme l'éveil de la connaissance; cette force que les Indous par atavisme et par disposition naturelle, vue leur condition d'existence, ressentent plus intensément, c'est pourquoi les plus belles expressions pour évoquer cette puissance ont été consignées par eux dans des écrits sacrés. Malwida lit ce jour-là quelques passages des Védas, elle explique à sa fille bien-aimée ces mots: « tout est en toi », toutes les possibilités reposent dans ton âme, le Vouloir inconditionné préside à toutes ses décisions: « agis en harmonie avec cette symphonie de l'univers dont chaque atôme rend un son mélodieux. » La jeune Olga bercée par la douceur de la voix de Malwida se sent envahie par le sentiment de la grandeur inaltérable de la vie et comprend par-delà les mots l'élévation d'âme de celle qui parle. Elle écoute et sourit en même temps aux petits lézards d'or qui courent sur sa robe de mousseline.

Nietzsche ne blâmera pas la douleur de Malwida exprimée dans chacune de ses lettres où elle parle du prochain mariage qui la privera de sa *petite ombre*. Le 2 mars, il écrit à sa sœur Elisabeth: « A Florence, le mariage Monod va être célébré, j'ai envoyé en son temps un présent: la composition d'une pièce à 4 mains que j'ai intitulée: « Une monodie à deux ». Si tu sais ce que c'est qu'une monodie, alors tu comprendras le sens symbolique à l'occasion d'un mariage; la basse doit être jouée par Monsieur Monod et la haute par Madame. Ils m'ont déjà remer-

cié tous deux... La bonne Meysenbug est très triste et m'écrit de longues lettres mélancoliques. » (1).

Le 6 mars 1873, — après la célébration du mariage dans l'intimité la plus stricte, Olga quitte Florence pour suivre Gabriel Monod en France. Son départ est adouci par la présence de sa sœur Natalie dont l'affection entoure Malwida qui est tourmentée de l'avenir de sa fille adoptive dans un pays qu'elle croit incapable de favoriser son bonheur. Seule, son estime pour Gabriel Monod la rassure, mais ne peut disperser sa tristesse.

Quel est l'être qui, ayant élevé seul une fille unique, ne ressentirait pas en la voyant partir un douloureux déchirement? La souffrance de Malwida est partagée d'ailleurs par sa *petite ombre* dont les yeux brillant à la fois de bonheur et de larmes, enveloppent d'un regard d'amour et de reconnaissance cette mère bien-aimée dont elle emporte en se détachant le joyeux rayonnement.

(1) F. Nietzsche Briefe an Mutter u. Schwes. Insel verl. Leipzig 1926 S. 181.

CHAPITRE IX

Soir de la vie de Malwida - Essai de s'installer à Bayreuth - Rome activité littéraire - Nietzsche, Rée, Brenner avec Malwida à Sorrente (hiver 1876-1877) - Fidèle échange avec sa famille adoptive - Ses frères et sœurs se groupent également autour d'elle - Pléiade d'amis : Minghetti, Warsberg, Lenbach, Caroline de Wittgenstein, de Bülow, Romain-Rolland.

Comme un enfant malade, dont on endort la peine avec un très vieux conte, le cœur qui souffre ne trouve d'apaisement qu'à l'évocation des souvenirs heureux. Malwida, qui se remet difficilement d'avoir rendu à une existence lointaine la joyeuse enfant que le sort lui avait prêtée, songe elle aussi : Il était une fois... il y a exactement vingt ans... une exquise miniature blottie sur un fauteuil... Avec quelle tendresse, elle avait alors souri aux grands yeux noirs interrogateurs fixés sur elle. Avec quelle reconnaissance envers la vie elle avait accueilli cette petite créature, comme elle l'avait défendue, comme elle l'avait aimée, jusqu'à ce jour si proche encore, où, jeune femme ravissante, cet enfant avait suivi en France le meilleur des maris. Malwida, pour animer sa solitude, recherche des dessins d'autrefois, relit des lettres et tombe sur ces lignes, écrites après la première séparation à Londres, l'éloignant de l'enfant bien aimée :

A OLGA

Bien souvent, immobile auprès de ton lit,
Mon être recueilli n'était qu'une prière.
Jamais, avec une ferveur plus ardente,
Un croyant à son Dieu ne s'est adressé.

Tendre enfant, née d'une race étrangère,
A laquelle mon cœur donna ses forces vives,
Quelle reconnaissance je vouais à ta mère
Qui avait pour moi fait naître ce bonheur.

Lorsque au matin ta voix
Dans toute la maison lançait ses clairs accents
Je me sentais soudain délivrée de mes peines,
Les souffrances passées s'envolaient comme un chant.

Quand mes bras t'entouraient
Et que ton cœur auprès du mien battait,
Je remerciais la destinée d'avoir comblé le plus cher de mes vœux.
En me donnant le bonheur maternel.

A présent... c'est la solitude qui n'apporte pas même la paix de la tombe.
Car, « petite fleur », au milieu de tes jeux et de tes plaisirs enfantins,
Tu oublieras que, séparée de toi,
Un être dans le monde se meurt de ton absence (1).

Involontairement, Malwida écrit au-dessous de ces lignes : « même état d'âme ». Puis elle se rappelle qu'elle a voulu mourir. Ce souvenir la laisse songeuse. A présent elle sait, hélas, qu'on ne meurt pas de chagrin, et qu'à ces questions : Pour qui vivre ? Que faire ?... le temps apporte toujours des réponses. Elle sait aussi qu'Olga n'est plus l'enfant qui l'oubliera au milieu des plaisirs frivoles. Chaque jour elle lui écrira et ce sera comme un fin réseau de tendresse la préservant au loin de tout mal. C'est le seul but vers lequel ses pensées peuvent tendre pour parachever l'œuvre accomplie.

Ce n'est pas non plus la solitude d'antan, après la première séparation, car auprès d'elle veille Natalie, sœur d'Olga, non seulement par la nature, mais par la finesse du cœur. Son caractère viril et son esprit clairvoyant apportent à l'affection de Malwida de plus en plus de ressources et de compréhension. Elle a décidé de ne quitter Malwida qu'à l'été. Mais elle n'a pas compté sur l'apparition inopinée d'une amie d'Angleterre, quittée il y a 10 ans, M^{me} Salis-Schwabe. Cette femme, douée d'un esprit d'organisation sans égal, s'exprime à la fois dans toutes les langues, qu'elle mélange de la façon la plus inattendue, utilise toutes les énergies qu'elle peut réquisitionner. Ne trouvant pas Malwida qui est en promenade, elle vient à Natalie en disant : « Ah, ma chère enfant, vous êtes précisément la personne qu'il me faut. Je veux ouvrir une institution sur les bases du

(1) Im Anfang war die Liebe. Lettres de Malwida de Meysenbug à sa fille adoptive. E. H. Beck'sche Verlag. München, 1926, p. 2.

système Fröbel, à Naples. J'ai déjà envoyé deux Italiennes en Allemagne pour y apprendre la méthode, et j'ai fait venir un professeur allemand fröbellien comme directeur. Il me faut donc, en attendant que les jeunes filles reviennent d'Allemagne, une personne sachant plusieurs langues et pouvant s'adresser en même temps avec tact au peuple. C'est entendu, vous acceptez, n'est-ce pas ? Je vous emmène ce soir. » Natalie a beau protester, elle sait qu'on ne résiste pas à M^{me} Schwabe qui, en faveur de Malwida, accorde avec plaisir, cependant, un délai d'un mois à sa nouvelle recrue. Elle va jusqu'au Pape, de professeurs en prélats, de prélats en ministres, pour solliciter le don des locaux nécessaires. Villary, de guerre lasse, offre enfin un couvent désaffecté, à la grande joie de M^{me} Salis-Schwabe et des milliers de parasites logés dans les plinthes et dans les poutres (1).

Malwida, au retour, ne peut qu'encourager Natalie à rendre service à cette amie qui lui fut toujours si dévouée, et la jeune fille part bientôt pour Naples. Malwida reprend le chemin de la Bavière, et accepte la proposition qu'elle avait repoussée autrefois à Tribschen, à cause de l'éducation d'Olga, proposition qui l'enchantait d'aller vivre auprès des Wagner. Le 17 août, elle se met en route pour Bayreuth, où l'attend avec joie cette nouvelle famille d'élection. C'est un temps de vrai bonheur. Elle écrit, peu après son arrivée, son enthousiasme à Olga :

« Bayreuth, Septembre 1873.

« Olly, bien aimée,

« Ce matin, Fidi (2) est déjà venu deux fois; hier aussi ses deux sœurs étant en visite, Cosima lui avait permis de venir seul ici, parce qu'il n'y a que quelques pas de chez moi jusque chez eux. Donc, hier après le déjeuner, (je déjeune comme eux à une heure) j'étais assise dans le fauteuil qui t'est bien connu, et je lisais, lorsque j'aperçus un petit chapeau de paille qui s'efforçait de dépasser la fenêtre. Je me levai et vis Fidi pour qui la poignée de la porte est trop haute, qui cherchait un moyen de se tirer d'affaire. Je lui ouvris. Il vint s'asseoir et commença à bavarder librement, lui qui, jusqu'alors, était resté sauvage. Il me parla de la dernière fête, lorsque grimpé avec ses sœurs sur la charpente du toit du théâtre, ils entendirent la marche de Tannhäu-

(1) Nous tenons ce récit de M^{lle} Herzen. Lausanne, 1932.

(2) Nom donné à Siegfried Wagner enfant.

ser et le discours de leur père en vieil allemand. Fidi ajouta : « Il y avait aussi un autre Monsieur. » Je lui demandai qui. « Grand-père, me dit-il tout bas. » Lizst était venu. Cette fugue d'hier avait si bien plu à Fidi qu'aujourd'hui il est accouru par deux fois. Cosima est venue le chercher pour le mener au jardin de la nouvelle maison...

« ...Je ne peux trouver de terme pour t'exprimer la supériorité et le charme de cette mère. Elle est sévère, sans jamais aucune violence et presque toujours douce et indulgente. Elle prend les enfants au sérieux et n'élude aucune de leurs questions; elle leur consacre beaucoup de temps, le matin et l'après-midi ils travaillent au jardin, sous sa direction. Elle ne témoigne jamais la moindre crainte à leur endroit et cultive chez eux le sentiment de la liberté et de l'endurance, notamment en ce qui concerne les intempéries. Un de ces derniers jours, ils couraient dans le jardin sous une violente pluie d'orage, elle riait et disait: « Oh, cela n'a pas d'importance, c'est une pluie très saine. » Sous tous les rapports, quelle femme digne d'admiration ! Sa bonté constante et sa délicatesse envers tous sont soutenues par une intelligence supérieure. Il n'y a pas de domaines de connaissances où elle n'ait un jugement original et des pensées profondes. Quelle influence merveilleuse elle a sur Wagner ! Sa seule présence, par l'harmonie qu'inspire tout son être, modère sa violence, et la prévoyance dont elle fait preuve lui épargne mille soucis qui le mettraient au désespoir. Par son esprit, elle le satisfait entièrement, si bien qu'il est toujours ou presque de bonne humeur...

« Ils m'ont donné la clef du jardin (de Wahnfried) pour que je puisse y aller. Wagner y a laissé, à une extrémité, une petite place vague qu'il prétend m'offrir pour que je construise là une petite maison. Châteaux en Espagne !

« Le soir, nous dînons, Schuré et moi, chez Wagner » (1).

Schuré, qui est un grand admirateur de Wagner, à la gloire duquel il a écrit son « Drame musical », est accueilli à ce foyer comme un ami intime. Wagner ne lui cache pas qu'il veut libérer l'Allemagne du joug de l'imitation française. « L'instant est venu, dit-il, de savoir si l'Allemagne se montrera capable de se recréer un nouvel idéal de beauté; sinon, nous sommes perdus. » Les soirées passent vite sous le charme universel de Wagner.

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 7-8.

On assiste à ses interprétations musicales et à ses lectures à haute voix. Shakespeare est un de ses auteurs préférés. Nietzsche vient quelquefois rehausser les entretiens par l'intérêt passionnant de son érudition et de son talent de pianiste. Wagner lui dit un soir en riant, après que celui-ci venait d'improviser : « Vraiment, Nietzsche, vous jouez trop bien pour un professeur. » (1) A « Fantaisie », l'hospitalité est cordiale et les visites se succèdent nombreuses. Tantôt c'est Brockhaus, beau-frère de Wagner, venant de Leipzig, qui rappelle la longue indifférence qui a précédé le succès de Schopenhauer. Tantôt ce sont deux jeunes musiciens, Zumpe et Anton Seidl qui se joignent au sculpteur Kietz, à Edouard Schuré et à Malwida.

« Wagner est un certain soir de très bonne humeur : il joue une partie du « Crépuscule des Dieux » et de nouveaux passages de l'Œuvre des Nibelungen. Il joue et chante, le cercle se resserre pour ne rien perdre de cette griserie de poésie et de musique. » Malwida raconte cette soirée à Olga et ajoute : « Wagner a eu raison de dire à Schuré : « Mon cher, vivez dans ce monde surnaturel, où l'on peut placer quelque espoir, car il ne faut compter sur la politique ni en France, ni en Allemagne. » (2)

Malgré le culte que Malwida professe pour l'œuvre de Wagner, les intempéries de l'hiver lui rendent le séjour à Bayreuth insupportable. La petite maison basse où elle est, suinte l'humidité, et les maux de tête, d'origine rhumatismale, dont elle souffre, reprennent avec une telle violence qu'en janvier, il lui faut, hélas, quitter « cette vie commune » si vraiment « idéale ». Sur les conseils d'un docteur de Munich, elle séjourne à San Remo, reprend quelques forces, puis part pour Pérouse.

Cette vieille ville étrusque dont elle a entendu parler dans son enfance par le peintre Ruhl, exerce depuis, dans son imagination, une attirance à laquelle elle ne peut se soustraire. Suivie de son inséparable bonne Trina, elle visite la Galerie de peinture, où elle s'enthousiasme pour les œuvres de Perugin, celles du peintre Alfani, disciple de Raphaël. Elle admire la cathédrale, le palais, les fresques, les bois sculptés et par la merveilleuse porte étrusque découvre la lumineuse campagne ombrienne, d'une part dominée par les Apennins couverts de neige, et de l'autre, offrant au regard la douceur verdoyante de

(1) *Le Soir de ma Vie* : Malwida de Meysenbug. Trad. Fanta, éd. Fischbacher, 1908, p. 4.

(2) *Im Anfang war die Liebe*, op. cit., p. 11.

la vallée du Tibre. De là, Malwida passe à Ischia, à Amalfi, à Florence et choisit Rome pour son dernier asile.

En arrivant à Rome, elle reçoit de Nietzsche « Schopenhauer éducateur » avec une longue lettre dans laquelle il lui dit : « ...Bref, j'avance, si ce n'était que je manque un peu trop de soleil dans la vie, je dirais que cela ne peut pas aller mieux... Il me faut exprimer, coûte que coûte, ce que je pense, je vais éprouver bientôt jusqu'à quel point nos congénères si fiers de leur liberté de pensée, se comportent en esprits libres » (1).

Malwida, malgré les fatigues de l'installation, s'empresse de lui répondre : « Au milieu de l'agitation de mon emménagement, j'ai pu sauver quelques bonnes heures de tranquillité et de recueillement pour lire votre œuvre.

« ...Si intéressants que soient vos deux premiers livres, ce troisième me paraît être le plus parfait, à tous points de vue ; vous y maniez l'humour et l'ironie avec une telle maîtrise, que ces deux armes prennent un accent de noblesse incomparable... Le but que vous proposez à l'humanité est bien le plus élevé : Engendrer des génies, des artistes ou des saints... » Malwida achève sa lettre : « Pour vous parler un peu de moi, je veux vous signaler mon intention de rester à Rome pour que vos pensées m'y rejoignent. Je ne serais d'ailleurs pas seule, car mes deux sœurs viennent le mois prochain. Elles mettent un des désirs de leur vie à exécution en venant visiter Rome. Je suis vraiment très heureuse à cette perspective, car elles sont très bonnes et très cultivées. Les raisons qui nous séparent ont disparu depuis longtemps » (2).

Il reste à Malwida de sa nombreuse famille trois frères et deux sœurs, Louise, veuve du baron Charles de Meden, et Laura, qui ne s'est pas mariée. Dans l'attente de leur venue, Malwida se hâte d'achever l'installation. Le plaisir qu'elle prend à leur faire visiter Rome et l'affectueuse intimité qui règne pendant tout l'hiver, témoigne des sentiments fidèles qu'elle a gardés aux siens.

Les amis qu'elle a connus pendant les hivers de 1863-64-65 lui sont fidèles. Gregorovius, Charles Hillebrand, Levin Schücking, Raphaël Mariano, fervent de Hegel, l'historien Villari, apportent un intérêt puissant à son retour à Rome.

(1) Friedrich Nietzsches. Gesammelte Briefe. III Band Zweite Hälfte, p. 467.

(2) Nietzsche ges. Br. B. III, op. cit., p. 469.

Malwida renoue également des relations avec Caroline de Wittengstein, elle y va chaque mardi, de 4 h. 1/2 à 6 heures. Leurs conversations ne peuvent éviter les questions religieuses, mais Malwida ne veut voir dans le désir de son amie à la convertir, qu'une preuve d'amitié. Chez elle, Malwida rencontre souvent Lizst; celui-ci, que Cosima l'avait chargée d'aller voir, l'invite à venir, aussi souvent qu'elle voudra, à la villa d'Este, à Tivoli. Sa valeur d'artiste n'échappe pas à Malwida, mais elle se demande « comment on peut le placer plus haut que Wagner, car il y a toujours en Lizst un dualisme entre ses tendances d'ascète et d'homme du monde. Tandis que Wagner suit sans jamais hésiter l'appel de son génie » (1).

A l'intérêt de cette vie intellectuelle si riche d'échanges, se joint le charme prenant de Rome. Un soir, au retour d'une promenade dans la campagne romaine, elle écrit à Olga : « Ici, où la plus grande des destinées humaines s'est développée et effondrée, le sentiment du périssable se transforme en une douce mélancolie, chaque pierre nous rappelle que le monde nous prête, pour un temps, ses apparences, tandis que, dans les villes modernes avec leurs trépidantes courses au gain et aux plaisirs, l'homme reste dans la triste erreur que cette vie est la vraie réalité » (2).

Malgré sa joie d'être à Rome, Malwida a hâte de voir passer les jours qui la séparent de sa fille adoptive, en attendant, elle l'exhorte à lire le livre de Nietzsche, à prendre au sérieux sa tâche de mettre au monde, si ce ne sont des artistes ou des génies, du moins des saints; elle recommande à la jeune maman de continuer à faire de la musique, non seulement pour pouvoir suivre plus tard les progrès de ses enfants, mais encore afin que le bébé qui va naître soit déjà entouré de l'harmonie, à laquelle il devra tendre. Enfin juillet est là et, avec ses sœurs, Malwida part faire une saison d'eau à Bad Münster am Stein, après quoi elle se hâte vers Maisons-Laffitte, où le ménage Monod l'attend avec impatience. Après deux ans de séparation, elle va, pour la première fois, voir Olga dans sa nouvelle patrie. « C'est avec intention qu'elle s'est tenue aussi longtemps à l'écart, en partie pour lui laisser le temps de se développer librement dans sa nouvelle situation, en partie pour que, dans son propre cœur, se fermât la blessure de la séparation et

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 28.

(2) Ibidem, p. 29.

qu'elle puisse lui porter une affection dégagée de tout regret égoïste. Elle la trouve heureuse mère de deux charmants enfants et elle passe plusieurs mois avec elle, à la campagne, dans la plus tendre intimité, sans que le ton de l'ancienne affection soit en rien changé par les événements nouveaux » (1). Demeurer à ce foyer, qui est son œuvre vivante, serait pour Malwida le plus grand bonheur, mais sa santé ne le lui permet pas, le midi seul lui convient, c'est également sous le ciel d'Italie qu'elle trouve la force de se recueillir et répandre, par la plume, les idées qu'elle a défendues par l'action.

Pendant l'hiver 1875, elle s'installe au Monte Caprino, dans un ancien musée d'archéologie. Là, à l'écart de toute habitation, elle rédige la seconde partie de ses mémoires.

En janvier, Nietzsche lui adresse un de ses jeunes élèves, âgé de 19 ans, Albert Brenner, de Bâle, atteint des premiers symptômes de la tuberculose. Le 12 janvier 1876, elle écrit à son sujet, à Nietzsche « qu'elle le trouve malade moralement et physiquement, qu'elle n'a pas jugé prudent de le laisser s'en aller solitaire à Catagna, où l'intention du malade était certainement d'aller chercher là-bas le sort d'Empédocle. Je lui ai conseillé, dit-elle, de rester à Rome... Schiller, Lessing, Hölderlin, sont une trinité dangereuse pour son esprit; il cherche à supprimer en lui le désir de vivre et anéantit la force de jeunesse indispensable d'abord pour entrer dans l'existence et ensuite pour la vaincre. J'essayerai, ajoute Malwida, de sortir avec lui, autant que ma santé le permettra, pour lui montrer les villas des alentours, où la nature et l'art offrent un spectacle magnifique. Il a du goût pour tout et paraît digne des efforts qu'il faut faire à tout prix pour le sauver... Il a vu la cruelle réalité en face, avant d'avoir la force d'en soutenir la vision » (2).

Malwida tient sa promesse et entraîne son jeune ami dans les environs pittoresques de Rome ou à l'ombre des imposantes cathédrales. Que cet adolescent soit digne des efforts qu'elle fait, Malwida, bientôt, n'en peut plus douter. Un événement imprévu vient troubler son existence; dans la maison qu'elle habite, un des locataires meurt de la variole. Le docteur fait expulser les locataires et conseille à Malwida de monter à Albano.

Accompagnée de sa brave Trina, Malwida s'y loge tant bien

(1) *Le Soir de ma Vie* : op. cit., p. 9.

(2) *Nietzsches Briefe*, op. cit., p. 505.

que mal, non sans déplorer le dépaysement et la solitude de ce petit village. « Un matin, qui frappe ? le fidèle Brenner », écrit Malwida à Olga, le 31 mars; il était bouleversé à l'idée que je sois tombée malade et, bien que souffrant lui-même, il n'a pu tenir à Rome et est venu pour rester avec moi et me soigner au besoin. N'est-ce pas touchant ? Un garçon de 19 ans qui aurait toutes les occasions de s'amuser à Rome et qui vient dans la solitude pour partager mes soucis et, même, le danger » (1).

Malgré ce contre-temps, Malwida peut mener à bien l'édition de ses mémoires qui paraissent au printemps de l'année 1876. Elle éprouve quelque fierté à voir se grouper autour d'elle un certain nombre d'admirateurs et d'admiratrices de tous pays et de tout âge, la plus belle lettre qu'elle reçoit est celle de Nietzsche :

Bâle, vendredi 1^{er} Avril 1876.

« Chère Mademoiselle,

« Voici quatre jours, ou à peu près, me trouvant seul au bord du lac de Genève, j'ai passé tout un dimanche tout près de vous, depuis la première heure jusqu'à la nuit baignée de lune. Je vous ai lue, de bout en bout, avec une attention ravivée à chaque page et je ne cessais de me répéter que je n'avais pas passé un dimanche plus béni. Vous avez fait entrer en moi une impression de pureté et d'amour qui ne me quitte plus, et la nature, au jour où je vous lus, semblait un reflet de cette impression. Vous étiez devant moi comme une force supérieure de mon être, une forme très supérieure et qui pourtant, sans m'humilier, m'encourageait; ainsi vous traversiez mes pensées en mesurant ma vie à la vôtre, je sentais mieux ce qui me manquait, tant et tant. Je vous remercie beaucoup plus que je ne ferais pour un livre.

« J'étais malade, je doutais de mes forces et de mes buts; j'ai cru qu'il me faudrait renoncer à tout, et ma plus grande crainte, c'était la longueur d'une vie dont il ne reste qu'un poids affreux si l'on doit renoncer aux buts les plus élevés. Je suis maintenant plus sain et plus libre, et je considère, sans me torturer, les devoirs que je dois remplir. Que de fois je vous ai désirée près de moi pour vous poser telle question à laquelle

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 56.

un être moral plus élevé que moi-même, seul pourrait répondre ! Votre livre me donne des réponses à telles de ces questions précises qui me touchent. Je ne crois pas que je puisse être jamais satisfait de ma conduite, si je n'ai d'abord votre approbation. Mais il est possible que votre livre me soit un juge plus sévère que vous ne le seriez vous-même. Que doit faire un homme si, comparant sa vie à la vôtre, il veut n'être point taxé d'invirilité. Je me le demande souvent. Il doit faire tout ce que vous avez fait et rien de plus. Mais, sans doute, il ne le pourra pas, il lui manque ce guide sur l'instinct d'amour, constamment prêt à se donner. Un de ces thèmes moraux les plus élevés que j'aie découvert, grâce à vous, est l'amour maternel sans lien physique entre la mère et l'enfant. C'est l'une des plus magnifiques manifestations de la « caritas ». Accordez-moi un peu de cet amour, chère Madame et amie et voyez en moi un de ceux qui ont besoin d'être les fils d'une telle mère, ah, si grand besoin !

« Nous aurons bien des choses à nous dire à Bayreuth. Je retrouve à présent l'espoir d'y pouvoir aller, tandis que ces deux derniers mois, j'en écartais même la pensée. Que je voudrais être maintenant le plus sain de nous deux et me trouver capable de vous rendre un service. Pourquoi ne puis-je vivre auprès de vous ?

« Adieu, je suis et reste, en toute vérité, votre

Frédéric NIETZSCHE. (1)

Nous retrouvons, dans cette lettre, les mêmes sentiments, traduits par Gabriel Monod quelques années auparavant, ayant achevé la lecture des premiers volumes des « Mémoires » : « Je savais pourquoi je vous aimais, avait-il écrit à Malwida, maintenant je sais pourquoi je vous admire. » Cette réflexion spontanée, comme la lettre de Nietzsche, écrite sous le coup de l'émotion, prouve que sous les récits d'un lyrisme vibrant renfermés dans ce livre, on peut trouver la marque d'une énergie et d'une sincérité dignes d'admiration. Comment, en effet, ne pas rendre hommage à cet héroïsme qui éclate à travers les lignes, retraçant les épisodes douloureux que l'auteur a traversé. Dans le premier volume des « Mémoires », Malwida avait exposé sa jeunesse ballottée par les orages politiques, ses expériences manquées,

(1) Lettre citée par Daniel Halévy : Vie de Nietzsche, op. cit., p. 183.

expérience religieuse, expérience amoureuse. Elle avait dit son élan vers les réalisations du rêve socialiste; élan brisé par la contre-révolution de 1849. Nous avons suivi son ardeur périlleuse au point de la voir exilée quelques semaines après que la tombe s'était refermée sur la vie brève de son fiancé, Théodore Althaus. Malwida nous avait fait participer à son dépaysement des premiers jours d'exil, secourue par la seule amitié des Kinkel. A présent, dans le second volume, elle dépeint la vie anglaise telle qu'elle s'est offerte à elle, avec son puritanisme et son éclectisme hostiles à toute immixtion étrangère. Nous la voyons retrouvant une amie allemande qui l'invite dans sa propriété du pays de Galles, où elle retrouve, au contact de la nature, ses forces morales et physiques. Nous assistons à sa rencontre avec Herzen, à son installation auprès de lui comme une sœur secourable, pour s'occuper de l'éducation des enfants. Là, nous comprenons, grâce à Malwida, la vie des réfugiés si accueillante à toutes les influences et à tous les partisans révolutionnaires. L'auteur excelle à animer les physionomies groupées autour de Herzen : Worcell, Domengé, Louis Blanc, Orsini, Garibaldi, Barthélemy, Kossuth... Autant de caractères dont nous percevons les résonnances profondes. Malwida sait donner un jugement objectif sur les personnalités qui l'environnent. Contrairement à tant de mémoires féminines, elle ne ramène pas constamment à elle-même le cours des événements. Elle fait à la fois œuvre de poète et d'historien. Lors même qu'elle parle des difficultés qui l'assaillent, elle le fait sans amertume à l'égard de ceux que l'existence a mis en conflit avec elle. Aussi ses luttes nous donnent-elles une impression de grandeur et non de mesquinerie.

Son fatalisme inné laisse une grande place à la vie intérieure, et ses états d'âme, infiniment nuancés, sont autant de tableaux dont la facture fait songer, comme on l'a dit à plusieurs reprises, à Claude Lorrain. Lorsqu'elle interroge la mer ou qu'elle cherche une explication symbolique dans les phénomènes de la nature, nous ressentons profondément avec elle l'angoisse humaine devant les mystères de la destinée universelle. Elle achève ses « Mémoires » par un voyage qui l'amène à Paris, avec cette amie du Pays de Galles et le Ministre Cobden, voyage au cours duquel de nombreuses rencontres l'initient à la pensée française. Elle cotoie des esprits remarquables comme Michelet, Taine, Renan, Guizot et est reçue dans des salons parisiens. Avec quelle maîtrise Malwida met un point d'orgue à ses mémoires,

en nous laissant découvrir nous-même la plénitude splendide de l'avenir. Plénitude du cœur, par l'adoption d'Olga Herzen que son père confiait à Malwida, plénitude de l'esprit, qui met sa foi dans la philosophie de Schopenhauer, plénitude de la sensibilité qui place son idéal dans l'art wagnérien.

Malwida, dont l'ambition consistait à donner sa vie, éprouve une grande joie lorsqu'elle comprend, grâce aux lettres de ceux qui apprécient ses « Mémoires », que ce don ne fut pas inutile.

Elle répond à la lettre de Nietzsche : « Si mon livre ne m'avait procuré que la joie de lire votre lettre, je me réjouirais déjà de l'avoir écrit... Il faut que vous quittiez Bâle l'hiver prochain, il faut vous reposer sous un ciel plus clément » (1). Rien de plus facile, ajoute Malwida, votre élève, Brenner, pourra venir, vous lui donnerez des conseils et vous lui dicterez votre nouvel ouvrage. J'assumerai les responsabilités matérielles et nous réfléchirons aux problèmes de l'existence. Nietzsche, aussitôt, lui répond : « Dès aujourd'hui, chère amie, je vous annonce que je viendrai passer une année avec vous, à Fano... Je ne désire vraiment passer une année avec personne comme vous, je vous prie de le croire à la lettre. Si je vous disais exactement pourquoi, alors vous verriez en quelle haute estime je vous ai » (2).

Avant que le projet d'Italie s'accomplisse, un prochain revoir a lieu à Bayreuth. Les premières représentations de la Tétralogie se préparent. Le temps est lourd, l'atmosphère orageuse. Les premiers jours ne sont pour Nietzsche qu'une souffrance physique, presque il regretterait d'être venu, écrit-il à sa sœur Lisbeth, le 1^{er} août 1876. « Jusqu'à présent, c'est lamentable. Depuis dimanche après-midi jusqu'à lundi, dans la nuit des maux de tête terribles, aujourd'hui dépression totale, je ne peux même plus tenir la plume. Lundi j'ai assisté à la répétition qui m'a déplu au point que je suis sorti... Je suis installé, mais je passe toute la journée chez Mademoiselle de Meysenbug qui a un jardin très frais. Je prends également mes repas de midi chez elle... » (3)

Trois jours après, une légère amélioration s'est fait sentir. Il écrit à sa sœur, le 4 août :

(1) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 509.

(2) Ibidem, op. cit., p. 513.

(3) Nietzsches Briefe an Mutter und Schwester. Inzel Verlag, 1925, p. 225.

« Ma très chère sœur,

« A présent, cela va mieux, depuis trois jours, mon état est satisfaisant. Pour cela je vis chez M^{lle} de Meysenbug depuis le matin, je me repose dans son jardin, je bois du lait, me baigne dans le fleuve et mange à ma guise... » Nietzsche se laisse même distraire, il rapporte, un peu plus loin, dans cette lettre : « Ce soir le Roi arrive, il a télégraphié pour dire combien mon petit ouvrage lui a plu. Les Schuré arrivent également aujourd'hui, les Wagner, parents et enfants, t'ont réclamée... Hier nous nous sommes réunis tous à Fantaisie. Bébé Monod a bu des quantités effroyables de lait... Je dois me ménager beaucoup et refuse toute invitation, également chez les Wagner, si bien qu'ils trouvent que je me fais très rare. Brenner ne va pas mal, il me plaît beaucoup. » Dans cette lettre, il dit aussi : « Entre temps, j'ai vu et entendu tout le « Crépuscule des dieux » ; il est bon de s'y accoutumer. A présent, je suis tout à fait dans mon élément... » (1).

Nietzsche n'assiste-t-il pas, en effet, au « Crépuscule » de celui qu'il a exalté dans son dernier écrit : *Wagner à Bayreuth*, avec l'exhubérance d'une illusion mourante, qui cherche à prendre vie. Wagner sera-t-il le prophète, le réformateur annoncé dans cet écrit ? Rien de tout cela. Nietzsche désespère. Il écrit à sa sœur, le 5 août : « Ma chère sœur, cela ne va pas du tout. Maux de tête constants, quoique moins violents, dégoût. Hier je n'ai pu entendre la Walkyrie que dans un coin obscur. Impossible de tout voir. Je n'ai qu'une idée : fuir. Rester est une folie. Je redoute avec effroi chacune de ces longues soirées artistiques, et cependant je ne m'en arrache pas » (2).

Les maux de tête de Nietzsche lui rendent-ils ces longues soirées artistiques insupportables ? ou ces longues soirées artistiques rendent-elles ses maux de tête insupportables ? Il se remet assez rapidement à Klingenberg pour assister aux dernières représentations et revenir contempler avec sang-froid sa vision de l'art nouveau défigurée.

Tant d'autres, emportés par l'enthousiasme, croient avec Malwida que sur la colline sacrée de Bayreuth, un nouvel astre se lève pour le monde. Malwida note : « Le saisissement que

(1) Ibid., p. 226-227.

(2) Nietzsches Briefe an Mutter und Schwester, op. cit., p. 227.

l'on éprouve lorsque les lampes s'éteignent, et que l'orchestre invisible envoie ses accords merveilleux, comme des créations d'un royaume enchanté; quand le rideau s'ouvre et qu'au delà de l'abîme mystique (comme Lizst appelle l'espace profond qui sépare les acteurs des spectateurs) comme une vision de rêve la scène apparaît et que l'action et la musique s'emparent des sens au point que, transporté hors de la banalité journalière, on vit une idéale réalité » (1). Ce que Malwida admire surtout en Wagner, c'est le génie capable de susciter l'atmosphère mystique et idéale, susceptible de faire oublier aux foules le souci quotidien de leur vie morcelée. Elle a foi dans le pouvoir sur les masses de cet art wagnérien, puisant sa force d'expansion dans le facteur émotionnel. Elle espère qu'il sera assez puissant pour réussir là où la politique a échoué. Son opinion, longtemps professée, se fortifie : que le théâtre doit être un des plus nobles moyens de culture pour le peuple, tandis que de nos jours il est presque devenu un instrument de corruption. Ce qui est fait pour le drame musical, il faudra le faire aussi pour le drame parlé. Organiser, une ou deux fois par an, des représentations, aussi parfaites que possible, des plus beaux chefs-d'œuvres, à des prix assez réduits pour que les moins fortunés puissent y assister. Malwida ne peut abandonner le désir de faire naître dans l'âme populaire des aspirations vers l'idéal qui favoriseraient son ascension morale. Elle avait constaté les difficultés qu'il y avait à s'adresser purement à l'esprit, aussi pensait-elle mieux réussir par l'art, en s'adressant à la sensibilité.

Nietzsche ne ressent que la décadence d'un art ainsi vulgarisé. Tout lui est poison, tourment (2). Parmi les spectateurs cotoyant Nietzsche, un regard observateur se pose sur lui. Schuré remarque la voix musicale de Nietzsche, le parler lent, qui dénotent son organisation d'artiste; la démarche prudente et méditative qui est celle d'un philosophe. Rien de plus trompeur que le calme apparent de son expression. L'œil fixe dénote le travail douloureux de la pensée. C'est à la fois l'œil d'un fanatique, d'un observateur aigu et d'un visionnaire. Ce double caractère lui donne quelque chose d'inquiet, et d'inquiétant, d'autant plus qu'il semble toujours rivé sur un point unique. Dans les moments d'effusions, ce regard s'humecte d'une douceur de rêve, mais bientôt il redevient hostile. Pendant les répétitions générales et

(1) *Le Soir de ma Vie*, op. cit., p. 35.

(2) *Nietzsches B. an M. u. S.*, op. cit., p. 229.

les trois premières représentations de la Tétralogie, Nietzsche a paru triste et affaîsé (1).

C'est que Nietzsche, en tant qu'ami et disciple de Wagner, assiste à l'écroulement de toutes ses espérances, il doute de l'œuvre. N'apprendra-t-il pas bientôt à douter de l'homme ?

Le projet de passer quelques mois en Italie avec Malwida entre en voie de réalisation. A Nietzsche et Brenner se joint un autre compagnon de voyage, Paul Rée, qui vient de faire paraître des « Observations psychologiques » dans un style nerveux que Nietzsche a apprécié. Une vive amitié est née entre eux.

Malwida a pris les devants et va à la recherche d'une habitation susceptible de convenir pour l'hiver à toutes les exigences de recueillement et de liberté. Elle apprend que les Wagner séjournent encore à Naples; elle les surprend joyeusement et attend auprès d'eux l'arrivée des trois voyageurs. Le lendemain, elle écrit à Olga :

Naples, fin octobre 1876.

« ...Ils sont arrivés hier soir, par bateau. Le pauvre Nietzsche a été, naturellement, très malade, pendant deux jours à Gênes... Je suis enchantée qu'ils soient arrivés, afin de pouvoir prendre une décision. Nous sommes tombés d'accord sur Sorrente et nous nous y rendons demain, pour choisir entre deux maisons que j'ai en perspective. Ma situation est assez curieuse entre ces trois hommes, dont l'un m'est complètement étranger, mais très sympathique. Brenner a assez bonne mine » (2).

Le petit phalanstère s'installe à la villa Rubinacci. « La maison, simple et dallée de mosaïque comme les plus rustiques demeures dans ce beau pays, s'ouvre par deux terrasses, d'un côté sur le golf où repose Ischia dans l'azur changeant des flots et de l'autre sur la montagne prochaine. Un bois d'orangers la sépare de la falaise d'où un sentier abrupt mène à la mer. Des cyprès, des figuiers, des guirlandes de vignes dépassent les murailles de l'enclos. Ce sont ces ombrages légers, cadres aimables d'une vie méditative et agreste qui symbolisent pour Nietzsche l'intelligent épicurisme auquel, en mûrissant il accorde une croissante importance. Au nord, par delà la courbe

(1) Cité par D. Halévy. Fr. Nietzsches, p. 192.

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 64.

de la mer, fume le Vésuve, symbole éternel des forces mal enchaînées, dont l'éruption peut bouleverser, à tout moment, les cités humaines et toute l'œuvre de la civilisation » (1).

Les Wagner regrettent que le choix ne soit pas tombé sur une villa adjacente à l'Hôtel Victoria où ils sont descendus.

Les hôtes de la villa Rubinacci ont préféré leur indépendance, cependant ils ne manquent pas de rendre visite au maître. On évite les conversations sur Bayreuth, à cause du déficit financier qui met Wagner hors de lui. A la dernière promenade, Wagner prend Nietzsche à part. Ils marchent dans les rayons mourants du soleil; tout à coup, l'auteur de Siegfried parle « du repentir, de cette expérience et de ce sentiment chrétien et avoue à son ancien disciple toutes ses tendances vers le dogme chrétien. Nietzsche se tait et Wagner remarque tout haut : « Comme vous êtes silencieux ce soir » (2).

Que pense Nietzsche, dont le cœur s'est empli d'ombres, devant cette conversion en perspective : opportunisme... cabotinage...

Malwida remarque seulement que Nietzsche, au retour, est triste. A peine rentré, il se retire dans sa chambre. Ce besoin de solitude ne peut passer inaperçu aux membres du petit cercle, car les soirées, d'ordinaire, sont consacrées à des lectures à haute voix. On entame Voltaire : *Zadig*... Le siècle de Louis XIV, merveilleuse source de critique et de clarté. Puis on prend de Diderot « *Le Neveu de Rameau* ». Ce réalisme désabusé plaît à Rée et à Nietzsche particulièrement.

L'acuité de jugement des moralistes français est moins goûtée par Malwida que l'ampleur de la pensée grecque, vers laquelle inclinent ses préférences. On lit l'amer Thucydide. Avec quelle émotion les lecteurs croient assister, tant le récit est vivant, à la déroute de Syracuse, à l'effondrement de la puissance maritime grecque : Athènes touchée à mort, défaillant sous le poids de sa civilisation; puis on passe au grand voyageur Hérodote, dont la sagesse lui mériterait le titre de « père de la psychologie comparée ». A son tour, Platon, par *ses lois* proclame à ce petit groupe d'admirateurs, la supériorité de la pensée et leur donne la joie de voir noblement sauvegardé le prestige de la philosophie. Seuls les philosophes devraient être rois et leurs ordres

(1) Charles Andler : Nietzsche, op. cit., T. IV, p. 25.

(2) Wagner u. Nietzsche zur Zeit ihrer Freundschaft, p. 264. München, 1915, V. G. Müller.

reposer sur la raison, enseigne-t-il. Succèdent à ces lectures les explications de Nietzsche commentant les conférences qu'il a apportées de Jacob Burckardt. « Jamais cette période glorieuse entre toutes du développement de l'humanité, n'a dû être décrite de façon plus lumineuse et plus complète que par ces deux hommes. Ma prédilection, écrit Malwida, pour cette époque où l'esprit humain donna ses plus belles fleurs, s'accroît jusqu'à un véritable enthousiasme » (1). Au pessimisme grec succède la fatalité des drames espagnols. Malwida se procure Lope di Vega, Calderon; puis viennent les lectures modernes, telles que Michelet, les Mémoires de Herzen, dont l'esprit caustique gagne le suffrage des lecteurs. Les *Terres Vierges* de Tourgueniev, les Contes de Daudet retiennent l'attention, ainsi que les derniers ouvrages de Renan et le drame de Charles de Remusat *Abélard*, envoyé par Gabriel Monod, en manière de ravitaillement. Le respect de la liberté qui fait redouter à Héloïse d'entraîner Abélard dans les liens du mariage fait entrevoir à Nietzsche un bonheur qu'il souhaiterait, s'il trouvait une femme capable d'un tel amour... Mais Nietzsche oublie que l'auteur d'*Abélard* est un homme, et que, partant, sa psychologie féminine est suspecte. Parmi toutes les lectures — aussi invraisemblable que cela paraisse — celle qui émeut le plus profondément est celle du Nouveau Testament. On se recueille pour écouter les écrits évangéliques. La Passion est véritablement vécue par le petit cénacle comme un drame contemporain dans le halo de mystère se dégageant du Christ de Léonard de Vinci, que Malwida a l'heureuse inspiration de placer devant eux.

Ces lectures peuvent-elles faire songer à un petit « Port Royal » allemand, organisé par une vieille fille ? (2) Si jamais Nietzsche a pu faire songer à Pascal et Malwida à une vieille fille ! En tout cas, ce petit Port Royal prend très souvent la clef des champs. Malwida, malgré ses 60 ans, est la première à proposer des excursions, à se réjouir de longues courses à âne dans les environs. Comme elle connaît la contrée, elle est un précieux guide et si entraînant par son enthousiasme infatigable. Un jour, c'est l'île des Sirènes, dont on fait le tour. La semaine suivante, on se rend à Vito, à Casate, jusqu'au Carnaval de Naples où, protégés de masques, Malwida, Nietzsche et Rée,

(1) *Le Soir de ma Vie*, op. cit., p. 41.

(2) Nietzsche en Italie: Guy de Pourtalès. *Revue de Paris*, 15 Septembre 1929. p. 331.

s'enivrent de la gaité populaire. Nietzsche est particulièrement accessible à cette forme dionysienne qui exalte son génie créateur. Le 23 mars, c'est à Capri que l'on retrouve le trio. Malwida fait à Olga ce récit :

Capri, 23 Mars 1877.

« Ma chérie,

« ...Hier matin, nous sommes partis de Sorrente en bateau à vapeur, il y a un service quotidien, sauf par gros temps. Au départ, quand le bateau tangua un peu, Nietzsche se sentit mal et se retira dans la cabine, tandis qu'avec Rée nous restâmes assis sur le pont, à bavarder... Le bateau toucha d'abord la Grotte bleue où des canots attendent les étrangers pour leur faire visiter l'intérieur de la grotte. Nous montâmes dans un de ces canots pour visiter immédiatement. La mer était agitée et le canot, en s'engageant dans l'étroite échancrure, embarqua une grande lame qui se lançait à notre rencontre. Nous fûmes complètement trempés, situation, tu te l'imagines, peu agréable, avec cela, une foule de canots engagés à l'intérieur, de toutes parts des cris amplifiés et renvoyés par les échos. Nous sommes ressortis assez vite, de sorte que le plaisir a été gâté.

« A Capri nous trouvâmes les hôtels bondés. Un seul, nouveau, situé sur la hauteur, put nous concéder trois chambres. Après le lunch, nous bûmes de l'excellent vin de Capri et apposâmes nos signatures dans le livre des étrangers : « Donna Malwida Cosmopolita, Don Paolo Rée, Don Frédérigo uomo dell Avenire », puis nous montâmes chez l'ermite, toujours le même depuis 17 ans... La vue des deux golfes, en bas, était splendide. De jolies filles dansèrent pour nous la tarentelle. Nous redescendîmes pour le dîner, après lequel Nietzsche improvisa au piano (par bonheur il y en avait un là).

« Le temps se gâta, hélas. Pluie et orage. J'ai passé une nuit blanche, et le mal de tête m'a repris. Nietzsche est dans le même état. Ce matin, nous ne savions que faire, la mer étant trop démontée pour permettre aux bateaux à vapeur d'accoster, et il ne fallait pas songer à un petit bateau. Heureusement, le temps s'est levé vers le tard et nous sommes partis pour Anacapri, par la belle route neuve, les vieilles marches n'existant plus... En haut, nous avons passé un moment des plus agréables. Nous avons déjeuné et avons vu de beaux types de femmes. Ensuite, nous avons visité le cimetière... Puis nous nous sommes

reposés et avons décidé de passer la nuit à Capri, puisque la mer était trop mauvaise. Nous sommes allés à l'Arco Naturale, te souviens-tu de ce site ? Ces Messieurs étaient enchantés. Le pays est vraiment trop beau et cependant il n'est pas en pleine beauté, car les vignes ne sont pas encore vertes et le bleu du ciel et de la mer n'est pas encore absolument pur. Nous aurions volontiers fait le tour de l'île au clair de lune, mais le temps est un peu trop frais et la lune n'est pas complètement dévoilée. Si les fleurs que nous avons cueillies dans les champs arrivent assez fraîches à Sorrente, je te les ferai parvenir... » (1).

Le lendemain, Malwida est heureuse d'envoyer vers Paris les lumineux rayons du sud emprisonnés dans les orchidées et violettes asphodèles, les anémones, les cyclamens cueillis de sa main. Partout où Malwida peut répandre la joie et la gaieté, son cœur est à l'aise. A la villa Rubinacci, elle n'engendre certes pas la mélancolie. Un soir, c'est une surprise pour la fête de Brenner. A Noël, l'illumination impromptue d'un petit arbre. Un souper improvisé en janvier à la mémoire de Herzen. C'est, à Pâques, une entrée solennelle que fait Malwida, en déclarant au trio réuni : « Messieurs, une grande nouvelle de Bayreuth... », et, après le coup de la première émotion, « Wagner a rêvé que vous étiez pendus tous les trois. » (2). Nietzsche dont le cœur s'était serré, soupire. C'est Rée qu'on surprend en flagrant délit d'escamotage, au milieu d'une lecture qu'il juge trop ennuyeuse. Nietzsche lui-même ne manque jamais l'occasion de plaisanter en disant à Malwida qu'elle est à l'heure actuelle l'auteur le plus en vogue. Malwida, pour se venger des tendances rationalistes de Rée le qualifie de « combinaison chimique d'atomes ». Cette vie et cette famille idéale ne se dissolvent que trop tôt. Dans les derniers jours de mars, Rée et Brenner prennent le chemin de Rome. Ils envoient un télégramme à Malwida : « Rome est beau, mais sans vous pas Rome ! Les deux exilés. » (3).

Elle rentre de Naples où elle avait accompagné seule les deux voyageurs un peu en souci des prochaines soirées, privée du lecteur habituel, mais Nietzsche dit gaîment : « Eh bien, nous causerons d'autant plus ensemble ». En effet, pas une soirée qui ne présente un intérêt nouveau. Goethe et Schiller fournissent à

(1) Briefe von u. an Malwida von Meysenbug. Schuster u. Loeffler. Berlin, p. 133.

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 77.

(3) Briefe von u. an M. von Meysenbug, op. cit., p. 140.

leurs méditations les sujets les plus importants. Malgré les maux d'yeux de chacun, ils parviennent à lire Sakuntala « que Nietzsche ne connaît pas. » (1) Peut-on vraiment croire que Malwida « saisit cette occasion d'instruire et de dominer son jeune ami en lui montrant comment on doit lire cette œuvre. » (2) Cependant chacune des lettres de Malwida à sa fille adoptive célèbre l'érudition et la richesse des connaissances de Nietzsche. De Sorrente n'a-t-elle pas écrit le 16 février : « Nietzsche a réuni toutes ses forces pour pouvoir regagner notre belle atmosphère tranquille; le retour pourtant fut douloureux, et aujourd'hui il est encore brisé car le docteur a énoncé deux alternatives : ou le mal cessera subitement, ou alors un affaiblissement du cerveau surviendra, s'il ne prend les plus rigoureuses précautions, même en temps d'accalmie. La faiblesse des yeux a de nouveau empiré si bien que son avenir de psychologue paraît bien compromis, terrible conclusion en face d'une si magnifique intelligence. C'est à présent seulement que j'apprends à connaître son érudition très étendue et les forces profondes de son esprit créateur; qu'une nature aussi fine, avec une telle jeunesse, soit en face d'un tel avenir, c'est déchirant, cela m'attriste énormément, j'espérais tant qu'il trouverait ici la guérison. » (3) Sans avoir l'impression d'exercer une tutelle vis-à-vis de Nietzsche, Malwida ne peut s'attendre à découvrir dans le manuscrit qu'il lui tend un jour, « *Choses humaines trop humaines* », des pensées d'un réalisme aussi agressif à l'égard de la société et de la femme. Cette constatation est d'autant plus troublante que la plupart de ces pensées, avoue Nietzsche, lui sont venues pendant des promenades et des heures de méditation à l'ombre de la maison même où l'esprit de Malwida veillait.

Elle lit cependant le manuscrit avec un vif intérêt. Elle ne fait qu'une objection qui n'est pas sans fondement. Elle dit à Nietzsche que surtout en ce qui concerne les femmes il ne doit pas porter de jugement définitif parce qu'il n'en connaît pas un assez grand nombre. Quoi de plus mesuré, de plus sage que l'exhortation qu'elle lui adresse : « Attendez, réfléchissez. »

Le printemps ébranle de plus en plus les forces de Nietzsche qui décide de partir. Malwida voudrait insister pour repousser l'échéance du départ. Est-ce par égoïsme ? Pourtant lorsqu'il

(1) Le Soir de ma Vie, op. cit., p. 54.

(2) Ch. Andler. F. Nietzsche, op. cit., T. IV, p. 95.

(3) Briefe an Malwida, op. cit., p. 124.

était question que Nietzsche parte en même temps que ces deux amis, Malwida écrivait à Olga. « Ainsi Nietzsche désire se rendre à Castelmare quand les autres partiront, de façon à se trouver non loin de Pompéi et des Musées de Naples pour pouvoir s'y rendre souvent afin d'y faire quelques études. Je le comprends très bien, car pour lui rien ne sera plus intéressant que ces recherches. D'autant plus que, à cause de ses yeux et de sa tête, il ne peut rien y avoir de plus astreignant que le voyage d'ici jusque là-bas. Je trouve son désir si naturel que je ne puis rien lui objecter. » (1) Nietzsche s'ennuie-t-il? Le ton des lettres ne le laisserait soupçonner. Malwida écrit à Olga : « depuis hier je suis de nouveau debout et me sens pourtant encore très faible. C'était vraiment un spectacle touchant que de voir Nietzsche lui-même malade, s'asseoir près de mon lit et fatiguer ses pauvres yeux à me lire quelque chose. Nous faisons une bonne paire d'invalides et parlons aussi souvent de suicide que nous recommandons tous deux comme normalement justifiable ! Mais alors nous rions de nouveau des misères de la vie et nous regardons tout sous un jour humoristique... (2)

A cette lettre fait écho la lettre de Nietzsche à sa sœur :

Sorrente, le 25 avril 1877.

« ...Quand je me suis relevé, ce fut le tour de M^{me} de Meysenbug de prendre le lit pour trois jours à cause de ses rhumatismes. Au plus profond de notre misère, nous rions ensemble. » (3) On parle même projet de mariage. Nietzsche ajoute : « ...Au cas où une autre combinaison réussirait, celle d'un mariage convenable avec une femme de mêmes goûts, mais nécessairement fortunée. *« Bonne mais riche »*, selon l'expression de M^{me} de Meysenbug, à l'occasion de ce *« mais »* nous avons bien ri. Faut-il cependant croire que Malwida manque d'humour et que Nietzsche *« n'y tient plus, qu'il juge prudent de quitter Sorrente et Naples par la voie des mers, malgré l'immense fatigue et les souffrances du dernier mois, malgré la tempête déchaînée. »* (4). Ce brusque départ cause une angoisse évidente à Malwida qui craint une rechute.

« Ieri fu anche di nuovo una cattiva giornata per Nietzsche ed egli ha presso la risoluzione di tornare ora in Svizzera per pro-

(1) Briefe von u. an M. u. Meysenbug, op. cit., p. 136.

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 79.

(3) Nietzsche Briefe an M. u. Schwester, op. cit., p. 235.

(4) Ch. Andler: F. Nietzsche, op. cit., I. IV, p. 97.

vare i bagni che si dicono molto buoni per i nervi Deve fare naturalmente cio che credo meglio per la sua salute, perche è tristo di soffrire tanto essendo ancora così giovane. » (1)

Les lettres de Nietzsche parlent pour lui. Le 13 mai, de Lugano, en retraçant les péripéties du voyage, il écrit à Malwida : « Je pense à vous avec la plus profonde tendresse, plusieurs fois dans le cours d'une heure; vous m'avez donné une grande part d'amour maternel que je n'oublierai jamais. » Le premier juillet : « Votre bonté maternelle vous donne le triste privilège de recevoir aussi des lettres chargées de plaintes. Le 4 août : « Vous me manquez beaucoup, j'aurais tant de choses à vous dire. »

De Bâle, le 3 septembre : « Je soupire toujours à l'idée que l'Italie, hélas, affaiblit mon courage, abat mes forces. Dans quel piteux état m'avez-vous connu en mai dernier, j'en ai honte, je n'ai jamais été comme cela. En Suisse je suis plus moi-même, et comme j'établis mon éthique avant tout dans l'épanouissement du moi, non dans son étiolement, ainsi... »

De ces mauvais instants, Malwida n'a gardé aucun ressentiment et c'est en toute joie qu'elle retrouve Nietzsche à Bâle au retour du lac de Thun où elle a passé l'été avec sa fille adoptive, heureuse, elle aussi, de revoir le philosophe croisé à Bayreuth l'an passé. C'est au cours de cette visite que Nietzsche faisant allusion avec enthousiasme à Sorrente, Malwida, pour toute réponse, le désignant de l'index en souriant maternellement, lui dit : « Qui m'a quittée comme un ouragan ? » Ce sourire et ce geste se gravent profondément dans le cœur de Nietzsche.

De Bâle Malwida rentre à Rome où elle s'installe définitivement via Polveriera.

Il ne faut plus chercher les manifestations de sa pensée dans l'action, c'est-à-dire dans les événements extérieurs de sa vie, mais plutôt dans ses œuvres et dans sa correspondance. Après avoir combattu dans les rangs des libéraux, Malwida se trouve à Rome entourée de personnalités, d'opinions opposées aux siennes; seule, la valeur de ceux qui lui témoignent de l'amitié la porte à la tolérance.

C'est ainsi que liée toujours plus intimement avec Caroline de Wittgenstein, elle rencontre chez elle l'évêque Mermillod récemment expulsé de Suisse, qui malgré ses efforts pour la

(1) Malwida von Meysenbug, ein Lebensbild, op. cit., p. 126.

convertir ne perd pas sa sympathie. La tolérance de Malwida n'est nullement une faiblesse, encore moins une abdication, car elle n'omet pas de travailler par ses écrits au triomphe de la cause féministe et de donner son jugement sur les questions sociales. Tout l'hiver est consacré à l'achèvement des « *Stimmungsbilder* », testament moral pour sa fille adoptive, dans lequel une large place est faite aux idées qu'elle veut défendre. Elle a le bonheur de trouver une aide amicale et intelligente en la personne de M^{lle} Hörner, de Bâle, qui passe l'hiver auprès d'elle. Elle lui dicte les descriptions au fur à mesure qu'elles se présentent à son imagination. Elle rappelle dans ce livre, son voyage à Ostende, au temps où germait en elle l'idée de l'émancipation de la femme et de l'affranchissement du peuple. Le fait de publier ceci au printemps 1878, fait comprendre qu'elle ne renie rien de son passé. Tandis que Malwida se recueille à l'ombre du Colisée, elle laisse repasser souvent dans son cœur les joies du printemps précédent. La lumière de Sorrente éclaire sa solitude. Elle n'est pas seule à puiser dans ces souvenirs une nouvelle ardeur. Le 31 mars, jour du centenaire de la mort de Voltaire à la gloire duquel Nietzsche dédie son livre « *Humaines trop Humaines* » un exemplaire part à l'adresse de Malwida accompagné de ces lignes : « Ne reste-t-il plus rien du parfum de Sorrente, ne trouve-t-on plus que l'aspect des montagnes froides et sauvages ? à peine quelques pâles rayons du soleil d'automne ? Ce livre ne renferme qu'une partie de moi-même, la meilleure, je l'apporte en hommage à celle qui fut pour moi, tout à la fois une amie, un médecin, plus, une mère. (1)

Presque en même temps, Malwida reçoit la triste nouvelle de la mort de Brenner. Avant de s'endormir de son dernier sommeil, il avait tenu à exprimer sa reconnaissance pour les beaux jours de Rome et de Sorrente et s'était exprimé en ces termes : « Si je jette un regard sur ma courte existence, tout disparaît dans l'insignifiance, si ce ne sont les heures merveilleuses de notre vie commune. Je pensais alors que tout le reste de ma vie était beau, satisfaisant par soi-même. Maintenant, le passé soulève en moi le dégoût et la tristesse jusqu'à cette période de Rome où me fut donné tant de beauté et d'amour. Ce souvenir seul, me redonne l'espoir et le courage. » (2)

(1) Malwida von Meysenbug. Ein Lebensbild : B. Schleicher Schuster u. Loeffler, 1916, p. 127.

(2) Ibidem, p. 124.

Rée ne manifeste pas d'une façon moins touchante sa reconnaissance envers le cœur dont les chauds rayons firent de Sorrente une oasis enchanteresse. Lorsque Malwida, quittant Montmorency où elle avait vécu d'heureuses semaines avec sa fille adoptive, se rend à Bayreuth où l'attendent les Wagner, Paul Rée vient de la mer Baltique pour passer quatre ou cinq jours avec elle. Malwida, toujours aussi alerte, propose de remonter le Rhin jusqu'à Coblenz, trajet du fleuve que Rée ne connaît pas; cette excursion procure à chacun des heures très agréables. Après cette si cordiale, mais trop courte entrevue, Malwida se rend à Bayreuth où elle a le grand plaisir de trouver encore Lizst. Malwida ne peut taire à Olga son admiration pour son jeu incomparable et proprement divin. « Quelle personnalité merveilleuse et comme sa bonté, sa douceur, sa noblesse, gagnent à être connues plus intimement; quel artiste ! » (1)

Cette joie est malheureusement de courte durée, car Lizst rentre directement à Rome dans les premiers jours de septembre 1878. Il prie Malwida de venir le voir le plus souvent possible. Les enfants chez Wagner s'attachent de plus en plus à elle et le maître lui-même se montre désolé, presque fâché de son départ.

Malwida arrive à Rome assez tôt pour assister au mariage de son amie Augusta Stein avec le comte Rebecchini. Celui-ci gagne de suite la sympathie de Malwida par un geste parfaitement noble qui prouve la nature idéaliste à laquelle son amie Augusta s'est attachée. Pour être agréable à la jeune femme, il a accepté de faire un don à l'asile des enfants de Fano sa ville natale qu'elle quittera pour le suivre, plutôt que de faire des dépenses excessives pour les bijoux qu'il lui offre.

Le cercle de ses amis s'enrichit au cours de l'hiver 1878 d'une rencontre des plus intéressantes. Malwida écrit à Olga le 29 décembre : « ...Haug m'a parlé d'un Hindou de passage ici, D' Da Cunha, un homme fort savant et des plus intéressants. Je le priai de me le présenter vendredi soir. C'est ce qui est arrivé... C'est un bel homme, pur type Hindou que nous avons tant admiré à l'Exposition, Tata et moi. Un teint foncé, des yeux noirs et rêveurs, un sourire doux et mélancolique errant sur les lèvres, grand et mince, une voix mélodieuse et chaude. Il parle l'anglais comme un Anglais, fort bien le français et l'italien et naturellement tous les dialectes des Indes..... Il appartient à l'une des plus vieilles familles brahmines, mais celle-ci est catho-

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 96.

lique depuis plusieurs générations. Lui naturellement est tout à fait libre-penseur, socialiste et contre la domination anglaise : « Ora siamo un popolo conquistato, ma spero che in 10, 20 o 30 anni saremo un popolo libero, indipendente », dit-il. Il a répété la même chose au Roi qui le recevait; et comme la Reine lui demandait comment il s'y était pris pour arriver à un tel savoir, il dit : « Maesta, noi non andiamo in società dunque abbiamo il tempo per studiare. »

Il était très heureux et même étonné de voir que je connais Sakuntala, Urvasi, Ramayana, etc... Les Minghetti furent enthousiasmés et l'invitèrent immédiatement aux soirées politiques qu'ils donnent toujours le samedi. » (1)

Puis elle écrit à Augusta Stein Rebecchini en janvier 1879 : « Cet hiver a été marqué pour moi d'événements intéressants de toutes sortes, particulièrement par la connaissance que j'ai faite d'un Hindou descendant d'une vieille famille brahmique. Il m'a invitée avec insistance à aller habiter chez lui et à travailler là-bas à l'éducation des femmes d'une intelligence supérieure. » Cette question de l'éducation de la femme tient toujours tant au cœur de Malwida qu'elle ajoute : « Que ne suis-je seulement dix ans plus jeune, je partirais sur le champ. » (2) Elle a cependant alors 63 ans. Le passage de cet homme dont l'esprit avait accumulé plusieurs cultures n'est pas sans exercer une influence sur l'orientation des idées de Malwida. Il achève de l'initier à la philosophie hindoue à laquelle Schopenhauer l'avait amenée. Le panthéisme devient plus conscient en elle, désormais elle ne vise qu'à se détacher du périssable, pour s'éveiller du rêve de l'existence à la réalité éternelle. Ce monisme idéaliste élève sa pensée au-dessus du monde dont elle embrasse dès lors un plus large horizon, il fait apparaître les choses d'ici-bas avec un recul qui aplanit et unifie tout. Sa conception sociale en est modifiée : « Si le monde, pense-t-elle, est l'expression temporaire de l'esprit éternel, qu'importe les querelles d'un jour. Elles ne sont que les manifestations diverses de la poussée ininterrompue du devenir. Ce qui importe, c'est que ce rayon isolé, engagé dans la matière qui constitue l'individu, tende à remonter vers sa source. La valeur de la personne humaine ne viendra plus de son attitude envers l'ordre social, mais envers ce principe éternel dont il émane. »

(1) Im Anfang war die Liebe, p. 105.

(2) Briefe von u. an Malwida v. Meysenbug, op. cit., p. 63.

C'est ce qui peut expliquer que tout en demeurant fidèle à ses principes dans ses écrits, elle puisse donner son amitié à des hommes dont les opinions contrecarrent les siennes. La famille de Minghetti, ministre conservateur, devient à partir de 1879 un foyer où elle est toujours l'hôte bienvenue. Laura Minghetti et son mari ont rencontré pour la première fois Malwida à Bayreuth en 1876. Chez eux, Malwida fait la connaissance d'hommes éminents, Ruggiero Bonghi, dont le cœur vaut mieux que l'esprit brillant et superficiel, inconséquent en politique, mais qui crée deux asiles d'orphelins à Assise. Giovanni Morelli, artiste, à qui, sous le ministère Minghetti, est confiée la restauration des chefs-d'œuvre anciens. Que de promenades auxquelles l'érudition de cet homme communique un intérêt puissant, il organise entre autre une visite au Vatican, où Malwida et Minghetti, sous le patronnage de Morelli, peuvent pénétrer dans les appartements Borgia, si inaccessibles aux foules : ces cinq magnifiques pièces dont les peintures ont été commandées par le Pape Alexandre VI, (Borgia, père de Lucrèce et de César), à Pinturicchio.

Francesco Briochi, homme de sciences, directeur de l'Ecole Polytechnique de Milan s'entretient volontiers des sujets qui préoccupent Malwida. Sa sensibilité d'aristocrate s'attache de plus en plus au charme de ce milieu raffiné.

Attachement réciproque, car les Mémoires d'une Idéliste ont enthousiasmé Laura Minghetti et Charles Minghetti, qui lui-même homme de lettres, apprécie son talent d'écrivain. Il traduit une partie des portraits de femmes de la Renaissance italienne où Malwida s'est plu à remettre en honneur de vraies valeurs féminines. Malwida accepte avec joie de séjourner dans la propriété des Minghetti, à plusieurs reprises, avant de remonter vers le nord, pour voir sa fille adoptive. Une nouvelle, « *Le chemin de l'Abbesse* » est imprégné de la vie patriarcale que mènent ses hôtes à Mazzarette.

C'est là qu'elle reçoit les quelques lignes de Nietzsche, laconiques et troublantes :

Bâle, 14 mars 1879.

A la chère et très vénérée Malwida de Meysenbug :

Frédéric le Silencieux

« qui a beaucoup à souffrir mais qui jouit plus encore d'une paix et d'un bonheur rarement accordés aux mortels. En avant,

je marche en avant, je m'élève, que votre confiance m'accompagne. » (1)

Malwida devine à travers ces lignes une cruelle souffrance, elle écrit à Olga le 19 mars : « Je viens de recevoir après bien longtemps quelques mots de Nietzsche, avec un de ses nouveaux livres, c'est-à-dire la seconde partie du précédent, il souffre beaucoup, mais semble avoir acquis la paix du sage, du vrai philosophe, qui à chaque instant de calme, triomphe de la douleur par la pensée et lorsqu'elle est là, la subit avec résignation. Quelle grandeur digne d'admiration, si même nous ne pouvons tomber d'accord avec certains passages de ses derniers livres » (2) elle n'entend plus parler de lui, après cette lettre, ni au cours de l'été à Paris dans sa famille adoptive, ni à son retour à Rome, si bien qu'elle prie sa jeune amie Cécile Horner, habitant Bâle, d'aller prendre de ses nouvelles. Presque au même moment, elle reçoit la lettre suivante :

Le 14 janvier 1830.

« ...Bien qu'il me soit interdit d'écrire je veux que vous receviez encore une lettre, vous que je vénère et que j'aime comme une sœur aînée, ce sera probablement la dernière. L'incessant et terrible martyr de ma vie me fait appeler la fin. Certains symptômes me permettent de croire que je ne suis pas loin de la congestion cérébrale libératrice. Je crois avoir accompli ma tâche, œuvre de vie, il va sans dire, avec la précipitation d'un homme auquel le temps a été compté. Mais je sais que j'ai versé une goutte de bonne huile pour beaucoup et que j'ai fait le signe voulu pour entraîner un grand nombre, vers l'élévation d'eux-mêmes et l'harmonie... Aucune douleur n'a pu et ne doit pouvoir me contraindre à porter de faux témoignages sur la vie telle que je l'ai entrevue, reconnue et expérimentée. A qui oserais-je dire toutes ces choses, si ce n'est à vous ? Je crois, mais n'est-ce pas présomptueux de le dire, que nos caractères ont grande ressemblance. Par exemple, nous sommes vaillants tous deux et, ni la détresse, ni le mépris ne peuvent nous faire dévier de la voie que nous avons reconnue être la vraie. De même nous avons toujours senti en nous et en dehors de nous, tant de choses, dont bien peu de contemporains n'ont aperçu le rayonnement.

(1) Nietzsches ges. Briefe, op. cit., p. 512.

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 110.

Nous avons de l'espoir pour l'humanité et nous faisons de nous-mêmes une humble offrande. Avez-vous de bonnes nouvelles de Wagner ? Il y a trois ans que je n'ai pas entendu parler d'eux. Ceux-ci aussi m'ont abandonné. Je savais depuis longtemps qu'à l'instant même où Wagner se rendrait compte de l'abîme qui sépare nos aspirations, il ne me suivrait plus. On m'a dit qu'il avait écrit des choses contre moi, qu'il continue donc de le faire, la vérité doit apparaître un jour, de quelque façon que ce soit, et je pense à lui avec une fidèle reconnaissance, car je lui dois quelques-uns des coups les plus violents qui m'ont poussé vers l'indépendance spirituelle. Madame Wagner est, vous le savez, la femme la plus sympathique que j'ai rencontrée dans ma vie, mais inutile de songer à une conversion de ma part et à un rapprochement; c'est trop tard. Recevez l'amour fraternel et le respect d'un jeune vieillard qui demeure sans amertume contre la vie, bien qu'il en soit venu à désirer la fin » (1).

Après la lecture de cette lettre, Malwida garde l'impression d'une douloureuse impuissance, en face d'un tel mal si courageusement supporté. Lorsque Malwida, au printemps, se trouve à Naples, invitée par les Wagner, malgré l'animation et le bonheur qui règnent, elle pense : Sorrente était plus beau ! Elle est prise par la splendeur du spectacle, elle note le matin de Pâques : Divin matin, le Vésuve fume comme un autel, le Christ est ressuscité !... mais la croix ne quitte pas la terre.

De Naples, Malwida fait un séjour à La Selle Saint-Cloud, où l'union et l'harmonie de sa famille adoptive la reposent toujours davantage. Dans les mois d'automne qui suivent, à Paris, Malwida fait la connaissance de Renan, Taine, Sully Prudhomme, Gaston Paris, Jean Aicard, Lafenestre...

Sur le chemin du retour, les Minghetti retiennent Malwida à Mezzarette où chaque halte est pour elle un bonheur nouveau. Morelli, qui vient de publier un livre sur la méthode à observer pour l'étude de l'art, est également l'hôte des Minghetti et Malwida se réjouit de cette possibilité d'approfondir ses connaissances. Aux promenades dans les environs, se joignent des visites à Bologne et Morelli sert de guide, révélant les moindres détails sur les églises et galeries de tableaux. Dans l'hiver 1880-81, Malwida ne demeure presque pas à Rome, car en février Olga la prie de se joindre à elle pour séjourner à Cannes. Là,

(1) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 517 S...

Malwida fait la connaissance d'un esprit supérieur, le professeur Alfred Stern, ami des Kinkel, domicilié alors en Suisse. Après ce court séjour, les Minghetti réclament sa présence dans leur propriété du Settefontti, moins luxueuse que Mezzarette, mais dont chaque détail, y compris la disposition du parc, et même jusqu'à la plantation des arbres, est l'œuvre de Marco Minghetti, la vie auprès d'eux ne manque pas de ressources, car « excellent latiniste, le maître de la maison lit à haute voix, traduit les œuvres d'Horace. Une satire, particulièrement, où l'auteur se divertit, au sujet des ennuis et des tribulations de la ville, fait ressentir à ces campagnards d'une heure les joies de la terre » (1).

Aux premiers jours de l'été, Malwida quitte Settefontti, pour se rendre à Pieve di Cadore, pays natal du Titien, dont elle cherche à reconstituer l'existence. « Lorsqu'elle arrive dans la vallée étroite de la Piave, à l'endroit où la route commence à monter, l'odeur des pins l'enveloppe, de ces bois qui sont jugés si salutaires qu'on y vient beaucoup pour y chercher la santé. La Reine d'Italie est dans la région depuis deux jours et elle pense séjourner quelques semaines plus bas, dans la vallée, où la senteur des bois est plus forte encore. Malwida passe sous tous les arcs de triomphe préparés à l'intention de la reine, simples branches de pins agrémentées de marguerites en papier blanc, et elle est témoin de la joie sincère éprouvée par ces braves montagnards à la première visite de cette princesse qui les a tellement aimés » (2).

De là, Malwida descend vers Vicence, mais s'arrête à Castel-franco où naquit le rival du Titien : Giorgone. Elle admire dans la cathédrale, la seule œuvre qu'on puisse lui attribuer sans contestation. De Vicence, Malwida fait un pèlerinage à Ravenne où elle évoque, d'une façon très émouvante, dans ses lettres à Olga, la mort de Dante.

De retour à Rome, elle a bientôt l'agréable surprise de voir arriver Paul Rée. Elle fait, au même moment, la connaissance d'une jeune russe dont elle parle à Cécile Hörner : « La jeune fille de Saint-Pétersbourg, en question, n'est pas M^{lle} Jacobsen, c'est une juive, un peu plus âgée, très cultivée, agréable et serviable. Elle peut avoir 20 ans et possède une intelligence si supérieure qu'elle confondrait beaucoup d'hommes. Toutes deux

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 126.

(2) Le Soir de ma Vie, op. cit., p. 180.

viennent maintenant trois fois par semaine, avec le D^r Rée, pour lire ou pour écouter les conférences de ce dernier, sur la philosophie et les discuter ensuite chaudement » (1).

Les idées de Rée ne sont pas seulement suspectes à Malwida, mais encore aux sœurs de Malwida. Laura von Médem écrit à ce sujet, à M^{me} Hörner : « Après le diner, nous lisons un peu à haute voix jusqu'à 8 heures, à Malwida, heure à laquelle le docteur Rée, qui est notre hôte tous les dimanches, arrive. Ce jeune docteur en philosophie est un homme qui gagne très vite les cœurs par ses mille attentions et sa sympathie. J'avoue que sa philosophie, qu'il expose à fond trois fois par semaine chez Malli, en présence des dames Jakobsen, de M^{me} Salomé, ne m'attire pas du tout. (Rome, 23 avril 1882) » (2). Chacun est d'accord sur le charme de Rée, on l'est aussi sur l'intelligence de Lou Salomé. Malwida souhaiterait la présence de Nietzsche dont elle prête les œuvres à la jeune Lou, qui ne manque pas de s'enthousiasmer pour le philosophe.

Malwida songe-t-elle à une union, « comme beaucoup de vieilles filles qui ont pleuré toute leur vie un fiancé? » (3) et « comme celles qui, jusqu'à 80 ans, pleurent des fiançailles brisées avec une forte propension à faire des mariages? » (4) C'est là une hypothèse non justifiable, car Malwida ne fait allusion à ses fiançailles ni dans ses conversations, ni dans ses écrits. Le seul mot qu'elle ait accordé à la mémoire de Théodore date du 22 décembre 1852 adressé à sa mère, qui lui avait parlé de Théodore : « Si fort qu'ait été mon amour, la preuve que je n'étais pas si fanatique est cette différence que j'ai toujours parfaitement notée entre nous; ce que je considérais chez lui comme faiblesse, il qualifiait cela en moi d'exaltation. Il était une nature passive et moi une nature active. Voilà ce qui nous distinguait. » sont-ce là les paroles d'une amante éplorée pour la vie ? Si l'on peut parfois reprocher à Malwida de tenter des rapprochements entre les destinées, il est un fait à sa décharge : à moins d'une éducation paradoxalement libre, les jeunes filles

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Handmann, née Cécile Hörner.

(2) Lettre inédite communiquée par M^{me} Handmann-Hörner.

(3) Nietzsche en Italie. G. de Pourtalès. Revue de Paris, 1^{er} octobre 1929.

(4) Ch. Andler : F. Nietzsche, op. cit., p. 283, T. IV.

(5) Deutsche Revue, op. cit., mars 1905.

de bonne famille rencontrent difficilement des partenaires de leur choix et ce n'est que sous les auspices de parentes à cheveux blancs, qu'elles voient les jeunes gens qui leur sont dévolus. Autres temps, autres mœurs. Quoique Malwida n'ait aucun regret de sa vie solitaire, elle est sans amertume contre le sexe fort dont elle ne mésestime pas l'appui et quoi de plus naturel que de songer à présenter à Nietzsche « la plus grande intelligence féminine ».

Nietzsche, d'ailleurs, s'est exposé lui-même à la méprise d'une présentation, par ses aveux fréquents de préoccupation matrimoniale, et même par des demandes directes à sa sœur et à des amis, de chercher la compagne de ses rêves. A Malwida, il avait déjà écrit le 3 septembre 1877 : « Avez-vous trouvé la petite fée qui me délivrera du pilier auquel je suis enchaîné » (1). Nietzsche, Andromède masculin, que pourrait délivrer un Persée féminin, inversion inconsciente, sans doute, mais plus révélatrice que l'auteur ne le pense. » (2).

La liberté de M^{lle} Lou permet à Nietzsche de la connaître dans une certaine intimité amicale, au cours de voyages et de séjours en Italie et en Allemagne, avec ou sans Rée. Après quelques mois, Nietzsche croit avoir trouvé le bonheur qu'il exprime dans un projet de lettre à Malwida : « Ma vie possède maintenant un but plus élevé, et je ne fais plus rien qui ne puisse m'en rapprocher. Personne ne peut le deviner, et moi-même n'ose pas encore le trahir. Je dois pourtant vous avouer que cela demande une mentalité plutôt héroïque, surtout sans la moindre relation religieuse. Si vous découvriez quelqu'un ayant cette mentalité, faites-moi signe, comme vous l'avez fait avec cette jeune Russe. Elle m'est liée par une forte amitié (aussi forte qu'on puisse l'avoir sur cette terre). Je n'ai pas fait de plus belle conquête depuis longtemps. Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir si efficacement aidé. Cette année qui, dans les principaux traits de ma vie, indique une nouvelle crise (époque serait le mot juste, une sorte d'état intermédiaire entre deux crises, l'une passée, l'autre à venir) m'a été très embellie par l'éclat de la joie de cette jeune âme vraiment héroïque. Je souhaite trouver en elle une élève, et, si ma vie venait à être abrégée, une héritière et continuatrice » (3).

(1) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 570.

(2) Nietzsche und die Frauen : H. W. Brann. F. Meiner Verlag. Leipzig, p. 39.

(3) Ibidem, p. 148.

Nietzsche écrit ces lignes au moment où il essaie d'éclairer sa sœur Lisbeth et Lou sur la manière dont il faut comprendre Parsifal, qu'elles se disposent à aller entendre à Bayreuth. Malwida est arrivée bien avant elles pour assister aux premières répétitions. « L'idée fondamentale qui domine à ce moment la pensée de Wagner est celle de la régénération. Le monde, il le reconnaît, est foncièrement mauvais, comme l'enseignait Schopenhauer. La souffrance est la loi universelle. L'humanité, en proie au désir égoïste, est radicalement pervertie et s'enfonce chaque jour davantage dans la décadence. Mais une rédemption est possible. Pour Schopenhauer, il n'était point de remède à nos maux ailleurs que dans la mort, dans la négation radicale du vouloir-vivre, dans l'abdication totale de la volonté, dans la grande paix du nirvâna. Pour Wagner, au contraire, nous sommes capables, dès cette vie, d'atteindre le salut. Celui qui s'élève à la conscience claire de la souffrance et de la corruption universelles, qui apprend à voir dans la volonté égoïste, dans le désir impur, la source unique de nos maux, qui aspire de toutes les forces de son être à s'évader du péché et de la misère, celui-là peut, non point par l'abdication définitive du vouloir-vivre, mais au contraire par un effort suprême et désespéré de la volonté consciente, tuer en lui l'égoïsme et s'élever à la sainteté. La volonté n'est pas mauvaise en elle-même : elle est pervertie, corrompue, déviée. Si, par une conversion radicale de la volonté nous parvenons au renoncement définitif et complet, si nous étouffons en nous le désir égoïste, alors une vie nouvelle devient possible pour nous dès cette terre, une vie dans la sainteté et la pureté. Tristan ne trouvait l'apaisement que dans la mort libératrice ; avec le désir amoureux, la vie même s'éteignait en lui. Chez Parsifal, la victoire sur le désir est le prélude d'une existence glorieuse et sainte. Sachons nous élever, par la conversion, jusqu'à la résignation totale et la terre deviendra un royaume du Graal » (1).

A la répétition générale, « où peu d'initiés sont admis, Malwida est à côté de Liast ; il tient la partition en mains, lorsque, tout à coup dans l'extase, il lui saisit le bras et tout bouleversé s'écrie : « C'est à n'en pas croire ses oreilles ! » L'ainée de ses petites filles, la passionnée Daniela de Bülow, assise de l'autre côté de Malwida, lui dit, après la scène de la communion au temple du Graal et au moment du baiser fraternel : « Je vou-

(1) Wagner : Henri Lichtenberger, éd. Alean 1925, p. 208.

drais avoir un ennemi mortel pour lui pardonner en ce moment » (1).

Escomptant, sans doute, cette atmosphère réconciliatrice, Malwida risque un mot en faveur de Nietzsche. M^{lle} Lisbeth Nietzsche et M^{lle} Salomé sont là, mais l'absence de Nietzsche est sensible à Wagner qui, pour toute réponse, s'en va en claquant la porte. M^{lle} Lou n'a donc pas grand temps d'émettre des pensées désobligeantes à l'égard de l'absent. Il est douteux que Malwida rencontre de nombreuses fois ces deux femmes, puisqu'elle habite, ainsi que Stein, chez Joukowski dont l'habitation est adjacente à la maison des Wagner. Elle y passe une grande partie de ses journées, jouissant de l'accueil le plus cordial qui lui a été réservé. N'avait-elle pas trouvé à Munich un télégramme ainsi conçu : « Vous attendons avec joie et impatience. — Joukowski - Stein. » (2).

Entre tous les dons, Malwida possède celui de rendre sa présence agréable... Wagner est heureux de l'associer à cette fête de famille qu'est le mariage de Blandine de Bülow, rehaussé par l'éclat grandiose des représentations. Malwida raconte à Olga, le 27 août, que Lizst a été désigné pour lui donner le bras, que le toast de Wagner fut émouvant et ajoute : « Lorsqu'après le repas nous primes le chemin du théâtre, des drapeaux et des lumignons s'entassaient aux bords de la route, la loge du théâtre n'était qu'un parterre de fleurs. Pendant l'entr'acte, on alluma un feu d'artifice et le retour fut éclairé par la lueur des feux de Bengale » (3).

Ces fêtes rappellent à Malwida qu'il y a une dizaine d'années elle assista également à la consécration d'un foyer plein d'espoirs. Elle arrive encore sous cette impression toute heureuse auprès de sa fille adoptive, dont les enfants l'entourent et rivalisent d'attentions.

Malwida ne se doute pas que des difficultés naissent de la rencontre qu'elle a favorisée à Rome. Lou Salomé aurait peut-être suivi Nietzsche mais non le surhomme annoncé par Zarathoustra. On surprend le prélude des oscillations et des mésententes dans les lettres de Nietzsche à Peter Gast.

(1) *Le Soir de ma Vie*, op. cit., p. 166.

(2) *Im Anfang war die Liebe*, p. 142.

(3) *Im Anfang war die Liebe*, op. cit., p. 147.

Le 4 août 1882.

« Cher ami,

« Un jour un oiseau est passé au-dessus de ma tête; et moi, superstitieux comme tous les hommes solitaires, qui arrivent à un tournant de leur route, j'ai cru avoir vu un aigle.

« Chacun s'efforce de m'aviser que j'ai fait erreur... Qui est le plus heureux, moi, qui me suis trompé, selon les dires, et qui tout un été ait vécu, dans les sphères supérieures de l'espérance, grâce à l'augure de cet oiseau, ou bien ceux qui « ne s'y trompent pas », etc..., amen... » (1).

Après quinze jours de la présence de Lou Salomé, Nietzsche récrit à ce même ami :

« Lou reste encore une semaine auprès de moi, elle est la plus intelligente de toutes les femmes. Tous les quinze jours, nous avons une petite représentation tragique. Tout ce que je viens de t'écrire à son sujet est non-sens et peut-être aussi ce que je t'écris en ce moment. » (2). Viennent les froissements et la rupture.

La séparation est d'autant plus cruelle que Nietzsche est violent, bien qu'il regrette après, ces accès d'humeur. Garde-t-il quelque rancune à Malwida d'avoir été mêlée à l'origine de cette mésaventure? cela est peu probable car l'année suivante Malwida réitère l'invitation à peu près dans les mêmes circonstances, sa jeune amie de Bâle Cécile Hörner pensant écrire sous la dictée de Nietzsche, et celui-ci répond à son offre en termes très reconnaissants :

Sainte-Marguerite, 1^{er} février 1883.

« La bonté de votre proposition me touche profondément, elle contient tant de considérations au sujet de ce qui me manque le plus. Combien sont rares ceux qui me témoignent une bonté si attentive ; concluons que je viendrai vers le milieu de février.

« En ce qui concerne le climat de Rome, je suis très soucieux. Le mécanisme mystérieux de ma tête ne cesse son tourment. La dernière fois, j'ai eu là-bas le même siroco qui m'a chassé de Messine. Je le retrouvai encore à Orta, puis à Lucerne. Enfin il m'a poursuivi dans la personne de M^{lle} Salomé jusqu'en Allemagne où il m'a torturé. » (3)

(1) Nietzsches Briefe an P. Gast, Insel Verlag, Leipzig, p. 93.

(2) Ibidem, p. 95.

(3) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 600 S...

La bonté de Malwida dont parle Nietzsche rayonne à tel point dans le cœur de ceux qu'elle approche, qu'à son insu elle influence leurs inspirations. Lorsque Wagner meurt subitement à Venise, le 14 février 1884, Nietzsche qui depuis plus de six ans n'a donné aucune nouvelle à Cosima Wagner, s'empresse de lui dire sa sympathie et fait comprendre qu'il n'a rien oublié des choses du passé. Il sent que ce bon mouvement sera apprécié par Malwida, à qui il écrit : « Vous m'en approuverez, j'en suis sûr. » (1)

Malwida est bouleversée, elle tient au courant sa fille Olga, d'abord du télégramme de Joukowski, « Wagner s'est éteint hier à 4 heures ». Puis elle lui parle de l'enterrement et de l'émotion des assistants en voyant le grand chien de Wagner allant et venant à chacun des enfants en leur léchant les mains.

A peine quelques semaines se sont-elles écoulées, que Malwida est invitée à aller entendre au théâtre les soirées réservées à Wagner en l'honneur du mariage du duc de Gênes et d'Isabelle de Bavière. Elle est très émue à ce propos et écrit à M^{me} Stein-Rebecchini : « Réentendre chaque son de cette musique, malgré la peine immense que cela renouvelle en moi et bien qu'imparfaitement rendue, m'a fait du bien dans ce désert de Rome.

« Un cénacle d'artistes vient de se former qui porte également l'empreinte de l'idéalité. Lenbach est tout à fait installé ici, il a loué le premier étage du palais Borghèse. Il a aménagé son atelier et orné de ses peintures les murs princiers. Toute l'aristocratie afflue chez lui pour faire fixer ses traits par son pinceau. Lui est enchanté d'avoir de si beaux modèles. C'est un peu de l'existence de la Renaissance qu'il s'est créé. » (2)

Rome pour Malwida n'est pas si désert ! car le cercle des Minghetti, très animé, ne manque jamais l'occasion de l'entraîner à des soirées musicales ou à des réceptions privées. Un jour c'est toute l'ambassade qui arrive chez Minghetti en uniforme d'un rouge si flamboyant que la maîtresse de maison s'écrie : « Oh ! mon pauvre salon ! » Un autre soir, c'est Marie Minghetti nouvellement mariée avec le comte Dönhoff qui joue une partie des Nibelungen, des Maîtres Chanteurs et de Tristan, applaudie par Morelli et le jeune prince Taxis. Tantôt c'est Lenbach qui, à côté du piano, en quelques instants, saisit sur la toile l'expression de Marie von Dönhoff. Il raconte sa vie,

(1) Citée par D. Halévy, F. Nietzsche, op. cit., p. 266 (lettre in. comm. par R. Rolland.)

(2) Lettre inédite.

son enfance et sa jeunesse pauvre et chacun s'émerveille à la pensée « qu'un fils de paysan qui, jusqu'à dix ans n'a rien appris qu'un peu de lecture et d'écriture, qui a couru sans contrainte et sans règles à travers monts et vaux, souvent brutalisé par son père, recevant parfois un florin pour quelques dessins puisse posséder actuellement une telle richesse. » Il confie à Malwida « que s'il voulait il pourrait toucher un demi-million par an, sans compter la quantité de portraits qu'il donne aux princesses et à la Duse. » (1)

C'est au milieu de cette ambiance que Nietzsche arrive au mois de mai avec sa sœur pour revoir Malwida. Il faut bien peu de temps pour que le solitaire qu'il est devenu se sente oppressé et entravé dans son activité de penser. Il traduira son impression quelques mois après à Malwida par cette lettre : « Ce fut une ânerie de ma part de retourner parmi les hommes, j'aurais dû savoir d'avance ce qui m'arriverait. » (2)

Il n'était pas encore assez convaincu qu'un malade dont l'équilibre moral demande un rétablissement continu doit vivre seul. S'il est courageux et clairvoyant, sa présence comme une lumière trop crue, souligne, à son insu, les moindres faiblesses de son entourage, et à la longue elle ne peut devenir qu'insupportable. S'il est déprimé, dominé par le mal, s'il s'avoue vaincu, son état sera une cause de décomposition morale pour tous ceux qui l'approchent. Nietzsche poursuit sa lettre en disant :

« Le principal, c'est que j'ai sur le cœur des choses cent fois plus lourdes à porter que la bêtise humaine. Il se peut que pour tous les hommes à venir, je sois une fatalité, la fatalité tout court, et il est bien possible qu'un jour je devienne muet par amour des hommes. » Ce moment n'est pas encore arrivé car Zarathustra dans la tempête s'exprime pour la troisième fois : C'est un paysage intérieur que renferment les anciennes et les nouvelles tables des valeurs.

L'activité de Malwida ne lasse pas seulement Nietzsche, mais aussi parfois ses propres sœurs. Le 6 mai 1884, Laura écrit à Cécile Hörner : « Malwida vient de nouveau prendre régulièrement un repas chez nous, et passe souvent la soirée à nous raconter mille choses puisées dans la vie des trop nombreuses relations qui l'entourent. Elle est constamment chez les Dönhoff

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 160.

(2) Citée par Ch. Andler : F. Nietzsche, op. cit., T. IV, p. 350.

et elle entend presque chaque jour Rübinstein jouer chez eux en plus des trois concerts qu'il a donnés. N'étant pas une Wagnérienne enragée, je ne peux pas porter de jugement sur lui car il est, me semble-t-il, une créature de Wagner. En Allemagne, on ne fait pas grand cas de son talent. (1)

Malgré cette activité fébrile, Nietzsche ne continue pas moins de reconnaître une certaine parenté d'âme entre lui et Malwida. Regrettant de ne pouvoir acquiescer à une demande qu'elle lui adresse, il lui écrit en mai 1884: « Je suis désolé de devoir vous dire non, à vous, très vénérée amie, car, en fin de compte, nous sommes bien faits tous deux pour dire oui, n'est-il pas vrai? Avec mes sentiments très reconnaissants, toujours votre

« NIETZSCHE. »

C'est d'ailleurs pour retrouver cette force affirmative, cet optimisme vainqueur que Nietzsche souhaite bien souvent la présence de Malwida. En septembre de cette année 1884, il lui écrit de Sils Maria :

« Chère vénérée amie,

« Venons de suite au fait : Quelle tristesse de constater que deux êtres qui s'aiment aussi profondément ne peuvent parvenir à vivre ensemble. Les raisons de climat qui m'éloignent, me forcent à passer l'hiver dans le midi et non à Rome. Réfléchissez donc aux qualités vivifiantes et tonifiantes de l'air de Nice, et voyez s'il ne vous ferait pas aussi du bien, à vous comme à moi... Pour ma part, j'appelle votre présence comme je souhaite un ciel pur, étant donné (ceci pour vous exposer clairement ma pensée), que vous avez contribué à la naissance de mon fils Zarathustra. Quelle richesse seraient pour nous les soirées en commun pendant lesquelles ne pouvant ni lire ni écrire, nous pourrions nous dire tant de choses... » (1)

Si le climat de Rome avait favorisé cette vie en commun, il est probable que l'optimisme psychologique jamais en défaut de Malwida aurait causé de l'impatience à Nietzsche à en juger par les lettres qu'il écrit à sa sœur en mars 1885... « Il me semble qu'un être possédant la meilleure volonté, peut causer d'innombrables malheurs s'il a l'audace de s'aventurer à vouloir être utile à ceux dont la pensée et la volonté dépassent sa compré-

(1) Lettre inédite.

(2) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 613 S...

hension. Vois par exemple la bonne Malwida qui toute sa vie n'a suscité que des désastres à cause de ce genre de présomption. » (1) Boutade qui passe comme le mistral et qu'il regrette quelques jours après, tout en maintenant la critique suivante : « Que Malwida m'ait recommandé une créature comme Lou pour disciple est une bévue inqualifiable et impardonnable... Je te remercie de m'avoir renvoyé ma lettre désagréable à l'endroit de Mawida. J'ai également prié celle-ci de me renvoyer les lettres dans lesquelles je t'ai maltraitée. Je ne voudrais pas que la postérité me trouve injuste envers les deux seuls êtres qui ne cessent de chercher le moyen de m'être utiles et qui, en toute occurrence, n'ont jamais voulu que mon bien. » (2)

Malgré sa vie mouvementée, Malwida parvient à consacrer toujours ses matinées au travail, et au printemps 1885, le roman de Phèdre en trois volumes est édité. Gabriel Monod qui a aidé Malwida à se documenter sur la Révolution française, cadre où se déroule l'action, la félicite d'avoir donné à son récit une telle vivacité.

De Bülow, attaché à l'ambassade d'Allemagne, ami de Minghetti, lui écrit au mois de mai 1885 : « Votre œuvre m'accompagnera jusqu'à la fin de ma vie pour me montrer ce que l'on doit être et votre image demeurera sous mes yeux pour me rappeler ce que l'on peut être. »

Aux natures spontanées comme celle de Malwida, le sort réserve des déceptions cruelles, mais aussi des joies imprévues. Vers la fin de mai, une lettre parvient portant une écriture étrangère où Malwida lit : « Je n'aime pas lire des romans et les romans allemands en particulier me tombent rarement sous la main. Cependant, me trouvant à Vienne depuis trois semaines, mon libraire m'engagea à lire les trois volumes de Phèdre. Il pensait, me connaissant depuis longtemps, que j'y rencontrerais un grand nombre des idées sur lesquelles depuis des années il m'avait entendu pérorer. En mer, voguant de Trieste à Corfou, j'ai véritablement bu ce livre d'un trait. Pour résoudre tous les problèmes de la vie, vous prenez toujours pour base l'idéal le plus noble, plus vrai que le réalisme présomptueux d'aujourd'hui car la matière ne montre que la surface des choses, tandis que nous sentons agir en chacun de nous des forces insaisissables. J'envoie vos trois volumes au comte Rudolf Hoyos, un de mes

(1) Nietzsches Briefe an Mutter u. Schwester, op. cit., p. 374, S...

amis qui, comme moi est un ami des hommes, afin qu'il les lise avec les annotations que j'y ai faites et qu'il les passe ensuite à une de nos amies.

« Votre livre est véritablement admirable et la personnalité qui s'en dégage est remarquable. » (1)

Cette lettre vient de Corfou et est écrite par Alexandre Warsberg, consul d'Autriche. De l'échange de correspondance naît une amitié qui s'épanouit comme une fleur d'automne dans la vie de Malwida, d'autant plus précieuse par son éclosion rapide qu'elle est plus tard venue et qu'il faut se hâter de la cueillir avant les premiers gels.

A son tour, le peintre Ruhl envoie de Cassel ses félicitations à Malwida qui a renoué avec lui, depuis 1879, une correspondance assidue. Malwida vient animer la solitude du conteur charmant dont l'imagination avait embelli sa jeunesse. Elle lui parle de Lenbach qu'ils estiment tous deux et elle lui présente successivement tous ses amis. Bientôt il professe une véritable admiration pour Caroline de Wittgenstein. En décembre il lui écrit, après que Malwida lui fait parvenir, par surprise, une peinture de la part de Caroline de Wittgenstein, à laquelle elle joint son portrait fait par Lenbach. De Cassel, Ruhl le 23 décembre 1885 répond : « Mon Dieu, chère amie, que vos pouvoirs sont étendus, vous pourrez plus heureusement que moi décrire ma surprise à la comtesse de Wittgenstein. Je ne parle pas de reconnaissance, c'est un des traits essentiels de mon caractère...

« C'est une faveur du destin que d'avoir fait connaissance dans sa vie de tant d'hommes de valeur et je vous en félicite. Il ne faut pas oublier que vous l'avez bien mérité... J'aurais volontiers dit comme Socrate, à l'image que vous m'avez envoyée : Parle que je te vois. Il vous appartient de la posséder, pour moi je ne tiens que la forme extérieure et changeante. On souhaiterait d'être un Lenbach pour peindre la vie intérieure, cela donnerait déjà prise à une reconnaissance future... Je prends part à tout ce qui vous touche et par conséquent aux souffrances de M. Minghetti auquel je souhaite un prochain rétablissement. » (2) La maladie de cet ami incomparable assombrit en effet la fin de cette année 1885. Heureusement Minghetti assiste encore au bonheur de sa belle-fille pour le divorce de laquelle il a employé toute sa perspicacité afin qu'elle puisse édifier une

(1) *Le Soir de ma Vie*, op. cit., p. 243.

(2) *Märchenfrau u. Malerdichter*, op. cit., p. 208, S...

vie nouvelle avec Bernard de Bülow. Malwida qui prend part à cet évènement comme un membre de la famille ne doute pas du bonheur de la jeune fiancée à qui elle écrit : « Vous me dites que vous aimez votre mari passionnément tout en sachant qu'il n'est pas particulièrement bien doué. Je crois que vous le jugez mal. J'ai vu des Français, l'année dernière, chez Olga, ma fille adoptive, dont le mari l'historien Gabriel Monod, est professeur à l'Ecole Normale et directeur à l'Ecole des Hautes Etudes, qui m'ont parlé avec grande estime de Bülow et m'ont dit que Gambetta lui avait prédit un bel avenir. » (1) Peu après avoir assisté à ce bonheur, Minghetti est emporté par son mal en décembre.

Quelle hécatombe auprès de Malwida depuis quelques mois. Tout d'abord son frère Otto mort subitement au printemps. Elle est d'autant plus peinée qu'elle espérait le revoir, après avoir renoué avec lui, depuis 1877, une correspondance affectueuse. Puis c'est Lizst qui meurt à Bayreuth au milieu des fêtes.

A présent, c'est sa sœur Laura qui est entre la vie et la mort. Après quelques semaines, Malwida apprend la triste nouvelle que sa sœur a succombé. Quelques jours après, le 13 mars, Caroline de Wittgenstein meurt à son tour. Devant de tels vides on se dénombre et l'on voudrait resserrer les rangs. Malwida sait Nietzsche seul et souffrant, sa sœur qui a épousé le D^r Foerster est partie au Paraguay. Malwida propose au philosophe d'abandonner pour quelques semaines sa solitude et de songer à un séjour qui les réunirait. Nietzsche lui répond de suite :

1^{er} Avril 1887.

« Chère amie,

« J'ai dû m'imposer un dur moment de réflexion pour ne pas partir immédiatement pour Rome auprès de vous et suivre ainsi le désir de mon cœur, malheureusement ma stupide santé s'oppose obstinément à mes vœux : et cela si souvent dans ma vie...

Les années passent et l'on n'entend plus un mot qui vous aille au cœur. Fiat, quelle joie j'aurais à écouter de nouveau ma fidèle et vénérée amie Malwida. » A peine cinq semaines se passent que Nietzsche est repris du désir de faire un séjour auprès de cette paisible amie. Il lui écrit le 12 mai. « Chère amie, comme c'est curieux ce que vous m'exprimez avec tant de

(1) Mémoires du Chancelier prince de Bülow, éd. Plon, 1931. T. IV, p. 405.

bonté concernant l'éventualité d'un revoir ! j'ai souvent pensé ces derniers temps et me suis demandé s'il ne serait pas infiniment profitable et réconfortant pour nous deux de fondre nos solitudes à nouveau dans une cordiale intimité. Un nouvel hiver auprès de vous, soignés tous deux par Trina, serait une perspective des plus attirantes pour laquelle je ne saurais vous remercier assez. Le mieux serait encore une fois Sorrente ou Capri où je vous ferais de nouveau de la musique, mais un peu meilleure cette fois. Ce sera Amalfi ou Castellamare. En dernier ressort peut-être Rome. Bien que ma défiance à l'égard du climat romain et particulièrement des grandes villes, repose malheureusement sur l'expérience qui n'est pas facile à rejeter. La solitude en face de la nature a été jusqu'à présent mon délassement. Le meilleur remède à mes yeux... J'ai une sorte de nostalgie et de superstition à l'égard d'un séjour possible dans le sud, ne serait-ce qu'une courte halte, comme si même dans les plus courtes haltes j'avais respiré plus profondément là-bas que n'importe où ailleurs dans la vie, par exemple vous souvenez-vous de la toute première course à Naples que nous fîmes pour aller ensemble à Pausilippe.

« Tout bien considéré, vous êtes la seule créature qui fasse survivre en moi le désir d'une réunion, en toute autre occurrence je me sens condamné à ma solitude et à ma forteresse. Il n'y a plus d'hésitation possible, la vie ne consiste plus pour moi que dans le devoir dur et exceptionnel de me retirer de la compagnie des hommes et de ne plus m'attacher à personne... Ah ! si seulement aller vous retrouver à Versailles était possible, car j'estime le petit cercle d'homme que j'ai trouvé là-bas, (déclaration étrange pour un allemand), je me sens aujourd'hui plus apparenté en Europe aux intellectuels français et russes et tout à fait étranger au milieu de mes compatriotes cultivés qui jugent tout d'après leur principe « L'Allemagne au-dessus de tout » mais je suis contraint d'aller chercher l'air de l'Engadine. Le printemps m'éprouve effroyablement. Je ne puis exprimer vers quel abîme de découragement son influence me pousse. » (1)

Si Malwida ne peut espérer à Versailles la présence de Nietzsche, elle reçoit par contre une grande nouvelle : Warsberg atteint d'une bronchite persistante va arriver à Rome pour suivre un traitement pendant l'hiver. La perspective de faire la connaissance de ce lointain ami adoucit pour Malwida le

(1) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 625, S...

départ de Versailles. Chaque année, la séparation devient plus cruelle car les enfants qui grandissent sont de plus en plus attachants et affectueux à son égard.

Peu après son retour à la Via Polveriera, celui dont la correspondance avait fait entrer dans sa vie une nouvelle intimité, est attendu à Rome. Malwida ne pouvait avoir aucune appréhension car elle avait déjà par lettre acquis une connaissance approfondie de son caractère. Dès la seconde missive elle avait espéré trouver en Warsberg un ami au jugement éclairé et non pas un flatteur obséquieux. Il lui avait écrit entre autre : « J'en suis déjà au milieu du roman d'une idéaliste, en vérité j'en ai même dépassé de beaucoup la moitié, puisque j'ai achevé cette nuit la lecture du second volume. J'ai volontairement écrit « roman » au lieu de « mémoires » : je l'ai lu sous cette impression et avec un intérêt si vif que, malgré mes autres occupations, je n'ai pu m'en détacher pendant des heures entières. Cela tient-il à l'intérêt même du livre ou à la façon dont il est écrit. Peut-être aux deux et peut-être aussi à la façon dont la vie qu'il raconte fut vécue; peut-être enfin parce que toutes les pensées qu'il renferme semblent être des pensées de circonstances, au sens où l'entend Goethe. On y a toujours l'impression qu'une chose n'y est dite que parce qu'elle est le résultat d'une expérience personnelle du moment et qu'elle est née, sans longue recherche ni réflexion, à la façon des fleurs des champs et non pas comme des fleurs de serres. Ceci est du reste une des supériorités de la femme que, lorsqu'elle est intelligente et qu'elle écrit, tout en elle paraît original, spontané et caractéristique. Vous n'êtes pas pour cela un philosophe : votre politique ne pourrait pas non plus régir un Etat. Nous nous rencontrons plutôt sur le terrain social. Ce que vous remarquez, je le vois, je le regrette et je le blâme aussi. La différence entre nous réside dans le remède; je l'envisage en ce qui concerne l'humanité peut-être de façon plus cynique que personne. Toutes les erreurs en cette matière viennent de ce que l'homme ou bien plutôt l'humanité s'attribue en toute chose une valeur exagérée. C'est tout juste si dans l'organisme universel nous sommes beaucoup supérieurs aux bêtes et aux plantes. Que l'on considère combien de choses se passent dans l'univers sans notre concours et même sans que nous y comprenions beaucoup plus que les bêtes et les plantes : semblables à ces éléments du devoir cosmique, nous ne pouvons pas seulement nous régir nous-mêmes, changer quoi que ce soit en nous... Aussi ne puis-je admettre pour toutes les questions sociales et poli-

tiques qu'un remède capable d'agir au bon moment de façon nettement pratique et c'est ainsi que malgré mes idées de poètes, je me tire chaque fois de toutes les difficultés quotidiennes de la vie publique. Si j'étais doué d'une volonté forte et que je fusse au pouvoir je ne craindrai jamais de saisir le taureau par les cornes. C'est pourquoi je donne raison dans l'histoire à nombre d'hommes d'Etat qui furent énergiques, par exemple à tous les tyrans de la Renaissance italienne... La culture, l'éducation, la civilisation et tous les mots qui paraissent « d'or » ne sont qu'enchaînement et restriction. Jetez vos yeux sur toute l'histoire du monde; elle est peut-être triste, mais c'est et ce fut toujours ainsi. » (1)

Après avoir lu les « Nouvelles » de Malwida et ses « Stimmungsbilder », Warsberg lui avait même écrit assez sévèrement le 17 mai 1887 : « Comme il serait souhaitable que vous n'ayez pas fait ces désagréables expériences politiques et sociales; vous auriez ainsi gardé à votre nature sa pureté première et sa richesse artistique, car vous êtes toujours ramenée vers l'art. On dirait à présent que vous avez juré de ne rien écrire sans servir une fois au moins des vues politiques et sociales, si bien que vous faites de l'art un moyen pour atteindre un but... » Cela n'empêche pas Malwida de dresser le plan d'un roman intitulé « Amour divin, amour terrestre », en vue de défendre une thèse qui lui est chère : les possibilités de compréhension intuitive dans la classe ouvrière. On voit une femme du peuple s'attacher à une femme poète et la retenir chez elle pour la sauver après un drame qui a mis la vie de l'improvisatrice en danger.

Peu après l'installation de Malwida à la Via Polvierira, elle reçoit la première visite de Warsberg. Quel charme dans tout son être et dans sa première exclamation ! En s'avancant vers elle, un seul petit mot échappe de ses lèvres : « Enfin » ! Dans son regard rayonne l'hommage d'une amitié vraie. Malwida qui sait l'intérêt que porte Olga à tout ce qui la touche, lui écrit en janvier 1888 : « Oui, Warsberg est vraiment ici et je voudrais que rien ne m'empêchât de le voir le plus souvent possible. Samedi dernier, lorsqu'il m'est apparu j'ai eu l'impression de le connaître depuis deux cents ans. Nous avons parlé comme de vieux amis. Warsberg est un homme extrêmement sympathique, tout à fait idéaliste et plein de poésie. Il possède une culture peu commune et est à la fois si bon, si humain et si aimable, fin et

(1) Le Soir de ma Vie, op. cit., p. 245, S...

distingué, tout en restant simple et discret. Malheureusement, je lui crois les bronches très malades. Il m'a apporté une édition de son « Itaque » avec de nombreuses illustrations. C'est merveilleusement écrit Avant-hier, son ami, le comte Lanckoronski s'est joint à lui. Il y a deux ans, je l'avais vu à son retour de Corfou. Ces messieurs sont descendus ensemble dans un hôtel où ils ont un salon particulier. Je suis invitée à prendre le thé après diner. Ils ne manquent de m'envoyer chercher et reconduire en voiture » (1)... Ces soirées auxquelles se joint souvent le comte Hoyos, se prolongent toujours très avant dans la nuit. Jamais aucun témoin vivant de la Grèce n'a pu susciter autour de lui plus d'admiration que Warsberg par ses récits. On comprend l'enchantement de la Grèce moderne sous le rayonnement spirituel de la Grèce ancienne. Au cours de ces longues causeries, Warsberg a désappris l'amertume qu'avait provoqué chez lui les tendances politiques subversives de l'auteur des « Mémoires ». Rien ne lui échappe de la générosité de Malwida qui vibre toute entière dans l'accueil qu'elle réserve aux êtres et aux événements.

Lorsque quelques mois après, en considération de sa santé ébranlée, le gouvernement autrichien nomme Alexandre Warsberg consul à Venise, il songe de suite à la possibilité d'inviter Malwida. « Hier », écrit Malwida à Olga, le jeudi Saint 1888, « j'ai reçu une lettre pleine d'affection de Lenbach. Il m'écrit que ses constructions avancent à grands pas et que mes appartements sont presque finis. Que ne suis-je plus jeune pour profiter pleinement de son affectueuse hospitalité. Hier j'ai dîné avec M^{me} Minghetti, elle voudrait absolument m'avoir à Mezzarette; à la fin de mai on jouera Tristan à Bologne. Warsberg m'écrit également hier pour m'annoncer, qu'avant le milieu de mai, mon habitation sera prête dans son palais. Tant d'amour, comme c'est magnifique, mais *trop tard*, seul l'amour entre nous a commencé à temps » (2). Malwida se laisse facilement persuader par l'insistance affectueuse de Warsberg et, en se rendant à Versailles, passe un mois de ravissement au palais Modène. Elle préside avec enthousiasme aux moindres détails de l'installation. Pas un nuage ne passe au ciel de leur amitié.

De Venise, Malwida se rend auprès de Lenbach qui la réclame par télégramme, lui souhaitant la « très bienvenue ».

(1) Im Anfang war die Liebe, p. 186, S...

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 190.

Malwida, en quelques mots, résume à Warsberg la force de sa reconnaissance, le 4 juillet 1888 : « Encore mille fois merci à l'hôte bien cher pour toutes ses bontés, pour les moments inoubliables qui, dès à présent, appartiennent au contenu éternel de la vie » (1). Même fête du cœur auprès de Lenbach, même émerveillement, dans cette demeure de l'art reflétant un peu du ciel d'Italie et de son chaud rayonnement au milieu de cette grande et large ville de Munich. Avec quelle joie Malwida se rend, accompagnée de Lenbach et sa femme, au théâtre ou à la Pynacothèque. L'hospitalité cordiale de Lenbach qui invite Malwida à écrire tandis qu'il peint dans son atelier la retiendrait plus longtemps si sa sœur, très seule à présent, ne l'attendait à Ems impatiemment. Un de ses deux frères survivants vient également pour la voir.

Malwida, qui s'inquiétait de Nietzsche dont elle était sans nouvelles depuis des mois, reçoit au cours de la saison une lettre où transparaît une terrible tension nerveuse et l'effort souverain qu'il vient de fournir pour achever la *Généalogie de la Morale* par « le crépuscule des faux-dieux » dont « Par de là le bien et le mal » était une introduction. Dans cette lettre, Nietzsche expose à Malwida la dure contrainte de sa solitude :

« Sils, fin juillet 1888.

« Très vénérée amie,

« ...Enfin, direz-vous ! mais mon silence, à vrai dire, m'est imposé par le désir que j'ai de ne laisser personne entrevoir les difficultés de mon existence. Un grand vide s'est fait autour de moi... J'ai donné à l'humanité le plus profond des livres... On peut mourir de devenir immortel... Il faut une certaine grandeur d'âme pour supporter la lecture de mes œuvres. J'ai le bonheur de m'attirer la haine de tout ce qui est faible et vertueux » (2).

Malwida lui répond en l'assurant de sa fidélité et de sa foi dans son avenir.

A Versailles, où Malwida se rend après Ems, un coup plus rude est porté à sa persistante amitié. Malwida qui croit toujours que Nietzsche traverse une crise intellectuelle, une sorte d'hiver

(1) Briefe von u. an M. von Meysenbug, op. cit., p. 246.

(2) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 634.

glacé, attend le retour d'un printemps plus florissant. Quelle n'est pas sa peine lorsqu'elle reçoit une nouvelle lettre de Nietzsche accompagnant le pamphlet sur Wagner, « Le cas Wagner », mettant fin à l'extermination des faux dieux, avec la demande de prier Gabriel Monod de traduire cette diatribe en français. Autrefois déjà, Malwida avait défendu Wagner vis-à-vis de Tourguéniev, avec tant de noblesse, que Herzen s'était écrié : « Voilà comment on aimerait être défendu par ses amis. » Aujourd'hui où cet ami vénéré est dans la tombe, Malwida ne saurait le défendre avec moins de véhémence contre les attaques de Nietzsche.

Malwida n'avait pas lu avec assez d'attention « Amitié stellaire » car elle aurait jugé avec plus de clairvoyance la mélancolie finale de Nietzsche dans cette brouille : « Nous fûmes amis, et nous sommes devenus étrangers l'un pour l'autre, mais cela est bien ainsi et nous ne voulons pas nous le cacher et nous le dissimuler comme si nous devions en avoir honte. Nous sommes deux navires dont chacun a son but et sa voie; nous pouvons bien nous rencontrer et célébrer ensemble une fête comme nous l'avons fait, et à ce moment les bons navires demeureraient si paisibles dans le même port, sous le même rayon de soleil, qu'ils semblaient être déjà au but et n'avoir jamais eu qu'un but. Mais ensuite la toute puissante nécessité de notre tâche nous poussa de nouveau bien loin l'un de l'autre, vers des mers, vers des climats différents, et peut-être ne nous reverrons-nous jamais, peut-être aussi nous reverrons-nous bien, mais sans nous reconnaître, tant la mer et le soleil nous auront changés... Ainsi nous voulons croire à notre amitié stellaire, quand bien même il nous faudrait être ennemis sur la terre » (1).

Au lieu de méditer ces paroles, Malwida se laisse déconcerter par la dureté apparente des théories de Nietzsche. Si elle avait cherché à travers tous ses écrits la pensée du philosophe reconstituée dans son unité, elle aurait compris : « que ce n'est ni par sécheresse de cœur ni faute de connaître la douleur, que Nietzsche se montre aussi dur pour l'humanité souffrante.

Elle se serait rangée parmi ceux qui « savent au contraire, que la vie eût pour lui des rigueurs peu communes. Ceux-là estiment que sa tragique destinée lui conserve peut-être le droit de se montrer moins prompt à s'apitoyer sur les misères et les

(1) Voir : La Philosophie de Nietzsche, par H. Lichtenberger, op. cit., p. 79, S...

faiblesses humaines, et ils s'inclinent avec respect devant le penseur vaillant et fier qui, parmi les tortures d'un mal inguérissable, ne s'est jamais laissé aller à maudire l'existence, et qui, sous la menace perpétuelle de la mort ou de la folie, a soutenu jusqu'au bout, sans un instant de faiblesse, son hymne passionné en l'honneur de la vie éternellement jeune et féconde, bravant jusqu'au bout la souffrance qui a pu ruiner sa raison mais non faire plier sa volonté consciente. » (1) Malwida aurait aussi compris que le « Cas Wagner » s'adressait moins à Wagner lui-même qu'à l'image de Wagner conçue par Nietzsche. « Ça toujours été un danger d'approcher Nietzsche. Ni sa sœur, ni sa mère, ni Richard Wagner, ni ses meilleurs amis, Erwin Rohde et Franz Overbeck, n'ont approché impunément la zone où Nietzsche s'enveloppait de ses rêves et de ses exigeantes illusions. Il les aimait mais il les voulait pareils à l'idée qu'il se faisait d'eux, et quand ils se révélaient différents, les répudiait avec brutalité. » (2)

Malwida n'échappe pas à cette dureté soudaine. Il répond sans égards ni à l'âge ni à la longue amitié de cette amie révoltée : « Chère amie, Que Wagner ait réussi, selon votre expression d'une innocence respectable, à faire croire qu'il était l'expression ultime de la nature créatrice et sa fin, ceci est certainement un trait de génie, mais du génie du mensonge... Moi je m'honore d'être à l'opposé, un génie de vérité. » (3) Pour mieux préciser sa pensée, Nietzsche, après quelques jours, reprend la plume : « Chère amie, Avez-vous deviné au fait pourquoi je vous ai envoyé cette « Exécution de Wagner ». Je voulais vous prouver une fois de plus que vous n'avez rien compris ni à mes paroles ni à mes désirs. J'ai donné dans cet écrit, sous une forme littéraire, les raisons pour lesquelles je tourne le dos à Wagner. Je l'ai fait avec autant de grandeur et de sérénité que possible. J'aurais pu m'exprimer durement et avec mépris. J'ai gardé mes flèches les plus aiguës. Ce manque d'intuition et de finesse dans le discernement du vrai que je reproche à l'homme moderne, vous en êtes un des cas les plus typiques, vous qui vous êtes méprise presque toute votre vie sur les êtres que vous rencontrez, sur Wagner lui-même et, dans un cas un peu plus difficile, mais combien encore plus, sur moi. Ne comprenez-vous donc

(1) La Philosophie de Nietzsche : H. Lichtenberger, p. 185.

(2) F. Nietzsche : Ch. Andler, op. cit., T. IV, p. 282.

(3) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 649.

rien à ma mission, ce que transmutation de toutes les valeurs veut dire. » (1).

Nietzsche prouve tragiquement la véracité de la parole d'Oscar Wilde : « Chacun tue ce qu'il aime. »

Si Malwida ne pardonne pas l'offense faite à ceux qui lui sont chers, elle efface par contre le plus vite possible les traces d'une blessure faite à elle-même. Elle répond à la lettre de Nietzsche d'une façon si conciliante qu'il esquisse un regret. Le 5 novembre, de Turin, arrivent à Malwida ces quelques lignes, signées l'Immoraliste : « Patientez donc un peu, très vénérable amie, vous aurez encore la preuve *que Nietzsche est toujours haïssable*. Sans aucun doute j'ai été injuste envers vous... » (2)

Un baume vient se répandre pour adoucir la souffrance de son cœur meurtri. Lorsque Malwida revient de Versailles, Warsberg l'enjoint de s'arrêter à Venise où il veut la garder pour Noël. Malwida accepte et se retrouve dans l'ambiance la plus sympathique. Le comte Lanckoronski est de passage au Palais Modène avant son départ pour les Indes. Malwida est heureuse de le charger de message pour Da Cunha.

Un peu trop de réceptions officielles assombrissent ce séjour, car, malgré sa vitalité remarquable, Malwida commence à apprécier davantage les réunions plus intimes. Elle écrit à Olga le 11 décembre 1888 : « ...Samedi dernier nous avons eu les Wolkenstein à un dîner, suivi d'une grande réception. Furent présents : Don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne, le prince Metternich, etc... Cela me fait sourire lorsque Warsberg me présente à tout ce monde avec un grand sérieux. Hier nous avons eu une charmante soirée. Les Andrians et M. Molmenti, un aimable savant italien. Warsberg était plein d'entrain; il a parlé de la Grèce; ce fut une conversation comme je les aime, où une seule personne parle à la fois, que d'aperçus intéressants il a développés. Je lui dis plus tard qu'il devrait toujours avoir des soirées semblables.

Le cercle d'amis de Warsberg est tellement grand, que j'ai peur de me sentir bien seule après l'avoir quitté. Son frère m'a suppliée hier de ne pas encore parler de départ, cela ferait tant de peine à Alexandre. Après tout, j'accepte très volontiers un séjour prolongé dans cette belle maison.

Je n'ai pas encore fini mon roman, car je viens d'écrire un

(1) Ibid., p. 650.

(2) Nietzsches Briefe, op. cit., p. 651.

article sur Mary Robinson; je suis emballée pour ses poésies. Tu peux le lui dire. » (1)

Après une douce intimité de Noël, pendant laquelle Warsberg se montre plus charmeur que jamais, Malwida trouve en arrivant à Rome, dans les premiers jours de janvier, un court billet de Nietzsche qui la bouleverse. Il est ainsi conçu :

« Epilogue aux Mémoires d'une Idéaliste :

« Bien que Malwida, aux yeux de tous soit Kundry dont le rire a éclaté au moment où le monde chancelait, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle m'a beaucoup aimé : voir le premier volume des Mémoires. Je vénère toutes les âmes torturées environnant Malwida. En Natalie vit aussi son père. Je le fus également.

« LE CRUCIFIÉ. » (2)

Tragique lueur de l'esprit qui s'égare. Malwida formule en hâte son appréhension à Olga : « Ou bien c'est une plaisanterie, ou bien Nietzsche est fou. » (3)

« Son doigt de feu a écrit sur la muraille : « L'état actuel est absurde et ne peut durer longtemps, la glace qui nous porte est devenue si mince. Nous sentons tous le souffle chaud et dangereux du föhn. » Personne ne sent comme Nietzsche les premiers craquements avant-coureurs de l'effondrement de la Société Européenne.

Personne, à une époque de suffisant optimisme, ne lance avec plus de désespoir au-dessus de l'Europe cet appel vers la fuite, vers la loyauté, vers la clarté, vers la plus haute liberté intellectuelle. » (4) La triste réalité justifie hélas les craintes que Malwida osait à peine formuler. Cette année qui débute par une si cruelle souffrance, laisse en Malwida une tristesse infinie, car son amitié pour Nietzsche n'a pu toucher aux limites qui font sombrer les splendides richesses de tant de souvenirs accumulés...

A ce malheur vient bientôt s'en ajouter un autre. Warsberg, qui a quitté Venise, pour Corfou, sur la demande de l'Impératrice, pour veiller à l'organisation de sa villa, voit son mal empirer. Elle reçoit assez régulièrement des nouvelles par le

(1) Briefe von u. an M. Von Meysenbug, p. 278, S...

(2) Lettre inédite.

(3) Briefe von u. an M. von Meysenbug, op. cit., p. 281.

(4) Der Kampf mit dem Dämon; Stefan Zweig Insel Verlag, Leipzig 1925, p. 320.

secrétaire de Rosa et le baron de Nostlitz, nouvelles qui deviennent de plus en plus alarmantes. Le 11 mai 1889, ce dernier lui écrit de Venise : « Ce soir, à 2 heures 20, le baron Warsberg est arrivé à Venise. Je ne peux vous dire combien je l'ai trouvé changé. Quelle émotion, Angelo lui-même pouvait à peine retenir ses larmes. Le baron Warsberg a une mine effrayante. Le teint blafard et les pieds si enflés qu'il ne peut pas mettre ses escarpins. On a dû le porter jusque sur la terrasse où il repose et m'invite à l'instant pour le déjeuner. » Cinq jours après, Malwida reçoit une nouvelle lettre de Nostlitz : « La conversation est tombée sur vous, chère baronne, et comme j'exprimais la crainte que vous ne veniez pas à Venise cette année, Warsberg me répondit avec vivacité : « Vous vous trompez, M^{lle} de Meysenbug désire ardemment et plus qu'aucune autre venir chez moi, à Venise, je lui écrirai dans quelques jours pour la prier de venir. » Il prit ensuite les dispositions nécessaires pour l'installation des chambres qui vous sont réservées.

« Je suis vraiment stupéfait à la pensée qu'un homme qui montre encore tant d'énergie, je dirai presque, qui a encore en lui tant de forces vitales puisse être mort dans quelques jours. Chaque jour il fait sa promenade en gondole, prépare lui-même le thé et fait des plans à très longue échéance. Il est vrai qu'il parle de la mort, mais saisit en même temps tout prétexte d'espérer.

« Pardonnez-moi de vous écrire ainsi la vérité, toute sèche et unie. Je suis trop ému pour l'orner d'aucune phraséologie.

« Avec tous mes fidèles respects, je suis votre serviteur très dévoué.

« V. NOSTLITZ. » (1)

Le désir de Warsberg est si ardent qu'il écrit lui-même dès le 18 mai à Malwida :

« Chère et bien-aimée amie,

« Je suis si faible que je crois à peine pouvoir surmonter ce dernier coup. Si je vis, quand puis-je compter vous voir ? Vous savez que mon existence est aussi la vôtre, puisqu'elles se sont unies pour suivre un même courant.

« Bien vôtre,

« Alexandre WARSBERG. » (2)

(1) Lettre inédite.

(2) Briefe von u. an M. von Meysenbug, op. cit., p. 270.

Le jour où il reçoit des lettres de Malwida est un jour heureux ; il garde ces chères missives sur lui, il les montre en disant : « Ces lettres me font grand bien. »

Une de ses dernières joies est un télégramme de Malwida disant : « J'admire votre force d'âme, toutes mes pensées sont auprès de vous. » Il demande sans cesse à son secrétaire : « Avez-vous écrit à M^{lle} de Meysenbug qu'elle doit venir le plus tôt possible ? Je veux la voir, son regard m'apaise... » Lorsqu'on lui dit que son amie arrivera dans le courant de la journée, un bonheur apparent rayonne sur son visage, il s'exclame doucement : « Elle arrivera trop tard. » Il donne encore des ordres concernant la réception de cette amie, recommande d'allumer les lumières et de la mener immédiatement auprès de lui. (1) Malwida en toute hâte arrive pour le trouver au plus mal. Elle écrit à Olga le 28 mai :

« Bien chère Olly,

« Je l'ai trouvé hier encore en vie, il semblait avoir attendu ma venue pour mourir. Lorsque j'approchai, il me dit : « Quelle joie de revoir votre visage, votre noble visage, mais à présent ne me souhaitez plus qu'une chose, la délivrance. » Elle est arrivée hélas. Je n'ai pas quitté son chevet jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle il entra dans son dernier repos. Je ne puis t'écrire davantage aujourd'hui, il faut que je parte d'ici. » (2)

Encore un nouveau lambeau de vie arraché au cœur de Malwida. A Versailles heureusement, sa fille adoptive comprend et partage sa peine. Malwida rentre à Rome la mort dans l'âme, comptant se retrancher dans une solitude absolue. Mais pour ceux qui savent aimer, la vie est un renouvellement, car nombreux sont ceux qui peuvent faire appel à leur amour. Un jeune ami de Gabriel Monod, Romain Rolland, va recréer pour elle un centre de généreuses préoccupations. Accueilli à la Villa l'arnèse pour continuer ses études d'histoire, Romain Rolland éprouverait un grand dépaysement s'il ne retrouvait dans cette Rome l'accueil véritablement maternel de cette femme que les années n'ont pu abattre. « Avec le recul que lui donnent ses soixante ans, elle survole et magnifie le temps écoulé. Elle ouvre à ceux qui viennent à elle le trésor de ses connaissances et de

(1) Lettre inédite.

(2) Briefe von u. an M. Von Meysenbug, op. cit., p. 287.

son expérience. En elle, Rolland trouve une douce transfiguration, la paix sublime qui succède aux nombreuses passions. Cette paix qui lui rend cher le pays d'Italie. De même que les pierres, les statues, les monuments, lui parle du temps de la Renaissance, de même, les conversations avec sa vieille amie, lui enseignent le tragique destin des artistes contemporains. » (1) Lorsque Romain Rolland avait rencontré Malwida à Versailles, chez son maître Gabriel Monod, elle l'avait invité à lui rendre visite, lui souhaitant la bienvenue à Rome. Avec plaisir il lui avait promis de venir lui présenter ses hommages à son arrivée. Il n'oublie pas cette promesse et escompte la joie de l'accueil attendu, lorsqu'en décembre de cette année 89, il va sonner à la porte de « celle qui devait être la lumière sereine de ses vingt ans. Il ne se souvient même plus exactement de son nom, il est surpris qu'elle ait choisi son gîte dans un quartier perdu, pauvre, malpropre qui le faisait songer à la place Maubert. Mais de même que celle-ci a ses titres de noblesse, dont l'ancienne roture passe de bien loin l'aristocratie frelatée de l'Etoile de Monceau, et de même qu'est posée sur le front boueux des truands la couronne royale de la cité Notre-Dame, la via Della Polveriera est à sa double issue gardée par deux géants. Deux aigles aux ailes massives : Le Moïse de Michel-Ange et le Colisée, et lorsqu'après avoir monté le sombre et sale escalier de pierre tout encombré de marmaille, sur le second palier, la porte de Malwida s'ouvre, tout s'éclaire. Par le fond apparaît le soleil romain, le promontoir et les palmiers du Palatin, la masse énorme du mammoth « Colosséo », le vieil ivoire de ses arcades comme des côtes dans la montagne rouge sombre de sa chair pétrifiée mise à nu, dépouillée de sa peau marmoréenne par le marteau des écorcheurs. Quinze ans avant, quand Malwida s'était fixée dans ce logis, la maison haute s'élevait seule sur la lisière du désert du champ des ombres. Elle avançait au-dessus de la Vallée du Passé comme le gui d'artimon à la poupe de la ville. Un petit bois de cyprès la séparait des ruines; et l'Arc de Titus était sa porte ouverte sur le Forum sauvage. Rolland entre dans le salon où la lumière s'épanche des trois fenêtres, tamisée par les doubles rideaux, où les bruits sont amortis. Dans l'angle du fond, à gauche, près de la fenêtre du Colisée, le buste blanc de Wagner se détache sur une tenture de pourpre sombre. Un rayon de

(1) Romain Rolland : Stefan Zweig, Rütten et Loening. Frankfurt 1923, p. 28.

soleil voilé caresse dans une coupe de cristal un petit bouquet d'anémones. Leur tissu n'est pas plus frêle et plus clair que la petite vieille dame aux yeux gris-bleus, aux fins cheveux blancs, bien tirés, sous le voile noir, qui, souriant, sans parler, tranquille et prompte vient à lui, d'un pas feutré, lui prend la main et le fixe de son regard limpide, qui lave de l'âme les impuretés, et, sans les voir, va au fond. L'immaculée... Elle a passé toute une vie auprès des héros et des monstres de l'esprit, de leurs troubles et de leurs souillures; tous se sont confiés à elle; presque tous l'ont aimée; — et rien n'a altéré le cristal de sa pensée. Sous le voile seulement, une mélancolie lointaine...

« C'est le soir. Malwida et Rolland sont assis, l'un en face de l'autre, près d'une petite table à l'angle de la fenêtre du Colisée, lui, sur un divan bas, elle, dans un grand fauteuil bergère. Au mur, où il est adossé, faisant frise au-dessus du dossier, la prédelle virginale du jeune Raphaël à la Pinacothèque, deux images souveraines de la Sixtine, et la Sainte-Cécile de Bologne, qui ne rêve pas mais qui, le cou levé, solide, comme un fût de colonne, de ses yeux larges de robuste génisse, regarde au fond du ciel. Les yeux de Malwida sont larges aussi, et leur texture est d'une autre vigueur que sa frêle personne : dans le globe saillant, l'iris est bleu clair, mais la prunelle métallique entre en vous, va droit, va loin. Rien n'est mièvre en ce visage. Le nez un peu gros, la bouche grande, la ferme ossature des joues et du menton. Et le plus frappant, avec le regard de tendre acier, est le pli viril au coin des lèvres, une vie inscrite de solitude, d'épreuves dures, d'espérances désabusées et d'énergie que sanctifie un sourire de bonté.

« Ainsi, elle regarde Rolland. Sur le piano droit qu'elle a loué pour lui (car elle n'est pas assez riche pour posséder ce luxe), il vient de jouer pendant une heure une cantate de Bach, une des dernières sonates de Beethoven, ou la Missa Solemnis. Pas un mot ne s'est échangé. Le voyant de profil, elle suit le drame de la musique à travers l'écran transparent de son visage immobile; et ils accompagnent, silencieux, la Passion de Beethoven, sur son chemin de croix. La dernière note a expiré. Il se lève, il reprend sa place, au coin du divan, il s'accoude sur la table. Elle, en face. Ils ne parlent toujours pas. Impossible ! A quoi bon, quand on vient de tout dire, par la musique ! Seuls, après sa grande voix, ceux qui n'ont rien senti, rien entendu, les sourds, sont démangés du prurit de parler. Rolland reprend souffle. Et, elle, elle attend que l'esprit apaisé revienne aux

pensées journalières, dans le rond de lumière paisible de la lampe. Elle le contemple souriante et muette, et son regard affectueux l'étudie. Ils rêvent chacun de leur côté...

« Et puis, sans préambule, elle commence à parler; non pas de la musique, elle raconte une heure, un jour de son passé, qui vient de renaître, évoqué par l'incantation. Elle parle à mi-voix d'un souffle court, sans se presser. Et c'est Wagner qui revit ou Nietzsche ou Herzen ou Mazzini. Elle les a tous connus les grands oiseaux libres du siècle et tant d'autres oubliés, brisés par la tempête. Les jours de l'exil à Londres se déroulent avec calme dévidés de la brume, ou les soirées de Wahnfried. Parfois, elle s'arrête en contant, elle songe, elle est partie dans le pays d'autrefois. Et puis elle revient de là-bas et reprend son récit. Là-bas, naguère, cela semble loin à son interlocuteur et c'est encore si près. Il n'y a que sept ans que Wagner est couché dans son jardin sous les hauts arbres, près de son chien. Un an ou deux plus tôt il eût rencontré Liszt dans le salon de la via Polveriera. De l'église voisine sur le Forum, dont il était l'abbé, il venait converser avec Malwida. Ces murs ont entendu les arpèges déroulés par les doigts du vieux musicien. Que n'ont-ils point vu passer dans ce salon tranquille les yeux qui regardent Rolland.

« Oui, toutes les tragédies ont passé ici. Et celles des destinées individuelles, et celles des destins des peuples, les guerres, les Révolutions, l'immense espoir brisé et outragé de 48, la faillite du rêve Wagnérien, l'écroulement de Nietzsche, le Titan terrassé, — toutes les tragédies, mais surmontées.

« Grande école d'héroïsme. Et sans leçons, sans phrases. C'est là que le jeune homme apprend le secret des maîtres du monde : les grands Vaincus. Ceux de l'action et de la pensée. Les crucifiés, les exilés, les rejetés du siècle et ceux qui le rejettent, les humiliés, les offensés, et — (les plus vaincus de tous, les grands blessés) — ceux qui triomphent et qui, comme Michel-Ange et Wagner, ont vu le néant du triomphe mais qui combattent jusqu'au dernier jour.

« Et il apprend un autre secret dans les yeux de Malwida : la clef d'un trésor perdu, — la vieille Allemagne... Ce qu'ils m'ont révélé, c'est l'intime parenté de la vraie France cachée et de la vraie Allemagne, qui n'élève pas la voix, — la meilleure Allemagne : — elle survivra... Trop souvent, les Entretiens publiés de Malwida notent plus exactement ce qu'elle a dit que ce qu'elle a oui... Malwida voit plus qu'elle n'écrit... Ses yeux sont un livre

bien autrement complet... Qui ne la connaît que par ses écrits, ne connaît que sa noblesse, ignore sa richesse, eau profonde qui garde ses secrets, sous son miroir uni, — les secrets d'un demi-siècle, dont avait reçu le dépôt la confidente des héros. » (1)

A ses soirées musicales, la pensée d'Olga préside dans le cœur de Malwida, car sa fille adoptive est l'auteur de ses heures de rêve. C'est elle qui, de Paris, a fait le nécessaire pour que Malwida ait un jour la surprise d'un piano aménagé dans son salon. C'est la seule joie dont Malwida puisse profiter entièrement. Elle l'écrit à Olga mars 1890 : « Mercredi dernier, Rolland a fait de la musique jusqu'à minuit et demi. Il était sous le coup d'une telle inspiration et moi si absorbée dans ce monde des sons, que ni l'un ni l'autre ne nous sommes aperçus de l'heure qui passait... Lundi dernier, je me suis rendue avec lui à la Chapelle Sixtine où l'on chantait les chœurs de Parsifal. Helbig accompagne remarquablement. Hier chez M^{me} Minghetti après le déjeuner, Rolland a de nouveau joué du Bach. Là-dessus arrivèrent de nouveaux hôtes : l'artiste comte Hohenwarth, de l'Ambassade autrichienne, la jeune comtesse Gamba, née Marliani, M^{me} Pasteur, belle-fille du fameux Pasteur, dont le mari fait partie de l'Ambassade française; c'est une fort belle femme; je me demande si cela cache quelque chose. Rolland nous a joué de 2 à 4 heures, il est infatigable et tout le monde était enchanté. Il m'est toujours plus sympathique. Il est si rarement jeune! Je le sors autant que je peux, car je vois que c'est nécessaire. Il s'absorbe trop sérieusement dans le monde idéal de la musique qui lui rend le reste de la vie à charge. Aujourd'hui, je dîne avec lui en famille chez les Guerrieri; nous espérons qu'il jouera après le repas.

« Grégorovius vint nous voir avant-hier après-midi, car il retourne à la maison bientôt après avoir passé près de quatre mois ici. Mais il est toujours mécontent, tantôt il a trop chaud, tantôt il a trop froid, ou trop d'invitations, pas assez de repos, etc. » (2).

Malwida est heureuse de mêler Romain Rolland au cercle d'élite qui s'est formé autour d'elle, car elle espère donner à son talent le stimulant d'une ambiance compréhensive. Pendant les deux années au cours desquelles Rolland la voit presque

(1) Der Romain Rolland. Almanach. Verl. G. Müller München 1926, p. 49, S...

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 206.

chaque jour, Malwida se préoccupe maternellement de son avenir et ne manque pas de demander à Gabriel Monod l'appui qu'elle juge nécessaire. En avril 1891, s'adressant à cet ami, elle lui dit :

« Rome, 24 avril 1891.

« ...J'ai vu dans le journal que Coppée vient de nouveau d'écrire une pièce tramée sur un sujet historique. Il me semble, d'après son contenu, qu'elle a encore moins de valeur qu'Orsino. Je t'en prie, renvoie-moi le manuscrit de Rolland. Quand on voit quelles horribles pièces de théâtre on est en train de mettre en scène, on ne peut comprendre comment on ne donne pas quelque chose de si bien. Je suis d'accord avec Gabriel pour ce qui concerne Suarès. On ne saurait l'aider que si on pouvait l'arracher tout à fait à sa vie de solitaire. Comme je ne le peux pas, je me résigne pour lui, quoique cela me fasse beaucoup de peine et je recherche en même temps toute l'aide que je peux trouver pour Rolland. Ce faisant, je me montre « l'idéaliste dépourvue de sens pratique » qui a été pourtant la seule à présenter une proposition pratique, celle d'écrire des articles sur l'art et les artistes pour un bon journal qui paie bien, articles qui pourraient être plus tard réunis en un livre. Qu'il en soit capable, j'en suis sûre.

« Sa manière de voir, la pénétration de son esprit, la somme de ses connaissances sont admirables, non seulement dans le domaine de la musique mais aussi dans celui des arts plastiques. Ses occupations ne l'ont pas détourné de son activité poétique. J'ai déjà pris différentes dispositions pratiques, par exemple : faire venir des livres sur Beethoven, des lettres, pour qu'il puisse compléter l'image qu'il se fait de sa personnalité. J'ai demandé en Angleterre s'il ne pourrait pas se mettre en rapport avec des journaux.

« Je voudrais bien savoir maintenant si Gabriel voudrait être assez aimable pour parler avec le Contemporary Man et si on peut en espérer quelque chose de bon. Ou si Gabriel croit que ce serait plus pratique et plus facilement possible d'arriver dans des revues françaises. Je serais très contente d'une prompt réponse. Je me sens presque un peu responsable de Rolland car j'ai encouragé son don poétique après avoir compris que le professorat est pour lui une impossibilité. » (1)

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 221.

En dehors des heures de musique et de causerie, Malwida se réjouit aussi de la présence de Rolland lorsqu'il partage ses promenades favorites. Une lettre à sa fille adoptive prise au hasard montre combien elle est encore accessible à ces joies de la nature.

« Rome, le 20 juin 1891.

« Avant-hier j'ai fait avec Rolland une partie de campagne depuis longtemps projetée. Nous sommes allés en train jusqu'à Albano, de là en voiture à Rocca di Papa, par un chemin merveilleux dont les Minghetti m'avaient parlé avec ravissement, traversant la plus belle des forêts avec de magnifiques vieux arbres, couverts de fleurs de toutes espèces et de toutes couleurs, les branches pleines d'oiseaux chantant, bref, une féerie.

« Près de Rocca di Papa, nous avons fait halte dans un endroit délicieux et dévoré les provisions que j'avais apportées. Devant nous s'étendait une vue dont les dieux pourraient être jaloux, la campagne tout entière se déployait à nos pieds dans les teintes les plus étonnantes avec sa couronne de montagnes, le lac Albano serti de vert et, par delà, la mer scintillante dans son étendue majestueuse baignée par le soleil d'un éclat d'or. C'était un tableau inoubliable. Plus tard, nous restâmes encore longtemps au bord du lac attendant le train et rentrâmes à Rome par un glorieux coucher de soleil. Ce fut un jour très réussi et quoique Rolland soit très mélancolique à la pensée de se séparer dans peu de jours de sa bien-aimée Rome, il n'oubliera jamais ces merveilleuses heures de beauté.

« Si seulement une réponse de Mounet ou d'Adam pouvait arriver, si possible une bonne réponse ! Ce n'est pas si bien de la part de Mounet de ne pas répondre. Même s'il veut rejeter complètement la pièce d'Orsino, il devrait le dire. Si on n'accepte pas Mozart, je le traduirai en allemand. C'est possible qu'on l'accepte en Allemagne, à l'occasion du Festival de Mozart, à Salzbourg.

« Mais ce ne serait pas aussi utile pour Rolland que s'il se faisait tout de suite connaître en France.

« Ah ! si on pouvait toujours aider ses amis ; ne pouvoir rien pour eux est certainement la plus grande souffrance, quand on ne désire plus rien pour soi-même.

« Hier j'ai lu les « Troyennes » d'Euripide. Je connais moins Euripide qu'Eschyle et Sophocle. Rolland m'a apporté dernièrement un livre de cet auteur et m'a lu à haute voix les Héraclides.

C'est très intéressant d'étudier l'évolution des idées helléniques chez les deux premiers, et d'observer chez Euripide comment la conception de la Fatalité antique, de l'ingérence irrévocable des dieux dans les affaires humaines, se transforme en l'idée de la responsabilité individuelle. » (1)

Le mois suivant, à la fin de juillet, de cette année 1891, Malwida est heureuse de donner rendez-vous à Romain Rolland qui vient de faire un long voyage à pied à travers l'Italie, et de lui procurer le plaisir de l'emmener à Bayreuth. Les représentations organisées font accourir des foules; et parmi les musiciens français on remarque la présence de Vincent d'Indy et de Saint-Saëns. Rolland se réjouit infiniment d'être reçu chez Wagner et surtout d'assister à Parsifal avec Malwida.

Après une courte séparation, Malwida retrouve de nouveau Romain Rolland à Rome où la vie commune reprend sans que le charme en ait été interrompu. On reparle des souvenirs partagés, de la visite à Lenbach en allant à Bayreuth où d'ailleurs le jeune homme a été cordialement reçu. Les difficultés sans nombre contre lesquelles lutte Rolland affectent vraiment Malwida ainsi que la faiblesse persistante de Suarez, ami de Rolland. Tant de jeunesse et de vaillance d'une part, tant de dévouement maternel d'autre part, ne peuvent que créer des liens profonds entre Malwida et Rolland. Son départ n'en est que plus pénible à tous deux. Malwida écrit à Olga à ce propos, le 16 mars 1893: « Au commencement d'avril les Rolland s'en vont et de nouveau prendra fin une période de ma vie. » (2). « Lorsque Rolland quitte Rome, une autre intimité d'esprit succède à celle des paroles: celle de la correspondance. Pas un dimanche ne s'écoule sans que Rolland ne voit arriver la grande enveloppe bleue qui lui porte les quatre ou les huit feuilles couvertes de la chère écriture haute et droite, bien alignée. ...Jamais il n'a connu d'esprit plus jeune, plus inlassablement ouvert à tous les souffles de la jeunesse, avec tant de fraîcheur jouissant des matins nouveaux, saluant les espoirs des adolescents, toujours prête à faire crédit à leurs grands projets, rayonnante de leurs succès, et, jamais abattue, les relevant s'ils tombaient. » (3).

Une de ces intelligences à laquelle Malwida a fait crédit dès

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 227.

(2) Im Anfang war die Liebe, op. cit., p. 246.

(3) « La Sentinelle », Samedi 6 mars 1926.

la première heure, présageant en elle un grand avenir, devient peu après le départ de Rolland, une des lumières de Rome autour de laquelle vient se grouper une élite internationale.

Au début de 1894, l'Ambassade d'Allemagne est confiée à Bernard de Bülow, le Palais Caffarelli, résidence de l'ambassadeur, devient un foyer où Malwida trouve toutes les ressources de l'amitié et de l'art. Elle entend de nombreux concerts privés où tantôt Joachim, Pukler, Siegfried Wagner apportent tour à tour l'éclat de leur talent pendant tout l'hiver 1895. Le fils du Maître trop tôt disparu vient chaque soir lire à haute voix ou converser plaisamment avec Malwida, qui sent renaître en lui à la fois l'autorité bienveillante de Cosima et l'impétuosité de Wagner.

L'estime toujours grandissante de Malwida pour Bernard de Bülow prouve à quel point sa doctrine métaphysique l'avait libérée de tout esprit de parti. Elle dit elle-même: « L'esprit de parti est par trop exclusif; pourquoi aurais-je dû m'écarter de cet homme qui professe des opinions monarchiques, si, indépendamment de cela, il est bon et fait le bien, tout simplement parce que je suis peut-être républicaine ou socialiste. Toutes ces différences de jugement n'appartiennent qu'à notre être éphémère. » (1).

Estime parfaitement réciproque, puisque l'intimité ne saurait être assombrie par leurs divergences de vues, Marie de Bülow partageant la tendre affection de sa mère pour Malwida, ils l'entourent filialement. Lorsqu'en 1896 l'inséparable Trina dont Malwida espérait les soins dévoués jusqu'à sa mort, meurt subitement, c'est au Palais Caffarelli que Malwida passe une partie de l'été. « Nous sommes presque toute la journée ensemble, écrit de Bülow; sur beaucoup de points nous sommes d'avis différent, mais cela ne fait tort ni à mon profond respect pour Malwida ni à notre affection réciproque.. Dans la maison de notre Père Céleste il y a beaucoup de demeures. Je n'oublierai jamais cet été passé avec elle. » (2). C'est un coup pour Malwida, malgré le renoncement qui lui fit préférer les intérêts de sa patrie à son propre bien, lorsqu'elle apprend le 21 juin 1897 que « Bülow a trouvé sur sa table dans le Palais Caffarelli un télégramme chiffré du Ministère des affaires étrangères, l'invitant à se rendre aussitôt que possible auprès de l'Empereur sur son yacht *Le*

(1) *Le Soir de ma Vie*, op. cit., p. 372.

(2) *Mémoires du prince de Bülow*, op. cit., T. IV, p. 365.

Hohenzollern » (1). Il écrit à Malwida au moment de joindre son poste de secrétaire d'Etat, le 17 novembre: « Chère amie, je veux nous éviter la peine des adieux. Gardez-moi une pensée fidèle. Votre souvenir sera toujours pour moi accompagné d'une douce émotion et d'une profonde vénération... Que la vie vous accorde encore de nombreuses et paisibles années à l'ombre du Colisée et nous réserve sur cette terre un prochain revoir. De tout cœur, votre B. de Bülow. » (2). Certes, Malwida accompagnera assidûment par l'esprit l'existence de ces amis incomparables. Au cours de l'hiver suivant, Malwida achève « *Le Soir de ma Vie* », commencement des mémoires d'une idéaliste où Malwida retrace ses plus chers souvenirs. A peine les Bülow sont-ils partis que prend naissance cette ténébreuse affaire Dreyfus qui bouleverse le monde. Avec quelle ardeur Malwida prend fait et cause pour ce dernier. Elle espère que Bernard de Bülow prononcera une parole décisive. Mais lorsque ce dernier, en arrivant à Berlin « s'enquiert de l'affaire, on lui répond qu'il n'y a jamais rien eu à faire avec Dreyfus, qu'il est tout à fait innocent, que le vrai coupable est vraisemblablement le capitaine Esterhazi. Le 24 janvier 1898, Richter interpelle Bülow à la Commission du Budget sur l'affaire Dreyfus, il lui réplique qu'il faut naturellement éviter tout ce qui pourrait être interprété comme une immixtion dans les affaires intérieures de la France. Il se borne donc à déclarer de la façon la plus catégorique qu'il n'y a jamais eu de relations ni de rapports de quelque nature entre Dreyfus et un organe allemand quelconque. Malwida apprend cela un peu après, elle est déçue et lui écrit « qu'elle ne saurait que penser de lui s'il ne dénonçait pas le vrai coupable. » (3).

Le 7 février 1898, Malwida adresse à Emile Zola qui vient de faire paraître « *J'accuse* » le jour même de l'arrestation du commandant Picquart, la lettre suivante:

Monsieur Zola, aux Assises, à Paris.

« Monsieur,

« Les sympathies de toute l'Europe cultivée et honnête sont avec vous dans ces heures solennelles... Puisse la vérité triompher par votre bouche et puisse l'âme de la France se révéler

(1) Mémoires du prince de Bülow, op. cit., T. I, p. 1.

(2) Briefe von und an M. von Meysenbug, op. cit., p. 304.

(3) Mémoires du prince de Bülow, op. cit., T. I, p. 199.

enfin pour réparer une grave erreur, involontairement commise. » Suivent avec la signature de Malwida, Baronne de Meysenbug, les signatures qu'elle a pu recueillir : Marquise Guerrieri, Gonsagua de Stein Rebecchini, Prof. Rebecchini Dr; R. Bastianelli... et une dizaine de noms moins connus (1).

Malwida est navrée de la répercussion qu'a dans tous les domaines, ce drame troublant. Ne va-t-on pas jusqu'à laisser envahir de parti-pris la critique littéraire. Le 20 mars 1898, Malwida écrit à Olga que Romain Rolland est profondément déçu que l'on puisse voir en sa pièce (Les Loups) un plaidoyer dreyfusard, alors qu'elle a une portée bien plus générale et vise à la réconciliation des partis. Il cherche à prouver que dans le sujet donné, le mobile des actions, d'un côté comme de l'autre, a pour base un idéal : « Justice et patrie » et que les circonstances momentanées, le sort (à la place du fatum antique) les dressent l'une contre l'autre... Dans l'affaire Dreyfus-Zola, la patrie n'est pas en danger, c'est une stupidité que d'y voir une allusion.

La carte de Gabriel au sujet des *Louis* m'arrive à l'instant, cela s'est donc bien passé (2). A cette lamentable histoire succèdent bientôt les nouvelles navrantes de la guerre des Boers : « Ah, les pauvres Boers, écrit-elle à Olga le 8 mars 1900, ils sont donc hors de l'histoire pour toujours et les Anglais bêtement se réjouissent comme des fous de leur victoire éclatante sur 3.000 hommes, eux qui ont occupé à 15.000, Kimberley, Ladysmith, sans combat. Le prestige moral de l'Angleterre tombe au-dessous de tout et le Boer avec Cronje aura sa place dans l'histoire comme Léonidas et les héros grecs dans la guerre contre la Perse » (3).

Si Malwida vibre à tous les échos du monde extérieur, elle ne veut cependant plus y être mêlée et pour cette raison elle communique à Olga cette nouvelle : « J'ai reçu de Paris une invitation imprimée d'avoir à collaborer au salon des Dames et K. Schirmacher y joint ces lignes de sa main : notre vénérable pionnière ne nous fera pas défaut, j'espère. Je ne veux pas de réclame. Ce que j'avais à dire, on le sait et je n'ai plus rien à ajouter » (4). Loin de Malwida l'idée d'un désaveu, car elle garde jusqu'au bout sa foi républicaine et communiste. Fidèle

(1) Lettre inédite.

(2) Im Anfang war die Liebe, p. 272.

(3) Ibidem, p. 292.

(4) Ibidem, p. 292.

par le cœur au rêve de 1848, nous la voyons un des derniers étés de sa vie, étudier à Saint-Marin la constitution de cette petite république et la citer en exemple. Elle ajoute cependant alors que c'est un cadre idéal pour une humanité idéale et que les progrès qui l'amèneront, seront lents.

Plus heureuse dans ses aspirations féministes, elle peut constater l'essor que prend le mouvement en faveur de la femme et toute la liberté qu'elle a conquise. Cette liberté, à la base de toute émancipation, signifie pour Malwida la loi librement acceptée, cette loi de dévouement et d'amour qui a inspiré toute sa vie. Les années même ne peuvent affaiblir son inlassable énergie; nous la voyons malgré son âge reprendre tous les étés jusqu'à 1894 le chemin de Versailles pour entourer de son affection sa fille adoptive, son mari et les enfants qui l'appellent leur grand'mère et plus que leur grand'mère. Les siens navrés d'être retenus au loin lui témoignent par lettre leur tendre affection et Malwida touchée de leur fidélité, surmontant les fatigues, leur répond :

A Max de Meysenbug :

« Te connaissant par les photos de famille et par les nouvelles te concernant, que me donnaient ton oncle Charles (frère de Malwida) je me réjouissais d'autant plus de faire ta connaissance. Il y a longtemps que je t'aurais avoué ce désir, mais depuis an je suis soumise à de vives douleurs et mes forces vu mon grand âge, étant presque à bout, je suis souvent réduite à l'inactivité absolue. Voilà pourquoi ma réponse te parvient si tardivement...

« Je suis enchantée que tu sois satisfait de la carrière dans laquelle tu entres, bien que je ne sois pas partisane du métier militaire... » (1).

A son neveu, Pius de Meysenbug, le 11 décembre 1902, même affection et mêmes regrets :

« Mon bon Pius, Je ne puis résister au désir de t'envoyer mes chaleureuses pensées avec mes vœux. Cette année se termine aussi douloureusement qu'elle a commencé. Qu'apportera la

(1) Im Anfang war die Liebe, op. cit., 292.

(2) Lettre inédite.

nouvelle? Si seulement c'était la délivrance d'une manière ou d'une autre... » (1).

Elle garde encore la force de répondre à quelques amis des lettres infiniment touchantes pour prendre congé d'eux; véritables feuillets d'âme, qui, semblables aux pétales d'une fleur mourante en exhalent le parfum dans sa plus pure essence. Six mois avant le grand départ, elle écrit à Romain Rolland : « J'aurais voulu voir avant de mourir votre destinée heureusement fixée, mais au fond, elle l'est, puisqu'elle dépend de vous seul. Et alors quelles que soient les circonstances extérieures, l'essentiel est sauvé. » (2).

Lorsque de Bülow apprend à son grand regret par M^{me} Cosima Wagner que « l'état de leur chère vieille amie Malwida de Meysenbug est très précaire », il lui envoie aussitôt une lettre où, pour la consoler, il lui dit entre autres choses: « J'espère du fond du cœur que vous êtes rétablie. Pourquoi n'atteindriez-vous pas l'âge de la Sibylle de Cumes, déjà sept fois centenaire, quand Enée alla la trouver et qui vécut encore trois siècles après. Je pense souvent à vous, ce qui semble nous séparer appartient au monde des apparences et ce qui nous unit est impérissable. » A cause de sa maladie, elle met cinq à six jours à écrire une réponse qui reflète le grand esprit de cette femme si merveilleuse et on ne peut s'empêcher de la citer:

« Non, mon cher ami, je ne voudrais pas vivre les sept cents ans de la Sibylle de Cumes. Quand on voit comme je le fais maintenant l'histoire à vol d'oiseau, on comprend que dans le monde des apparences l'idéal passe comme un météore et ne se réalise qu'en des âmes grandes et pures. Il n'est du reste pas vraisemblable que j'aie à trois cents ans, car je ne me remets pas de la grave attaque de cet hiver. Maintenant, pour terminer, encore une petite histoire. Elle vient du tréfonds de mon être. Personne ne la connaît, sauf vous, car parler d'un tel sujet est une profanation. Ce sera une réponse à votre aimable phrase, que ce qui nous unit est impérissable et de plus un legs de mon amitié pour vous, qui me rappellera peut-être à votre souvenir, aux jours sans doute peu éloignés où j'aurai abandonné le monde des apparences. Dans mes nuits d'insomnie, pendant la pire période de ma maladie, mon esprit entièrement lucide et

(1) Lettre inédite.

(2) « La Sentinelle », 6 mars 1926, art. de R. Rolland.

libre, s'occupa des problèmes les plus élevés de la vie. Dans une nuit de clarté et de conscience parfaites, je me sentais réellement attachée à tout ce qui est passager, jouissant dans le fond originel de mon être, de la plus haute béatitude. Il n'y a là ni forme ni image, le dernier voile n'avait pas encore été déchiré, je ne distinguais nettement que l'approche de l'achèvement et je demandais: Qu'est-ce? Est-ce le grand amour, pur, rédempteur? Non, il est encore beaucoup plus haut, me fut-il répondu, c'est l'éternel, la seule vérité, l'infini Producteur, embrassant tout en lui... et soudain des profondeurs de mon âme, de mon moi, s'exprimant si rarement dans les bruits de la journée, monta ce cri: J'adore! » (1).

A Lenbach dont elle est depuis quelques mois sans nouvelles, et dont elle aimerait connaître la seconde jeune femme, Malwida écrit le 3 mars 1902: « La célèbre Malwida attend depuis une éternité, car l'éternité est déjà sa vie, des nouvelles du célèbre Franz, car il lui doit une lettre depuis longtemps. Elle a pensé souvent: faut-il que tout soit soumis à l'inconstance des choses terrestres, même l'amitié de telles célébrités, mais non. L'impérissable sort vainqueur du temps et des lieux et la célébrité consacrée donnera un jour de ses nouvelles à la vieille amie que cela réjouira plus que toute autre gloire.

« Trêve de plaisanteries, c'est vrai que j'attends depuis longtemps de vos nouvelles. J'ai moi-même été si malade depuis quelques mois que je n'ai pas pu écrire et que j'ai laissé tous mes amis dans l'incertitude. A présent, cela va lentement mieux à cause des soins de ma fidèle Olga qui est ici depuis le jour de l'an... A présent, j'attends de longues nouvelles du père, de la mère et des enfants. C'est affreux que vous ne soyez pas venus une fois ensemble voir la vieille Rome. Evidemment le Colisée et d'autres ruines vous attendront, mais il en est d'autres sortes qui ne resteront pas et qui un beau jour disparaîtront pour ne pas revenir... » (2).

Le fait de ne plus pouvoir s'entretenir aussi librement par correspondance avec ses intimes, est une de ses plus grandes souffrances. Aussi ne peut-elle se résigner. Le 2 juillet 1902, elle s'en ouvre à Cosima... « C'est un des côtés les plus pénibles de la vieillesse d'être privé de toute activité supérieure et particulièrement de la correspondance avec ceux qu'on aime. Je savais

(1) Mémoires du Prince de Bülow, op. cit., T. I, p. 451.

(2) Lettre inédite communiquée par M^{me} von Lenbach Munchen.

que tu aurais des nouvelles par tes enfants; depuis leur passage ma santé a empiré de telle sorte que je n'ai pu écrire. Il a même été question d'opération. J'ai eu une consultation, car Bastianelli ne voulait pas prendre seul la responsabilité. L'éventualité a été écartée, car on craint mes forces insuffisantes. Que de fois j'ai souhaité la fin de mes jours... l'évanouissement paisible du long rêve de la vie dont le sens m'apparaît clairement maintenant et dont je crois avoir accompli à peu près le devoir. Si mon existence cependant peut continuer sans des souffrances physiques trop torturantes, je l'accepterais avec satisfaction. Ainsi je pourrais accompagner la destinée des amis les plus chers et assister avec le plus vif intérêt aux grands événements du monde. Je cherche à écarter de moi, de plus en plus, les petits détails de la vie qui m'éloignent de l'essentiel, tout ce qui est par trop vain, car cela trouble l'harmonie pure de l'état d'âme digne d'entrer dans la solennité des ultimes instants. Je quitte ces jours-ci Rome pour aller respirer l'air fortifiant de la mer, mais je resterai dans les environs, à Messine... » (1).

Les quelques années précédentes, Malwida avait encore pu se rendre à Sorrente ou à Ischia, accompagnée de Natalie Herzen qui lui consacrait ses étés ainsi que M^{lle} Ada Ditzen, assistante du docteur Bastianelli avec qui Malwida pouvait avoir le plus grand échange de pensées, appréciant également son dévouement sans bornes. A Sorrente, en 1900, la nouvelle de la mort de Nietzsche l'avait frappée et pour symboliser auprès de sa dernière demeure l'accueil bienfaisant de cette terre d'amour, elle avait détaché une branche de palmier qu'elle avait envoyée à son admirable sœur qui avait veillé jusqu'à la dernière heure « le Titan foudroyé ».

En cette année ~~1897~~ 1902, Malwida rédige ses adieux au monde :
 « Voici donc l'adieu que je t'adresse, ô monde: Que le divin, l'éternel, se manifestent en toi d'une façon toujours plus parfaite, car, en dehors de cela, la vie ne vaut pas d'être vécue. Celui à qui il suffit de s'attacher aux choses périssables et de les considérer comme impérissables, celui-là subira le sort de ce qui est passager; mais toi, Monde spirituel, qui reconnais en toi-même le principe éternel, grandis, grandis, du dedans au dehors, marche vers le but idéal et mon dernier cri d'adieu sera: Salut à toi, ô monde! ...Je ne puis parler que de la pure joie ressentie par moi en relisant la conférence faite par le Dr. Bose

(1) Lettre inédite.

à l'Académie Royale des Sciences et qu'il terminait par ces mots: « Quand je découvris le silencieux témoignage de ces réponses spontanées (la réponse à la pression, donc la sensibilité du métal) et que je reconnus en elle une fraction de l'unité qui pénètre toute vie, alors, alors pour la première fois je compris quelque chose au message que mes ancêtres proclamèrent, il y a trente siècles, sur les bords du Gange » (1). »

Les forces morales et physiques de Malwida sont soutenues jusqu'au dernier moment par la tendresse de sa fille adoptive, entourée de ses enfants et petits enfants, qui passe à plusieurs reprises des hivers entiers auprès de Malwida, par les soins éclairés du Docteur Bastianelli, par la présence réconfortante d'Ada Dietzen et par des amitiés indéfectibles comme celle de M^{lle} Hallgarten. Malwida avait encouragé cette dernière, au moment où elle avait fondé une école selon la méthode Montessori, escomptant les plus grands succès en faveur de l'éducation infantine. A présent, cette amie essaie de déchiffrer dans ses yeux le moindre de ses désirs. Un jour où Malwida souffrante souhaite entendre de la musique, Alice Hallgarten se met en quête de musiciens; après quelques mesures, hélas, la faiblesse de la malade impose silence.

La fin est lente à venir. Ce frêle corps tient à la vie par des racines bien fortes... Le 21 avril elle a le bonheur de réunir tous les siens autour de son lit. « C'est le jour anniversaire de la fondation de Rome, elle veut fêter cette naissance et sa propre renaissance à l'autre vie, le lit est couvert de roses, elle veut qu'on soit gai et qu'on boive du champagne pour célébrer cette heure solennelle : « Il faut se réjouir, dit-elle, j'ai accompli mon destin, je puis partir. Vous m'accompagnerez jusqu'au seuil, mais vous devez retourner, vous avez encore bien des luttes à livrer sur terre; sans luttes on ne peut vivre, sans luttes et sans amour. Plus tard vous viendrez à votre tour » (2). Sentant la mort approcher, elle bénit le petit-fils de sa fille adoptive, saluant en lui une nouvelle phase du devenir, de ce devenir qui allait l'emporter, elle, dans la mort qu'elle attend avec sérénité, car elle a compris que « vivre et mourir est une même chose ». Puis elle prononce encore quelques paroles, « amore et Pace » reviennent sans cesse, attestant ainsi foi dans cette réalité impérissable de cœur, dans cette loi du souvenir, qui

(1) *Le Soir de ma Vie*, op. cit., p. 395, S...

(2) « *La Sentinelle* », article de R. Rolland, 6 mars 1926.

fait éternellement fleurir les lys et les roses: l'amour dont elle a saisi toute la signification et qu'elle a voulu voir le plus noblement, le plus pleinement réalisé dans toute sa vie de femme. Elle songe à cette harmonie universelle où elle va bientôt prendre place, sa forme matérielle ayant disparu ; c'est vers cette harmonie pressentie qu'elle avait voulu guider l'humanité en lui prêchant la paix par l'action et par l'exemple.

Amour, paix, peut-on mieux résumer la vie de Malwida de Meysenbug qu'elle ne le fait elle-même en mourant ?

Le 26 avril, elle s'éveille du rêve de la vie à la réalité éternelle.

ÉPILOGUE

Quelques articles de journaux, quelques lettres d'intimes, quelques témoignages de survivants communiqués actuellement permettront de fixer les traits de cette physionomie pour en retenir toute la noblesse.

QUELQUES ARTICLES DE JOURNAUX

Journal des Débats, 14 Juillet 1903.

« Le 26 avril dernier s'est éteinte, à Rome, à l'âge de quatre-vingt-six ans, après une longue et douloureuse maladie, une femme remarquable, qui avait acquis, dans ces dix dernières années, une véritable célébrité en Allemagne: M^{lle} de Meysenbug.

« Pendant vingt ans, de 1876 à 1896, la réputation de M^{lle} de Meysenbug ne sortit pas d'un cercle assez restreint d'amis et d'admirateurs. Mais, tout à coup, à partir de 1896, les éditions de ses mémoires se succédèrent rapidement. Les journaux et les revues furent remplies d'articles sur la vie et l'œuvre de M^{lle} de Meysenbug, et elle fut considérée, non sans raison, comme la représentante la plus remarquable et la plus noble des idées d'émancipation féminine. C'est qu'en effet ses œuvres ne sont pas autre chose que la manifestation d'un caractère, d'une énergie et d'une pureté extraordinaire, le récit d'une vie qui peut servir d'exemple à toutes les femmes. M^{lle} de Meysenbug a affronté la solitude, la pauvreté, l'exil, pour rester fidèle aux idées démocratiques et rationalistes qu'elle avait conçues dans sa jeunesse. Elle a, au milieu de l'existence la plus agitée, conservé la délicatesse féminine la plus exquise, avec une ineffaçable distinction aristocratique. Les souffrances, les déceptions n'avaient pas laissé en elle une trace d'aigreur. Inaccessible aux faiblesses humaines, elle avait pour autrui d'infinies indulgences et n'était sévère que pour l'hypocrisie ou la lâcheté. Les déceptions de la vie n'avaient point entamé sa foi dans ses grandes conceptions humanitaires et libérales. Son idéalisme, toujours plus enthousiaste avec les années, attendait avec confiance le temps où l'humanité, dégagée des dogmes religieux, et des haines d'église, de classes, de nations, pratiquera la fraternité sur la terre et concevra l'univers visible comme la manifestation transitoire de l'Unité spirituelle du monde, de l'Esprit divin qui est

la seule vraie réalité. Sur son lit de mort, après vingt mois d'atroces souffrances, elle consolait ceux qui l'entouraient en les entretenant de ses lumineuses espérances... Elle mériterait d'être connue hors d'Allemagne. M^{me} Fanta a donné, en 1900, une excellente traduction des « Mémoires d'une Idéaliste ». Bien qu'ils aient trouvé dans la Presse un accueil très flatteur, ils sont loin d'avoir encore conquis en France la réputation qu'ils méritent. »

Gabriel MONOD.

« Un grand cœur a suspendu ses battements; il avait vibré toute une longue vie d'une égale force d'amour et de foi pour ce qu'il y a de noble dans l'humanité. C'était le cœur d'une Idéaliste... de Malwida de Meysenbug. »

Hans WOLZOGEN.

Bayreuther Blätter 1917.

« Par un singulier enchaînement de faits, « je devrais peut-être dire : par une prédestination spéciale », Malwida de Meysenbug assista aux grandes batailles que la dernière moitié du siècle passé a livrées pour la conquête de toutes les libertés : politique, morale, religieuse, économique, successivement et cela sur la scène même des grands théâtres respectifs où elles se déroulèrent. De 48 à 70 elle a été d'abord en Allemagne, puis en Angleterre et en Italie et fut la spectatrice de trois grandes luttes, et non pas seulement une spectatrice perdue dans la foule, mais qui souvent prit part aux événements eux-mêmes et sut discerner les héros les moins connus, amie qu'elle était des plus grands agitateurs d'idées de cette ère épique.

« Et c'était peut-être seulement une personne de son caractère et de sa position qui pouvait être appelée à écrire « l'histoire morale » d'une époque aussi exceptionnelle.

« Elle nous apparaît comme le juge parfait et actif des mouvements de ce temps-là, comme la vraie, l'idéale cosmopolite, qui voit déjà et devine par delà les barrières des différentes nations, un champ de travail commun à tous les hommes, consacré uniquement à la conquête de ses droits et à l'accomplissement du devoir, et qui reconnaît et aime les concitoyens de son esprit... »

« L'idéalisme qui avait pénétré Malwida de Meysenbug dans sa jeunesse, avait subi une transformation progressive, jusqu'à s'identifier avec une conception de l'univers supérieure à toutes les limites des religions positives... »

« Et pourtant, au milieu d'une telle variété de connaissances, dans une aussi rapide succession d'écoles et de tendances, souvent opposées les unes aux autres, M. de Meysenbug maintenait toujours un équilibre qui est la preuve la plus forte de son individualité originale et qui lui a permis d'être toujours moderne et même le plus moderne dans les dernières années de sa vie. Et son esprit, toujours avide de confirmations plus grandes et plus directes de l'intuition d'un sentiment qu'elle savait, quand il se manifestait, infaillible, par ce que reflété du Divin, cherchait avidement et ouvertement, se réjouissait de toutes les découvertes de la science qui aidaient, par une haute donnée indiscutable, sa conviction de l'unité primordiale et de l'harmonie finale de l'univers... »

« A présent, elle dort dans ce cimetière de Testaccio, qui, à tout esprit poétique, semble, avec ces hauts cyprès, parmi l'épanouissement et le parfum des fleurs, une image du seuil verdoyant de cet Elysée, où, dans la tranquille sérénité de la nature, les ombres des grands se réunissent pour parler de choses calmes, claires, paisibles et élevées. Au-dessus de cette ville que Byron a nommée « la cité de l'esprit » (peut-être parce qu'en nulle autre, l'âme ne discerne et l'homme ne distingue clairement comme en celle-ci, l'éternel du périssable, le réel de l'illusoire) — au-dessus de cette ville sur laquelle erre amoureuxment la pensée de Shelley, de Stendhal, de Keats et, avec la leur, celle, plus récente, de Myers grand et humain et doux comme un élève de Platon — d'une urne pure vibre et s'élève la voix de Malwida de Meysenbug. En ce cœur majestueux, elle exprime la beauté de l'effort infatigablement tendu vers un idéal d'harmonie, l'idéal suprême. »

Arnaldo CERVESATO.

QUELQUES LETTRES D'INTIMES

Rome, le 21 mars 1924.

« ...Malwida est restée jusqu'à aujourd'hui, en dehors de mes proches parents et après une longue vie riche d'expériences, l'être le plus beau et le plus estimable que la vie m'ait fait rencontrer. Déjà comme enfant, j'avais un culte pour elle. — Un jour qu'on me demandait qui était mon amie la plus chère, je répondis sans hésiter : « Malwida. » J'avais alors environ 16 ans, et elle, elle avait l'âge de chaque être qui l'approchait; elle vivait de la même vie que lui, elle était toute à lui et pour lui. Je n'ai jamais rien vu de semblable en fait de fraîcheur, de variété et de richesse de vie et d'aptitude à trouver et à stimuler en chacun ce qu'il a de meilleur. Elle n'était pas seule à être transfigurée, elle transfigurait chacun et réconciliait tous ceux qui l'approchaient. « La sua vita è stata ».

« Dans ses yeux, quel calme, quelle lumière pure, quelle compréhension des hommes et des choses ! Quel amour surnaturel rayonnait de tout son être; elle s'est éternisée elle-même, sur sa tombe, par ces deux mots : Amore - Pace. Sa vie témoigne d'une force de volonté et de caractère vraiment virile. Nietzsche l'a dit : « Sa vie ferait honneur à l'homme le plus courageux. Et pourtant elle était toute pleine de grâce féminine, jusqu'au plus profond de son être et jusqu'à la pointe de ses ongles. A mon retour à Rome, en 1903, peu après mon mariage, elle voulait faire la connaissance de mon mari, bien qu'elle fût déjà très malade et proche de sa fin. Malgré d'indicibles souffrances que devinait et voyait mon mari, elle le retint une demi-heure; il sortit de chez elle tout ému, profondément impressionné par la chaleur de son accueil, par sa bienveillance pour les hommes et

pour la vie, qui dominait encore ses terribles souffrances physiques.

Sa fin arriva en avril, et toute sa personnalité héroïque se résuma alors solennellement. Elle voulut me dire un dernier adieu à moi aussi, elle se souleva péniblement sur son lit de douleur et d'une voix altérée, mais avec des yeux rayonnants de clarté, elle dit : « Sofia, grazie, grazie per tutto il tuo amore. » En ses derniers instants, elle sentait encore et revivait avec moi tout mon grand amour pour elle.

« Ah ! quelle force de détachement d'elle-même, quelle puissance de victoire de l'esprit sur le corps, quelle profonde humilité inconsciente, — quel amour pour Dieu et pour les hommes, — quelle incomparable harmonie dans cette femme délicate, placée seule sur le chemin de la vie. Rien d'étonnant si nous qui l'avons connue, nous songeons avec un éternel regret, avec un amour inextinguible à ce merveilleux accord qui savait tout harmoniser, nous qui vivons dans la dissonnance chronique qui règne au sein de l'humanité d'aujourd'hui. »

Sophia BERTOLINI-GUERRIERI (1).

Bayreuth, 23. XII. 28.

« ...Nous n'avons pas le loisir de pouvoir dignement et longuement, comme le cœur nous en dit, parler de celle que nous avons tant aimée et admirée et qui faisait comme partie de notre famille. Mon frère, dans son petit livre de souvenirs, a parlé d'elle, avec toute l'abondance d'une gratitude filiale. »

Daniela THODE (2).

Dresde A. Pension Scharstein. Bergstr. 33.
ce 22. XII. 28.

« ...Malwida, dont on ne peut que dire : « Son esprit et sa culture intellectuelle marchaient de pair avec son cœur. »

Blandine GRAVINA (3).

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite de Daniela Thode, née de Bülow.

(3) Lettre inédite de Blandine Gravina, née de Bülow.

Villa Malta, ce 19. XII. 28.

« ...Au-dessous de l'urne qui contient les cendres de Malwida de Meysenbug, dans l'un des cimetières du monde qui a le plus de caractère, tout près de la pyramide de Cestius, sont gravés les mots : Amore ! Pace ! Ils rendent fidèlement tout l'être intime de notre amie, passée à l'éternité. Sa vie tout entière et toutes ses aspirations, ont tendu à la paix sur cette terre et à l'amour pour tous les gens de bonne volonté.

« Jamais nous n'oublierons Malwida de Meysenbug. »

Prince de BULOW (1).

Darmstadt, le 11 février 1932.

« ...Le souvenir de Malwida a rayonné dans l'esprit de chacun de nous dès l'enfance, nous apportant cette foi dans l'idéal que la vie la plus tourmentée n'avait pu affaiblir. Les « Mémoires » demeurent à notre foyer le témoignage vibrant de la sincère fidélité avec laquelle son cœur n'a cessé de perpétuer autour d'elle le charme irrésistible, l'amour et la paix qui harmonisaient tout son être. »

Max de MEYSENBURG (2).

1431 Calhonn St. New Orléans, le 10 mars 1929.

« ...C'est en 1889, à l'époque de l'Exposition de Paris, que j'ai eu le bonheur de la voir deux ou trois fois. Nous avons passé quelques heures ensemble à parcourir les bâtisses de l'Exposition. Je n'avais pas encore lu ses Mémoires, donc je n'étais guère capable d'apprécier à sa juste valeur la grandeur de cette belle âme. Cependant j'ai conservé d'elle un bien doux souvenir. Elle m'a fait l'impression d'être essentiellement femme, une créature douce et exquise et pourtant j'avais entendu dire qu'elle possédait une intelligence d'homme et la façon dont elle discutait les questions abstraites et philosophiques démentait son apparence frêle et délicate. Elle admirait beaucoup les préceptes du Bouddhisme... Ma vie s'est passée en grande partie en Amérique et je n'ai plus revu Malwida, mais les années n'ont fait qu'augmenter l'admiration que je ressens pour elle et que mes enfants

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

partagent. Ma fille, Elsa Lyons, a un véritable culte pour cette grande tante, quoiqu'elle ne l'ai jamais connue. Elle traduit, à présent ses Mémoires en anglais. »

Louise de MEYSENBURG (1).

Wien III. Jacquingasse 18, Mercredi 24-4-29.

« ...Je ne sais plus où j'ai vu, pour la première fois, Malwida de Meysenbug. Dans tous les cas avant 1884, j'ai passé, en 1886, un hiver à Rome, où je la voyais presque tous les jours, ensuite souvent et beaucoup à Rimini, à Bayreuth, à Venise. C'était, quoique détachée du dogme, la meilleure chrétienne que j'aie connue; je n'aime pas le mot idéaliste qu'elle adopte elle-même, j'aime mieux l'appeler la plus pure des altruistes. C'était un confesseur laïque de tout premier ordre. Combien d'êtres humains n'a-t-elle pas amenés sur le bon chemin. Le baron de Warsberg (à la fin de sa vie Consul d'Autriche) à Venise, écrivain et artiste, lui aussi doué exceptionnellement pour l'amitié, a été dans son cœur le successeur de Nietzsche. Mon ami, le comte Rodolphe Hoyos et moi, liés aussi avec Warsberg, nous formions comme le chœur de ce duo d'amour de deux êtres d'élite, sur la fin de leur existence. Ce qu'il y avait sans doute de plus touchant, c'était l'amour filial d'outre-tombe du ménage Monod, qui n'a pas permis de toucher pendant deux ans au logement de la via Polveriera près du Colysée, si agréable, si artistique. »

Charles LANCKORONSKI (2).

Le 6 mars 1929.

« Ce doit être en 1877 que le Professeur Bastianelli m'a présentée à Malwida de Meysenbug et m'a permis par là de réaliser un désir que j'avais depuis longtemps. Toute jeune fille, comme beaucoup de mes contemporaines, j'avais été fortement influencée par elle, après la lecture de ses « Mémoires ». Et même je crois bien que c'est sous son influence que je fis des études d'infirmière, au lieu de vivre de mes revenus dans une plus ou moins grande oisiveté, après la mort de mon père auquel j'avais servi, jusque dans son âge avancé, de garde-malade et de compagnon de voyage. Que je ne me sois rattachée à aucun groupement

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

d'infirmières et que j'aie gardé toute mon indépendance, plut à notre Idéaliste qui avait peu de sympathie pour tout ce qui avait quelque apparence monastique. J'entrai d'abord dans sa maison en qualité de « masseuse ». Par bonheur, nos relations n'en restèrent pas là, car je fus prise par la personnalité de Malwida et tout le cercle d'amis qui l'entouraient et qui lui apportaient ce qu'ils avaient de meilleur.

« Envoutée par sa personne autant que je l'avais été par son livre, de masseuse je devins lectrice, au besoin garde-malade et enfin, deux étés de suite, je l'ai accompagnée dans ses déplacements. Le premier été, nous allâmes aux Monts Albins, où j'éprouvais un sentiment d'admiration toujours nouveau de voir comme Malwida savait trouver un côté poétique ou humoristique à la vie de tous les jours. Avec cela, son idéalisme ne la quittait jamais: elle entreprit même la tâche ingrate d'inculquer des notions d'hygiène au syndic d'une petite ville italienne. On réservait bien l'accueil le plus *révérencieux* à Madame la Baronne, dont on sut bientôt qu'elle était l'amie de Garibaldi et de Mazzini, mais on ne changeait rien aux anciennes habitudes. Délicieuse aussi son attitude vis-à-vis de sa petite femme de chambre bavarde dont Malwida comprit à merveille la mentalité italienne. La vie tranquille dans l'île ou dans les montagnes, laissait beaucoup de temps à la lecture. Lorsque je lui lus l'histoire d'Athènes au Moyen-Age, de Grégorovius, elle exprima avec animation le désir de voir encore la Grèce. Il est vrai que plus tard, sa fidèle admiratrice, Hallgarten, qui épousa plus tard le baron Franchetti, voulut lui faciliter, par tous les moyens, ce voyage; Malwida déclina pourtant la proposition. Elle sentait bien que ses forces n'y suffiraient plus.

« Pendant les dernières années de sa vie, elle restait seule le soir et ne se rassasiait pas de contempler le ciel étoilé. Mais jusqu'à la fin de sa vie, et lors même que le germe de la maladie mortelle était déjà sensible et torturant, elle ne cessa de prodiguer, avec une sollicitude touchante, de petites attentions à ses amis. Je vois encore son doux visage rayonnant quand elle m'avait préparé une table chargée de cadeaux qui étaient quelques spécialités d'une ville italienne et dont chacun portait sa petite poésie amusante en guise d'explication.

« Les visites de gens totalement étrangers qui venaient de tous les pays imaginables et qui étaient souvent mus par une simple curiosité, finissaient souvent par lui peser, surtout quand ils arrivaient avec un froid sans-gêne, comme cette touriste alle-

mande à Rome, qui lui écrivit tout bonnement qu'elle avait bien le désir de connaître cette Idéaliste, mais qu'afin de ne pas perdre de temps, elle lui proposait de prendre rendez-vous directement sur le Mont Palatin, où Malwida aurait à lui servir de cicerone. Forte exigence pour une femme âgée de plus de quatre-vingts ans ! Le sens du beau, l'harmonie de l'être ne quittèrent pas Malwida jusqu'à la fin. Malgré toute la torture des derniers mois, elle garda toujours son attitude admirablement douce et sa façon de voir pleine de bonté. Elle passa enfin dans l'au-delà sans lutte, heureusement. Une rose blanche qu'on lui avait posée sur la poitrine, à elle qui avait tant aimé les fleurs, se soulevait et s'abaissait toujours plus lentement, pour se reposer enfin tout à fait. Une vie singulièrement belle et riche en dons dispensés et reçus, venait de s'éteindre ainsi.

Ada DITZEN (1).

Zurich, 1930.

« ...Mes souvenirs sur Malwida se rattachent à la pensée de mon ami, Gabriel Monod, et de la compagne de sa vie, Olga, fille d'Alexandre Herzen, devenue mon amie elle aussi. C'est par eux, lors d'un séjour d'été dans l'Oberland bernois, que j'appris à connaître personnellement « l'Idéaliste » qui m'était déjà devenue chère par ses Mémoires. La première impression fut inattendue. Je me trouvais non en face d'une personnalité éclatante par son esprit, qui aurait dominé la conversation, s'imposant à ses interlocuteurs, mais en face d'une femme aux manières et au langage simples et qui, par sa conception élevée des phénomènes de la vie, était fort éloignée de la propagande inopportune de ses principes. Cette impression est restée et n'a fait que s'accroître au cours des fréquents séjours faits en commun à Cannes, Paris et Rome. Cette simplicité rend plus merveilleux l'attrait que cette femme, qui pouvait ressembler jusqu'à un certain point à M^{me} de Staël, exerçait sur les personnalités marquantes les plus diverses, telles que Mazzini, Nietzsche, Minghetti, Rich. Wagner. De sa personnalité se dégageait un fluide spirituel, au charme duquel nul ne pouvait se soustraire. Il s'y ajoutait la puissance irrésistible d'une bonté universellement compréhensive et de l'amour pour l'humanité. Elle était disciple de la sagesse hindoue et la compassion était sa véritable éthique.

(1) Lettre inédite.

Elle avait en elle, pour compléter cette universelle sympathie, la foi qui déplace les montagnes, et garda jusqu'à l'âge le plus avancé une fraîcheur toute juvénile dans sa façon de sentir et de penser. »

Alfred STERN (1).

Visite à Madame Förster Nietzsche

Weimar, 6 novembre 1929.

« Auprès des Archives où sont gardées si méthodiquement les manifestations de la pensée de Nietzsche, un esprit veille pour prolonger de sa ferveur le rayonnement et l'amour du grand philosophe. C'est, on peut dire, doublement l'âme sœur de Nietzsche qui porte en elle les trésors du passé. Madame Förster-Nietzsche, dont la physionomie aux traits fins est encadrée d'une élégante coiffure de tulle noir et argent, vient au devant du visiteur d'un pas encore rapide et pose sur lui son regard observateur qu'adoucit un sourire accueillant. Si le sujet tombe, comme dans le cas particulier, sur Malwida von Meysenbug, son regard prend une expression d'aménité au souvenir de cette amie inoubliable. « Quelle bonté, dit-elle, était celle de cette femme. Jusqu'à ses derniers jours, mon frère a gardé pour elle une grande admiration. Il aimait son dévouement sans bornes, la vivacité de son esprit toujours en éveil. S'il lui a souvent échappé, lorsqu'elle voulait hausser sa pensée aux régions philosophiques, par contre il n'a cessé d'aller vers cette maternelle amie pour trouver chez elle la jeunesse et la puissance du cœur qui éclairait et magnifiait tout. »

Visite à Madame Lolo von Lenbach

« Après avoir visité le Musée de Lenbach, ce véritable palais exécuté d'après les plans de Gabriel Seidel, d'une richesse incomparable, où le talent de Lenbach se révèle dans un si grand nombre de toiles groupant l'élite contemporaine de toutes les nations, on n'échappe pas au désir de rendre hommage à sa dernière compagne.

(1) Lettre inédite.

« Elle habite une des ailes de cette demeure et vit dans le culte du Maître, dont nous pouvons espérer, grâce à elle, une biographie évoquant son existence merveilleuse. Lenbach, en 1896, avait trouvé en cette jeune fille, Lolo von Hornstein, alliée à une très grande beauté, une nature d'artiste, susceptible de comprendre et d'encourager son génie. Elle n'a pas connu, à son grand regret, Malwida de Meysenbug, au cours de l'hiver 1896 qu'elle passa à Rome avec son mari. Par discrétion, elle n'a pas voulu troubler le tête à tête entre son mari et cette vieille amie qu'il vénérât, et dont il tenait à fixer une dernière fois les traits. « Des heures passées auprès d'elle, Lenbach revenait toujours enchanté. Ils étaient bien faits pour s'entendre. Tous deux professaient le même libéralisme religieux avec une pointe de défense contre toute conversion. Malwida a dû sourire en apprenant que Lenbach, un jour, voulant décourager les efforts de persuasion de la Princesse de Wittgenstein, lui demanda s'il fallait ranger les anges parmi les mammifères ou les oiseaux ? Malwida possédait comme lui la même gaité foncière. Tous deux admiraient aussi Wagner, quoique chez Lenbach cet enthousiasme fût plus mitigé, certains des opéras de Wagner le faisaient songer à un *train omnibus traversant le Paradis*. Leur commune admiration allait aussi à Bismark, bien que tous deux fort démocrates par le cœur, aient toujours été prêts à secourir les humbles. »

Visite à Siegfried Wagner

Bayreuth, Wahnfried, 9 nov. 1929

« Bayreuth... pays enchanté où le mythe à chaque pas s'éveille.

« Chaque inscription, chaque gravure, évoquent les silhouettes des héros : Siegfried, Tristan, Parsifal. On est guidé comme par un charme vers le centre de ce rayonnement magique : Wahnfried. C'est là que repose celui qui a créé l'enchantement d'une génération. Son fils a reçu pour héritage le dépôt de cette mission qui continue à amener des foules vers le théâtre consacré à l'art wagnérien. Son esprit a grandi avec la légende et nul ne peut mieux que lui en juger l'interprétation. Il est soutenu dans cette œuvre par une femme remarquablement douée physiquement et moralement, et des enfants dignes de leur ascendance. Musicien lui-même, son talent a souvent procuré à

ses amis des heures inoubliables. Malwida est du nombre de celles qui ont encouragé son brusque revirement vers la musique et qui en a joui tout un hiver à Rome. Avec un regret ineffaçable, il songe aux soirées quasi quotidiennes qui se sont écoulées alors dans l'intimité de cette femme. « Sa gaiété était inépuisable, dit-il, et jamais le moindre ennui ne pesait sur les visiteurs nombreux. Elle ne pouvait cacher son admiration pour Goethe et ses tendances orientalistes. Le Bouddha d'Holdenberg ne quittait jamais sa table de travail. Si des hommes ont pu la trouver ennuyeuse, c'est sans doute qu'ils avaient l'esprit paresseux. »

Février 1932.

« A la date du 26 Mars 1902, je trouve dans mon journal de voyage (nous passions les fêtes de Pâques à Rome) la note que voici :

« Longue visite à la Vestale, quand elle vous accueille, dans le vestibule du clair appartement d'où l'on voit le Colysée, émaciée par le mal qui la mine et d'une pâleur transparente, je crois voir s'avancer vers nous une délicate et fine statue d'albâtre, illuminée par une flamme intérieure inoubliable, presque irréelle apparition. »

« Je ne puis mieux définir que par ces quelques mots ce qu'était et ce qu'est restée pour moi Malwida de Meysenbug : la Vestale qui entretient en elle-même et fait rayonner autour d'elle le feu sacré de l'idéal.

BÉMONT.

Versailles, 16, rue Alex. Lange, 25 février 1932.

« ...J'ai gardé de la chère Malwida un souvenir lumineux et inoubliable. Je la voyais souvent pendant ses séjours à la villa Amiel, où tous l'entouraient de respect et de tendresse. Je la vois encore, si simple, si gaie, ou plutôt si sereine. Elle aimait la musique et j'étais toute fière d'accompagner sa chère Olga, quand celle-ci chantait de sa voix de soprano si pure et si prenante.

« Je la vois, dans le cercle de sa famille d'élection, prenant part à la causerie et, chose à noter, bien qu'elle approchât de

quatre-vingts ans, jamais elle ne s'appuyait sur le dossier de sa chaise. Ce menu détail m'a toujours paru symbolique et marque encore pour moi cette « tenue » aristocratique rare aujourd'hui.

« Simplicité, naturel parfait, sérénité, dignité, voilà l'impression que Malwida de Meysenbug m'a laissé et c'est avec un respect ému que j'évoque son image.

A. FANTA.

Vu le 12 Mars 1932 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX,

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

ŒUVRES DE MALWIDA DE MEYSENBUG

Eine Reise nach Ostende (1849). Berlin u. Leipzig, 1905.

Briefe von Malwida von Meysenbug an ihre Mutter. Hrsg von G. Monod, Paris. (Aus den Jahren, 1850-60).

Deutsche Revue, 30, 31. und 33 Jahrgang. Stuttgart 1905, 1906, 1908.

Memoiren einer Idealistin. 1869. franz. 1876 erste vollst. deutsche Ausg. Volksausgabe. Schuster u. Loeffler. Berlin u. Leipzig.

Phädra. Leipzig 1885.

Erzählungen aus der Legende u. Geschichte. Gera 1890.

Lebensabend einer Idealistin. Volksausgabe. Berlin u. Leipzig, 1898.
G. Monod u. der franz. Idealismus. Berlin 1898. Nation, Wochenschr. f. Politik, Volkswirtschaft u. Literatur. 15. J. Nr. 16.

Stimmungsbilder aus der Vermächtnis einer alten Frau. Berlin u. Leipzig 1900.

Individualitäten. Berlin u. Leipzig 1901.

Himmliche u. irdische Liebe. Berlin u. Leipzig. 1901.

Der heilige Michaël un andere Erzählungen. Berlin u. Leipzig 1907.

Briefe an Fr. Nietzsche. ges. Briefe. Grosse Ausg. Berlin u. Leipzig 1906-1909.

Briefe an und von Malwida von Meysenbug. Hrsg. Von B. Schleicher. Berlin 1920.

Im Anfang war die Liebe. Briefe an ihre Pflegetochter von Malwida von Meysenbug. Hrsg von Berta Schleicher. München 1926.

Briefwechsel zwischen M. von Meysenbug u. Ludwig Sig. Ruhl: Hrsg. V. B. Schleicher München 1929 : Verl. Beck'sche.

Lettres de Grégorovius à M. v. M. Revue Türmer. Janvier 1928.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de Hesse Losch. Edit. Marburg 1920.

Im Schatten der Titanen. Lily Braun. Verlag von Th. Knaur Nachf. Berlin W. 50.

André Martinet. Jérôme Napoléon, roi de Westphalie. Paris 1902.

Freiherr N. Rivalier von Meysenbug. Kurfürstlicher Staatsminister von H. Freih. v. Meysenbug Launau erweiterter Sonder Abdruck. Verl. Fr. Schell Kassel, aus Hessenland Zeitschrift für hess. Geschichte Literatur. Jahrg. XIV N. 9-15.

H. von Treitschke, Deutsche Geschichte III. teil (26 Band).

Wegele Dora: Th. Althaus u. M. v. Meysenbug. M. G. Elwert'sche Verlagsbuchhand. Marburg. Lahn 1927.

E. Reicke. Malwida von Meysenbug. Schuster u. Loeffler. Berlin u. Leipzig 1911.

Gottfried Kinkel as political and social Thinker by Alf. de Jonge. (New-York Columbia University Press 1926.)

Charles Andler : Nietzsche, sa vie, sa pensée, en 6 vol. Edit. Bossard, 1928.

Froehel : Republicaner.

Die Zukunft des Christentums. Darmstadt 1875; Th. Althaus.

Th. Althaus. Contes du Temps présent. Leipzig 1848.

Herzen : L'autre rive. Genève.

Zeitschrift des Verlags fürs Hamburgische Geschichte. Band XXII. Hamburg. W. Mauke Söhne. 1925.

Marie Kortmann : E. Wustefeld Hamburgische Hausbibliothek.

Deutsche Revue. Nov. 1905. XXX Jahrgang. Stuttgart. Leipzig 1905, mars 1906, janv. 1908.

F. Althaus: Th. Althaus ein Lebensbild.

Alexandre Herzen. Œuvres complètes. Edit. Lemke. Moscou 1929.

Histoire contemporaine de l'Angleterre de 1837-1880. Mac Carthy. Trad. de Goiraud. Paris. Edit. E. Perrin 1885.

R. Labry. A. Herzen. Edit. Bossard. Paris 1928.

La Revue Blanche. Paris. R. Laffitte 15. VII. 1896.

L'Empire des Tzars et les Russes, Leroy-Baulieu. T. I, 3^e édit. Paris, Hachette 1890.

Vie de Bakounine. H. Iswolsky. Lib. Gallimard 1930.

Pierre-Joseph Proudhon : Lettres choisies par D. Halévy et L. Guil-loux. Grasset 1829.

Victor Hugo. Œuvres complètes. Edit. Ollendorff. T. VIII. Pendant l'exil.

Une conspiration en 1930. Benjamin Crémieux. Edit. Laffitte.

L'attentat Orisini, par M. Boulanger. Lib. Hachette.

Sir Frédérick Ponsonby. Lettres de l'Impératrice Frédéric. Trad. : Alf. Turpin. Edit. Grasset. Paris.

Mémoires du chancelier prince de Bülow. Trad. : H. Bloch. Paris. Edit. Plon 1931.

Lettres à Hans de Bülow, traduites par G. Khoropff. Paris. Edit. Crès 1928,

Les Femmes du second Empire. Frédéric Loliée. Edit. Taillandier. Paris.

R. Wagner. Œuvres complètes. Tr. J. C. Prud'homme. Edit Delagrave. Paris T. IV.

Jules Michelet. Daniel Halévy. Edit. Hachette.

Renan, Taine, Michelet, par G. Monod. Paris, Calmann-Lévy.

Le rêve d'une vie. Ed. Schuré. Paris. Edit. Perrin 1928.

Liszt par J. Chantavoine. Paris. Edit. Alcan.

Hamlet Roy, par Guy de Pourtalès. Revue de Paris 1928.

Etud. sur Gabriel Monod, par Albert Delatour. Séance du 9 janv. 1905. Séance des Sciences morales. Edit. Firmin Didot 1925.

Quelques âmes d'élite. E. Eichthal. Edit. Hachette. Paris 1919.

M^m de Pressensé. Souv. et lettres inédites par G. Monod. 1904.

Souvenirs d'adolescence. Mes relations avec M. Dupanloup, G. Monod. Paris. Fischbacher 1903.

Hippolyte Taine. Sa vie et sa correspondance.

La vie de Frédéric Nietzsche. Daniel Halévy. Edit. Calmann-Lévy. Paris.

Histoire Contemporaine. A. Malet. Edit. Hachette.

Wagner-Nietzsche zur Zeit ihrer Freundschaft. Verlag G. Muller. München.

Allemands et Français. G. Monod.

Stefan Zweig : Romain Rolland. Frankfurt am Main. 1923. Verlag Rüttein et Loening.

H. W. Brann : Nietzsche und die Frauen. Leipzig. 1931. Verlag Félix Meiner.

Der Romain Rolland Almanach. München 1926. Verlag Georg. Müller.

Daniel Halévy : La vie de Nietzsche. Paris. Calmann-Lévy. Edit.
Friedrich Nietzsches Gesammelte Briefe. Herausgegeben von Elisabeth Förster-Nietzsche und Peter Gast. Berlin et Leipzig 1905. Verlag Schuster et Loeffler.

Henry Lichtenberger : La philosophie de Nietzsche. Paris 1923. Félix Alcan. Edit.

Franz Overbeck u. F. Nietzsche : C. Bernoulli verl. Diederichs. Iéna 1908.

Friedrich Nietzsches Briefe an Mutter und Schwester. Herausgegeben von Elisabeth Förster-Nietzsche. Leipzig 1926. Insel. Verlag.

Henri Lichtenberger : Wagner. Paris 1925. Librairie Félix Alcan.

Herzen : Lettres de France et d'Italie. Genève 1871.

Bonnefon : Histoire de l'Allemagne. Faillard. Paris.

Paul Louis : Histoire du socialisme. Paris. Rivière 1925.

Fichte : Discours à la nation allemande. T. I., Philippe. Paris. Delapense.

Stefan Zweig : Der Kampf mit dem Dämon. Insel Verlag. Leipzig 1925.

TABLE DES MATIERES

<i>Chapitre I.</i> — Famille. — Enfance. — Jeunesse de Malwida de Meysenbug. — Orages politiques	11
<i>Chapitre II.</i> — Formation morale et religieuse. — Premières rencontres avec l'amour et l'art	31
<i>Chapitre III.</i> — Théodore Althaus. — L'amour de Théodore et de Malwida. Leur participation à la vie intellectuelle et sociale. — Répercussions	49
<i>Chapitre IV.</i> — 1848. — Théodore en prison. — Apostolat de Malwida de Meysenbug. — Fidélité de Malwida. — Printemps 1852 mort de Théodore. — Fermeture du Collège de Hambourg, Berlin, l'exil.	75
<i>Chapitre V.</i> — Londres, réfugiés politiques, Kinkel, Mazzini, Herzen. — Vie laborieuse. — En famille chez Herzen. — L'idéalisme de Malwida aux prises avec le nihilisme russe. — Arrivée des Ogareff	109
<i>Chapitre VI.</i> — Difficultés entre Malwida et Natalie Ogareff. — Départ de Malwida. — Collaboration avec Mazzini. — Evénements d'Italie. — Malwida avec les Cobden et Salis Schwabe à Paris. — Les Salons parisiens. — Wagner	152
<i>Chapitre VII.</i> — Tâche éducatrice. — Evolution philosophique de Malwida. — Amitié de Wagner. — Nombreux déplacements. — Correspondance suivie avec Herzen. — Bouleversements politiques	150
<i>Chapitre VIII.</i> — Gabriel Monod à Florence. — Amitié de Wagner. — Mort de Herzen, janvier 1870. — Retour à Florence. — Guerre de 1870. — Cercle d'amis. — Pose de la première pierre à Bayreuth. — Connaissance de Nietzsche. — Mariage d'Olga Herzen avec Gabriel Monod, mars 1873	209
<i>Chapitre IX.</i> — Soir de la vie de Malwida. — Essai de s'installer à Bayreuth. — Rome, activité littéraire. — Nietzsche, Rée, Brenner avec Malwida à Sorrente, 1876-1877. — Fidèle échange avec sa famille adoptive. — Ses frères et sœurs se groupent également autour d'elle. — Pléiade d'amis : Warsberg, Minghetti, Lenbach, Caroline de Wittgenstein, de Bülow, Romain Rolland	269
<i>Epilogue.</i> — Extraits de témoignages recueillis parmi ses amis et survivants	337

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 2 AVRIL 1932

PAR LES PRESSES MODERNES

45, RUE DE MAUBEUGE, PARIS

ATELIERS A REIMS (MARNE)

